This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

6272
28
5

6272.28.5

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES CLASSES
Seconde Série
III

PRÉCIS HISTORIQUE
DE
PHONÉTIQUE FRANÇAISE

PAR
E. BOURCIEZ
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

Nouvelle Édition complètement refondue.

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, rue de Lille, 11
1900

~~6272.28.5~~

6272.28.5

HARVARD COLLEGE
FEB 3 1905
LIBRARY.

Minot fund

HARVARD UNIVERSITY
LIBRARY
SEP 9 1986

Librairie C. KLINCKSIECK, 11, rue de Lille, à Paris.

T. LUCRETI CARI DE RERUM NATURA

LUCRÈCE

DE LA NATURE

texte latin accompagné du Commentaire critique et explicatif de **H. A. J. Munro**
traduit de l'anglais par **REYMOND**, Professeur à Morges
avec Préface par **L. Crouslé**, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Livre I. — Volume in-8°. — Prix. . . . . **4 fr. 50**
Livre II. — Volume in-8°. — Prix. . . . . **3 fr.**

Q. HORATII FLACCI OPERA

ÉDITION CLASSIQUE

ANNOTÉE par **A. HUBERT**,
Professeur honoraire de l'Athénée de Liège.

I. **Odes et Épodes.** Volume in-8°, cartonné. . . . . **3 fr. 50**
II. **Satires, Épîtres et Art poétique.**
Volume in-8°, cartonné . . . . . **4 fr. 75**

PETIT TRAITÉ DES SYNONYMES LATINS

par **C. MEISSNER**

Traduit sur la 4e édition, par **P. ALTENHOVEN**,
Professeur au Collège de Bouillon.
Volume in-8° cartonné. — Prix. . . . . **1 fr. 50**

NOTES DE GRAMMAIRE LATINE

pour servir à la traduction du Français en Latin
par l'abbé **L. BAYARD**,
Professeur aux Facultés libres de Lille.
Volume in-12, cartonné. — Prix..... **1 fr. 50.**

REVUE DE PHILOLOGIE

DE LITTÉRATURE & D'HISTOIRE ANCIENNES

NOUVELLE SÉRIE

Continuée sous la direction de EM. CHATELAIN et B. HAUSSOULLIER

ANNÉE ET TOME XXIV : 1900.

Prix d'abonnement aux quatre livraisons trimestrielles, par an :
PARIS, **24** fr. — DÉPARTEMENTS, **25** fr. — UNION POSTALE, **27** fr.

☞ *Provisoirement et prises ensemble, les vingt premières années (1877-1896) de cette Nouvelle Série seront cédées à moitié prix soit pour*..... **240** *fr. net*

REVUE DES REVUES

ET PUBLICATIONS D'ACADÉMIES RELATIVES A L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Rédacteurs en Chef :

Ch. GRAUX (I à III : 1876-78), **Em. CHATELAIN** (IV à XII : 1879-87), **Louis DUVAU** (XIII à XX : 1888-95), et **A. KREBS** (XXI-XXIV : 1896-99).

24 volumes grand in-8° raisin. — Prix : **240** fr.

D. JUNII JUVENALIS
SATIRA SEPTIMA
texte latin, publié avec un Commentaire critique, explicatif et historique
par **J. HILD**, Doyen de la Faculté des Lettres de Poitiers.
Volume in-8°. — Prix . . . . . 3 fr.

M. ANNAEI LUCANI DE BELLO CIVILI LIBER PRIMUS
texte latin, publié avec Apparat critique, Commentaire et Introduction
par **Paul LEJAY**, Professeur de Philologie lat. à l'Inst. cathol. de Paris.
Volume in-8°. — Prix . . . 3 fr. 50

T. MACCI PLAUTI AULULARIA
texte latin, publié d'après les travaux les plus récents avec un Commentaire critique et explicatif et une Introduction,
par **Alex. BLANCHARD**, Professeur au Lycée d'Amiens.
Volume in-8°. — Prix . . . . . 3 fr.

M. FABI QUINTILIANI
INSTITUTIONIS ORATORIAE LIBER DECIMUS
texte latin, publié avec un Commentaire explicatif par
J. HILD, Doyen de la Faculté des Lettres de Poitiers.
Volume in-8°. — Prix. . . 3 fr. 50

P. TERENTI AFRI ADELPHOE
texte latin, publié avec un Commentaire explicatif et critique
par **Fr. PLESSIS**, Maitre de Conférences à l'Ecole Normale Sup.
Volume in-8°. — Prix..... 4 fr.

P. TERENTI AFRI HECYRA
texte latin, avec un Commentaire explicatif et critique,
par **P. THOMAS**, Professeur à l'Université de Gand.
Volume in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

FASTES DE LA PROVINCE ROMAINE D'AFRIQUE
par **Ch. TISSOT**,
Ambassadeur de France, Membre de l'Institut
publiés d'après le manuscrit original et precédés d'une *Notice biographique* sur l'auteur,
par **Salomon REINACH**, Membre de l'Institut.
Volume in-8°, avec portrait de l'auteur. — Prix.... 8 fr.

SYNTAXE DE LA LANGUE GRECQUE
PRINCIPALEMENT DU DIALECTE ATTIQUE
par **J. N. MADVIG**, Professeur à l'Université de Copenhague,
traduite par l'abbé **HAMANT**, Professeur au Petit Séminaire de Metz
avec Préface par **O. RIEMANN**,
Maître de Conférences à l'École Normale Supérieure et à l'École Pratique des Hautes Études.
Volume in-8°. — Prix..... 6 fr.

PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION

La mention « complètement refondue », qui figure en tête de cette édition, n'est pas un tire-l'œil trompeur. Si quelqu'un, par hasard, avait la curiosité de comparer ce petit livre avec celui que j'ai fait paraître en janvier 1889, il s'apercevrait vite que rien, ou presque rien, n'a subsisté du texte primitif. C'est donc, à certains égards, un ouvrage à peu près nouveau que j'offre aujourd'hui au public.

Il ne pouvait guère en être autrement.

Si les principes de la philologie romane reposent désormais sur une base solide, il n'en est pas moins vrai que les questions de détail sont encore loin d'être toutes résolues : mais les problèmes sont chaque jour serrés de plus près. Les études relatives à la phonétique française, notamment, ont fait de sérieux progrès depuis quelques années. Lorsque mon Précis *parut pour la première fois, le tome I de la* Grammaire des Langues Romanes

de M. Meyer-Lübke n'avait point encore été livré au public. Parmi les autres livres récents auxquels je dois le plus, je tiens à citer ici la revision qu'a faite M. Behrens de la Grammatik des Altfranzösischen *de Schwan, et le tome I de la* Grammaire historique de la Langue française *de M. Nyrop : ce sont là d'excellents ouvrages d'ensemble. Je ne puis parler en détail ni des nombreux articles de Revues que j'ai mis à profit, ni à plus forte raison de mes réflexions personnelles ou des cours que j'ai professés à l'Université de Bordeaux. Il y a trace de tout cela dans cette refonte de mon* Précis. *Au bout d'une période de dix ou onze ans, un livre de ce genre doit forcément être remanié de fond en comble, si l'on tient à ce qu'il se trouve au point et donne quelque idée de l'état actuel de la science. C'est là ce que je me suis proposé, et le résultat que je souhaiterais avoir atteint.*

*Parmi les additions les plus apparentes qui ont été faites à la rédaction première, je signalerai d'abord les pages de l'Introduction où j'ai essayé de résumer d'une façon élémentaire les principes généraux de la phonétique. Dans le corps de l'ouvrage, sous le nom d'*Historique, *j'ai joint une remarque plus étendue que les autres à tous les*

paragraphes qui en valaient la peine, et j'ai exposé là avec un certain détail l'évolution probable des sons depuis l'époque latine jusqu'à nos jours : quelques-uns de ces Historiques *sont forcément assez développés, quoique je me sois toujours efforcé d'être bref et de ne dire que le nécessaire. J'ai cru devoir augmenter aussi un peu le nombre des exemples destinés à appuyer l'énoncé de chaque règle; j'ai surtout multiplié les remarques grâce auxquelles se résolvent les apparentes exceptions créées par le jeu de l'analogie. En revanche, j'ai été très sobre de citations en ce qui concerne les mots dits « d'emprunt » : des listes de ce genre n'ont qu'une faible utilité pour quiconque a suivi avec un peu d'attention le développement naturel des sons, et je me suis le plus souvent fié là-dessus à la sagacité du lecteur. A la fin du volume, j'ai placé une table aussi complète que possible des mots français, avec référence aux divers paragraphes où se trouve expliquée leur formation : c'est une innovation qui m'avait été réclamée de différents côtés, et qui m'a paru en effet indispensable. J'avais songé à dresser aussi dans un appendice bibliographique une liste des ouvrages et des articles où ont été développées les*

théories que j'ai eu à chaque instant l'occasion de résumer ici : j'y ai renoncé pour des motifs sur lesquels il serait inutile d'insister. D'ailleurs, les bibliographies de ce genre ne manquent pas ; on en trouvera une notamment — et fort bien faite — dans l'ouvrage déjà cité de M. Nyrop.

Quoi qu'il en soit, les diverses additions dont je viens de parler ont fini par grossir le volume, plus que je ne m'y attendais d'abord, plus même que je ne l'aurais désiré. Je tiens en effet à ce que ce Précis *ne perde pas son caractère élémentaire ; je veux qu'il reste un livre d'initiation à l'étude historique de la langue française et une sorte de* vade-mecum *commode à consulter. Je n'avais point à modifier la méthode d'après laquelle il avait été conçu, méthode qui ne m'appartient pas, et qui dans ses grandes lignes est naturellement demeurée la même ; tout en l'élargissant un peu, j'ai aussi conservé autant que possible l'ancien cadre dont je m'étais servi, dont on avait dit du bien, et qui a peut-être quelque valeur pédagogique. La division par chapitres est donc à peu près identique, le nombre des paragraphes lui-même n'a pas été sensiblement accru : de telle sorte qu'en passant d'une édition à l'autre, on ne se sentira pas trop dépaysé.*

Cependant, dans le cadre ainsi conservé, je me suis efforcé de coordonner les faits avec plus de rigueur encore qu'autrefois, et, pour mieux faire ressortir la symétrie qui se manifeste entre eux, je n'ai pas craint de multiplier les renvois : si le lecteur veut bien se donner la peine de recourir à ces renvois, il se fera dans son esprit, succédant à l'analyse, un travail de synthèse que j'ai facilité autant que j'ai pu. C'est dans cette intention, par exemple, que, au lieu de considérer isolément et successivement toutes les consonnes latines, j'ai rapproché pour en faire une étude simultanée celles dont les transformations offrent des similitudes notables. Je crois qu'il y avait tout avantage à procéder de la sorte, et que la clarté de l'exposition n'en aura pas souffert. La terminologie enfin a été légèrement modifiée, je dirai presque simplifiée : je l'ai conformée de mon mieux aux faits étudiés, tout en évitant d'introduire des complications inutiles. On s'apercevra que je n'ai craint ni de me répéter, ni de multiplier les formules aussi semblables que possible entre elles : c'est à cette condition, je crois, que les grandes lois d'abord, les faits secondaires ensuite, peuvent aisément se graver dans l'esprit.

La première édition de ce Précis *a été favorablement accueillie soit en France, soit à l'étranger. La critique lui a dans le temps consacré plusieurs comptes rendus, quelques-uns importants, et parmi lesquels il me sera permis de rappeler celui qui a paru dans la* Romania *sous la signature de M. Gaston Paris. Ces comptes rendus, presque toujours bienveillants, avaient loué le plan de l'ouvrage, tout en y signalant sur certains points de détail des lacunes et quelques défectuosités : j'ai essayé de faire disparaître ces taches, mais qui peut se flatter de les effacer toutes? En tout cas je n'y ai point épargné ma peine, et j'ai tenu largement compte des observations qu'on avait bien voulu me présenter. J'espère donc que sous sa nouvelle forme, soigneusement revisé et augmenté dans une sage mesure, mon petit livre retrouvera auprès du public studieux des écoles le bon accueil qu'on lui avait fait, et pourra rendre encore quelques services à l'enseignement scientifique du français.*

E. BOURCIEZ.

Bordeaux, janvier 1900.

NOTATION PHONÉTIQUE

Voyelles.

a (fr. p*a*tte).	*o* (fr. p*o*rt).
ɑ (fr. p*a*s).	*ǫ* (fr. p*o*t).
ę (fr. s*e*l).	*u* (fr. t*ou*r).
e (fr. d*é*).	*ü* (fr. m*u*r).
e (fr. ch*e*vron).	*ã* (fr. s*an*g).
œ (fr. fl*eu*r).	*ẽ* (fr v*in*).
œ (fr. p*eu*).	*õ* (fr. s*on*).
i (fr. n*i*d).	*œ̃* (fr. br*un*).

Consonnes.

b (fr. *b*ut).	*p* (fr. *p*as).
k (fr. *c*ar).	*ʀ* (latin *r*ex).
d (fr. *d*é).	*r* (fr. *r*oi).
δ (anglais *th*e).	*s* (fr. *s*ang).
f (fr. *f*ort).	*š* (fr. *ch*ant).
g (fr. *g*are).	*t* (fr. *t*our).
j (fr. *g*enre).	*θ* (anglais *th*ick).
l (fr. *l*it).	*v* (fr. *v*in).
λ (russe pa*l*ka).	*w* (fr. *ou*i).
ł (italien fi*gli*a).	*ẅ* (fr. p*ui*ts).
m (fr. *m*ort).	*y* (fr. *y*eux).
n (fr. *n*id).	*χ* (allemand a*ch*).
ɳ (gascon bi*n*).	*γ* (allemand i*ch*).
ñ (fr. vi*gn*e).	*z* (fr. *z*èle).

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS
ET SIGNES CONVENTIONNELS

lat.	latin.
lat. vulg.	latin vulgaire.
cl.	classique (latin).
gr.	grec.
celt.	celtique.
germ.	germanique.
vfr.	vieux français.
fr.	français.
fr. mod.	français moderne.
sg.	singulier.
pl.	pluriel.
pers.	personne.
cf.	voir.

–	sur les voyelles latines longues.
˘	sur les voyelles latines brèves.
'	indique sur les voyelles latines l'accent d'intensité.
*	précède les formes qui ne sont pas du latin classique, ou reconstruites par induction.
=	venant de
+	suivi de
'	indique qu'un son s'est effacé.
( )	indique aussi un son disparu.
[ ]	indique un mot noté phonétiquement.

N. B. Les noms français remontant à l'accusatif latin, c'est cette forme qui sera citée en général dans les exemples. Mais elle sera citée telle qu'elle était en latin vulgaire où le *m* final est tombé de bonne heure (voir § 200), et où *murum*, *portam*, *turrem* se trouvaient réduits à *muru*, *porta*, *turre*.

INTRODUCTION

I

Origine et Formation de la Langue française.

1. La *langue française* appartient à la famille des *langues romanes*. Elle est, dans son fond essentiel (mots, formes, groupement des mots), une transformation de la langue latine.

2. Le *latin* était à l'origine un idiome assez grossier, parlé dans le Latium à l'embouchure du Tibre, et proche parent des autres dialectes italiques qui l'entouraient (l'*Osque* au Sud, le *Sabellique* à l'Est, l'*Ombrien* au Nord). A Rome, une distinction s'établit avec le temps entre le *latin classique* (sermo urbanus) dont se sont servis les écrivains comme Cicéron, César, Virgile, etc., et le *latin vulgaire* (sermo plebeius) dont usait le peuple. Le latin classique ou littéraire s'était poli au contact de la culture grecque, et fut arrêté dans son évolution par les grammairiens;

le latin vulgaire ou parlé, tout en conservant des traces d'archaïsme, se développa au contraire librement. Au cours des siècles, ces *deux formes du latin* en vinrent à diverger assez profondément entre elles par leur prononciation, leurs flexions, leur syntaxe : elles différaient aussi par l'emploi d'un vocabulaire en partie distinct.

3. C'est essentiellement du *latin vulgaire*, importé par les soldats, les colons, les commerçants, dans toutes les parties de l'empire romain (sauf en Orient), et adapté aux organes vocaux de peuples divers, que sont sorties les *langues romanes*. Ces langues sont au nombre de sept principales, qui se répartissent géographiquement en trois groupes : 1° groupe du Sud-Est, comprenant l'*italien*, parlé dans la péninsule italique ; le *rhétique*, parlé dans les Grisons et le Tyrol ; le *roumain*, parlé dans le bassin inférieur du Danube ; 2° groupe du Sud-Ouest, comprenant l'*espagnol* et le *portugais*, parlés dans la péninsule ibérique ; 3° groupe du centre, comprenant le *provençal* et le *français*, parlés dans le territoire de l'ancienne Gaule.

4. Avant l'établissement des Romains dans la Narbonnaise (123-118 av. J.-C.) et la conquête du reste

de la Gaule par Jules César (58-51 av. J.-C.), les Gaulois parlaient le *celtique*, qui est une des langues de la famille indo-européenne (*sanscrit*, *zend*, *grec*, *italique*, *celtique*, *germanique*, *slave*). Un des résultats de la conquête romaine fut l'effacement progressif des idiomes celtiques, qui n'ont laissé dans notre vocabulaire que des traces insignifiantes (termes rustiques); puis la diffusion (achevée par la prédication chrétienne) de la langue latine qui, à la fin du IVe siècle, lors de la dissolution de l'empire, était devenue sous sa forme vulgaire la seule langue parlée en Gaule. Les grandes invasions du Ve siècle, l'établissement successif des Wisigoths, des Burgondes, des Francs, au milieu des populations gallo-romaines, vinrent hâter l'altération de ce latin vulgaire, et introduisirent dans son organisme, mais sans le détruire, un assez fort contingent de *mots germaniques* (termes de guerre, de droit, d'objets usuels).

5. Des textes du VIIe et du VIIIe siècles prouvent que, vers la fin de la période mérovingienne, le latin vulgaire s'était déjà transformé, surtout par des changements phonétiques, en une langue nouvelle, qu'on appelait *lingua romana rustica*. Mais cette

langue romane de l'ancienne Gaule prit assez rapidement des caractères différents, suivant qu'elle fut parlée au Nord ou au Midi. Au Sud (dans le bassin de la Garonne, le Limousin, l'Auvergne et le bassin du Rhône au-dessous de Lyon), elle devint la *langue d'oc*, dont le *provençal des Troubadours* fut au moyen âge la forme littéraire. Au Nord, elle devint la *langue d'oïl*, dont le *français* est la forme moderne, et dont les *Serments de Strasbourg* prononcés en 842 sont le plus ancien monument, avec la *Cantilène d'Eulalie* composée aux environs de l'an 900.

6. La *langue d'oïl*, telle qu'on la parla du IXe siècle au XIVe, comprenait pendant le moyen âge un certain nombre de *dialectes*, distincts entre eux surtout par des différences de prononciation. Ces dialectes, dont les limites ont toujours été un peu flottantes, et auxquels on a conservé les noms de nos anciennes provinces, étaient : 1° au Nord-Est, le *picard* et le *wallon*; 2° à l'Est, le *champenois*, le *lorrain*, le *franc-comtois*, le *bourguignon*; 3° à l'Ouest, le *saintongeois*, le *poitevin*, l'*angevin*; 4° au Nord-Ouest, le *normand*; 5° au Centre enfin, dans le bassin moyen de la Seine et la région d'entre Seine et Loire, le *dialecte de l'Ile-de-France*.

7. C'est ce dialecte de l'Ile-de-France, sous la forme spéciale où on le parlait à Paris, qui, pour des motifs politiques, a fini par supplanter les autres comme langue littéraire. Dès la fin du XIIe siècle il affirmait sa prééminence, et se répandit de plus en plus en raison directe des progrès de la royauté et de la centralisation administrative qui en fut la conséquence. Toutefois, c'est seulement au milieu du XVe siècle que les autres dialectes (y compris ceux de la langue d'oc au midi) furent définitivement réduits à l'état de patois. Mais, à ce moment-là, la langue centrale elle-même était en pleine crise de transformation (perte de l'ancienne déclinaison à deux cas, simplification des formes verbales, influence croissante du latinisme, etc.) : elle ne reprit vraiment son équilibre et ne trouva son type définitif qu'à la suite des réformes de Malherbe, consacrées par les chefs-d'œuvre classiques du XVIIe siècle.

8. L'histoire de notre langue peut en somme se diviser en trois périodes, qui ont chacune un caractère assez spécial : période du *vieux français* (du IXe siècle à la fin du XIIIe); période transitoire, dite du *moyen français* (XIVe-XVIe siècles); période du *français moderne* (du début du XVIIe siècle à nos jours).

9. Les éléments qui constituent le vocabulaire de la langue française sont de deux sortes : *populaires* ou d'*emprunt*. L'élément populaire, qui est le fond solide et véritablement originel de notre langue, se compose des mots du latin vulgaire transformés par l'action des lois phonétiques, des mots qui en ont été tirés par voie de dérivation ou de composition, enfin des vocables germaniques d'introduction ancienne. L'élément d'emprunt comprend d'abord tous les *mots savants* (latins ou grecs) qui, depuis l'origine, mais surtout à partir du XIVe siècle, ont été directement transportés dans la langue et francisés d'une façon plus ou moins artificielle. Il comprend, en outre, des *termes étrangers* qui se sont acclimatés chez nous à différentes époques : mots *orientaux*, datant surtout des Croisades; mots *italiens*, importés principalement au XVIe siècle ; mots *espagnols* et *allemands modernes* au XVIIe ; mots *anglais* au XIXe, etc.

10. L'évolution régulière des sons peut être avant tout suivie et constatée dans l'*élément populaire* de la langue. Une *étude historique de la phonétique française* a donc essentiellement pour objet d'établir d'après quelles lois les mots latins se sont transformés dans une région donnée (Paris et l'Ile-de-France)

pour devenir des mots français : elle consiste, autrement dit, à noter les changements successifs qu'ont subis les sons et les articulations pour arriver jusqu'à nous. Une telle étude suppose la connaissance préalable de quelques principes généraux, qui vont être exposés dans la seconde partie de cette Introduction.

II

Notions de Phonétique générale.

LE SON.

1. Le *son* est produit par les vibrations d'un corps élastique, qui se transmettent sous forme d'ondes sonores jusqu'à l'organe de l'ouïe.

2. Lorsque les vibrations sont rythmiques et régulières, elles donnent à l'oreille l'impression d'un *son musical* (note de piano). Lorsqu'elles sont irrégulières, c'est-à-dire séparées par des intervalles inégaux, elles donnent l'impression d'un *bruit* (grincement d'une scie).

3. Les qualités du son (et cela s'applique surtout au son musical) sont au nombre de trois essentielles, l'*intensité*, la *hauteur* et le *timbre* :

a) L'*intensité* d'un son dépend de l'*amplitude des vibrations* et des ondes sonores qui en résultent.

b) La *hauteur* est en relation avec la *rapidité du mouvement vibratoire*, autrement dit avec le nombre de vibrations exécutées pendant une seconde (la seconde étant prise comme unité de temps). Plus les vibrations sont rapides, plus le son est *aigu*.

c) Enfin le *timbre* (dont la vraie nature n'est connue que depuis une trentaine d'années, à la suite des travaux de Helmholtz) résulte de la combinaison qui s'opère entre le *son fondamental* et les sons secondaires appelés *harmoniques*. Les timbres diffèrent les uns des autres par la nature des harmoniques qui accompagnent le son fondamental.

4. En résumé, le son est quelque chose d'essentiellement *complexe* : mais il a pour nous une *apparence d'unité* parce que l'oreille fait une synthèse inconsciente des éléments composants.

SONS DU LANGAGE.

5. Ce qui vient d'être dit du son en général peut s'appliquer aux *sons du langage*, ceux qu'émet l'homme pour communiquer sa pensée, et qu'il produit par *expiration*. Le phénomène de la parole (dans ce qu'il a de matériel) se ramène en effet à un mouvement expiratoire, celui d'une colonne d'air chassée des poumons, et qui atteint l'orifice extérieur en éprouvant certaines modifications.

6. On voit dès lors quelles parties de notre organisme sont mises en jeu pour la production de la parole. Ce sont :

a) L'*appareil respiratoire ;*

b) Le *larynx*, avec les cordes vocales ;

c) Les *cavités antérieures* (buccale et nasale), avec leurs annexes : la *langue*, les *dents*, le *palais* dur et mou.

7. La colonne d'air expirée, pour aboutir à l'orifice extérieur, doit traverser une sorte de tube, un *canal* étroit, mais qui *s'ouvre ou se rétrécit plus ou moins*. L'ouverture atteint son maximum, lorsque nous prononçons le son *a*. Lorsque nous prononçons au

contraire un son comme *p*, il y a une fermeture momentanément complète du canal qui livre passage à l'air. En conséquence, les sons du langage diffèrent d'abord essentiellement entre eux par suite du *degré d'ouverture*.

8. D'autre part, si nous prenons deux sons comme *p* et *t*, il serait facile de vérifier que le degré d'ouverture est le même (c'est-à-dire momentanément nul) pour les prononcer tous les deux. Ces sons cependant ne se confondent point entre eux, et cela provient de ce que *la fermeture n'a pas lieu dans la même partie* de la cavité buccale. En conséquence, les sons du langage diffèrent non seulement par suite du degré d'ouverture, mais aussi par la *région de la cavité buccale* où se trouve leur point d'articulation. Autrement dit, on doit chercher à les classer en les localisant par rapport aux différentes parties de la bouche.

9. On voit, d'après ce qui précède, qu'il n'y a pas de différence absolue, au point de vue du mécanisme de l'articulation, entre ce que nous appelons *voyelle* et ce que nous nommons *consonne*. Si la distance est très grande entre *a* et *p*, elle est d'autre part assez faible entre *i* et *y* (consonne), entre *u* et *w*, etc.

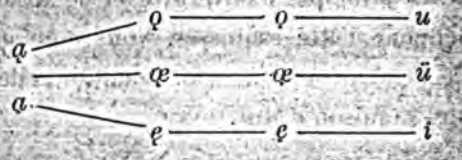
Il serait donc facile de classer tous les sons du langage dans un tableau unique, où ils se suivraient d'après les principes d'ouverture et de localisation qui viennent d'être esquissés. Nous nous en tiendrons cependant à la division traditionnelle, qui a d'ailleurs sa raison d'être.

10. Au point de vue acoustique, en effet, la séparation redevient très nette entre *voyelles* et *consonnes*, les premières étant ce que nous avons appelé plus haut des *sons musicaux*, les autres étant au contraire des *bruits*. Comme l'orifice générateur est plus étroit pour prononcer les consonnes, il se mêle toujours au son laryngien certains frottements : de là aussi leur sonorité relativement faible, et le besoin qu'elles ont en général d'être unies à une voyelle, pour devenir bien distinctes.

VOYELLES.

11. Les voyelles, comme leur nom l'indique, sont le produit de la *voix* proprement dite. Leur caractère commun est d'être proférées avec une vibration des cordes vocales.

12. On peut dresser des principales voyelles le tableau suivant :



Le son de ces onze voyelles est celui qui s'entend respectivement dans les onze mots français suivants: Pas [*pą*]; patte [*pąt*]; port [*pǫr*] ; pot [*po*] ; tour [*tur*] ; fleur [*flœr*] ; peu [*pœ*] ; mur [*mür*] ; sel [*sęl*] ; dé [*dę*] ; nid [*ni*].

13. Voici d'autre part les explications essentielles qu'appelle le précédent tableau :

a) L'*a* (intermédiaire entre *ą* et *ą*) est la voyelle la plus pure, fondamentale en quelque sorte : c'est celle qui se prononce la bouche grande ouverte, le point d'articulation étant aussi éloigné que possible.

b) Pour les voyelles de la première ligne horizontale (*ǫ*, *o*, *u*), le point d'articulation est près du voile du palais : ces voyelles sont donc dites *vélaires*. On les appelle aussi *voyelles graves*, parce qu'au point de vue acoustique elles produisent un son grave. C'est uniquement par leur timbre qu'elles diffèrent entre

elles, autrement dit par le degré d'ouverture : *u* par exemple n'est qu'un *o* plus fermé, etc.

c) Pour les voyelles de la dernière ligne horizontale (*e*, *e*, *i*), le point d'articulation est près du palais : ces voyelles sont donc dites *palatales*. On les appelle aussi *voyelles aiguës*, parce qu'au point de vue acoustique elles produisent un son aigu. C'est uniquement par leur timbre qu'elles diffèrent entre elles, autrement dit par le degré d'ouverture : *i* par exemple n'est qu'un *e* plus fermé, etc.

d) Restent enfin les voyelles de la ligne médiane (*œ*, *œ*, *ü*). Au point de vue de la localisation, elles se rapprochent de celles de la dernière série, et sont aussi des *voyelles palatales*. On les appelle d'ordinaire *palatales anormales* ou *arrondies*, parce que, tout en étant formées avec application du dos de la langue contre le palais, elles le sont en même temps avec une *ouverture arrondie des lèvres* en quelque sorte contradictoire (la même que celle qui accompagne les voyelles vélaires). Pour prononcer *ü* par exemple, la position de la langue est la même que pour *i* ; mais les lèvres sont arrondies comme pour prononcer *u*. Le timbre de ces voyelles n'est pas aussi net que celui des autres, et beaucoup de langues (notamment le latin) ne les possèdent pas.

14. Toute voyelle est susceptible d'être *nasalisée*, si, en la prononçant, on abaisse le voile du palais, de façon à laisser passer par le nez une partie de la colonne d'air. La résonance du nez s'ajoute alors à celle de la bouche et la modifie : mais ces deux résonances se combinent, elles sont simultanées, et une voyelle nasale ne se compose pas de deux sons.

Les *quatre voyelles nasales* les plus ordinaires sont *ã*, *ẽ*, *õ*, *œ̃*, qui correspondent respectivement aux quatre voyelles ouvertes *ạ*, *ẹ*, *ọ*, *œ*. Ces quatre voyelles nasales (par rapport auxquelles les autres sont dites *voyelles pures*) s'entendent dans les quatre mots français : Sang [*sã*] ; vin [*vẽ*] ; son [*sõ*] ; brun [*brœ̃*].

15. Les sons différant entre eux non seulement par leur *qualité* mais aussi par leur *durée*, toute voyelle est susceptible d'être *longue*, *moyenne* ou *brève* : ce qui revient à dire qu'on peut la prononcer en la prolongeant plus ou moins. On ne distingue d'ordinaire que deux degrés de *quantité* pour chaque voyelle : en latin, par exemple, l'*a* de *nāsus* était long, celui de *mărе* était bref.

16. Enfin deux voyelles successives peuvent se juxtaposer très étroitement et être prononcées d'une

seule émission de voix : il se produit alors ce qu'on appelle une *diphtongue*. La diphtongue est dite *décroissante*, si le premier élément y est articulé avec plus de force que l'autre (italien *lui* « lui ») ; elle est *croissante*, si c'est le dernier (italien *pieno* « plein »).— Une *triphtongue* est la réunion de trois voyelles en une seule syllabe (italien *miei* « mes »).

CONSONNES.

17. La consonne, par rapport à la voyelle, n'est qu'un degré de fermeture de plus : mais elle en diffère aussi en ce qu'elle peut être accompagnée ou non des vibrations du larynx. Il y a donc des consonnes qui sont *sonores* (*g*, *d*, *b*, etc.), et d'autres qui sont *sourdes* (*k*, *t*, *p*, etc.). Comme les sourdes exigent de la part des organes vocaux un effort plus considérable, on leur donne aussi le nom de *fortes*, et celui de *faibles* aux sonores.

18. On peut dresser des principales consonnes le tableau suivant :

	GUTTURALES		DENTALES			LABIALES	
	VÉLAIRES	PALATALES	PRÉPALATALES	DENTALES	INTERDENTALES	LABIODENTALES	BILABIALES
Explosives	*k* *g*			*t* *d*			*p* *b*
Fricatives	(χ) (γ)	*y*	*š* *j*	*s* *z*	(θ) (δ)	*f* *v*	*w* *ẅ*
Vibrantes	*r* (λ)	*ł*		(R) *l*			
Nasales	(ŋ)	*ñ*		*n*			*m*

Ce tableau nécessite quelques explications, les consonnes s'y trouvant classées dans un certain ordre, suivant qu'on les envisage par tranches horizontales ou verticales. Notons tout de suite : 1° que dans chaque carreau, la *sonore* a été placée au-dessous de la *sourde* correspondante, lorsqu'il y avait lieu d'établir entre elles une distinction ; 2° que les consonnes, qui n'existent pas dans la prononciation actuelle du français, ont été mises entre ( ).

19. Horizontalement, les consonnes ont été classées d'après le mécanisme de leur formation. Elles sont *explosives*, *fricatives*, *vibrantes* ou *nasales* :

a) *Explosives*. — Ce sont des consonnes (*k*, *t*, *p*, etc.) qui se produisent avec une occlusion momentanément complète du canal buccal, puis une ouverture brusque laissant échapper la colonne d'air.

b) *Fricatives*. — Ce sont des consonnes (*y*, *š*, *s*, *f*, etc.) pour lesquelles l'occlusion est incomplète. Le canal, qui laisse passer la colonne d'air, se trouve rétréci sur divers points, de façon à produire un frottement prolongé, d'où le nom de *continues* qu'on leur donne parfois.

c) *Vibrantes*. — Ce sont des consonnes qui sont produites avec interposition d'un obstacle tremblo-

tant (la luette pour *r* uvulaire, le bout de la langue pour R dental); ou bien l'air s'échappant de chaque côté de la langue (pour *l*, vibrante latérale).

d) *Nasales.* — Ce sont des consonnes (*n*, *m*) pour lesquelles l'occlusion est complète comme pour les explosives : elles s'en distinguent seulement en ce que, le voile du palais restant baissé, l'air s'échappe par le nez. Les *nasales* et les *vibrantes* sont souvent réunies sous le nom commun de *liquides*.

20. Verticalement, les consonnes ont été classées d'après leur localisation dans la cavité buccale. Elles se forment en effet dans *trois régions distinctes*, qui comportent elles-mêmes certaines subdivisions.

21. Les consonnes de la *1re région* (auxquelles on peut joindre l'aspirée laryngienne *h*, qui n'a pas été notée sur le tableau) sont les *Gutturales* : elles sont dites *vélaires*, si leur point d'articulation se trouve près du voile du palais; *palatales*, s'il est près du palais dur.

a) Les *vélaires*, qui sont les plus intérieures des consonnes, comprennent : 1° deux explosives, la sourde *k* et la sonore *g* (fr. *car*, *gare*); 2° deux fricatives, la sourde χ et la sonore γ (inconnues du fran-

çais actuel; c'est le *ch* allemand dur ou doux de *ach* « hélas », *ich* « je »); 3° deux vibrantes, *r* uvulaire (le *r* normal du français actuel) et λ (*l* guttural, inconnu du français actuel; c'est celui du russe *palka* « bâton »); une nasale η (*n* guttural, inconnu du français actuel; c'est celui qui s'entend à la fin du mot gascon *bin* « vin »).

b) Les *palatales* comprennent : 1° une fricative *y*, dite parfois semi-consonne ou semi-voyelle (c'est l'élément souvent appelé *yod*, celui qui s'entend au début des mots fr. *yeux*, *yacht*); 2° une vibrante *ł* (le *l* dit *mouillé*, celui qui s'entend dans l'italien *figlia* « fille », ou dans le mot *fille* prononcé par un Français du midi); 3° une nasale *ñ* (le *n* dit *mouillé*, celui du fr. *vigne*). — Les explosives *k* et *g* doivent aussi être considérées comme pouvant devenir en certains cas des palatales (devant les voyelles palatales, par exemple dans la prononciation populaire du fr. *qui*, *gui*).

22. Les consonnes de la 2° *région* sont les *Dentales*, comprenant des *dentales* proprement dites, des *prépalatales* et des *interdentales*.

a) Les *dentales* proprement dites sont : 1° deux explosives, la sourde *t* et la sonore *d* (fr. *tour*, *dé*)

qui s'obtiennent avec fermeture momentanément complète du canal, lorsque le bout de la langue vient toucher l'extrémité des dents supérieures; 2° deux fricatives correspondantes, la sourde *s* et la sonore *z* (fr. *sang, zèle*), qui s'obtiennent par un mouvement identique des organes, mais avec fermeture incomplète; 3° deux vibrantes, R (autrefois usité en français, conservé dans certaines provinces) et *l* (le *l* français ordinaire, celui de *lit*); 4° une nasale dentale *n* (celle du fr. *nid*).

b) Lorsque le bout de la langue prend contact, non plus avec les dents (comme pour prononcer *s*, *z*), mais avec le palais dur, il se produit deux autres fricatives dites *prépalatales*, la sourde *š* et la sonore *j* (celles du fr. *chant*, *genre*).

c) Lorsque le bout de la langue, au lieu de toucher l'extrémité des dents supérieures (comme pour prononcer *s*, *z*), vient se placer entre les dents d'en haut et celles d'en bas, il se produit deux autres fricatives dites *interdentales*, la sourde θ et la sonore δ (inconnues du français actuel; c'est le *th* anglais dur ou doux de *thick* « épais », *the* « le »).

23. Les consonnes de la 3e *région* (la plus extérieure de toutes, puisque le point d'articulation con-

fine aux lèvres) sont les *Labiales*, qui se subdivisent en *bilabiales* et *labiodentales*.

a) Les *bilabiales* comprennent : 1° deux explosives, la sourde *p* et la sonore *b* (fr. *pas, but*) formées avec l'occlusion momentanément complète des lèvres ; 2° deux fricatives, qui se produisent avec occlusion incomplète, *w* et *ü* (les sons qui s'entendent dans le fr. *oui, puits*, et qui sont très voisins des voyelles *u*, *ü*); 3° une nasale labiale *m* (le *m* français ordinaire, celui de *mort*).

b) Les *labiodentales* comprennent seulement deux fricatives, la sourde *f* et la sonore *v* (fr. *fort, vin*), qui s'obtiennent en appliquant la lèvre inférieure, non plus sur la lèvre supérieure, mais contre l'extrémité des dents d'en haut.

ÉVOLUTION PHONÉTIQUE.

24. Toute langue, envisagée à un moment déterminé, possède avec une fixité relative un certain nombre de sons (voyelles, diphtongues, consonnes): chacun de ces sons cependant ne doit jamais être considéré que comme une *moyenne* faite entre les nuances presque infinies des prononciations indi-

viduelles. Au cours des siècles, les sons dont se composent les mots d'une langue varient et se transforment ; ils s'altèrent avec plus ou moins de rapidité, suivant les époques et la diffusion de l'enseignement public : mais on peut poser en principe qu'en se transmettant d'une génération à une autre les sons du langage ne restent jamais exactement les mêmes. C'est dans cet incessant mouvement de transformation que consiste ce qu'on appelle l'*évolution phonétique*.

25. Cette évolution a pour caractères essentiels d'être *inconsciente*, *graduelle*, et de s'opérer d'après des *lois constantes et corrélatives*.

a) Tout d'abord elle est *inconsciente*, ce qui veut dire qu'elle ne dépend pas de la volonté des individus qui parlent : ceux-ci, en répétant un mot qui leur a été transmis, recherchent toujours la correction des mouvements, mais sans parvenir à l'atteindre. Lorsqu'à un moment donné, au lieu du mot latin *vita*, les Gallo-Romains ont prononcé **vida*, c'est toujours *vita* qu'ils croyaient faire entendre.

b) En second lieu, l'évolution est *graduelle* : il faut entendre par là que les sons dont un mot se compose ne s'altèrent pas tous en même temps, et

que chacun d'eux pris à part n'arrive que par degrés à l'état où nous le trouvons aujourd'hui. Ainsi le mot latin *pacare*, qui est dans notre langue française actuelle *payer* [*pęye*], n'a abouti à cette nouvelle prononciation qu'en passant par des étapes intermédiaires nombreuses, dont la plus ancienne a été une transformation de *pacare* en **pagare*. Le mot *bŏvem* a été autrefois en français *buef* [*büęf*], avant d'être comme aujourd'hui *bœuf* [*bœf*].

c) Enfin l'évolution phonétique a lieu d'après des *lois constantes*, si on l'envisage dans un groupe de population réuni par des liens sociaux étroits et constituant une unité linguistique. Ce qui signifie, pour prendre un exemple, qu'étant donnés plusieurs mots où se faisait entendre en latin un même son, ce son dans les différents mots français correspondants s'est transformé d'une façon identique. Le *c* qui se trouvait entre deux voyelles dans *pacare* étant devenu *g* à un moment donné (**pagare*), on doit s'attendre pour des mots comme *necare*, *baca* à la même transformation (**negare*, **baga*). L'*ō* accentué du latin *flōrem* ayant abouti à *eu* [*œ*] dans le français *fleur*, on doit s'attendre à retrouver le même changement dans des mots comme *sapōrem*, *calōrem* (cf. le fr. *saveur*, *chaleur*).

Les lois ne sont pas seulement constantes, elles sont encore *corrélatives* les unes par rapport aux autres : il se manifeste à tout le moins une certaine symétrie entre elles. Si *mica* devient **miga*, — ce qui revient à dire que l'explosive sourde vélaire s'est affaiblie en la sonore correspondante, — il faut s'attendre à voir en même temps *vita* passer à **vida* et *ripa* à **riba*, c'est-à-dire les explosives dentales ou labiales subir, lorsqu'elles sont dans la même situation, un changement parallèle. Dans une langue comme le français, où l'ancienne diphtongue latine *au* s'est réduite à *ǫ* simple (*or* prononcé *ǫr*, de *aurum*), il ne sera pas étonnant de voir la diphtongue *ai* se réduire à son tour à *ę* simple (*mai* prononcé *mę*, de *majum*).

26. Comme on a pu le constater déjà d'après les exemples précédemment cités, l'évolution phonétique n'atteint pas forcément tous les sons d'un mot : il en est au contraire qu'elle laisse *intacts*. C'est ainsi que dans le mot latin *tēla*, devenu en français *toile* (prononcé *twal*), les deux consonnes *t* et *l* ont gardé leur prononciation primitive, tandis que l'*ē* accentué aboutissait au son complexe *wa*, et que l'*a* final s'affaiblissait en un *e* dit muet. Dans le mot

chat [*ša*], venant du latin *cattum*, nous pourrions inversement constater que la voyelle *a* est restée intacte, tandis que le *c* initial passait au son *š*, et qu'un *t* devenu final s'effaçait.

27. Les phénomènes par lesquels se manifeste l'évolution phonétique sont la *transformation d'un son* en un autre, l'*effacement d'un son*, la *production d'un son nouveau* :

a) Les sons peuvent se transformer par un changement dans la façon dont ils sont articulés: l'explosive labiale *p*, qui se trouvait au milieu du mot latin *saponem*, est devenue la fricative *v* dans le français *savon*. Ils peuvent aussi subir une modification de place, ce qui est le cas pour l'*u* latin de *dura*, devenu *ü* dans le français *dure* [*dür*], ou pour le *c* de *cera*, passé à *s* dans *cire* [*sir*]. Les consonnes sont parfois susceptibles de se transformer en voyelles (fr. *aube*, du latin *alba*), et inversement.

b) Les sons en viennent souvent à disparaître complètement de la prononciation. C'est ainsi que la seconde voyelle du mot latin *tenĕrum* s'est effacée dans le français *tendre*; le *t* du mot *nativum* n'est plus représenté dans la forme correspondante *naïf*.

c) Par contre, il se produit parfois des sons nouveaux. Dans le mot latin ***scutum***, devenu en français *escu*, *écu*, il s'est développé à l'initiale une voyelle *e* devant le groupe *sc* ; dans le mot ***tendre***, qui remonte à *tenĕrum* par un intermédiaire ***ten're***, il s'est développé une consonne ***d*** transitoire entre *n* et *r*.

28. Les changements phonétiques peuvent aussi se répartir en deux grandes classes, suivant qu'ils sont *spontanés* ou *dépendants*. Un changement est dit ***spontané*** lorsqu'il se produit en dehors de toute influence des sons voisins : tel est le passage de ***u*** à ***ü***, dans le français ***dure*** [***dür***] remontant à ***dura***. Il est dit ***dépendant***, lorsqu'il est au contraire conditionné par la nature des sons environnants : tel est le passage de *c* à *s* dans le français ***cire*** [***sir***], remontant au latin ***cera*** [***kẹra***].

29. Les changements dépendants, qui sont de beaucoup les plus fréquents, doivent être considérés comme essentiellement dus à l'***assimilation*** ou à la ***dissimilation***.

a) L'***assimilation*** est la tendance qu'ont deux sons voisins à s'emprunter une partie de leurs caractères : elle peut être ***partielle*** ou ***totale***. Dans le latin *sapiam*, devenu en français ***sache*** [***saš***], *i* est passé à

la fricative sourde prépalatale *š* sous l'influence de *p*, qui est une explosive sourde (cf. *rage*, remontant à * *rabia*) : l'assimilation n'est que partielle. Elle a été au contraire totale pour le *t* de *nutrire*, qui aboutit à *r* dans le français *nourrir* (par une étape * *nodrire*). L'assimilation est dite *progressive*, lorsqu'elle s'exerce d'avant en arrière (cas de *sache* = sapiam), et *régressive*, lorsqu'elle s'exerce d'arrière en avant (cas de *nourrir* = nutrire).

b) La *dissimilation* (qui peut être également progressive ou régressive) est la tendance qu'ont deux sons semblables dans un même mot à se différencier : elle s'exerce surtout d'une syllabe à une autre. C'est par dissimilation que le premier *i* de *divinum*, placé devant un autre *i*, est devenu *e* dans le fr. *devin;* que le premier *r* de *peregrinum* est passé à *l* dans le fr. *pèlerin;* que le second *v* de *vivenda* s'est effacé dans le fr. *viande*.

30. Envisagée dans son ensemble, l'évolution phonétique paraît s'être produite avec une tendance à *économiser l'effort*. Si les générations succesives — surtout aux époques d'ignorance où la discipline grammaticale est nulle — laissent les sons s'altérer, c'est par une paresse instinctive, et pour rendre la

euphony argument

prononciation plus facile. Si, à un moment donné, *ripa* est devenu dans la bouche des Gallo-Romains **riba*, c'est qu'il est plus commode entre deux voyelles, de faire entendre une sonore *b*, qu'une sourde *p*, pour laquelle doivent être interrompues les vibrations du larynx; **riba* est ensuite passé à *rive*, par un nouveau relâchement dans la tension des muscles destinés à barrer le passage au souffle. Lorsque, vers le XIIe siècle, les Français ont réduit à *ę* le son *ay* du mot *mai* (majum), c'est qu'il était plus aisé de prononcer une voyelle simple qu'une diphtongue. Il y a eu diminution de travail dans tous ces changements, et la dégradation peut aller parfois si loin qu'un mot nécessitant le jeu d'articulations complexes, comme le latin *augustum*, s'est réduit pour nous au simple son *u* (écrit *août*).

31. Tout cela ne fait que confirmer d'ailleurs la constance et la régularité des lois phonétiques. Cette régularité serait absolue (pour un groupe de population parlant un idiome donné), si elle n'était entravée par l'*action de l'analogie*, qui modifie parfois les résultats de l'évolution mécanique des sons, en faisant intervenir une force d'ordre intellectuel, et en instituant des rapprochements plus ou moins légi-

times, souvent fortuits. C'est ainsi que, dans la conjugaison surtout, les diverses formes ont fréquemment en français réagi les unes sur les autres : le vieil infinitif *amer* (= amare) est devenu *aimer*, sous l'influence de *aime* (transformation régulière du lat. *amat*); la forme *preuve* (= prŏbat) est devenue *prouve*, par assimilation avec *prouver* (= prŏbāre), etc. Dès l'époque latine, un mot comme *gravem* avait été changé par le peuple en **grĕvem* (fr. grief), à cause de *lĕvem*. Plus tard, en français, le mot *perier* (= *pĭrārium) est devenu *poirier*, à cause de *poire* (= pĭra); le substantif *meure* (= mōra) est devenu *mûre*, par suite d'un rapprochement avec l'adjectif *mûre* (= matūra). L'orthographe elle-même peut quelquefois réagir sur la prononciation, surtout dans une langue comme le français, où elle a cessé depuis longtemps d'être phonétique pour obéir de plus en plus à des préoccupations étymologiques : ainsi, dans le mot *oscur* (transformation régulière de *obscurum*), les scribes et les savants ayant réintroduit graphiquement le *b* latin, ce *b* a fini par se faire entendre dans notre forme *obscur*. Bref, les faits adventices sont multiples, et d'allure parfois capricieuse : mais ils ne servent, en un sens, qu'à faire ressortir plus pleinement les grandes lois de l'évolution.

PREMIÈRE PARTIE

VOYELLES

CHAPITRE I. — *LES VOYELLES LATINES. LOI DE L'ACCENT.*

I. — Les Voyelles latines.

§ 1. Le latin classique possédait les cinq voyelles suivantes :

a e i o u

Ces cinq voyelles pouvaient toutes être longues ou brèves, c'est-à-dire que leur émission était plus ou moins prolongée. Ainsi *o* était long dans *flōre*, bref dans *mŏla*.

Remarque. — En latin, une voyelle suivie de plusieurs consonnes n'était pas longue de ce fait : elle pouvait être brève par nature et restait telle dans la prononciation. Dans un mot comme *arista* (a-ris-ta), c'est la seconde syllabe qui est longue et a cette valeur, notamment chez les poètes, parce que c'est une syllabe fermée (terminée par une consonne) : l'*i* de *arĭsta* n'en est pas moins un *ĭ*. On a de même un *ē* dans *tēctu*, mais un *ĕ* dans *lĕctu* ; un *ī* dans *vīlla* et un *ĭ* dans *ĭlla*, etc.

§ 2. Le vocalisme du latin vulgaire ou parlé a éprouvé de graves modifications pendant la période impériale. Les voyelles ont cessé d'être prononcées longues ou brèves, et en sont venues à différer entre elles par le timbre.

Toutefois pour l'*a* cette distinction n'a jamais été très sensible. De plus, l'*ĭ* a pris le même timbre que l'*ē*, et l'*ŭ* le même timbre que l'*ō*. De sorte que le latin vulgaire possédait en tout sept voyelles (*a*, *ę*, *ę*, *i*, *ǫ*, *ǫ*, *u*), dont la correspondance avec celles du latin classique est la suivante :

a vulgaire	= *ā*, *ă*	classiques	(*cāru*, *mărе*)
ę —	= *ĕ*	—	(*mĕl*)
ę —	= *ē*, *ĭ*	—	(*tēla*, *pĭlu*)
i —	= *ī*	—	(*fīlu*)
ǫ —	= *ŏ*	—	(*bŏve*)
ǫ —	= *ō*, *ŭ*	—	(*flōre*, *gŭla*)
u —	= *ū*	—	(*mūru*).

Remarque I. — Le changement de *ĭ* en *ę* et de *ŭ* en *ǫ* s'est produit dans tous les pays où l'on parlait latin. C'est seulement dans les dialectes du centre de la Sardaigne que *ĭ* a conservé son timbre primitif ; en Sardaigne et sur les rives du Danube (roumain) que *ŭ* est resté distinct de *ō*.

Remarque II. — Si l'on compare les voyelles du latin vulgaire à celles du français moderne, on verra que nous possédons les sept sons latins (p. ex. dans les sept mots *patte, sel, dé, nid, port, pot, tour*, prononcés *pat, sęl dę. ni, pǫr, pǫ, tur*). Le français possède en outre : 1° un *ę* distinct de

l'autre (dans *pas*, prononcé *pa*): 2° trois voyelles palatales arrondies *œ*, *œ*, *ü* (dans les trois mots *fleur*, *peu*, *mur*, prononcés *flœr*, *pœ*, *mür*); 3° quatre voyelles nasales *ã*, *ẽ*, *õ*, *œ̃* (dans les quatre mots *sang*, *vin*, *son*, *brun*, prononcés *sã*, *vẽ*, *sõ*, *brœ̃*). Cela fait donc un total de quinze voyelles bien distinctes, auxquelles il faut encore ajouter l'*e* sourd, dit ordinairement *e* muet (cf. § 20). — Les voyelles françaises ne se distinguent point aussi nettement par la quantité que celles du latin classique. Il y en a cependant qui sont d'une façon appréciable tantôt longues, tantôt brèves : ainsi *a* (dans *page*, *acte*), *e* (dans *fête*, *sept*), *i* (dans *dire*, *dite*), *o* (dans *port*, *poste*), *u* (dans *douze*, *douce*), *œ* (dans *neuve*, *neuf*), *ü* (dans *mur*, *duc*). Pour *a*, *e*, *o*, *œ* et pour les quatre voyelles nasales, la distinction est à peine sensible. La longueur des autres, en français, est souvent due soit à l'effacement d'un *s* (*fête*, vfr. *feste*), soit au fait d'être suivies par *r*, *j*, *z*, *v*, ou l'ancien *l* mouillé (+ *e* sourd).

§ 3. Les diphtongues avaient aussi subi des changements dans la prononciation. Le latin classique n'en possédait déjà plus guère que trois *au*, *ae*, *oe* ; en latin vulgaire :

1° La diphtongue *au* s'était maintenue, et ses transformations ultérieures seront à étudier;

2° Les diphtongues *ae* et *oe* s'étaient réduites de bonne heure à un son simple. Le son provenant de *ae* était tantôt un *ę* (dans *caelu*, *quaerit*, etc.), tantôt un *e* (dans *praeda*, *caepà*, etc.). Le son provenant de *oe* était un *e* (dans *poena*, *foenu*, etc.).

Remarque. — Dans le passage du latin au français il s'est formé, ainsi qu'on le verra, de nouvelles diphtongues,

et notre ancienne langue en possédait un assez grand nombre. Mais ces diphtongues ont en général disparu à leur tour (p. ex. dans *pied*, *moi*, *puis*, prononcés *pye*, *mwa*, *pwi*, et où le premier élément de *ye*, *wa*, *wi*, est en réalité une consonne).

§ 4. L'hiatus est produit par la rencontre de deux voyelles qui se succèdent, sans interposition d'aucune consonne, dans deux syllabes distinctes. Les hiatus, qui existaient à l'origine, s'étaient effacés de différentes façons dans la prononciation de beaucoup de mots latins. Il en subsistait encore dans des mots comme **ĕo* (cl. ĕgo), **mēa* (cl. mĕa), *vĭa*, **sĭa* (cl. sĭm), **dīe* (cl. dĭem), *dŭos*, *lŭa*, **grūa* (cl. grŭem).

Remarque I. — Les mots comme *Dĕu*, *mĕum*, **fŭi* (cl. fŭi), *cŭi*, **illŭi*, **portai* (cl. portavi), ont aussi une voyelle en hiatus, mais ils ont tendu de bonne heure à prendre une prononciation diphtonguée.

Remarque II. — Dans *prēndere* (prĕhendere), **cōrte* (cl. cōhortem), **cŏperire* (cl. cŏŏperire), et autres mots analogues, l'hiatus avait été résolu par une fusion des deux voyelles.

Remarque III. — D'une façon générale l'*ĭ* et l'*ĕ* qui se trouvaient en hiatus avaient perdu leur valeur vocalique et s'étaient transformés en une consonne palatale *y*. Il n'y avait donc plus de différence à cet égard entre *filĭa* et *vinĕa*, prononcés **filya*, **vinya* : un mot comme *palatĭum*, qui avait eu quatre syllabes distinctes en latin classique, n'en avait plus que trois en latin vulgaire (**pa-la-tyu*). Cet élément palatal s'était même complètement effacé, pour des raisons diverses, dans quelques mots comme **parēte* (cl. parĭĕtem), **quētu* (cl. quĭētum), **trumpare* (cl. trĭumphare),

et dans de nombreuses terminaisons verbales **recipo*, **movat*, **venunt* (cl. recipĭo, movĕat, venĭunt), etc. Les polysyllabes où l'on trouve *i* conservant en hiatus sa valeur vocalique (*christĭanum*, *gloriosum*, *passĭonem*, etc.) sont des mots d'introduction savante, ou qui possèdent un suffixe d'origine grecque **-ĭa*, substitué à *-ĭa*.

Remarque IV. — L'*ŭ* en hiatus se prononçait lui aussi d'ordinaire comme une consonne bilabiale *w*, dans **vidwa* (cl. vidŭa), **janwariu* (cl. janŭarium), **tenwe* (cl. tenŭem). Il avait disparu dans des mots comme **mortu* (cl. mortŭum), **febrariu* (cl. febrŭarium), **battere* (cl. battŭere), **cosere* (cl. consŭere).

II. — Loi de l'Accent.

§ 5. Il y avait dans tout mot latin (sauf dans quelques proclitiques et enclitiques, § 8) un *accent*, c'est-à-dire une voyelle sur laquelle la voix appuyait avec plus de force que sur les voyelles des syllabes voisines. Dans le mot *maritu* par exemple, *i* est la voyelle de la syllabe accentuée; *a* et *u* se trouvent dans des syllabes dites *atones*. L'importance de l'accent d'intensité était considérable : c'était lui qui donnait au mot son unité et sa physionomie; il en était « l'âme », suivant l'expression du grammairien Diomède (*Est accentus vélut anima vocis*).

Remarque. — Il se peut qu'à l'époque classique l'accent latin ait eu un caractère musical, qu'il ait été un *accent de hauteur*. Ce qui est certain, c'est qu'à l'époque impériale il était devenu un *accent d'intensité*, purement expiratoire.

§ 6. L'accent d'intensité ne pouvait affecter en latin que deux syllabes, la *pénultième* ou l'*antépénultième*. Il ne faut pas confondre l'accent avec la quantité qu'avaient en latin classique les voyelles (§ 1), mais c'est cette quantité qui permet de déterminer très facilement la place de l'accent. La règle est la suivante :

1° Lorsque la pénultième est longue, elle porte l'accent (*marītu*, *gubernāre* sont accentués *marítu*, *gubernáre*) ;

2° Lorsque la pénultième est brève, l'accent se reporte sur l'antépénultième (*rapĭdu*, *auricŭla* sont accentués *rápidu*, *auricula*).

Les mots accentués sur la pénultième sont dits *paroxytons*, et les mots accentués sur l'antépénultième *proparoxytons*.

Remarque I. — De ce qui précède, il résulte que les mots de deux syllabes sont tous en latin des paroxytons (*bréve*, *pórtas*, etc.). Quant aux monosyllabes, qui ne peuvent naturellement porter l'accent que sur leur unique voyelle (*rém*, *mél*, *sál*, etc.), ils sont dits *oxytons*.

Remarque II. — L'accent porte toujours sur la voyelle pénultième qui est brève de nature, mais qui se trouve dans une syllabe longue (cf. § 1, *Rem.*), autrement dit qui est suivie de plusieurs consonnes (*arista*, a un ĭ accentué devant le groupe *st* ; *baptizo* a un ĭ accentué devant *z* qui est une consonne double, etc.). En latin parlé, l'accent porte sur cette pénultième, même quand elle est suivie d'un groupe de consonnes qui lui permettait de rester brève

dans la prosodie classique (*colŭbra*, *cathĕdra* sont accentués *colúbra*, *cathédra*).

Remarque III. — Par dérogation à la loi générale, les mots terminés par le suffixe *-ŏlu* ont un *ŏ* pénultième qui porte l'accent (*filiŏlu*, *linteŏlu* sont accentués *filiólu*, *linteólu*) : ce fait s'explique par la valeur de consonne qu'avaient prise *i* et *e* en hiatus (cf. § 4, III).

§ 7. Les mots latins, composés à l'aide d'un préfixe, ont été traités en général comme si leurs éléments étaient distincts. C'est donc sur une voyelle appartenant au mot simple que portait l'accent (*recĭpit*, *de-vĕnit*, *im-plĭcat* sont accentués *recipit*, *devénit*, *implicat*).

Remarque I. — L'accent n'a porté sur le préfixe que dans les cas assez rares où le sentiment de la composition primitive s'était oblitéré : ainsi *col-lŏcat*, *col-lĭgit* étaient prononcés *cóllŏcat*, *cóllĭgit*.

Remarque II. — Ce sentiment de la composition était au contraire ordinairement si vif que, dans beaucoup de mots, la langue parlée conservait la voyelle du simple : en face du latin classique *attingit*, *continet*, *displicet*, etc., le latin vulgaire avait des formes **attangit*, **contenet*, **displacet*. C'est là sans doute une habitude empruntée aux dialectes osque et ombrien.

§ 8. Certains mots latins, proclitiques ou enclitiques, étaient dépourvus d'accent : les uns n'étaient jamais accentués, les autres pouvaient l'être à l'occasion. Ces mots, le plus souvent monosyllabiques,

appartiennent aux catégories grammaticales les plus diverses ; ce sont notamment :

1° Des particules prépositives, *dē*, *ad*, *ĭn*, *pĕr*, **pōr* (cl. prō), *sĭne*.

2° Des conjonctions, *ĕt*, *nĕc*, *aut*, *sī*, **quōmo* (cl. quōmodo), *quĭd* (parfois accentué comme particule relative).

3° Des adverbes, *nōn* (accentué ou non), *ŭbi*, *ĭbi*, et de plus *male*, *bĕne* (accentués ou non).

4° Des pronoms personnels, *mē*, *tē*, *sē* (accentués ou non), et de plus des formes possessives vulgaires, **mŭm*, **ma* (cl. mĕum, mĕam), etc.

5° Certaines formes de l'auxiliaire *ĕs*, *ĕrat*, *ĕrit*, (accentués ou non), et de plus des réductions anciennes en latin vulgaire, comme **as*, **at* (cl. habes, habet), et **va* (cl. vade).

Remarque I. — La différence signalée s'explique par ce fait qu'il y a deux accents dans une phrase comme *ad mé | vénit*, tandis qu'il n'y en a qu'un dans *me vídet* (groupe comparable à un mot simple comme *venire*). Dans le premier cas le pronom *mē* est accentué (il est devenu *moi* en français, § 54) ; dans le second cas il est atone (il aboutit à *me*, § 92).

Remarque II. — Le démonstratif *illum*, *illam*, qui s'appuyait d'une façon constante sur le nom suivant (*illu muru*, *illa porta*), a commencé par transporter l'accent sur sa seconde syllabe (d'où effacement de la première), puis il l'a complètement perdu, et l'on a eu **lu múru*, **la pórta*, groupes comparables à un mot simple comme *latróne* (d'où les formes de l'article français, d'abord *lo*, *la*, puis *le*, *la*).

CHAPITRE II. — *RÉDUCTION DU MOT LATIN EN FRANÇAIS.*

---

§ 9. L'influence de l'accent d'intensité a été décisive sur la transformation française des mots latins. Elle se résume en une loi capitale que l'on peut formuler de la façon suivante: *La voyelle, qui porte en latin l'accent d'intensité, persiste toujours en français.*

C'est ainsi, par exemple, que les mots *maritu*, *bonitáte*, *ópĕra*, deviennent en français *mari*, *bonté*, *œuvre*, où les voyelles latines accentuées *i*, *a*, *o*, sont respectivement représentées par *i*, *é*, *œu*.

Remarque. — Il faut observer, comme corollaire de cette loi, que l'accent d'intensité subsiste en français, — quoiqu'il s'y fasse moins fortement entendre, — et qu'il y affecte la même syllabe qu'en latin. L'accent est donc sur la dernière syllabe des mots à terminaison masculine (c'est-à-dire terminés par un son plein, comme *venir*, *bonté*), et sur l'avant-dernière syllabe graphique des mots à terminaison féminine (c'est-à-dire terminés par *e*, comme *porte*, *épine*) : mais, comme en réalité cet *e* s'efface d'ordinaire dans la prononciation (§ 20), il en résulte que tous nos mots sont en théorie des oxytons. Toutefois, dans la phrase,

l'accent d'intensité peut se déplacer sous des actions complexes et délicates : il semble même avoir, en français moderne, une certaine tendance à passer sur la syllabe initiale du mot.

§ 10. L'élévation de la voix a porté sur la voyelle accentuée au détriment des autres syllabes du mot latin. Tandis que la voyelle accentuée persiste toujours en français (§ 9), il n'en est pas de même des syllabes atones voisines, qui, dans certaines conditions, se sont effacées : il y a donc eu, dans le passage au français, *réduction syllabique du mot latin.*

Si nous prenons pour type un mot comme *gubernácŭlu* (gu-ber-ná-cŭ-lu), nous voyons que l'accent le divise en deux parties, situées l'une après, l'autre avant la syllabe accentuée *-ná-* : ces deux portions du mot sont soumises à des lois fixes et en partie distinctes. Dans l'exemple cité :

1° L'*u* (de la syllabe *-lu*) est une *voyelle finale* ;

2° L'*ŭ* (de la syllabe *-cŭ-*) est une *voyelle pénultième atone*, le mot étant proparoxyton ;

3° L'*e* (de la syllabe *-ber-*) est une *voyelle non initiale devant l'accent*;

4° L'*u* (de la syllabe *gu-*) est une *voyelle initiale.*

Il y a lieu d'examiner successivement ce que sont devenues les voyelles latines dans ces différentes positions.

Remarque I. — Il va sans dire que la plupart des mots ne présentent pas réunies toutes les différentes sortes de voyelles énumérées plus haut. Ainsi *gŭbernāre*, qui est un paroxyton, n'a pas de voyelle pénultième atone ; *marĭtu* n'a qu'une voyelle précédant celle qui porte l'accent ; *tăbŭla*, *mūru* n'en ont aucune, etc.

Remarque II. — La réduction syllabique qu'a éprouvée le mot latin pour passer en français, résulte essentiellement de l'effacement des voyelles ; mais elle comporte aussi l'effacement de certaines consonnes. Voir à ce sujet la deuxième partie du *Précis*.

I. — Voyelles finales.

§ 11. Il y a une distinction essentielle à faire, à la finale, entre le sort de *a* et celui des autres voyelles latines.

§ 12. L'*a* latin final s'est conservé en français sous forme affaiblie d'*e* sourd (devenu muet plus tard). Ex. : Vĭa, *voie*; mūla, *mule*; spīna, *épine ;* alba, *aube ;* fēmina, *femme*; aurĭcula, *oreille*; germ. *harpa, *harpe*.

Historique. — Cet affaiblissement de *a* en *e* semble s'être produit vers le début du IXe siècle dans tout le nord de l'ancienne Gaule (au midi *a* s'est d'abord conservé, mais est devenu généralement *o* à partir du XVe siècle). Les graphies par *a* des Serments de 842 (*cosa, aiudha*, etc.) sont probable-

ment traditionnelles; la Cantilène d'Eulalie écrit *e* presque partout (*polle, cose, spede*, etc.). Sur la destinée ultérieure de *e* en français, voir § 20.

Remarque I. — Un *e* final provenant de *a* latin a disparu graphiquement dans *eau* (= aqua, § 38, V), écrit *eaue* jusqu'à la fin du XVIe siècle. La même disparition est à noter dans la particule *or*, vfr. *ore* (= hac-hora).

Remarque II. — L'*a*, qui se trouvait dans la syllabe finale devant *s*, *t* ou *nt* de flexion, a eu le même sort que l'autre. Ex. : Filias, *filles;* portas, *portes*; cantat, *chante(t)*; cantant, *chantent* [*šāt*]. Dans les formes du subjonctif vulgaire* *sĭa*, * *sĭas*, * *sĭat* (fr. *sois, sois, soit*) et celles des imparfaits en *-*ēa*, *-*ēas*, *-*ēat* (vfr. *-oie, -oies, -oit*, fr. mod. *-ais, -ais, -ait*, cf. § 54, hist.), l'*e* résultant de *a* s'est effacé, mais bien plus tôt à la 3e pers. qu'aux autres.

§ 13. Les voyelles latines finales, autres que *a*, se sont effacées en français dans les mots paroxytons. Ex. : *Dīe, [*mi*]*di;* nave, *nef;* turre, *tour;* heri, *hier;* perdo, vfr. *pert, perds;* muru, *mur;* caballu, *cheval*; factu, *fait;* pretiu, *prix*; consiliu, *conseil.*

Historique. — La voyelle finale des paroxytons semble avoir été sensible jusqu'au début du VIIIe siècle : c'est vers cette époque qu'elle s'est effacée par suite de l'intensité de l'accent expiratoire portant sur la syllabe précédente, et qu'on a commencé à dire *mur* en croyant toujours prononcer *muru*. Cet effacement, qui a eu lieu sur tout le territoire de l'ancienne Gaule, est un des traits qui distinguent nettement le français (et le provençal) des autres langues romanes.

Remarque I. — Les voyelles finales *i* et *ŭ* se sont conservées lorsqu'elles se trouvaient suivre immédiatement la

voyelle accentuée. Ex. : *Portai (cl. portavi), *portai*; cūi, vfr. *cui, qui*; *fūi, vfr. *fui, fus*; dĕu, *dieu*; hebraeu, vfr. *ebrieu, hébreu*. Sur le cas de *focu, jocu, locu*, cf. § 69, III; sur celui de *clavu*, cf. § 35, VI.

Remarque II. — Les voyelles, qui se trouvaient à la finale devant *s* ou *t* de flexion, ont eu le même sort que les autres. Ex. : Muros, *murs*; vĕnis, *viens*; dĕbet, *doit*. Toutefois elles ont dû se conserver un peu plus longtemps dans la prononciation, peut-être jusqu'à la fin du VIIIe siècle. Les finales des 3es pers. du plur. *-unt, -ent*, aboutissent comme *-ant* à *e* sourd, écrit *-ent* (vendunt, *vendent*; debent, *doivent*). Dans d'autres formes verbales comme *cantastis*, **cantammus*, *cantasses* (devenues en fr. *chantâtes*, *chantames*, *chantasses*), la voyelle se retrouve à la finale sous forme d'*e* pour sauvegarder la flexion.

Remarque III. — Dans les verbes français en *-er*, les 1res pers. de l'indicatif présent comme *chante, porte*, au lieu du vfr. *chant* (= canto), *port* (= porto), sont dues par analogie à celles qui avaient régulièrement un *e* (*entre* = intro, *tremble* = *tremulo, etc., cf. § 14). Le même fait s'est produit au subjonctif (*chante* pour vfr. *chant* = cantem, etc.). Les adjectifs féminins comme *forte, grande*, vfr. *fort, grant* (= forte, grande) ont pris, en moyen français, un *e* dû à l'influence analogique de *bonne* (= bona) et semblables. Dans *comme*, vfr. *com* (= *quomo, cl. quomodo) l'*e* final est aussi une addition.

§ 14. Les voyelles latines finales, autres que *a*, se sont cependant conservées comme voyelles de soutien et sous forme affaiblie d'*e* sourd (plus tard *e* muet) :

1° Dans les mots paroxytons où elles se trouvaient derrière un groupe formé par consonne + liquide,

ou par labiale+*y*, et par consonne+*d*+*y*. Ex. : *a*) Patre, vfr. *pedre*, *père* ; nostru, *nôtre* ; febre, *fièvre* ; duplu, *double* ; inflo, *enfle* ; alnu, *aune* ; somnu, *somme* ; germ. *helmu, *heaume*. — *b*) Apĭu, *ache* ; ruběu, *rouge* ; simĭu, *singe* ; somnĭu, *songe* ; hordĕu, *orge*.

2° Dans les mots proparoxytons. Ex. : *a*) Lepŏre, *lièvre* ; vendĕre, *vendre* ; *tremŭlo, *tremble* ; asĭnu, *âne* ; fraxĭnu, *frêne* ; balsămu, *baume* ; *sedĭcu, *siège* ; villatĭcu, *village*. — *b*) Comĭte, *comte* ; *malehabĭtu, *malade* ; tepĭdu, *tiède* ; hospĭte, *hôte* ; cannăbe, vfr. *chanve, chanvre* ; hirpĭce, *herse* ; rumĭce, *ronce* ; pulĭce, *puce*.

Historique.—La voyelle finale, dans les mots de ce genre, est encore notée indistinctement *a*, *o*, *e* par les Serments de 842 (*fradra, sendra, poblo, nostro, fradre, altre*), ce qui prouve que sa valeur était flottante et déjà faible. On l'a écrite ensuite par un *e*, qui doit être considéré comme une atténuation de la voyelle latine primitive : du reste, cet *e* s'est aussi développé spontanément, pour servir d'appui à certains groupes de consonnes, dans des mots où il ne représente aucun son originaire comme *ensemble* (=insimul), *maire* (= *major), etc. Il est à remarquer que l'*e* sourd a persisté longtemps après la disparition des causes qui l'avaient amené : dans un paroxyton comme *pedre* réduit à *père*, lorsque le groupe *dr* n'exista plus ; dans un mot comme *tiède*, lorsque ce mot fut devenu paroxyton de proparoxyton qu'il avait été. Cela prouve qu'à ce moment-là l'influence sous laquelle s'étaient effacées les finales se faisait moins sentir. La comparaison de *hospĭte* (*m*), devenu en

vfr. *oste*, avec *hoste* (*m*) qui aboutit à *ost*, montre clairement la différence qui s'était produite à l'origine dans le traitement des deux classes de mots. Quant à l'opposition qu'on remarque entre *tiède* (=tepĭdu) et *chaud* (=calĭdu), elle provient de ce que les mots comme *calĭdu* n'étaient plus en réalité des proparoxytons dans la prononciation courante du latin (cf. § 15). Sur l'*e* sourd devenu muet en français moderne, voir § 20.

Remarque I. — Les possessifs de la pluralité *nostres* (=nostros), *vostres* (=*vostros, cl. vestros), employés comme proclitiques, ont perdu de très bonne heure leur finale vocalique et se sont réduits à *nos*, *vos*.

Remarque II. — Sur le sort de la finale dans les proparoxytons d'emprunt ancien, voir § 15, I.

II. — Voyelles pénultièmes atones.

§ 15. La voyelle pénultième atone dans tous les mots latins proparoxytons s'est effacée en français, quelle qu'elle fût (y compris *a*), mais à des époques diverses. Ex. : *a*) Oc(ŭ)lu, *œil* ; auric(ŭ)la, *oreille* ; masc(ŭ)lu, *mâle* ; tab(ŭ)la, *table* ; vir(ĭ)de, *vert* ; lar(ĭ)du, *lard* ; cal(ĭ)du, *chaud* ; sol(ĭ)du, *sou* ; *fall(ĭ)ta, *faute* ; *col(ă)pu, *coup* ; cal(ă)mu, *chaume* ; quaes(ĭ)ta, *quête*. — *b*) Deb(ĭ)ta, *dette* ; man(ĭ)ca, *manche* ; pert(ĭ)ca, *perche* ; cam(ĕ)ra, *chambre* ; as(ĭ)nu, *âne* ; hosp(ĭ)te, *hôte* ; vend(ĕ)re, *vendre* ; lep(ŏ)re, *lièvre* ; cub(ĭ)tu, *coude* ; rum(ĭ)ce, *ronce* ; cann(ă)be, *chanvre* ; plat(ă)nu, *plane*.

Historique. — L'effacement de la pénultième atone avait eu lieu dans certains cas de très bonne heure en latin vulgaire : à Rome on disait *domnus* pour *domĭnus* dès l'époque de Plaute. D'une façon générale, le peuple ne faisait plus sentir la pénultième : 1° entre consonne + *l* (*oclu, aurĭcla, masclu, tăbla*) ; 2° entre *r*, *l* d'une part, et de l'autre *p, m, d, t* (*virde, lardu, colpu, calmu, caldu, soldu, falta*) ; 3° entre *s* et *t* (*quaesta*). Tous les mots de ce genre étaient donc déjà paroxytons avant l'époque romane proprement dite, et ont été traités comme tels (cf. §§ 13 et 14, hist.). Au nord de la Gaule, la pénultième s'est effacée dans les autres à des époques diverses. Elle a disparu plus tôt dans les mots dont la voyelle finale était un *a* : ainsi *manĭca* était devenu **man'ca* dès le Ve siècle (cf. § 122, II) ; *debĭta* s'est de même réduit à **deb'ta*, avant que *t* entre voyelles fût passé à *d*. Au contraire un mot comme *cubĭtu*, dont la voyelle finale était moins claire, est passé par un intermédiaire **cóvedu* avant de se réduire à **cov'du* (cf. § 141, 2e hist.).

Remarque I. — Dans un certain nombre de proparoxytons, introduits à une époque relativement tardive, mais où la loi de l'accent se faisait encore sentir, la réduction a eu lieu d'une façon différente. La voyelle pénultième a été conservée sous forme d'*e*, tandis que la finale toute entière s'est effacée ; la voix était devenue incapable, après avoir proféré une syllabe forte, de se prolonger distinctement sur deux syllabes faibles. Le mot *évêque* semble être un des plus anciens de cette catégorie : *epĭscŏpu* s'est sans doute prononcé **ebéscŏbe*, puis *evésque* (*ve*). On a eu de même, et cela à des époques différentes : *Prince* = *prince (ve) = princĭpe ; *pâle* = *palle(de) = pallĭdu ; *souple* = *sople(ce) = supplĭce ; *rance* = *rance(de) = rancĭdu ; *page* = *page(ne) = pagĭna ; *image* = *image(ne) = imagĭne ; *vierge* = *virge(ne) = virgĭne ; *orgue* = *orgue(ne) = orgănu, etc. Dans les poèmes du XIe siècle, les mots écrits

par tradition *pagene*, *virgene*, etc., ne comptent en réalité que pour deux syllabes : une forme comme *organe* (XIIe siècle) ne se produit que quand le sentiment de l'accentuation latine s'est oblitéré. Le proparoxyton *pampĭnu*, au moment où il en était à l'étape **pampene*, a abouti d'une part à *pampe(ne)*, d'autre part à *pamp(e)ne* (*pampre*, § 193, I). La forme **angele* (= angĕlu) paraît s'être réduite à *ange* par un intermédiaire **anjle*. Voir aussi le cas de *encre* (§ 178, III) qui, par le vfr. *enque*, remonte à *encaustu* (ἔγκαυστον) où s'est manifestée la persistance de l'accentuation grecque.

Remarque II. — L'accentuation proparoxytonique est devenue peu à peu si contraire aux habitudes de la langue que plus tard, en moyen français, lorsqu'on avait dans certaines formules interrogatives une succession de deux *é* sourds, on a fait du premier un *e* accentué. On a dit *aimé-je* pour **aime-je*, *conté-je* pour **conte-je*, etc. (d'où abusivement par analogie des formes *vendé-je*, *rendé-je*, encore d'un certain usage au XVIIe siècle).

III. — Voyelles non initiales devant l'Accent.

§ 16. Les voyelles non initiales, précédant la syllabe accentuée, ont éprouvé un traitement qui offre de grandes analogies avec celui des voyelles finales (§§ 11-14).

§ 17. L'*a* latin d'une syllabe non initiale placée devant l'accent :

a) S'affaiblit en français en *e*, comme à la finale (§ 12). Ex. : Ornaméntu, *ornement* ; *orphanínu,

orphelin; *inamicu, *ennemi*; *baccaláre, *bachelier*; *canabária, *chenevière*; portar(e)-hábeo, *porterai*.

Remarque I. — *Sevrer* remonte au lat. vulg. **seperâre* (cl. separare); *merveille* à un type **meribilia* (cl. mirabilia). Le mot *monasterium* s'était réduit dans le latin parlé à **mosteriu*, d'où le fr. *moutier*.

Remarque II. — *Sacraméntu* devient en vfr. *sairement*, réduit ensuite à *serment*. Le mot *paradísu*, par les formes *pareïs*, puis *parevis* (insertion d'un *v* transitoire), aboutit de même à *parvis*. Cf. encore *albâtre*, vfr. *alebastre* (= alabastru), et la prononciation actuelle des adverbes comme *durement* [*dürmā*], etc.

Remarque III. — Dans les mots comme *oratióne*, *venatióne*, l'*a* après s'être affaibli s'est combiné avec l'*i* qui était en hiatus (§ 29, 2°), d'où d'abord en vfr. *oreison*, *veneison*, devenus *oroison*, *venoison* (cf. *pâmoison* = *spasmatióne), et finalement *oraison*, *venaison* (sous l'influence de *raison*, *saison*, etc., § 90). Sur *adamánte* devenu *aemant*, *aimant*, cf. § 91, 2° II. Le mot *chalumeau*, vfr. *chalemel* (= calaméllu) offre un changement insolite de *e* (= a) en *u*, qui paraît s'être opéré sous l'influence régressive de la labiale *m*.

b) L'*a* disparaît dans la langue moderne, après s'être affaibli en *e* :

1° Par réduction d'un hiatus, en s'élidant devant la voyelle accentuée (cf. § 91,1°). Ex. : Armatúra, vfr. *armëure*, *armure*; *mercatánte, vfr. *marchëant*, *marchand*; abbatíssa, vfr. *abëesse*, *abbesse*; *levatíciu, vfr. *leveïz*, *levis*; peccatóre, vfr. *pechëeur*, *pécheur*.

2° En s'absorbant dans la voyelle précédente. Ex. : *Cataléctu, vfr. *chaelit*, *châlit* ; media-nócte, vfr. *mienuit*, *minuit* ; cruda-ménte, vfr. *cruement*, *crûment* ; nuda-tésta, vfr. *nue-leste*, *nu-tête*.

Remarque. — Quoique la prononciation moderne efface toujours *e* dans les mots de ce genre, l'orthographe est très hésitante : on écrit *gaiement* ou *gaîment*, *dénouement* ou *dénoûment* ; *agrément*, mais *échouement*, *oublierai*, etc. Cf. § 20, hist.

§ 18. Toutes les voyelles latines (autres que *a*, § 17), placées devant l'accent dans une syllabe non initiale :

a) Se sont effacées en français. Ex. : Libĕráre, *livrer* ; verēcúndia, *vergogne* ; civĭtáte, *cité* ; radīcína, *racine* ; dormītóriu, *dortoir* ; collŏcáre, *coucher* ; *impejōráre, *empirer* ; *tremŭláre, *trembler* ; mandūcáre, *manger* ; *consūtúra, *couture*.

Remarque I. — Les futurs comme *mourrai* (= *morīre-hábeo), *verrai* (vidēre-hábeo), *voudrai* (= *volēre-hábeo) sont réguliers et de formation ancienne : ceux comme *mentirai*, *sentirai*, *finirai*, ont été au contraire refaits sur l'infinitif (*mentir* + *ai*) à une époque postérieure.

Remarque II. — Les adverbes tels que *fortement*, *grandement*, etc., ont été refaits en moyen français sur les nouvelles formes du féminin *forte*, *grande* (§ 13, III), et par analogie avec *durement* (= durā-ménte) : l'ancienne langue disait régulièrement *forment* (= fortī-ménte), *gramment* (= grandī-ménte). Comparez *constamment* (= constantī-ménte) et semblables, qui sont restés.

Remarque III. — Dans un assez grand nombre de mots omme *marier*, *mesurer*, *douloureux*, *félonie*, etc., la conser-ation de la voyelle précédant l'accent doit être attribuée à action analogique des mots simples correspondants : *mari*, *ıesure*, *douleur* (vfr. *dolor*), *félon*. Un infinitif tel que *rai-onner* (cf. le vfr. *araisnier* = *adratiōnáre) a été refait sur es formes où l'*o* était accentué, comme *raisonne* (= *ratió-ıat). Quant à *vérité*, *visiter*, *blasphémer*, *monument*, etc., ce ont des mots savants (cf. le vfr. *verité* à côté de *vérité*, et *lâmer* doublet de *blasphémer*).

Remarque IV. — Cette loi explique que des groupes de nots comme *de (il)lŭ pátre*, *a(d il)lŭ pátre*, où il n'y avait ıu'un accent, se soient réduits à **del' padre*, **al' padre*; sur e sort postérieur des combinaisons *del*, *al*, voir § 188, III.

b) Ces voyelles se sont toutefois conservées :

1° Sous forme affaiblie de *e* derrière les groupes 'ormés de consonne + *r*. Ex. : Quadrĭfúrcu, *carre-'our*; asp(e)rĭtáte, *âpreté*; *coperīr(e) -hábeo, vfr. *:ouvrerai*, *couvrirai*.

Remarque I. — Le vfr. disait *larrecin* (= latrōcínlu), *ıerresil* (= *petrŏsíliu, cl. petroselīnum) : l'orthographe, l'accord avec la prononciation, a d'assez bonne heure abrégé :es formes en *larcin*, *persil*.

Remarque II. — La finale des mots comme *chasteté* (= :astĭtáte), *sainteté* (= sanctĭtáte), a subi des influences ıavantes : il en est de même de *nourriture*, vfr. *norreture* = nutrĭtúra).

2° Devant certains groupes de consonnes, et sous a forme d'un *i* devant *l*, *n*, *c*, + *ĭ* en hiatus. Ex. : *a*)

Gubernáre, *gouverner*; tabernáriu, *tavernier*; perĕgrínu, *pélerin*. — *b*) Papĭlióne, *pavillon*; *turbĕlióne, *tourbillon*; *quatrĭnióne, vfr. *carignon*, *carillon*; *campĭnióne, *champignon*; Avĕnióne, *Avignon*; *erĭcióne, *hérisson*.

IV. — Voyelles initiales.

§ 19. La voyelle de la *syllabe initiale* portait en latin un *accent de force secondaire* : c'est ce qui fait qu'elle a régulièrement persisté en français. Elle est donc soumise à certaines lois qu'il y aura lieu d'examiner en détail après celles qui régissent les voyelles accentuées (voir Chapitre V).

Remarque I. — Entre deux consonnes, dont la seconde était *r*, l'effacement d'une voyelle initiale s'est produit dans quelques mots dès l'époque du latin vulgaire : *droit* = *d'rectu (dīrectum); *crier*, = *c'ritare (quĭritare); *crouler* =*c'rotulare (* corrotulare). Plus tard un *e* sourd a disparu dans *vrai* pour le vfr. *verai* (= *veracu, cl. veracem). Cf. aussi *briller* emprunté de l'italien *brillàre* (= *beryllare).

Remarque II. — Par contraction devant une autre voyelle, celle de la syllabe initiale avait disparu dès l'époque latine dans certains mots (§ 4, II). Pendant la période du moyen français, beaucoup de voyelles initiales, qui d'abord avaient été régulièrement conservées, se sont effacées par suite de la résolution d'un hiatus : sur ce fait, voir §§ 91, 96, 102.

Remarque III. — Dans quelques mots (qui d'ailleurs ne sont pas purement populaires et ont subi des altérations anormales), la voyelle commençant directement le mot a disparu par aphérèse en français : *boutique* (= ăpotheca, gr. ἀποθήκη); *marc* (= ĕmarcu); *mine* (= hĕmina, gr. ἡμίνα); *migraine* (= hĕmicrania, gr. ἡμικρανία); *riz* (= ŏryza, gr. ὄρυζα).

L'E muet français.

§ 20. L'*e* appelé muet ordinairement (parce qu'il disparaît en effet le plus souvent dans notre prononciation moderne) est en réalité, lorsqu'il se fait entendre, un *e* sourd, intermédiaire entre *œ* et *œ*, mais d'une sonorité sensiblement plus faible. Comme il est le son dont la prononciation nous paraît la plus aisée et la plus naturelle, on l'a justement appelé la « voyelle neutre » du français.

Nous venons de voir dans ce chapitre que ce son neutre est le point d'aboutissement de beaucoup des voyelles atones du latin ; nous verrons plus loin qu'il est également celui de certaines voyelles initiales. Il importe donc de noter ici, pour résumer la question, que l'*e* sourd du français (plus tard *e* muet dans certaines conditions) provient essentiellement :

1° De *a* latin final ou placé devant l'accent (*porte* = porta ; *ornement* = ornaméntu, §§ 12, 17);

2° De toute voyelle latine finale dans un proparoxyton, ou finale dans un paroxyton après consonne + liquide et labiale + *y* (*tiède* = tepĭdu ; *enfle* = inflo ; *rouge* = rubeu, § 14) ;

3° De certaines voyelles latines placées devant l'accent, surtout après consonne + liquide (*âpreté* = asperĭtáte, § 18, *b*) ;

4° De *e* libre initial (*venir* = vēnire, § 92) ;

5° De *a* libre initial derrière une gutturale (*cheval* = caballu ; *geline* = *galina, § 89) ;

6° De certaines voyelles initiales qui se sont affaiblies (*devin* = dīvinu ; *semondre* = sŭbmonere, etc.) ;

7° De l'affaiblissement qu'a éprouvé la voyelle de certains mots proclitiques ou enclitiques (*me* = mē ; *te* = tē ; *se* = sē ; *de* = dē ; *ne* = nōn ; *que* = quĭd ; *je*, vfr. *jo* = *ĕo, cl. ego ; *ce*, vfr. *ço* = ecce-hoc ; *le*, vfr. *lo* = illŭ). Cf. § 8.

Historique. — L'*e* sourd, quelle que fût son origine, quelle que fût sa position dans le mot ou la place de ce mot dans la phrase, peut être considéré en principe comme s'étant toujours prononcé en ancien français. Sa sonorité a été s'affaiblissant pendant la période moyenne de la langue : les grammairiens du XVIe siècle lui donnent le nom d'*e* féminin, et Th. de Bèze dit en propres termes « *foemineum propter imbecillam ac vix sonoram vocem* ». Toutefois Malherbe pouvait encore ne pas l'élider, dans un octosyllabe comme *Quand on parle avec raison* ; mais dès le milieu du XVIIe siècle, l'*e* semble avoir été muet à peu près dans la mesure où il l'est aujourd'hui. Rivarol en 1784

l'a bien comparé dans une phrase restée célèbre au « dernier écho de la vibration d'un corps » ; mais d'Olivet, dès 1736, déclarait que les finales de *bal* et *balle*, *mortel* et *mortelle*, etc., étaient absolument identiques. Actuellement, dans la prononciation courante du français :

a) L'*e* est devenu muet à la finale derrière une voyelle, qu'il a seulement pour effet d'allonger légèrement, dans *ami(e)*, *ru(e)*, *bouché(e)*, etc. Il en est de même à l'intérieur du mot dans *enrou(e)ment*, *dénu(e)ment* écrits aussi *enroûment*, *dénûment*, etc. (cf. § 17, *b* 2°).

b) A la fin des mots proférés isolément, l'*e* est devenu muet derrière toutes les consonnes, avec des degrés cependant, car on perçoit encore une sorte de murmure confus après certaines consonnes, comme *b*, *d*, *j*, *v*, *x* (dans *tombe*, *vide*, *page*, *étuve*, *axe*), et surtout après les groupes formés de consonne + liquide (dans *vivre*, *marbre*, *table*, etc.). Mais le son de l'*e* n'est pleinement conservé à la finale que dans la phrase, si le mot suivant commence par la même consonne que celle de la dernière syllabe (*pomme mûre*, *fête terminée*), ou si le groupe consonne + liquide est suivi d'une initiale consonnantique (*prendre tout*, *sombre vallon*, *souffle pur*, *parle donc*).

c) Les faits sont sensiblement les mêmes à l'intérieur du mot, notamment devant la syllabe accentuée. L'*e* est complètement muet dans des mots comme *ach(e)ter*, *carr(e)four*, *châl(e)lain*, *jav(e)lot*, *enn(e)mi*, etc. Il a au contraire une valeur vocalique bien marquée dans *fermement*, *saintelé*, et d'autre part dans *âpreté*, *tendrement*, *sifflement*, *parlerais* ; de plus devant les groupes formés de *l*, *r* + *y*, dans *tonnelier*, *chancelier*, *aimerions* à côté de *aim(e)rais*, etc.

d) Dans la syllabe initiale, l'*e* sourd a été plus résistant. Il se fait en général toujours entendre devant consonne + liquide, dans *chevron*, *degré* (ou derrière les mêmes groupes dans *frelon*, *crever*) ; au contraire, quoique l'on prononce isolément *cheval*, *fenêtre*, *ressemblance*, etc., ces mêmes mots

deviennent dans la phrase *à th(e)val, la f(e)nêtre, sa r(e)ssemblance*, et l'on revient ainsi au cas précédemment exposé. L'*e* s'est même effacé complètement à l'initiale de certains mots comme *p(e)loton, p(e)luche*, etc.

e) Enfin dans les monosyllabes (*me, te, se, de, ne, que, je, ce, le*) le son est consistant, lorsqu'on les prononce isolément. Mais l'emploi de ces petits mots dans la phrase donne lieu à des faits complexes : la règle générale est que, si deux syllabes successives contiennent *e*, on ne fait entendre ce son que dans une. On prononce donc ordinairement *je l(e) vois*, comme *dev(e)nir, red(e)mander* : la prononciation inverse *j(e) le vois, d(e)venir*, est plus négligée. Lorsque plusieurs *e* se trouvent à la suite, ce sont en général ceux des syllabes paires qui sont sacrifiés : *je t(e) le dirai; je n(e) te l(e) dirai pas; il faut que j(e) te (le) dise*, etc.

CHAPITRE III. — *INFLUENCES AUXQUELLES SONT SOUMISES LES VOYELLES.*

§ 21. Des faits exposés dans le chapitre précédent, il résulte que les voyelles latines de deux syllabes ont seules régulièrement persisté dans le passage du mot en français : 1° celle qui portait l'accent principal d'intensité; 2° celle de la syllabe initiale. Tout en persistant, ces voyelles ont éprouvé généralement des modifications, soit spontanées, soit dépendantes.

Ces voyelles latines (qui dans la prononciation vulgaire sont au nombre de sept *a*, *ę*, *ę*, *i*, *ǫ*, *ǫ*, *u*, cf. § 2) n'étaient pas en effet isolées dans le mot. Elles y occupaient une certaine position, étaient contiguës à d'autres sons qui ont exercé sur leurs traitements des influences de diverse nature. Ces influences sont au nombre de quatre principales :

1° Action de l'entrave ;

2° Action d'un *l* vocalisé ;

3° Action du *yod* ;

4° Action des consonnes nasales.

Nous allons définir chacune de ces influences, d
il faudra tenir compte plus tard (ainsi que de certai
influences bien plus restreintes, § 34). Tout ce
va être dit ici s'applique non seulement aux voye
de la syllabe accentuée, mais aussi dans une la
mesure à celles de la syllabe initiale.

a) Action de l'entrave.

(VOYELLES LIBRES ET VOYELLES ENTRAVÉES).

§ 22. Les voyelles sont dans tout mot latin *lib*
ou *entravées*. Cette distinction est capitale : (
pour passer en français, la même voyelle subit d
dinaire un traitement différent, suivant qu'elle
cupe l'une ou l'autre de ces positions. On peut (
qu'en général les voyelles libres ont évolué d'
façon plus spontanée, et ont éprouvé des chan
ments plus considérables : l'action de l'*entrav*
donc été *essentiellement conservatrice*.

§ 23. On appelle *voyelle libre* :

1° Une voyelle suivie d'une seule consonne. A
a est libre dans *mare, nasu* (prononcez *ma*
na-su).

2° Une voyelle suivie de l'un des quatre grou
tr, *dr*, *pr*, *br*, groupes dans lesquels la liqui

s'unissait intimement aux dentales *t*, *d*, ou aux labiales *p*, *b*. Ainsi *a* est libre dans *patre*, *capra*, *labra* (prononcez *pa-tre*, *ca-pra*, *la-bra*).

3° Une voyelle suivie du groupe *ns*, groupe dans lequel on ne faisait pas entendre le *n* en latin (§ 195, II). Ainsi *ę* est libre dans *mē(n)se*.

Remarque I. — Les voyelles, dans le cas assez rare où elles se trouvent en hiatus (§ 4), sont naturellement des voyelles libres. Ainsi *ę* et *ę* sont respectivement libres dans *dĕu*, *vĭa*.

Remarque II. — Les voyelles suivies de gutturale + consonne se sont trouvées libres dans une certaine mesure, par suite de la résolution de la gutturale (voir § 27, 3°).

§ 24. On appelle *voyelle entravée*, toute voyelle suivie d'un groupe de deux ou plusieurs consonnes (autres que les groupes énumérés au § 23). L'entrave a une double origine :

a) Elle est dite *latine*, lorsque le groupe de consonnes existe originairement dans le mot latin.

b) Elle est dite *romane*, lorsqu'elle est de formation postérieure et amenée par l'effacement d'une voyelle atone.

Ainsi *a* est entravé dans les mots *parte*, *astru*, *as(ĭ)nu*, *lam(ĭ)na*. Dans *parte*, *astru* (prononcez *par-te*, *as-tru*), l'entrave est latine ; dans *as(ĭ)nu*, *lam(ĭ)na*, l'entrave est romane, c'est-à-dire amenée par l'effacement d'un *i* atone. Les voyelles subis-

sent d'ailleurs en général le même traitement, que l'entrave soit d'origine latine ou romane (voir cependant § 47).

Remarque I. — Il n'y a pas d'ordinaire entrave, lorsqu'une voyelle atone s'efface entre deux consonnes dans la syllabe finale du mot : ainsi *a* et *ǫ* doivent être considérés comme libres dans *portat(i)s*, *mŏv(e)t*. Ceci prouve que dans ce cas l'effacement de l'atone a été tardif (cf. § 13, II).

Remarque II. — Le fait d'être libres ou entravées a eu des conséquences moins importantes pour les voyelles de la syllabe initiale (cf. § 86).

b) Action d'un *l* vocalisé.

§ 25. L'entrave d'origine latine ou romane, formée par *l* suivi d'une autre consonne, offre un cas spécial. Dans cette position *l* s'étant vocalisé en *u* à un moment donné (§ 188), il en est résulté que cet *u* s'est généralement combiné avec les voyelles précédentes, et les a altérées de différentes façons. Ainsi l'*a* et l'*ǫ* de *alba*, *mŏl(ĕ)re*, ont abouti respectivement à *au* [ǫ] et *ou* [u] dans les mots français *aube*, *moudre*.

Remarque. — La combinaison du *l* vocalisé n'a pas eu lieu en français avec les voyelles *i* et *u* (voir §§ 97, I, et 80, III).

c) Action du *yod*.

§ 26. On donne le nom de *yod* à la fricative palatale qui s'entend au début des mots français *yeux*, *yacht* (ou au début des mots allemands *jahr*, *joch*, d'où la dénomination de *yod* qui est celle du J dans l'alphabet allemand). Cet élément palatal, qu'on appelle parfois *semi-consonne* ou *semi-voyelle*, a joué un rôle considérable dans la transformation française des mots latins : son action complexe s'est exercée non seulement sur le traitement des voyelles, mais aussi sur celui des consonnes. Nous le désignons souvent, pour abréger, par le signe *y*.

§ 27. Le *yod* peut être d'origine *latine* ou *romane*:

1° Il existait déjà en latin classique (écrit *i*, *j*) dans certains mots, soit à l'initiale (*jam*, *jungere*), soit à l'intérieur entre voyelles (*major*, *raja*).

2° D'après la prononciation du latin vulgaire, il est en outre représenté par tout *ĭ* ou *ĕ* atone qui se trouve en hiatus (§ 4, III). Il y a donc un *yod* d'origine latine dans des mots comme *parĭa*, *vinĕa*, **rabĭa*, *facĭa(m)*.

3° Enfin, à l'époque romane, le *yod* provient des consonnes gutturales *c*, *g* et *x* (= c + s), qui ont en certains cas la propriété soit de se résoudre vocali-

quement, soit de dégager un *yod* tout en persistant sous une forme quelconque. Il y a donc eu production d'un *yod* d'origine romane dans des mots comme *baca*, *plaga*, *axe*, *factu*, *pace*.

§ 28. L'action du *yod*, quelle que soit son origine, s'exerce sur les voyelles de deux façons essentielles :

1° En amenant une *combinaison* ;

2° En produisant une *entrave*.

§ 29. Il y a combinaison du *yod* avec la voyelle précédente :

1° Lorsque le *yod* existe déjà entre deux voyelles en latin classique (raja, *raie* ; maju, *mai*); ou qu'il est séparé de la voyelle, soit par un *d* tombé de bonne heure dans la prononciation (ra(d)ĭu, *rai*), soit par un *g* qui devient lui-même *y* (exagĭu, *exayĭu, *essai*).

2° Lorsqu'il est séparé de la voyelle par *r*, *t*, *s*, ou par les groupes *ss*, *st*, *str*, qui permettent au *yod* de se transposer en avant (parĭa, *paire* ; palatĭu, *palais*; basĭat, *baise* ; *bassĭat, *baisse*; angustĭa, *angoisse* ; ostrĕa, *huitre*).

3° Lorsqu'il provient d'une gutturale qui se résoud vocaliquement (baca, *baie* ; plaga, *plaie* ; axe, *ais* ; factu, *fait*), ou qui dégage un *yod* tout en persistant sous une forme quelconque (pace, *paix*).

§ 30. Il y a production d'une entrave :

1° Lorsque le *yod* se combine avec *c* pour lui donner un son sifflant (*glacĭa, *glace*).

2° Lorsqu'il se combine pour les mouiller avec *l* ou *n* (palĕa, *paille* ; mac(ŭ)la, *maille* ; *montanĕa, *montagne*).

3° Lorsqu'il se consonnifie en *š* ou *j* (écrits *ch*, *g*) derrière les consonnes labiales *p*, *b*, *v*, *m* (sapĭa(m), *sache* ; *rabĭa, *rage* ; cavĕa, *cage* ; vindemĭa, *vendange*).

Remarque. — L'entrave résultant de la présence du *yod* n'a pas eu d'influence sur le traitement de *ę* et *ǫ* accentués (cf. §§ 50, 53, 70).

§ 31. L'action du *yod* se manifeste en général sur les voyelles de la syllabe initiale de la même façon que sur les voyelles accentuées. Ex. : Ratĭóne, *raison* ; messĭóne, *moisson* ; tractáre, *traiter*.

d) Action des consonnes nasales (M, N).

§ 32. Certaines voyelles accentuées, lorsqu'elles étaient en latin suivies d'une nasale simple, ont subi de bonne heure une évolution particulière : ce sont *a*, *ę*, *ǫ*, *ǫ* (cf. §§ 43, 60, 71, 77). Les nasales n'ont pas eu d'influence spéciale sur *ę*, *i*, *u* (cf. §§ 51, 65, 82).

Remarque I. — Les nasales doubles n'ont point sur les voyelles accentuées l'influence des nasales simples. Comparez le mot *flamma*, qui devient en français *flamme*, avec *ama* qui aboutit à *aime*.

Remarque II. — Les nasales n'ont eu d'influence sur *a* et *e* que lorsqu'ils étaient accentués : *lana* aboutit en français à *laine*, tandis que *panariu* devient *panier*. Suivis d'une nasale, *e* et *o* se sont comportés dans la syllabe initiale comme sous l'accent (cf. § 101).

§ 33. Plus tard, lorsqu'une consonne nasale s'est trouvée à la finale du mot, ou placée intérieurement devant une autre consonne, cette nasale a perdu en français son articulation propre et a *nasalisé* la voyelle précédente (ce qui signifie qu'elle lui a communiqué un son particulier en se fondant avec elle). Sur cette action d'un effet très général, voir l'*Introduction*, II, 14 : comparez aussi les mots français *âne*, *âme* (prononcés *an*, *am*), où la nasale suivie d'un *e* conserve son articulation, et les mots *an*, *jambe* (prononcés *ã*, *jãb*).

Remarque I. — Cette nasalisation, qui a eu lieu à des époques différentes pour les diverses voyelles, s'applique aux atones aussi bien qu'aux voyelles accentuées : voyez les mots *planter*, *fontaine* (prononcés *plãte*, *fõten*), dont les premières syllabes ne se trouvent pas sous l'accent. Elle atteint les mots d'emprunt comme les autres.

Remarque II. — Il y a en français moderne quatre voyelles nasales *ã*, *ẽ*, *õ*, *œ̃* (correspondant respectivement

aux quatre voyelles ouvertes *ą*, *ę*, *ǫ*, *ǫ*). Ce sont celles qu'on entend dans les mots : Sang [*sã*], vin [*vẽ*], son [*sõ*], brun [*brũ*].

e) Influences diverses.

§ 34. En dehors de ces influences, qui ont eu sur le traitement des voyelles latines une action souvent décisive, on en constate encore d'autres, mais d'une portée moindre, ou qui ne se sont fait sentir que dans des cas isolés. Ces influences secondaires seront notées à leur place dans les chapitres suivants, et on peut se contenter de signaler ici :

1° L'action régressive qu'a exercée *l*+consonne, avant de se vocaliser (§ 188), sur *ę* accentué, qui a été changé en *ea* (ainsi *bęls* est devenu *beals* avant d'aboutir à *beau*, § 48).

2° L'action régressive qu'exerce parfois la vibrante *r* sur un *ę* qui devient *a* (cf. §§ 47, II, et 94, hist.).

3° L'action de *s*, devant lequel *ą* et *ǫ* prennent un son fermé (cf. §§ 36, I, et 67, rem.).

4° L'action des consonnes labiales sur certaines voyelles (cf. §§ 38, IV ; 60, I ; 92, II, etc.).

CHAPITRE IV. — *TRAITEMENT DES VOYELLES ACCENTUÉES.*

A accentué.

(*ā* ET *ă* EN LATIN CLASSIQUE).

a) A libre.

§ 35. L'*a* latin acccentué et libre devient en français *ę* devant une consonne qui conserve son articulation, *ę* lorsqu'il est final ou suivi d'une consonne qui ne se prononce pas. Ex. : Cantare, *chanter ;* mare, *mer ;* sal, *sel ;* tale, *tel ;* bonitate, *bonté ;* * adsatis, *assez ;* pâtre, *père ;* nasu, *nez ;* sapa, *sève ;* faba, *fève ;* labra, *lèvre ;* clave, *clef.*

Historique. — Le changement de l'*a* accentué libre est un des faits capitaux de la phonétique française. Il atteint un nombre considérable de mots, notamment tous les infinitifs en *-are* (portare, *porter*), les formes de participes en *-atu*, *-ata* (portatu, *porté ;* portata, *portée*), les 2es pers. pl. en *-atis* (portatis, *portes*), les 3es pers. pl. du parfait en *-arunt* (portarunt, *portèrent*). De plus, il caractérise nettement le français par rapport aux autres langues romanes littéraires, y compris le provençal. — Cet obscurcissement de l'*a* s'est produit, dans le nord de l'ancienne Gaule, vers la fin du

VIIIe siècle (les Serments de 842 offrent encore des graphies *fradre, salvar, returnar*, mais qui sont sans doute archaïques; la Cantilène d'Eulalie écrit déjà uniformément *spede, gelterent, presentede*, etc.). L'évolution s'est propagée au Sud jusqu'à une ligne qui part approximativement de l'embouchure de la Gironde, passe au-dessus de Limoges, longe les premiers contreforts du plateau central, puis coupe la Loire vers Roanne et la Saône vers Mâcon, pour aboutir au lac de Genève. La valeur qu'avait en ancien français le son issu de *a* accentué est douteuse. Tout ce qu'on peut affirmer c'est que des mots comme *mer, bonte(i), chantez*, etc., n'apparaissent d'abord groupés qu'entre eux : ils n'assonaient point avec les mots comme *terre, messe*, dont l'*e* ou l'*e* étaient brefs. Comme on doit supposer théoriquement que l'*a* a dû passer d'abord par un son *a* très ouvert, il est possible que, dans *mer* et semblables, on ait eu au XIIe siècle un *e* long. Vers la fin du moyen âge, la prononciation a commencé à se scinder d'après le principe énoncé plus haut, qui a fini par prévaloir mais après certaines fluctuations. Il semble qu'on a eu quelque temps un *e* non seulement dans les finales directes, mais aussi devant certaines consonnes et notamment *r*. Au XVIIe siècle, les grammairiens demandent en général qu'on écrive *pére, mére, frére*, et en 1736 d'Olivet maintenait cette orthographe : l'Académie hésitait encore en 1740, et ce n'est qu'à partir de l'édition du Dictionnaire publiée en 1762 qu'elle a indiqué uniformément un *è* dans les mots de ce genre.

Remarque I. — Dans les mots écrits en français moderne *aile* (= ala), *clair* (= claru), *pair* (= pare), *braise* (= germ. *brasa), on a un fait purement orthographique, la substitution à *è* du groupe *ai* qui a le même son simple : le vfr. écrivait régulièrement *ele, cler, per, brese*. Cf. aussi *sais* (vfr. *ses* = sapis) et *sait* (vfr. *set* = sapit), qui sont dus à l'influence de *sais*, vfr. *sai* (= sapio).

Remarque II. — Les mots où *a* accentué libre se trouve conservé sont de provenance méridionale (*rave, muscat, salade, dorade*, etc.), ou des emprunts savants (*lac, état, cas, rare, avare*, etc.). Il faut surtout noter dans cette seconde catégorie les adjectifs comme *loyal, royal, égal* (à côté de *mortel, charnel, formel*, etc.) : le suffixe *-al*, employé par les clercs, a été adapté de bonne heure même à des mots d'origine populaire (cf. *loyal* à côté de *légal*).

Remarque III. — Dans la conjugaison, des formes originaires *leve* (= lavat), *pere* (= parat) étaient devenues *lave, pare*, dès le XIIe siècle, sous l'influence de *laver, parer* (=lavare, parare, § 88). Dans *vaut*, vfr. *valt* (=valet) le maintien de l'*a* semble dû à l'influence de *valoir* (=valēre) ; dans *chaud*, vfr. *chalt* (=calet) à celle de l'ancien adjectif *chalt* (=*caldu). On trouve aussi en vfr. la forme régulière *chielt*. — Quant à la flexion *-a(t)* des 3es pers. sg. du parfait comme *porta, chanta*, elle paraît remonter à une flexion vulgaire (*-avt* et non *-aut* au nord de la Gaule, dans **portavt*, **cantavt*), à moins qu'elle ne soit due à l'analogie de *a* (=habet).

Remarque IV. — Un certain nombre de formes ont conservé *a* par suite d'un emploi proclitique ancien. C'est ainsi qu'on a dans la conjugaison : *as* (=habes), *a* (=habet), *va* (=vade), et peut-être aussi *vas* (=vadis), *va* (=vadit). Parmi les formes pronominales : *la* (=illa), *ma, ta, sa*. Parmi les formes adverbiales ou prépositionnelles : *à* (=ad), [*dé*]*jà* (=jam), *là* (=illac). Il faut aussi noter *car* (=quare) et *mal* (=male), qui l'ont emporté sur les formes accentuées *quer, mel*, usitées dans le plus ancien français. Sur ces faits, cf. § 8.

Remarque V. — L'adjectif *grave(m)* devenu **grĕve* en latin vulgaire (sous l'influence de *lĕve*) aboutit à *grief*, d'après le § 46. — La terminaison *-ier* (§ 39) pour *-er* dans des mots comme *écolier* (vfr. *escoler*=scholare), *bachelier*

(vfr. *bacheler* =*baccalare), *pilier* (vfr. *piler*=*pilare), *soulier* (vfr. *soler*=*subtelare), etc., est due à une substitution de suffixe qui s'est opérée en moyen français.

Remarque VI. — Enfin le mot *clou*, remontant à *clavu* (tandis que *clave* aboutit à *clef*), demande une explication spéciale. Dans *clavu*, le *v* vocalisé devant une voyelle vélaire s'est combiné avec *a* pour produire un *o*, et la finale *u* s'est maintenue par suite de l'hiatus (§ 13, I); on a donc obtenu *clou*, et par réduction *clou* [*klu*]. La même transformation s'observe dans les noms géographiques *Anjou* (=Andegavu) et *Poitou* (=Pictavu); comparez aussi *fagu*, qui avait abouti au vfr. *fou* (d'où le dérivé *fouet*). — Sur le sort des imparfaits en *-aba(m)*, voir § 166, II; pour *eau* (=aqua), cf. § 38, v.

b) A entravé.

§ 36. L'*a* latin accentué, devant une entrave d'origine latine ou romane, reste intact en français. Ex.: *a*) Arbore, *arbre*; germ. *warda, *garde*; carru, *char*; caballu, *cheval*; cappa, *chape*; vacca, *vache*. — *b*) Lar(ĭ)du, *lard*; tab(ŭ)la, *table*; *male-hab(ĭ)tu, *malade*; nav(ĭ)gat, *nage*.

Remarque I. — Il faut observer toutefois que l'*a* correspondant à un *a* latin entravé est en français moderne tantôt ouvert comme dans les mots cités plus haut, tantôt fermé (*ą* ou *ą*, avec certaines différences de quantité). Le trait le plus notable, c'est que le son est toujours fermé, lorsque l'*a* se trouvait à l'origine devant un *s* (*ss* double, qui se conserve au milieu des mots ou s'efface à la finale; *s*+consonne, qui s'efface d'après le § 157, mais est en

général remplacé dans l'orthographe par un accent circonflexe sur l'*a*). Ex.: Quassat, *casse* [*kạs*] ; crassu, *gras* [*grạ*] ; pasta, *pâte* [*pạt*]; as(ĭ)nu, *âne* (*ạn*]. Cf. aussi la prononciation de *châsse* [*šạs*]=capsa, *âme* [*ạm*]=an(ĭ)ma.

Remarque II. — Le vfr. *achate* (=*accaptat) est devenu *achète* (cf. *acheter*, vfr. *achater*), sous l'influence des verbes en *-eter*. Le mot *fantôme* remonte peut-être à un type vulgaire * *fantosma* (cl. phantasma, gr. φάντασμα).

Remarque III. — Dans la période du moyen français, l'*a* suivi de *r*+consonne a eu une tendance à devenir *ẹ*, ou pour mieux dire il y a eu hésitation entre la prononciation *ẹr* et *ar*: Villon fait rimer *terme* avec *arme*, et les grammairiens du XVIe siècle signalent des faits analogues (cf. § 47, II). Il en est resté dans la langue littéraire *serpe* (vfr. *sarpe*=*sarpa), *gerbe* (vfr. *jarbe*=germ. *garba), *chair* [*šẹr*] (vfr. *charn*=carne), et aussi *asperge* (vfr. *esparge*, asparagus) qui est à demi savant.

§ 37. L'*a*, qui se trouvait entravé devant *l*+consonne, aboutit en français par combinaison à *ọ* (écrit *au*). Ex. : Alba, *aube* ; talpa, *taupe* ; salvu, *sauf* ; alteru, *autre* ; cal(ĭ)du, *chaud* ; palma, *paume*; alnu, *aune*.

Historique. — L'*u* provenant de la vocalisation de *l* (§ 188) s'était combiné avec l'*a* pour former une diphtongue qui, au moyen âge, était réelle et se prononçait *au*, *aw* (assonant avec les mots en *a* simple). Cette diphtongue (contrairement à *au* latin originaire, § 83) est devenue *ọ* dans la période du moyen français: Palsgrave, vers 1530, et Meigret un peu plus tard, parlent encore d'une prononciation *ao* (dans *aotre*, etc.), qui semble déjà à ce moment avoir été dialectale.

Remarque I. — Le mot *balneum*, par effacement de *l*, était déjà en lat. vulg. **baneu*, d'où le fr. *bain* (§ 45).

Remarque II. — Le mot *pieu*, provenant de *palus* (où l'*a* ne s'est trouvé entravé qu'après être passé a *ę*), offre un cas spécial. On a eu d'abord en vfr. comme régimes un sg. *pel* (=palu) et un pl. *pels* (=palos) : c'est sur cette dernière forme, devenue *peus* et dialectalement *pieus* (cf. le vfr. *tieus*=talis), qu'un singulier a été refait.

c) A sous l'influence du *yod*.

1er Cas : A+y.

§ 38. Lorsque l'*a* accentué est suivi d'un *yod* d'origine latine ou romane, qui peut se combiner avec lui (§ 29), il résulte en français de cette combinaison un *ę*, écrit *ai*. Ex.: *a*) Maju, *mai*; major, *maire*; ba(d)ĭu, *bai*; arĕa, *aire*; varĭu, *vair*; palatĭu, *palais*; basĭat, *baise*; *bassĭat, *baisse*; *crassĭa, *graisse*. — *b*) Baca, *baie*; plaga, *plaie*; lacte, *lait*; fac(ĕ)re, *faire*; laxat, *laisse*; pascere, *paître*; pace, *paix*.

Historique. — Dans tous ces mots français on avait à l'origine une diphtongue *ay* décroissante, c'est-à-dire accentuée sur *a* : au XIe siècle les mots comme *faire* se trouvent en assonance avec *message* et analogues. Vers 1100 *ay* devint *ęy*, et dès le milieu du XIIe siècle cette nouvelle diphtongue se réduisit à *ę* simple devant un groupe de consonnes (*paistre* par exemple assone avec *beste*). Devant une consonne simple la prononciation diphtonguée se conserva plus longtemps, et il en fut ainsi surtout lorsque *ai* se trouvait en

hiatus. Dans ce dernier cas, la prononciation *ay* subsistait en moyen français à côté de l'autre. A la fin du XVIe siècle, Th. de Bèze, pour un mot comme *plaie*, indique encore les trois prononciations *playe*, *pleye* et *plee* : la dernière n'a complètement triomphé qu'au XVIIe siècle.

Remarque I. — Lorsque *ai* eut pris le son de *ę*, les scribes commencèrent à écrire indifféremment *faire* ou *fere*, etc. L'orthographe étymologique l'emporta cependant à la longue, sauf dans quelques mots : *frêne* (vfr. *fraisne* = fraxinu); *frêle* (vfr. *fraile* = fragile); *grêle* (vfr. *graisle* = gracile); *allègre* (vfr. *alaigre* = alacre); *guéret* (vfr. *guarait* = vervactu); *guet* (vfr. *guait* = germ. *wactu). Cf. une orthographe inverse dans *aile* pour *ele*, etc. (§ 35, I).

Remarque II. — La diphtongue graphique *ai* a une prononciation qui flotte encore entre *ę* et *ę* dans certaines formes verbales : *ai* (= habeo), *sais* (= sapio), les parfaits comme *portai* (= *portai, cl. portavi), et les futurs comme *porterai* (= portare-habeo). Cf. aussi l'adjectif *gai* [*gę*], dont l'origine est d'ailleurs incertaine.

Remarque III. — Dans *air* provenant de *aĕre*, il y a eu combinaison de deux voyelles originairement en hiatus (cf. ce qui s'est passé à l'initiale atone de *aimant*, vfr. **aëmant* = adamante, § 91, 2° II). Sur *cerise* remontant à **cerĕsia* pour *cerasia*, voir § 49.

Remarque IV. — Dans un certain nombre de mots savants d'emprunt ancien, le groupe *ai* semble être passé à *oi* (prononcé *wa*, § 54) sous l'influence d'une consonne labiale qui le précédait. C'est ainsi qu'on a eu : *armoire* pour *armaire* (= armariu), *grimoire* forme divergente de *grammaire* (= grammatica, § 149, II), *poêle* [*pwal*] pour le vfr. *paile* (= palliu); de plus les substantifs verbaux *émoi* pour vfr. *esmai* (de *esmaier* = germ. *ex-magare), et *aboi* pour vfr. *abai* (de *abaier* = *abbadiare). Cf. le cas de *moins* qui a remplacé le vfr. *meins*, § 60, I.

Remarque V. — Voici d'autre part quel a été le développement phonétique de *aqua* pour aboutir au fr. *eau* [o]. La forme **aqwa* (par un effacement ancien de l'élément guttural, § 137, 2°) s'est d'abord réduite à **awa*, où l'*a* se trouvant libre est devenu *ę*. Dans le vfr. *ewe* (cf. *ève* conservé par plusieurs patois) il s'est dégagé un nouveau son *a*, entre *ę* et *w*; d'où **eawe* qui, par vocalisation du *w*, devient *eaue* et *ęau* (effacement de l'*e* final au XVIe siècle, § 12, I).

§ 39. Le suffixe latin *-arĭu, -arĭa*, a subi une transformation importante et qui lui est propre : il est devenu en français *yę, yęr*, écrits *-ier, -ière*. Ex. : Panarĭu, *panier*; caballarĭu, *chevalier;* primarĭu, *premier;* riparĭa, *rivière;* caldarĭa, *chaudière;* luminarĭa, *lumière*.

Historique. — Cette transformation, qui n'a eu lieu que dans les mots où *-arĭu, -arĭa* étaient sentis comme suffixes (cf. *vair* = varĭu, *paire* = parĭa, etc., conformément au § 38), est un des faits les plus discutés de la phonetique française. Il est probable qu'il faut l'expliquer de la façon suivante. En Gaule, vers le VIe ou le VIIe siècle, le suffixe *-ĕriu* s'est substitué par voie d'analogie à *-ariu* : un mot comme le lat. *panarium* se déclinait donc alors sg. **panĕrius, *panĕriu;* pl. **panĕrii, *panĕrios*. La contraction normale de **panĕrii* en **panĕri* a fait disparaître le *yod*, et amené des formes similaires **panĕrus, *panĕru, *panĕros*; dès lors **panĕru* devait aboutir en français à *panier*, d'après le § 46.

Remarque I. — Sur la substitution de *-ier* à *-er* dans les mots comme *écolier, pilier*, etc., cf. § 35, V.

Remarque II. — Sur les mots du vfr. *bergier, clochier*, réduits en fr. mod. à *berger, clocher*, etc., cf. § 41, hist.

Remarque III. — Il faut observer que les mots comme *contraire* (contrariu), *adversaire* (vfr. *aversier*=adversariu), *primaire* (doublet de *premier*=primariu) sont en français des emprunts savants.

§ 40. Lorsque l'*a* accentué est suivi d'un *yod* qui se combine avec une autre consonne (groupes *cy*, *ly*, *cl*; sur *ny* cf. § 45), ou qui se consonnifie derrière une labiale (§ 171), il en résulte une entrave devant laquelle *a* reste intact en français conformément au § 36. Ex.: *a*) Brac(h)ĭu, *bras*; *glacĭa, *glace*; palĕa, *paille*; muralĭa, *muraille*; mac(ŭ)la, *maille*. — *b*) Sapĭa(m), *sache*; *rabĭa, *rage*; cavĕa, *cage*.

Remarque I. — L'important suffixe *-atĭcu*, qui aboutit à *-age* en français (*fromage*=*formatĭcu, *courage*=*coratĭcu, etc.), rentre lui aussi dans ce cas: sur sa transformation, voir § 149.

Remarque II. — Sur les formes verbales *fais*, *plais*, *tais*, et les subjonctifs *plaise*, *taise* (à côté de *fasse*=faciam), cf. § 119, 1e rem.

2e Cas : y+A.

§ 41. Si l'*a* accentué est précédé d'une consonne sur laquelle agit un *yod*, il aboutit en français à *ye* (écrit *ié*). Ex.: *Piytate (cl. pĭĕtatem), *pitié*; *meytate (cl. medĭĕtatem), *moitié*.

Historique. — Nous n'avons dans ces deux mots *pitié*, *moitié* (cf. aussi *chien*=cane), qu'un faible reste d'une action qui avait été très générale à l'origine. Lors de la for-

nation première du français, tout *a* accentué précédé soit l'une gutturale (résolue ou non en *yod*), soit d'une consonne palatalisée par un *yod*, était devenu *ie*. On avait donc dans l'ancienne langue : *chievre*=capra, *chier*=caru, *marchie(t)*=mercatu, *congie(t)*=commeatu, *paiier*=pacare, *manjier*=manducare, *traitier*=tractare, *laissier*=laxare, *aidier*=adjutare, *empirier*=*impejorare, *baisier*=basiare, *taillier*=taliare, *rooignier*=*rotundiare, etc. etc. C'est pendant la période du moyen français, au XIVe et au XVe siècle, que cet état de choses s'est profondément modifié. Derrière *ch*, *g* [*š*, *ǰ*], ainsi que derrière *l* ou *n* mouillés, la diphtongue s'est réduite à *è*, *é*, par absorption de l'*i* : on a eu alors *chèvre*, *marché*, *congé*, *manger*, *tailler*, *rogner*, etc., et il en est même résulté que des noms comme *bouchier*, *bergier*, *vergier*, *oreillier*, etc. (où l'*i* appartenait en réalité au suffixe *-ier*, § 39) ont suivi la même voie et sont devenus *boucher*, *berger*, *verger*, *oreiller*. Au XVIe siècle les formes par *ie* ne sont pas encore rares dans les mots de ce genre, mais elles ne semblent plus être à ce moment-là qu'une tradition orthographique. Le *y* dégagé par *c* devant *a* n'a persisté que dans le mot *chien* (=cane), où il se trouvait dans des conditions spéciales, faisant partie d'une diphtongue nasale (cf. § 43, II). On peut considérer comme survivant encore, dans les mots du type *payer*, *noyer* [*peye nwaye*], celui qui provenait de la résolution d'une gutturale. D'autre part, en moyen français, les verbes *aidier*, *traitier*, *laissier*, *baisier*, etc., se sont transformés par voie d'analogie (et non par voie phonétique, puisque *ie* n'y était précédé ni de *ch*, *g*, ni de *l*, *n* mouillés). Un verbe comme *traitier* avait quelques formes (*traitié*, *traities*, *traitierent*), qui semblaient anomales dans l'ensemble de sa conjugaison : il a donc été assimilé à *porter*, *tarder*, etc.

Remarque. — Le mot *amitié* a subi de bonne heure l'analogie de *pitié* : le plus ancien français a la forme régulière *amistet* (=*amicitate).

3e Cas : y+A+y.

§ 42. Si l'*a* accentué se trouve placé entre deux *yods*, il aboutit en français à *i*. Ex.: Jacet, vfr. *gist, gît* ; cacat, *chie*.

Historique. — Ce changement s'explique par la production d'une triphtongue *iai*, réduite par effacement de l'élément médial à *ii*, puis *i* simple, avant les premiers documents écrits (cf. la réduction de *iei* à *i*, § 49). Le mot *jacet* a donc passé en théorie par les étapes **jiaist*, **jiist*, pour devenir *gist*, *gît*.

Remarque I. — *Jactat* devrait aboutir à *gite*, qui se trouve quelquefois, mais a été remplacé de bonne heure par *jette* sous l'influence d'un autre radical.

Remarque II. — Les exemples assez rares d'un *a* placé entre deux *yods*, deviennent très nombreux, si l'on fait entrer en ligne de compte tous les noms géographiques où le suffixe gallo-romain *-iacu(m)* aboutit à *i* (*y*) dans la région française proprement dite. Ex. : Clippiacu, *Clichy* ; Floriacu, *Fleury* ; Liniacu, *Ligny* ; Victoriacu, *Vitry*, etc.

---

d) A suivi d'une nasale.

§ 43. L'*a* accentué et libre devant une nasale :

1° Devient en français *ę* (écrit *ai*), si la consonne a conservé son articulation devant un ancien *e* sourd. Ex. : Amat, *aime* ; lana, *laine* ; vana, *vaine*.

2° Aboutit à la voyelle nasale *ẽ* (écrite *aim*, *ain*) en se combinant avec la consonne, si celle-ci est

devenue finale. Ex. : Fame, *faim*; pane, *pain*; manu, *main*.

Historique. — Voici ce qui s'est passé. Vers la fin du VIIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque de sa transformation générale (§ 35), l'*a* libre, au lieu de s'obscurcir en *ę* long devant une nasale, a persisté tout en dégageant un *y* : c'est ce que semble indiquer la graphie *maent* (= manet) dans la Cantilène d'Eulalie (l'orthographe par *ai* a ensuite prévalu). Pendant la plus ancienne période du français, on avait dans les mots cités plus haut une diphtongue nasale *ãy*, dont on trouverait à peu près l'équivalent dans le portugais moderne : on prononçait donc *fãym*, *pãyn*, et de même *ãymet*, *lãyne*. Cette diphtongue est d'abord devenue *ẽy* au cours du XIIe siècle (prononciation *pẽyn*, *ẽyme*). Plus tard, par une évolution qui s'est produite dans la période du moyen français, et ne semble avoir été achevée que vers le début du XVIIe siècle, le son composé s'est réduit à *ẽ* dans les mots de la série *fẽ*, *pẽ*; tandis que dans les autres, la dénasalisation s'étant produite, parce que la nasale non finale continuait de s'articuler, on a obtenu le son *ę* (*ęm*, *lęn*).

Remarque I. — Le mot *trame*, qui avait été régulièrement *traime* (= trama) jusqu'au XVIIe siècle, a subi à ce moment-là l'influence du verbe dérivé *tramer*. — Dans les 1res pers. pl. comme *cantamus*, *portamus*, la flexion *-amus* (qui aurait abouti à *-ains*) a été de bonne heure remplacée analogiquement par *-ons* (=-ūmus), d'où le fr. *chantons*, *portons* (cf. §§ 60, IV et 65, I).

Remarque II. — Un cas spécial est celui où *a* + nasale est précédé d'un *yod* : on aboutit alors en français à la combinaison nasale *yẽ*, écrite ordinairement *ien*. Ex. : Cane, *chien*; medĭanu, *moyen*; paganu, *païen*; decanu, *doyen*; ligame(n), *lien*. Sur une prononciation *yã* pour *yẽ* dans les mots de ce genre (ainsi *païen* confondu par plaisanterie

avec *payant* chez Larivey au XVIe siècle), voir § 51, hist. Cf. aussi des mots à demi savants *chrétien*, vfr. *crestiien* (= christĭanu), *ancien*, vfr. *anciien* (= *antĭanu), et les flexions originaires *-iiens*, *-iens* (= -ĕamus, -ĭamus) des 1res pers. pl. de l'imparfait de l'indicatif et du présent du subjonctif, remplacées en moyen français par *-ions* (vfr. *partiiens*, fr. mod. *partions*, etc.).

§ 44. L'*a* accentué, lorsqu'il est entravé par nasale + consonne, se combine avec la nasale pour produire *ã*, écrit *an*, *am*. Ex. : Annu, *an*; grande, *grand*; campu, *champ* ; planta, *plante*; man(ĭ)ca, *manche*; cam(ĕ)ra, *chambre*.

Historique. — Dans ce cas d'entrave l'*a* est donc resté intact à l'origine. Ensuite la nasale a agi sur lui, mais sans perdre d'abord son articulation : on prononçait au moyen âge *plãnte*, *tšãmbre*, etc. L'étape actuelle n'a été atteinte qu'en moyen français (cf. § 195, hist.).

§ 45. Devant *n* mouillé par un *yod*, l'*a* accentué :

1° Reste intact, si le son *ñ* (écrit *gn*) est suivi d'une voyelle. Ex. : *Montanĕa, *montagne* ; Campanĭa, *Champagne* ; Hispanĭa, *Espagne*.

2° Se combine avec *ñ* devenu final ou suivi d'une consonne pour aboutir à *ẽ*, écrit *ain*, *ein*. Ex. : *a*) *Ba(l)nĕu, *bain* ; *stagnu (cl. stannum), *étain*. — *b*) Plang(ĕ)re, *plaindre* ; *attang(ĕ)re, *atteindre* ; *infrang(ĕ)re, *enfreindre* ; sancta, *sainte*.

Historique. — Les mots comme *bain*, *plaindre*, se prononçaient dans la plus ancienne période du français *bañ*,

plañdre. Vers la fin du XIe siècle, le *ñ* a perdu son mouillement tout en dégageant un *yod*, et en nasalisant l'*a* précédent : on a donc eu à ce moment une prononciation *bāyn*, *plāyndre*, analogue à celle de *pāyn* (§ 43, hist.), et qui a subi ensuite la même évolution. — Sur les mots où *a* reste intact devant un *ñ* articulé, il faut observer que, dans les provinces de l'Est et de l'Ouest, une finale latine comme *-anĕa* avait abouti de bonne heure à *-ęñe* (écrit *-aigne*, *-eigne*). De là certaines hésitations, surtout au XVe et au XVIe siècle, dans la langue littéraire : Malherbe faisait encore rimer *compagne* avec *dédaigne*, et il nous est resté les formes *châtaigne* (=castanĕa) et **araigne* (dans *musaraigne*, *araignée*) à côté de *aragne* (= aranĕa) employé par La Fontaine. Cf. aussi le nom propre de *Montaigne*, où l'orthographe a réagi sur la prononciation.

E ouvert accentué.

(*ĕ* EN LATIN CLASSIQUE).

a) E ouvert libre.

§ 46. L'*ę* latin, accentué et libre, est devenu en français *yę* devant une consonne qui conserve son articulation, *yę* lorsqu'il est final ou suivi d'une consonne qui ne se prononce pas (il s'écrit *ie*, *ié*). Ex.: Hĕri, *hier*; mĕl, *miel*; pĕde, *pied*; pĕtra, *pierre*; *ad-rĕtro, *arrière*; lĕp(o)re, *lièvre*; fĕbre, *fièvre*; brĕve, *brief*.

Historique. — Cette diphtongaison de l'*ę* libre est ancienne, et se retrouve dans la plupart des langues roma-

nes. Au nord de la Gaule, elle a dû se généraliser vers le VIe siècle : on trouve la graphie *dieci* (dĕcem) dans un document mérovingien de 671. Au point de vue phonétique, elle s'explique par ce fait qu'à un moment donné les voyelles libres se sont allongées dans la prononciation, puis dédoublées. Théoriquement on est passé de *męl* (avec ę long) à *męęl* ; puis à *męęl* par suite d'une dissimilation entre les deux éléments, et à *mięl* par une dissimilation plus forte. Cette diphtongue est devenue de bonne heure croissante, c'est-à-dire accentuée sur le second élément : enfin, en français moderne, à partir du XVIe siècle, l'ę y est devenu ę lorsqu'il s'est trouvé final (*pyę* à côté de *myęl*).

Remarque I. — Un cas particulier se présente dans le mot *dĕu*, où l'*u* final s'était conservé par suite de l'hiatus (§ 13, I) : cę mot aboutit en français à *dieu* [*dyœ*] par des intermédiaires théoriques *dięu*, *diœu*, *dyœw*. Une transformation analogue est à noter dans le nom propre *Mathieu* (=Mathĕu), et dans *tonlieu* (=*tonolĕu, cf. telonĕum, gr. τελωνεῖον) : cf. aussi *lieue* (=*lĕgua, cl. leuca), mot d'origine celtique, § 137, 2°.

Remarque II. — Certaines formes verbales anciennes, comme *lieve* (= lĕvat), *crieve* (=crĕpat), ont subi des actions analogiques et sont devenues *lève, crève* dans la langue moderne. — La conjonction *et* (= ĕt) est une forme proclitique, ainsi que la 2e pers. sg. *es* (=ĕs), cf. § 8; sur *par* venant de *pĕr*, qui est dans le même cas, voir § 94, hist.

b) E ouvert entravé.

§ 47. Il y a lieu de distinguer ici entre l'entrave qui existait déjà en latin, et celle qui est d'origine romane (§ 24) :

1° L'ę accentué suivi d'une entrave latine reste intact en français. Ex. : Fĕrru, *fer;* pĕrdere, *perdre*, hĕrba, *herbe;* cĕrvu, *cerf;* bĕlla, *belle*; sĕpte(m), *sept;* tĕsta, *tête*.

2° L'ę accentué suivi d'une entrave romane aboutit en français à *ié*, comme ę libre (d'après le § 46). Ex. : Tĕp(i)du, *tiède;* ĕb(u)lu, *hièble*; * pĕdi(c)u, *piège*; *antĕph(o)na, *antienne*.

Remarque I. — Les exemples de la seconde série sont une preuve que l'ę s'est diphtongué de bonne heure, le fait ayant dû se produire avant l'effacement de la pénultième atone qui a amené l'entrave : autrement dit *tĕpidu* est devenu d'abord * *tiebedu*, puis *tieb'du, *tiède*. La diphtongaison manque dans le mot *merle* (= mĕrulu). Celle qui s'est produite dans *nièce* (= *nĕptia, cl. neptis) est peut-être due à l'influence du vfr. *nies* (= nĕpos), à moins qu'elle ne s'explique, ainsi que la forme de *tiers* (= tĕrtiu) et de *pièce* (= celt. *pĕttia), par la tendance constatée au § 50).

Remarque II. — Le vfr. *derte* (= *hĕrpĕte) et le vfr. *escherpe* (= germ. *skĕrpa) sont devenus dans la langue moderne *dartre, écharpe*, par suite de l'hésitation qui s'était produite en moyen français entre ę et *a* devant *r* + consonne (cf. § 36, III). On a dit longtemps *barge* à côté de *berge* (= celt. *bĕrga). Dans *lézard*, qui est pour **laisert* (= lacĕrtu) il y a eu substitution du suffixe *-ard*.

Remarque III. — Sur *vĕstrum* qui était en lat. vulg. *vŏstru, cf. § 67, rem.

§ 48. Un cas spécial d'entrave est celui où ę s'est trouvé devant *l* + consonne : de la combinaison de ę

avec *l* vocalisé (§ 188), il est résulté en français une triphtongue *eau* qui est aujourd'hui purement graphique et a la valeur de *ǫ*. Ex. : Bĕllus, *beau* ; pĕllis, *peau* ; *castĕllus, *château* ; porcĕllus, *pourceau* ; spĕlta, *épeautre* ; germ. *hĕlmu, *heaume*.

Historique. — Nous savons par les témoignages des grammairiens que, dès l'époque latine, *l* devant une consonne était un *l* vélaire. Dans la prononciation française, entre *ę* et ce *l* il s'est développé de bonne heure un son *a* d'abord faible, puis qui a attiré l'accent (*bĕllus* réduit à *bęls* devient *bęals*). Un peu plus tard, vers le début du XIIe siècle, le groupe *ęa* s'est combiné avec *u* provenant de la vocalisation de *l*, § 188 (*bęals* devient *beaus*). Cette triphtongue, qui était à l'origine accentuée sur l'élément médial (*beaus* et analogues assonent avec les mots en *a* simple) s'est réduite à une diphtongue en moyen français, quoique certains grammairiens, comme Meigret vers 1542, nous aient encore parlé d'une prononciation *beao*. A la fin du XVIe siècle on faisait entendre d'ordinaire *bęǫ*, avec un *ę* faible presque réduit à *e* (témoignage de Th. de Bèze en 1584) : mais la prononciation *bǫ* avec *ǫ* simple commençait déjà à s'introduire à la Cour (témoignage de Saint-Liens en 1580), et c'est celle qui a prévalu au XVIIe siècle.

Remarque I. — Cette transformation importante atteint les nombreux mots terminés par le suffixe *-ĕllus*. En ancien français **castĕllus* aboutit à *chasteaus*, tandis que *castĕllu* devient *chastel* : cette dernière forme est encore fréquente en moyen français, mais au XVIe siècle le singulier de ces mots a été refait uniformément d'après l'ancien régime du pluriel (cf. § 191, hist.).

Remarque II. — Dans certains dialectes, ceux du nord-est notamment, le groupe *ęau* s'était changé en *iau*. Cette

prononciation n'était pas inconnue à Paris ; on en a conservé une trace dans *fabliau* (pour **fableau*) qui est un mot picard, et dans le verbe *dépiauter*, récemment formé à l'aide de **piau* (pour *peau*). Cf. aussi le cas des mots *préau*, *fléau* (§ 91, 2° II), *joyau*, *boyau* (§ 102, II) et *tuyau* (§ 103, 2° II).

c) E ouvert sous l'influence du *yod*.

§ 49. Lorsque l'*ę* accentué est suivi d'un *yod*, d'origine latine ou romane, qui peut se combiner avec lui (§ 29), il résulte en français de cette combinaison un *i*. Ex.: *a*) Mĕdiu, *mi* ; prĕtiu, *prix* ; *cerĕsia (cl. cerasia), *cerise*. — *b*) Dĕce(m), *dix* ; sĕx, *six* ; lĕctu, *lit* ; pĕctus, *pis* ; nĕgat, *nie* ; lĕgere, *lire*.

Historique. — Il est facile de comprendre ce qui s'est passé ici théoriquement. Dans des mots comme **męyu* (= mĕdiu), **łęytu* (= lĕctu), l'*ę* libre s'est diphtongué en *ie* suivant la loi générale (§ 46) : il en est résulté des formes **miey(u)*, *lieyt(u)*, contenant une triphtongue qui, par effacement de l'élément médial, s'est réduite à *iy*, puis *i* simple, d'où les mots fr. *mi*, *lit*. Ces faits ont eu lieu au nord de la France, avant les premiers monuments littéraires, dans une zone qui comprenait essentiellement l'Ile-de-France, l'Orléanais, la Picardie et une partie de la Champagne (la forme est au contraire *leit* dans l'Est, et **lieyt* se réduit à *liet* dans l'Ouest).

Remarque I. — *Matière* (matĕria) est un mot savant ; *entier* (v fr. *entir* = intĕgru) est dû à l'analogie. Dans *métier* (= *mistĕriu, cl. ministĕrium) et *moutier* (= *mostĕriu, cl. monastĕrium), le développement de la finale s'est fait suivant les principes indiqués à propos du suffixe *-ariu* (§ 39).

Remarque II. — Le développement qui a fait sortir *tuile* de **tĕgula* (cl. tēgŭla) est obscur : par effacement ancien du *g*, le mot latin semble être devenu d'abord **tĕ(g)ula*, **tĕula* (où la pénultième atone s'est maintenue à cause de l'hiatus); puis on a eu **tieule* réduit à *tiule* (cf. le vfr. *riule* = *rēgula, cl. rēgŭla), plus tard *tuile* par transposition des deux voyelles. Comparez le mot *suif* pour **siuf* (= sēbu), et la forme dialectale *rui* pour *riu* (= rīvu), dont le diminutif est *ruisseau* (= *rivuscellus).

Remarque III. — Le pronom *ĕgo* était déjà en lat. vulg. **ĕo* : de là une ancienne forme *ieo*, *jeo*, *jo*, qui au début du XIIe siècle s'est affaiblie en *je*, parce qu'elle était devenue atone devant le verbe.

§ 50. Lorsque l'*ę* accentué est suivi d'un *yod* qui se combine avec une autre consonne (groupes *ly*, *cl* ; sur *ny* cf. § 53), ou qui se consonnifie derrière une labiale (groupe *vy*), il en résulte une entrave d'une nature spéciale, devant laquelle *ę* s'est diphtongué comme s'il était libre (§ 46). Ex.: Mĕlius, vfr. *mielz*, *mieux* ; *vĕclu (cl. vĕtulum), *vieil* ; *lĕviu, *liège*.

Remarque. — C'est sans doute d'après cette règle que doit aussi s'expliquer la forme de *cierge* (= *cĕreu, cl. cēreum), mot liturgique d'introduction tardive, où l'*ę* se sera diphtongué devant *rj* provenant de *ry* (cf. le mot savant *vĭrgine* qui aboutit à *vierge*). Sur les mots *nièce*, *tiers*, *pièce*, voir § 47, I. La forme de *épice* (= spĕcie) dénote un mot à demi savant, à côté de *espèce* qui l'est tout à fait.

d) E ouvert suivi d'une nasale.

§ 51. L'ę accentué libre, suivi d'une nasale finale (ou devenue finale, soit directement, soit devant consonne) s'est combiné avec elle pour produire en français *yē* (écrit *ien*). Ex. : *Rĕm (cl. rēm), *rien* ; bĕne, *bien* ; vĕnit, *vient* ; tĕnet, *tient*.

Historique. — L'ę libre s'est diphtongué à l'origine devant une nasale comme devant les autres consonnes (§ 46), et *bĕne* par exemple est passé à **biene*. La nasale devenant finale a ensuite agi sur le second élément de la diphtongue, faiblement d'abord, à ce qu'il semble, car on trouve encore au XIIIe siècle les mots comme *bien* assonant avec *brief*, *entier*, etc. C'est en moyen français que la nasalisation a été complète, sous la forme *ẽ* et non *ã* (cf. § 52) par suite de la présence d'un *i* en avant. Toutefois des formes telles que *bian*, *rian* ont aussi été longtemps usitées et l'étaient encore parmi le peuple de Paris au XVIe et au XVIIe siècle (cf. la prononciation de *fiente* [*fyãt*], § 52, I, et celle des mots d'origine savante comme *science* [*syãs*], *patience*, *orient*, etc.).

Remarque. — Le possessif *mĕum* accentué (à côté de *meum* atone qui s'était réduit à **mŭm*, d'où le fr. *mon*) est devenu en français *mien*, par des formes intermédiaires **mieon*, **mieen*. C'est sur ce type qu'ont été refaits en moyen français *tien*, *sien* (vfr. *tuen*, *suen*), et les formes du féminin *mienne* (vfr. *moie* =*mĕa), etc.

§ 52. L'ę accentué, entravé par nasale + consonne, s'est combiné avec la nasale pour aboutir en français

à *ā* (écrit *en*). Ex.: Vĕntu, *vent*; torměntu, *tourment*; pĕndere, *pendre*.

Historique. — Devant l'entrave formée par nasale + consonne, l'*ę* se comporte de la même façon que *ę*. Voir § 61, hist.

Remarque I. — Le lat. vulg. **fĕm(i)ta* (cl. fĭmus) aboutit à *fiente* [*fyāt*], d'après le principe signalé au § 47, 2°. Par contre il n'y a pas eu de diphtongaison dans le mot *tendre* (= tĕneru), ni dans *gendre* (= gĕneru) à moins que *g* n'y ait absorbé l'*i* : quant à *genre* (gĕnere), c'est un mot d'emprunt.

Remarque II. — La flexion des participes en *-ante* a été étendue de bonne heure à ceux qui se terminaient en *-ĕnte* : c'est un des traits caractéristiques par lesquels le nord de la Gaule s'est séparé du midi vers le VII° ou le VIII° siècle. De là en fr. *vendant* (vendĕnte), *perdant* (perdĕnte), etc. Cf. aussi *viande* (vivĕnda), *buvande* (bibĕnda), *offrande* (offerĕnda), ainsi que la graphie *-ance* dans *confiance* (confidĕntia), *croissance*, *vaillance*, etc.

§ 53. Devant un *n* mouillé par un *yod* (cf. §§ 50, 51), l'*ę* accentué :

1° Se diphtongue en *iè*, suivant la règle de *ę* libre (§ 46), si le son *ñ* (écrit *gn*) s'articule étant suivi d'un *e*. Ex.: Vĕnia(m), vfr. *viegne*, *vienne*; tĕnea(m), vfr. *tiegne*, *tienne*; Compĕn(d)iu, *Compiègne*.

2° Se combine avec *ñ* devenu final, pour aboutir à *ẽ* (écrit *in*). Ex.: Ingĕniu, *engin* (par des intermédiaires théoriques **enjięñ*, **ānjiēyn* ; cf. la graphie du vfr. *engien*).

E fermé accentué.

(*ē* ET *ī* EN LATIN CLASSIQUE).

a) E fermé libre.

§ 54. L'*ę* latin, accentué et libre, a abouti généralement en français moderne au son complexe *wa* (écrit *oi* par tradition). Ex. : Mē, *moi* ; tēla, *toile* ; habēre, *avoir* ; sēta, *soie* ; *prēda (cl. praeda), *proię* ; crēdere, *croire* ; trēs, *trois* ; mē(n)se, *mois* ; via, *voie* ; pīlu, *poil* ; pīra, *poire* ; pīpere, *poivre* ; fīde, *foi*.

Historique. — Il s'agit ici d'une évolution assez compliquée, et dont les phases ont été multiples.

a) Tandis que dans le sud de la Gaule l'*ę* libre accentué restait intact (il l'est encore dans le provençal moderne *mé*, *élo*, *péro*, etc.), dans tout le nord — au-dessus d'une ligne qui passe approximativement par Angoulême, Nontron, Limoges, Guéret, Riom, Brioude, Romans, Briançon — il s'est vers la fin du VIIIe siècle diphtongué en *ei* (*mę* est devenu *mei*, etc.). Au point de vue théorique, cette première altération provient d'un allongement et d'un dédoublement de la voyelle : *mę* devient **męę*, qui lui-même par dissimilation des deux éléments passe à **męi*, puis à *męi* par une dissimilation plus forte. En Normandie et dans les provinces de l'Ouest, la diphtongue s'est arrêtée à cette étape. Dans celles du Centre et de l'Est, au contraire, par une nouvelle évolution qui semble avoir été achevée vers la fin du XIIe siècle, *ęi* est devenu *ǫi* prononcé en ancien français (dans *moi*, *toile*, *poire*, etc.) comme la diphtongue

grecque oι, ou celle du mot anglais *boy*. Toutefois dans l'Ile-de-France cette diphtongue *ǫi*, vers le milieu du XIIIe siècle, passa à *oę*, puis *oę* (*moę*, *toęle*, *poęre*, etc.). Dès le XVe siècle apparaît à Paris, au lieu de *oę* (par progression *wę*), une prononciation *oa*, *wa*, qui semble avoir commencé dans les mots où l'on avait *oę+r* (cf. 47, II): Villon rime *poire* avec *barre*. Cette prononciation, qui était d'origine essentiellement populaire, a été signalée et combattue par les grammairiens du XVIe siècle (Henri Estienne, Th. de Bèze, etc.). A l'époque classique elle était encore tenue pour très vulgaire (la prononciation *oę*, *wę* était seule officielle), et ce n'est qu'à partir de 1750 environ qu'elle fit de grands progrès, même parmi les classes instruites. Les grammairiens de cette époque la combattent déjà plus mollement, puis en viennent à céder peu à peu. En 1788, Bouillette admet *oua* [*wa*] dans toute une série de mots comme *gloire*, *croire*, *avoir*, *vouloir*, *trois*, *mois*, *bois*, etc., mais maintient *ouè* [*wę*] dans *boire*, *mémoire*, *lavoir*, *couloir*, *vois*, et quelques autres. Il y avait là des distinctions arbitraires qui devaient s'effacer à la suite de la Révolution. Pour la langue française du XIXe siècle, *wa* (dans *mwa*, *twal*, *pwar*, etc.) peut donc être considéré comme la prononciation normale : quelques provinces du Centre et de l'Est ont seules conservé partiellement et par archaïsme l'usage de *wę*.

b) D'autre part, dès le moyen âge, au moment où l'ancienne diphtongue *oi* devenait *oę*, *wę*, il s'était manifesté dans la prononciation une divergence importante, et qui devait avoir sa répercussion sur la forme de beaucoup de mots français. Aux environs de 1300, le peuple de Paris avait une tendance à réduire *wę* à *ę* simple, surtout après consonne+*r* (on trouve déjà dans certains manuscrits de cette époque *drete* pour *droite*, *crestre* pour *croistre*, et aussi *saie* pour *soie*, *pourraient*, etc.). Ce n'est qu'au XVIe siècle cependant qu'apparaît avec régularité dans certaines

asses de mots, au lieu de *wę*, l'*ę* simple (ne pouvant plus ar conséquent devenir *wa*). La langue moderne l'a définivement adopté et écrit *ai* au lieu de *oi* (orthographe proosée par Berain dès 1675, puis par Voltaire, admise par l'Acaémie seulement en 1835): 1° dans les terminaisons de l'imarfait et du conditionnel, *portait*, *porterait*, etc.; 2° dans cerains noms de peuples, *Français*, *Anglais*, *Polonais*, etc. (cf. *anois*, *Suédois*, *Chinois*); 3° dans une série de mots comme *onnaie* (vfr. *monoie* = monēta), *craie* (vfr. *croie* = crēta), *laie* fr. *toie* = thēca), *claie* (vfr. *cloie* = celt. *clēta), *dais* (vfr. *ois* = dĭscu), *harnais* (vfr. *harnois* = *harnĭsku), *marais* fr. *marois* = germ. *marĭsku), *faible* (vfr. *floible* = ēbile), *raide* (vfr. *roide* = rĭgidu), *frais* (vfr. *frois* = germ. rĭsku), *épais* (vfr. *espois*, pour *espes* = spĭssu), *paraître* fr. *paroistre* = *parēscere; cf. *connaître*, vfr. *conoistre* = ognoscere), *effraie* (vfr. *esfroie* = germ. *exfrĭdat; cf. le ıbst. *effroi*), et enfin dans la terminaison *-ais* (vfr. *-oie* = ētu) de *aunaie*, *chênaie*, *saussaie*, etc. Il faut encore ajouter ıe *rets* est une graphie arbitraire pour **rai* (vfr. *roi* = ēte), et qu'il en est probablement de même de *verre* (vfr. *oirre* = vĭtru) et *tonnerre* (vfr. *tonoirre* = tonĭtru). Il y a ı d'ailleurs certaines hésitations relatives aux mots où *ę* devait se réduire à *ę* : au XVII° siècle, Voiture rime *oide* avec *laide*; à la cour de Louis XIV, on disait quelıefois *estret* (étroit), et très ordinairement encore *crère*, *ètre* (croire, croître).

Remarque I. — Le mot *chandelle* provient par changeıent de suffixe du vfr. *chandoile* (= candēla). — De même adjectif *cruel* remonte à un type vulgaire **crudale* (cl. crudēlem).

Remarque II. — Certaines formes verbales, comme le fr. *espoire* (= spērat), *poise* (= pē(u)sat), ont subi des ctions analogiques et sont devenues respectivement dans la ıngue moderne *espère*, *pèse* (sous l'influence de *espérer*, *peser*).

Remarque III. — Dès l'époque latine, il y avait eu des échanges entre les infinitifs en *-ēre* et ceux en *-ĕre*. C'est ainsi qu'on a eu en français *tondre* (= *tondĕre, cl. tondēre), *mordre* (= *mordĕre, cl. mordēre), *rire* (= *ridĕre, cl. ridēre), *répondre* (= *respondĕre, cl. respondēre), etc.; d'autre part *savoir* (= *sapēre, cl. sapēre), *choir*, vfr. *chëoir* (= *cadēre, cl. cadēre), *pleuvoir* (= *plovēre, cl. pluēre), etc. Dans la langue parlée en Gaule, la flexion *-īre* s'était aussi parfois substituée à *-ĕre*; de là *tenir* (= *tenīre, cl. tenēre), *emplir* (= *implīre, cl. implēre), *pourrir* (= *putrīre, cl. putrēre), *jouir* (= *gaudīre, cl. gaudēre), etc. Sur *pris* venant de **prē(ı)si*, cf. § 55, III.

Remarque IV. — Les 2es pers. pl. en *-ez* (*deves* pour **deveis* = debētis; *vendez* pour **vendeis* = *vendētis, cl. vendītis) sont très anciennes en français, et dues à l'analogie des formes régulières comme *chantez* (= cantatis). Quant aux flexions latines en *-ĭtis*, le souvenir n'en subsiste que dans *faites* (facĭtis), *dites* (dicĭtis) et *êtes* (= *essĭtis, cl. estis).

Remarque V. — Les formes pronominales *me*, *te*, *se* (= mē, tē, sē), à côté de *moi*, *toi*, *soi*, s'expliquent par leur emploi proclitique (d'après le § 92) : il en est de même du relatif *que* (= quĭd) à côté de *quoi* (cf. *que* = quēm), et de la préposition *de* (= dē). Voir le § 8.

b) E fermé entravé.

§ 55. L'*ę* latin accentué, devant une entrave d'origine latine ou romane, est devenu *ę* en français. Ex. : *a*) Vĭrga, *verge;* ĭlla, *elle;* cĭppu, *cep;* mĭttere, *mettre;* mĭssa, *messe;* capĭstru, *chevêtre;* sĭccu, *sec;* *mulĭttu, *mulet.* — *b*) Dēb(ĭ)ta, *dette;* nĭt(ĭ)da, *nette;* vĭr(ĭ)de, *vert.*

Historique. — Les assonances des plus anciens poèmes français prouvent que l'ẹ entravé avait d'abord conservé sa valeur originelle. C'est seulement à partir du XIIe siècle qu'il s'est ouvert et qu'on voit groupés ensemble des mots comme *pert* (= pĕrdit) et *vert*, *bec* (= bĕccu) et *sec*, etc.

Remarque I. — Dans *flēb(ĭ)le* (vfr. *floible*, *foible*, §§ 54, 185), le groupe *bl* n'a pas fait entrave. *Stēlla* devenu dans le latin vulgaire de la Gaule **stēla* donne en fr. *étoile* (§ 54). — L'orthographe par *ei* dans *seize*, pour le vfr. *seze* (= sēdecim), est arbitraire ; cf. *treize* (= trĕdecim).

Remarque II. — La forme démonstrative *cest* (= ecce-istu) est devenue par affaiblissement, dès le XIIe siècle, *ce* devant une initiale consonnantique : on a dit *ce pere*, mais *cest enfant* (plus tard *cet enfant*).

Remarque III. — Dans le nord de la Gaule, à une époque très ancienne (antérieure en tout cas au VIIIe siècle), l'ẹ accentué entravé, qui se trouvait suivi d'un *i* final (tombé ensuite), avait subi son influence et était passé lui-même à *i*. C'est ainsi que le pronom masc. *il* remonte à une forme **ĭlli* (lat. vulg. *ĭlli*, cl. *ĭlle*) ; comparez le fém. *elle* (= ĭlla). La terminaison *-ĭsti* était devenue **-īsti* à la 2e pers. sg. du parfait : *vis*, vfr. *veïs* (= *vidīsti, cl. vidīsti). Le même fait s'observe d'ailleurs dans quelques parfaits où l'ẹ était libre, parfois suivi d'une gutturale ou d'une nasale : *pris* (= *prīsi, *prē(n)si, cl. prehendi), *fis* (= * fīci, cl. fēci), *vins*, vfr. *vin* (= *vīni, cl. vēni).

§ 56. L'ẹ accentué, qui s'est trouvé entravé par *l* + consonne, aboutit en français à *œ* (écrit *eu*). Ex. : Capĭllos, *cheveux* ; ĭllos, *eux* ; germ. *fĭltru, *feutre*.

Historique. — Lors de la vocalisation de *l* (§ 188), l'ẹ a subi dans ces mots une influence labiale qui l'a fait passer

à *œ*: La série théorique des transformations de *illos*, par exemple, semble avoir été : *ęls*, *ęus*, *œws*, *ęs*, *œ*.

Remarque. — Le mot *yeuse* (=*ĭlice) paraît être de provenance méridionale. La forme de *basoche* pour **baseuche* (= basĭlica) est dialectale, ou a subi quelque influence obscure.

c) E fermé sous l'influence du *yod*.

1er Cas : E + *y*.

§ 57. Lorsque l'*ę* accentué est suivi d'un *yod* d'origine latine ou romane qui peut se combiner avec lui (§ 29), il résulte en français de cette combinaison une diphtongue *ei* devenue ensuite *oi*, et finalement *wa* (écrit *oi* par tradition, cf. § 54). Ex. : *a*) Fēria, *foire*; *cervĭsia (cl. cervīsia), *cervoise*. — *b*) Rēge, *roi*; lēge, *loi*; plĭcat, *ploie*; dĭgitu, *doigt*; tēctu, *toit*; strĭctu, *étroit*; crēscere, *croître*; pĭce, *poix*.

Historique. — On doit admettre que dans un mot comme *rēge*, devenu de bonne heure **reye*, la diphtongue *ei* est antérieure à celle qui s'est produite pour *ę* libre (*mei* = mē, etc.): mais elle s'est naturellement confondue avec l'autre et a subi toutes ses transformations ultérieures (cf. § 54, hist.).

Remarque I. — Le mot *vervēcem* était devenu en lat. vulg. **berbīce*, d'où le fr. *brebis*. Le participe *dit* remonte à **dĭctu* (cl. dĭctum) qui s'était produit sous l'influence de *dīcere* (cf. l'adjectif *benoît*, vfr. *benëeit* = benedĭctu).

Remarque II. — Les formes comparatives *pějor*, *pějus*, qui donnent en fr. *pire*, *pis*, étaient devenues en lat. vulg. **pějor*, **pějus* (peut-être sous l'influence de *mělior*, *mělius*). Au lieu de *ěbrium* on avait aussi **ěbriu*, qui aboutit à *ivre* (d'après le § 49). Quant aux mots *ecclēsia*, **tapētia*, devenus *église*, *tapis*, leur transformation n'est pas purement populaire, et leur *i* semble résulter du son qu'avait pris en bas-grec l'η dans ἐκκλησία, ταπήτιον (cf. encore *boutique*, altération de *apothēca*, gr. ἀποθήκη).

Remarque III. — Les formes verbales *lie* (lĭgat), *plie* (plĭcat ; cf. *ploie*) sont dues à l'analogie d'autres formes régulières comme *prie* (= prĕcat), § 49.

§ 58. Lorsque l'*ę* accentué est suivi d'un *yod*, qui se combine avec une autre consonne pour produire une entrave (§ 30), cet *ę* passe en français à *ę* d'après la loi générale du § 55. Il y a deux cas principaux à noter :

1° Le premier cas est celui où un *yod* d'origine latine ou romane s'est combiné avec *l* pour le mouiller. Ex.: Consĭliu, *conseil* ; vĭg(i)lat, *veille* ; *parĭc(u)lu, *pareil* ; somnĭc(u)lu, *sommeil* ; aurĭc(u)la, *oreille* ; corbĭc(u)la, *corbeille* ; trĭc(hi)la, *treille*.

Remarque. — Par substitution du suffixe *-īculu* à *-ĭcula*, des mots comme *anatĭcula*, *lentĭcula*, sont devenus en fr. *anille*, *lentille* (cf. § 64). Le mot *cĭlium* (où l'*ę* est d'ailleurs précédé d'une gutturale) paraît avoir été déjà en lat. vulg. **cīliu*, d'où le fr. *cil*. Enfin, par leur forme même *exil* (exĭliu) et *famille* (famĭlia) se dénoncent comme des mots d'emprunt.

2° Le second cas est celui du suffixe *-ĭtia*, représenté en français par *-esse* (vfr. *-ece*) dans un certain nombre de mots. Ex. : Mollĭtia, *mollesse* ; pigrĭtia, *paresse* ; tristĭtia, *tristesse* ; justĭtia, *justesse*.

Remarque. — Cette transformation n'est pas phonétiquement régulière, puisqu'en principe le groupe *ty* ne fait pas entrave (cf. § 147, 2°) : la finale attendue serait *-oise*, qui se rencontre en effet quelquefois en ancien français, notamment dans *richoise*, *prooise* (=*prodĭtia). La production de *-ece* (*-esse*) doit sans doute s'expliquer par une substitution de *-ĭcia à *-ĭtia* (sur le groupe *cy*, cf. § 119, 1°), et d'autre part la terminaison *-ise* fréquente en français (dans *sottise*, *feintise*, *franchise*, etc.) laisse supposer que *-ĭtia* avait été aussi partiellement supplanté par **-ĭtia*. Quant à la terminaison *-ice*, dans les mots féminins comme *avarice* (avarĭtia), *malice* (malĭtia), *justice* (justĭtia), ou dans les masculins comme *vice* (vĭtium), *service* (servĭtium), elle est d'origine purement savante. — Il faut noter aussi qu'il existe un autre suffixe *-esse* (dans *abbesse*, *prêtresse*, *chasseresse*, etc.), qui remonte à *-ĭssa* emprunté au grec par le latin vulgaire.

2° Cas : y+E.

§ 59. Lorsque l'*ę* accentué libre est précédé d'un *yod*, cet *ę* devient *i* en français. Ex.: Cēra, *cire* ; mercēde, *merci* ; licēre, *loisir* ; placēre, *plaisir* ; *pagē(n)se, *pays*.

Historique. — Voici l'explication de ce changement. L'*ę* libre devenant spontanément *ei* (§ 54, hist.), le *yod* dégagé devant lui par la gutturale a amené *yei*, c'est-à-dire

une triphtongue que la langue n'a pas conservée : dans *yei* l'élément médial s'est effacé, et *yi* s'est ensuite réduit à *i* simple (comparez ce qui s'est passé pour *ę*+*y*, § 49). Un mot comme *cēra* est donc devenu d'abord **tsyeire*, puis par réduction **tsyire* et *tsire* (*cire*). Ces faits se sont produits avant l'apparition des premiers textes français.

Remarque I. — Le mot *paroi* remonte à la forme vulgaire **parēte* (cl. pariētem) ; *coi* vient de **quētu* (cl. quiētum), cf. § 4, III. Sur *raisin*, *poussin*, cf. § 60, III.

Remarque II. — Les mots *bourgeois* = *burgē(n)se, *français* = *francē(n)se (plus tard *français*, § 54, hist., *b*), ont subi dans leur terminaison l'analogie des mots comme *courtois* = *cortē(n)se. Cf. au contraire *marquis*, vfr. *marchis* (pour **marchieis*), dérivé régulièrement de *marche* (= germ. *marka) à l'aide du suffixe *-ē(n)se*.

Remarque III. — Dans les formes verbales *disais* (vfr. *diseie*, *disoie* =*dicēa) et *faisais* (vfr. *faiseie*, *faisoie* = *facēa), la terminaison a été soustraite à l'influence du *yod* pour rester conforme à celle des autres imparfaits. *Recĭpit* aboutit pour des raisons analogues à *reçoit* (vfr. *receit*), et *cēlat* à *cèle* (vfr. *ceile*, *çoile*).

d) E fermé suivi d'une nasale.

§ 60. L'*ę* accentué et libre devant une nasale :

1° Devient en français *ę* (écrit *ei*), si la consonne a conservé son articulation étant suivie d'un ancien *e* sourd. Ex. : Plēna, *pleine* ; *pēna (cl. poena), *peine*; vēna, *veine* ; *vervēna, *verveine*.

2° Aboutit à la voyelle nasale *ẽ* (écrite *ein*) en se combinant avec la consonne, si celle-ci est devenue

finale. Ex.: Plēnu, *plein*; frēnu, *frein*; rēne, *rein*; sīnu, *sein*.

Historique. — Dans le nord de la France, l'*ę* libre s'est d'abord diphtongué en *ei* devant *n* comme devant toute autre consonne (§ 54, hist., *a*). Mais l'action de la nasale s'est fait sentir sur cette diphtongue, avant qu'elle passât à *oi* : il en est résulté une diphtongue nasale, et au moyen âge *plein*, *pleine*, se prononçaient *plēyn*, *plēyne* (assonant dès le XIIe siècle avec les mots en *-ain*, *-aine*, § 43). Au cours du XVIe siècle et au début du XVIIe, le groupe *ēyn* s'est réduit à *ē*; tandis que dans le groupe *ēyne*, par dénasalisation, *ēy* se réduisait à *ę* devant un *n* toujours nettement articulé.

Remarque I. — Dans les dialectes de l'Est, en Lorraine et en Bourgogne, l'évolution de *ei* en *oi* s'était aussi produite devant les nasales (de là des formes *ploin*, *poine*, etc.). C'est de ces régions probablement que vinrent, vers le XVIe siècle, les formes *foin* (vfr. *fein* = fēnu) et *avoine* pour *aveine* (= avēna) dont se servait encore la marquise de Rambouillet. Mais il est plus difficile d'admettre que *moins* (vfr. *meins* = mĭnus) et *moindre* (vfr. *meindre* = mĭnor) soient des formes dialectales : il vaut mieux supposer que, dans ces mots, le passage de *ei* à *oi* s'est effectué sous l'influence de la labiale *m* qui précédait.

Remarque II. — L'orthographe *étrenne* (vfr. *estreine* = strēna) est moderne : il en est de même de *arène* (vfr. *areine* = arēna) et de *mène* (vfr. *meine* = mĭnat). Quant à *cène* (cēna), c'est un mot savant.

Remarque III. — Les mots *racēmu*, *pullicēnu*, étaient déjà par substitution de suffixes en lat. vulg. **racīmu*, **pullicīnu*, d'où le fr. *raisin*, *poussin* (cf. le provençal *razin*, l'italien *pulcino*, etc.). *Sarrasin* remonte de même à un type **Sarracīnu*, et *venin* à **venīnu* (cl. venēnum). Enfin dans **per-*

camīnu (fr. parchemin) pour *pergāmēnu* (gr. περγαμηνός), l'*i* résulte du son qu'avait pris l'η dans le bas-grec byzantin (cf. § 57, II).

Remarque IV. — Dans les 1res pers. pl. comme *habēmus*, *debēmus*, la flexion *-ēmus* (qui aurait abouti à **-eins*) a été de bonne heure remplacée analogiquement par *-ons* (= -ūmus), d'où le fr. *avons*, *devons* (cf. §§ 43, I et 65, I).

§ 61. L'*ę* accentué, lorsqu'il est entravé par nasale + consonne, se combine avec la nasale pour aboutir en français à *ā* (écrit *en*, *em*). Ex. : Vēndere, *vendre;* prēndere, *prendre*; fĭndere, *fendre*; subĭnde, *souvent*; *trĭnta (cl. trīginta), *trente;* sĭm(u)lat, *semble;* cĭn(e)re, *cendre*.

Historique. — L'*ę* devant nasale + consonne (dont ne se distingue pas dans ce cas l'*ę*, celui de *vĕntu*, *pĕndere*, etc., cf. § 52) a été nasalisé de bonne heure. Jusqu'au milieu du XIe siècle il avait le son *ē* (conservé plus longtemps en Normandie et dans l'Ouest; jusqu'à nos jours dans les patois picards et wallons) : vers cette époque *ē* s'est confondu avec *ā* dans l'Ile-de-France, et l'on a prononcé *vāndre*, *sāmble*, etc., formes où la nasale n'a complètement cessé de s'articuler que pendant la période moyenne de la langue (cf. §§ 44, 195).

Remarque I. — Lorsque, dans certains cas, la dénasalisation de *ā* s'est produite (par suite de la simplification d'une nasale double, § 195, I), il en est résulté le son *a* correspondant à l'ancien *ę* latin : ainsi *femme* (= fēmĭna), après avoir été prononcé en vfr. *fāme*, est devenu *fam* dans notre prononciation actuelle. C'est ce qui est arrivé également dans le mot *banne* (= bēnna), et pour *ę* dans le mot *panne* (=

pēnna) : mais l'orthographe s'est ici réglée sur la nouvelle prononciation. Cf. encore en syllabe atone le cas de la terminaison adverbiale *-emment* (ardemment, prudemment, etc.) qui sonne aujourd'hui *amā*, et le mot archaïque *nenni* (vfr. *nenil* = non-illi) qui se prononce *nani*.

Remarque II. — De l'identité de son qu'avaient les groupes *en* et *an*, il est résulté dès le moyen âge une grande hésitation dans leur orthographe respective. Le français moderne écrit avec *a* pour *e*, contrairement à l'étymologie, les mots suivants : *Sans* (= sĭne + s), *dans* (= de -ĭntus), *céans* (= ecce-hac-ĭntus), *langue* (= lĭngua), *sangle* (= cĭngula), *tanche* (= tĭnca), *dimanche* (= die -domĭnica), *frange* (= *frĭmbia), *vendange* (= vindēmia), *panse* (= pēnsat), *tance* (= *tēntiat), *revanche* (= *revĭndicat). Cf. aussi les mots d'origine germanique *rang* (vfr. *renc*), *brelan* (vfr. *berlenc*), et *chambellan* (vfr. *chamberlenc*).

§ 62. Devant *n* mouillé par un *yod*, l'*ę* accentué :

1° Passe à *ę* en français, si le *ñ* (écrit *ign*) conserve son articulation étant suivi d'un *e*. Ex. : Tĭnea, *teigne* ; insĭgnia, *enseigne* ; dĭgnat, vfr. *deigne*, *daigne*.

2° Se combine avec *ñ*, devenu final ou suivi d'une consonne, pour aboutir à *ẽ* (écrit *ein*). Ex. : *a*) Sĭgnu, vfr. *sein*, *seing*. — *b*) Fĭng(e)re, *feindre* ; pĭng(e)re, *peindre* ; exstĭng(ue)re, *éteindre* ; incĭncta, *enceinte*.

Historique. — Les mots tels que *teigne* (prononcé en vfr. *tẽyñe*) se sont à peu près comportés comme ceux où *ę* était devant *n* + voyelle ; les mots tels que *seing*, *feindre* (prononcés en vfr. *sẽyn*, *fẽyndre*) comme ceux où *ę* était devant *n* devenu final (cf. § 60).

Remarque. — L'orthographe moderne a remplacé *ei* par *ai* dans *daigne* et *aine* (vfr. *eigne* = ĭnguĭnə, § 134, I); *ein* par *ain* dans *contraindre* (= constrĭngere) et dans *vaincre* (vfr. *veinire* = vĭncere, § 197, II).

I accentué.

(*ī* EN LATIN CLASSIQUE).

a) I libre ou entravé.

§ 63. L'*i* latin accentué, libre ou entravé, reste intact en français. Ex.: Venīre, *venir* ; fīlu, *fil* ; vīta, *vie* ; nīdu, *nid* ; rīsu, *ris* ; germ. *wīsa, *guise* ; rīpa, *rive* ; lībra, *livre* ; vīvu, *vif*. — *b*) Mille, *mil* ; villa, *ville* ; argilla *argile* ; ī(n)s(u)la, *île* ; scrīptu, *écrit* ; *finīsco, *finis*.

Remarque I. — Le mot *glīrem*, devenu dans le latin vulgaire de la Gaule *(*g*)*lĭre*, aboutit à *loir* (§ 54). Sur *īlicem* devenu *ĭlice*, cf. § 56, rem.

Remarque II. — Les 2es pers. pl. comme *dormez*, *servez*, pour **dormis*, **servis* (= dormītis, servītis) sont dues à l'analogie de *chantez* (= cantatis). Cf. § 54, IV.

Remarque III. — Sur le cas des mots comme le vfr. *traïtre*, devenu en fr. mod. *traître* [*trɛtr*], etc., cf. § 91, 3°.

b) I sous l'influence du *yod*.

§ 64. L'*i* accentué suivi d'un *yod* reste intact, qu'il y ait combinaison ou production d'une entrave

(§§ 29, 30). Ex.: *a*) Suspīriu, *soupir*; mīca, *mie*; amīcu, *ami*; sīc, *si*; dīcere, *dire*; frīgere, *frire*; *sorīce (cl. sorīcem), *souris*. — *b*) Fīlia, *fille*; perīc(u)lu, *péril*; canīc(u)la, *chenille*; salsīcia, *saucisse*; tībia, *tige*.

Remarque I. — Le *y*, lorsqu'il s'est combiné avec *i*, n'a pu que renforcer le son primitif. Un mot comme *mīca* est devenu successivement **mīga*, **mīya*, et **miye* qui s'est réduit à *mie*.

Remarque II. — L'adjectif *frīgidum* devenu **frīgidu* (sous l'influence de *rīgidum*) aboutit à *froid*. Cf. § 54, hist., *b*.

c) I suivi d'une nasale.

§ 65. L'*i* accentué devant une nasale est soumis en français à deux traitements distincts:

1° L'*i* qui était libre reste intact, si la nasale conserve son articulation devant un ancien *e* sourd. Ex.: Līma, *lime*; spīna, *épine*; vicīna, *voisine*; farīna, *farine*.

2° L'*i* qui était libre devant une nasale devenue finale, ou entravé par nasale+consonne, aboutit à *ẽ* (écrit *in*). Ex.: *a*) Vīnu, *vin*; līnu, *lin*; crīne, *crin*; fīne, *fin*; *cosīnu (cl. consobrīnum), *cousin*; celt. *camīnu, *chemin*. — *b*) *Cīnque (cl. quīnque), *cinq*; * vīnti (cl. vīginti), *vingt*; prīncipe, *prince*; sīmiu, *singe*.

Historique. — Au moyen âge, les mots comme *vin, fin*, assonent avec ceux comme *fil, venir*, etc., ce qui prouve que la nasale finale n'avait encore agi sur l'*i* que faiblement. C'est au XVIe siècle seulement que cette action paraît être devenue intense : comme l'abaissement du voile du palais amène une position plus basse de la langue, *i* tout en se nasalisant est passé à *e*, et l'on a obtenu en définitive le son *ẽ* (dans *vẽ, fẽ*) vers le début du XVIIe siècle. Ces faits s'étant produits à l'époque où toute voyelle avait une tendance à se dénasaliser devant une nasale non finale, les mots tels que *lime, épine*, n'ont pas été atteints et ont continué à se prononcer comme ils le sont encore (une prononciation *épène, farène* ne se rencontre que dans certains patois ; *carène* est emprunté de l'italien *carena*, lat. carīna).

Remarque I. — Dans les 1res pers. pl. comme *sentīmus, dormīmus*, la flexion *-īmus* (qui aurait abouti à **-ins*) a été de bonne heure remplacée analogiquement par *-ons* (= -ūmus), d'où le fr. *sentons, dormons* (cf. §§ 43, I et 60, IV).

Remarque II. — Devant un *n* mouillé final, comme devant un *n* ordinaire, *i* par combinaison aboutit à *ẽ* (écrit *in*). Ex. : Scrīniu, *écrin*; *latrocīniu (cl. latrocīnium), *larcin*. Il reste intact, si le *n* mouillé, écrit *gn*, s'articule. Ex. : Vīnea, *vigne*; līnea, *ligne*. — Les mots *bénin* (benignum) et *malin* (malignum) sont des mots d'emprunt.

O ouvert accentué.

(*ŏ* EN LATIN CLASSIQUE).

a) O ouvert libre.

§ 66. L'*o* latin, accentué et libre, aboutit en français à *œ* (écrit *eu, œu*), qui est *œ* devant une con-

sonne qui s'articule, et *œ* à la finale. Ex. : Cŏr, *cœur*; *mŏrit, *meurt*; mŏla, *meule*; gladiŏlu, *glaïeul*; bŏve, *bœuf*; nŏvu, *neuf*; mŏvet, *meut*; prŏba, *preuve*; ŏp(e)ra, *œuvre*; *pŏtet, *peut*; germ. *fŏdru, *feurre*.

Historique. — L'*ǫ* libre a éprouvé de bonne heure une diphtongaison dont on retrouve la trace dans la plupart des langues romanes. Au nord de la Gaule notamment, il est passé à *uo* vers le VIe siècle, par un processus très analogue à celui qui a transformé *ę* en *ie* (cf. § 46, hist.). Par suite de l'allongement des voyelles libres sous l'accent, un mot comme *cǫr* est devenu théoriquement *kǫǫr*, puis par dissimilation des deux éléments *kǫǫr*, et *kuor* par une dissimilation plus forte. Des formes avec *uo* se trouvent dans les plus anciens textes français (cf. l'italien qui a conservé *nuòvo*, etc.). Mais, dès le début du XIe siècle, cet *uo* par une transformation obscure est passé à *uę* (*kuor* devient *kuęr*; cf. l'espagnol qui a conservé *nuevo*, etc.) diphtongue croissante qui, dans la France centrale, paraît s'être prononcée *wę*, puis *ẅę*. Au moyen âge, les scribes, suivant la région à laquelle ils appartenaient, écrivaient les mots cités plus haut tantôt *cuer*, *buef*, *nuef*, etc., tantôt *coer*, *boef*, *noef* : de là des confusions et des hésitations qui se sont perpétuées en partie dans notre orthographe moderne. Au point de vue phonétique, la diphtongue *ẅę* s'est réduite à *œ* simple dès le XIIIe siècle dans l'Ile-de-France (*kẅęr*, probablement par une étape **kẅǫ̃r*, devient *kǫ̃r*, l'élément *ẅ* s'étant effacé après avoir influencé l'*ę* en l'arrondissant). Plus tard, l'*œ* s'est fermé lorsqu'il se trouvait à la finale du mot.

Remarque I. — Dans la particule *fors* (= fŏris), il n'y a pas eu diphtongaison par suite de l'emploi proclitique. Les

mots *rose* (rōsa), *école* (schōla) et *role* (rōlat) sont des mots d'emprunt ou qui ont subi une influence savante.

Remarque II. — Le vfr. *avuec* (= *ab-hōque) s'est réduit à *avec* dès le XIIe siècle, l'u y ayant été absorbé par le *v* précédent à l'époque où *au* était encore une diphtongue (cf. le vfr. *illec* pour *illuec* = *illōque).

Remarque III. — Des formes verbales comme *prueve* (= prōbat), *trueve* (= *trōpat), *ueuvre* (= ōperit), *cueuvre* (= *cōperit, cl. cooperit) et *sueffre* (= *sōferit, cl. suffert) sont devenues en fr. mod. *prouve, trouve, ouvre, couvre, souffre*, par analogie avec les formes à radical atone (*prouver* = prōbāre, etc., § 99) : la vieille forme *treuve* est encore employée au XVIIe siècle par Molière et par La Fontaine. — Le mot *roue* (rōta) a de même été refait sur le verbe *rouer* (= rōtāre).

b) O ouvert entravé.

§ 67. L'*ǫ* latin accentué, placé devant une entrave, reste ordinairement intact en français. Ex.: Pōrta, *porte*; mōrte, *mort*; cōrda, *corde*; pōrcu, *porc*; cōrnu, *cor*; dōrmit, *dort*; cōllu, *col*.

Remarque. — Il faut toutefois observer que, devant un *s* qui s'efface ou non, l'*ǫ* est devenu *o* en français moderne (sur le sort de *a* dans la même situation, cf. § 36, I). Ex. : *Côte* (vfr. *ǫste* = cōsta), *hôte* (vfr. *ǫste* = hōspite), *tôt* (vfr. *tǫst* = tōstu), *os* (vfr. *ǫs* = ōssu), *fosse* (vfr. *fǫsse* = fōssa), *grosse* (vfr. *grǫsse* = grōssa). Le même changement se remarque dans *rôle* (= rōtulu) et *mot* (= *mōttu). — Les pronoms *nōstru* et **vōstru* (cl. vēstrum) ont pris respectivement en français deux formes divergentes (*nôtre* et *notre*, *vôtre* et *votre*), suivant qu'ils étaient employés seuls ou devant un nom.

§ 68. L'*ǫ* accentué, qui se trouve entravé devant *l*+consonne, par combinaison avec *l* vocalisé (§ 188), aboutit en français à *u* écrit *ou*. Ex. : *Cŏl(a)pu, vfr. *colp*, *coup* ; sŏl(i)dus, vfr. *solz*, *sou* ; mŏl(e)re, vfr. *moldre*, *moudre* ; fŏllis, vfr. *fols*, *fou* ; pŏll(i)cē, vfr. *polce*, *pouce*.

c) O ouvert sous l'influence du *yod*.

§ 69. Lorsque l'*ǫ* accentué est suivi d'un *yod* d'origine latine ou romane, qui peut se combiner avec lui (§ 29), il résulte de cette combinaison en français le son complexe *iwi* (écrit *ui*). Ex. : *a*) Cŏriu, *cuir* ; mŏ(d)iu, *muid* ; *inŏ(d)iat, *ennuie* ; hŏdie, *hui* ; *pŏst-eo (cl. postea), *puis* ; ŏstrea, *huître*. — *b*) Nŏcte, *nuit* ; ŏcto, *huit* ; cŏxa, *cuisse* ; nŏces, *nuis*.

Historique. — Cette transformation s'explique facilement (cf. celle de *ę*+*y*, § 49). Ici, après la diphtongaison normale de *ǫ* libre (§ 66, hist.), on a eu *uo*+*y*, c'est-à-dire une triphtongue *uoi*, plus tard *uei*, où l'élément médial s'est effacé : *cŏriu* par exemple est passé par les étapes théoriques **kuoyr*, **kueir*, pour aboutir à *küir*. Ce changement s'est produit, au nord de la France, dans une zone sensiblement identique à celle où *iey* s'est réduit à *i*. A la fin du XIe siècle, *üi* était encore une diphtongue décroissante assonant avec l'*ü* simple : un peu plus tard l'accent s'est déplacé, et *üi* (par progression *ẅi*) a rimé avec les mots en *i*.

Remarque I. — Dans le vfr. *vuide* (= *vŏcitu), l'*u* a été absorbé par le *v* qui précédait, d'où la forme moderne *vide*.

Remarque II. — L'ancienne forme *muir* (= *mŏrio, cl. morior) a été remplacée par *meurs* sous l'influence de la 2e et de la 3e personnes (*meurs* = *mŏris, *meurt* = *mŏrit). De même, en concurrence avec le régulier *puis* (= *pŏteo, cl. possum), il s'est produit une forme analogique *peux*.

Remarque III. — Les mots *feu, jeu, lieu*, qui remontent à *fŏcu, jŏcu, lŏcu*, présentent un cas spécial. Il est probable que, dans ces trois mots de structure identique, le *c* s'est effacé de très bonne heure, au lieu de passer à *g* puis à *y* (un élément palatal se développant difficilement entre deux voyelles vélaires *o, u*). Il en est donc résulté d'abord des formes **fǫu*, **jǫu*, **lǫu*, où la finale devait se conserver par suite de l'hiatus (cf. § 13, I et le mot *dieu* = dĕu, § 46, I). Comme d'autre part l'*ǫ* s'était diphtongué, on a eu par exemple **fuǫu*, qui est devenu **füęu*, puis **füęw* (arrondissement de l'*ę* en *ę* sous l'influence de l'*u* final), et enfin *fœ* (absorption par la labiale *f* du premier élément de la triphtongue, effacement de l'élément final, et fermeture de *ę* en *œ*). La forme **jǫu* a passé de même par les intermédiaires **juǫu*, **jüęu*, **jüęw*, pour aboutir à *jœ*; tandis que, dans le mot **lǫu* arrivé à l'étape **lüęw*, l'élément *ü* au lieu d'être absorbé par la consonne initiale a persisté tout en passant au son plus aigu *i*, de là **lięw* et finalement *lyœ* en français moderne. — Le mot **cŏcus* (cl. cŏquus) a subi sans doute un développement analogue pour aboutir au fr. *queux*.

§ 70. Lorsque l'*ǫ* accentué est suivi d'un *yod* qui se combine avec un *l* pour le mouiller (groupes *ly*, *cl*), il en résulte une entrave d'une nature spéciale devant laquelle *ǫ* s'est développé comme s'il était libre (§ 66). Ex. : Fŏlia, vfr. *fuelle*, *feuille* ; dŏliu, *deuil* ; sŏliu, *seuil* ; germ. *orgŏliu, *orgueil* ; germ.

*faldastŏlin, vfr. *faldestueil*, *fauteuil* ; ŏc(u)lu, *œil* ; trŏc(u)lu, *treuil* ; celt. *brŏg(i)lu, *breuil*.

Remarque I. — Le développement du pluriel *ŏc(u)los* a été le suivant : *üęls*, puis (*l*+consonne se vocalisant comme *l*, § 190, I) *üęus*, *üœs*, et enfin par le passage de *ü* au son plus aigu *i* (cf. *lieu*, § 69, III) *iœs* et *yœ*, écrit *yeux*.

Remarque II. — Le mot *huile* (= ŏlea), où le *y* au lieu de mouiller *l* s'est combiné avec *ǫ* pour produire *üi* (§ 69), est un mot d'introduction tardive, venu par la liturgie.

d) O ouvert suivi d'une nasale.

§ 71. Tout *o* ayant pris de bonne heure sur le territoire de l'ancienne Gaule un son fermé devant une nasale, il n'y a pas ici de distinction à faire entre *ǫ* et *ǫ* : leurs destinées ultérieures seront donc exposées en même temps. Voir §§ 77 et 78.

Remarque. — Certaines réserves sont toutefois nécessaires. Il semble que, dans quelques parties du nord de la France, l'*ǫ* devant une nasale avait conservé plus longtemps sa valeur propre, comme le prouve la forme diphtonguee *buona* (= bŏna) dans la Cantilène d'Eulalie, composée au Nord-Est (cf. l'italien *buòno*, l'espagnol *bueno*). Ce fait est surtout notable pour *ǫ*+*m* : des formes *huem* (= hŏmo), *cuens* (= cŏmes), se rencontrent au moyen âge, et la dernière spécialement est fréquente un peu partout, même dans l'Ile-de-France.

O fermé accentué.

(*ō* ET *ŭ* EN LATIN CLASSIQUE).

a) O fermé libre.

§ 72. L'*ǫ* latin, accentué et libre, devient en français *œ* (écrit *eu*, *œu*), qui est *ǫ̈* devant une consonne articulée et *ǫ̈* à la finale. Ex.: Flōre, *fleur*; hōra, *heure*; sapōre, *saveur*; (il)lōru, *leur*; sōlu, *seul*; gŭla, *gueule*; vōtu, *vœu*; nepōte, *neveu*; nōdu, *nœud*; *prōdis, *preux*; otiōsu, *oiseux*; dŭos, *deux*.

Historique. — L'*ǫ* libre a abouti en français au même résultat que l'*ǫ*, mais par une voie sensiblement différente. Au nord de l'ancienne Gaule, vers la fin du VIIIe siècle sans doute, en même temps que *ę* se diphtonguait en *ei* (§ 54, hist.), la voyelle vélaire *ǫ* a dû d'une façon très symétrique passer à *ou* : en théorie, *flōre* par allongement et dédoublement de la voyelle accentuée est devenu **flǫǫr*, puis **flǫur* par dissimilation entre les deux éléments. La preuve de ce fait est dans des graphies de la fin du IXe siècle, telles que *bellezour* = *bellatiōre (Cantilène d'Eulalie), *correcious* = *corruptiōsu (Fragment de Jonas). Il faut reconnaître toutefois que cette notation n'a pas prévalu : les manuscrits du XIe et du XIIe siècle écrivent généralement par un *o* simple les mots *flor, sol, glorios*, etc. (ou par un *u* en Normandie, *flur, sul, glorius*, etc.). Mais il est permis de supposer que cet *o* avait légèrement le son d'une diphtongue, car c'est devant un élément labial *u*, *ŭ* (effacé ensuite) qu'il a dû devenir *œ*, écrit *eu* : le fait semble s'être produit dans la seconde moitié du XIIe siècle, d'abord au Nord-Est, puis avoir rayonné de là vers les

provinces du Centre. Quant à la distinction entre œ devant consonne et œ en finale directe, elle date de la période du moyen français.

Remarque I. — Il faut observer d'abord qu'en latin vulgaire l'*o* suivi d'une labiale s'était ouvert dans un certain nombre de mots. Ex. : *Colŏbra (cl. colŭbra), vfr. *colueure, couleuvre;* *ŏvu (cl. ŏvum), vfr. *uef, œuf;* *jŏvene (cl. jŭvenem), vfr. *juevne, jeune;* *mŏbile (cl. mŏbile), vfr. *mueble, meuble* (sur **cŏpreu*, cf. § 75, I.). Par contre en français, devant la labiale *v*, le développement de *ou* en *œ* n'a pas eu lieu. Ex. : Lŭpa, *louve;* Lŭpara, *Louvre*; rŏbur, *rouvre*. Le mot *lŭpu* est en vfr. *lou(p)* ou *leu* (conservé dans *à la queue leu leu*) : la première de ces formes a prévalu sous l'influence du fém. *louve*. Cf. aussi le mot *dŏga* (gr. δοχή), devenu en vfr. *doe*, *doue* (conservé dans *douelle*), et par dégagement d'un *v* transitoire *douve*.

Remarque II. — Les autres exceptions à la règle ne sont qu'apparentes, et se laissent expliquer par des actions analogiques ou des emprunts. D'abord dans la conjugaison le vfr. *neue* (= nŏdat) passe à *noue* sous l'influence de *nouer* (= nŏdáre), qui est régulier, § 99 ; de même *avoue* (cf. le subst. verbal *aveu*), *coule* (vfr. *keule*), *coud* (vfr. *keust*), *épouse*, sont refaits d'après *avouer*, *couler*, *coudre*, *épouser*. C'est à ce dernier que sont dus aussi les subst. *époux*, *épouse;* l'adj. *jaloux* (encore *jaleus* parfois au XVIe siècle) repose sur *jalousie; amour* au contraire sur *amoureux* (d'ailleurs des formes comme *flour, doulour, savour,* étaient encore très usuelles chez les auteurs du XVe siècle). Les formes *ventouse* (ventŏsa) et *pelouse* (pilŏsa) sont originaires du midi; *proue* est un emprunt à l'italien (génois *prua* = prŏra). — Le vfr. *meure* (= mŏra) est d'autre part devenu *mûre*, par confusion avec l'adj. *mûre*, vfr. *mëure* (= matūra). Quant à *dévot* (devŏtum), *rude* (rŭdem), etc., ce sont des mots savants.

Remarque III. — *Tout, toute* (= *tōttu, *tōtta, cl. tōtum, tōtam) avaient un *ǫ* entravé, § 73. *Nous, vous* (= nōs, vōs), *pour* (= *pōr, cl. prō) et *où* (= ūbi) proviennent de ce que ces mots s'employaient proclitiquement : l'ancienne préposition *soure* (= sūper) est devenue *sur*, sous l'influence de *sus* (= *sūsu). Le même emploi proclitique explique les formes démonstratives *ce, le*, affaiblissement du vfr. *ço* (= ec]ce-hōc), *lo* (= il]lū), qui s'est produit vers le début du XIIe siècle : *les* pour **los* (= il]lōs) est antérieur. Cf. *mes, les, ses* (= *mōs, *tōs, *sōs), et les formes identiques du féminin pluriel.

b) O fermé entravé.

§ 73. L'*ǫ* accentué entravé est devenu en français *u*, écrit *ou*. Ex. : *Cōrte, *cour;* *tōttu (cl. tōtum), *tout;* cō(n)stat, *coûte;* tūrre, *tour;* ūrsu, *ours;* būcca, *bouche;* gūtta, *goutte;* cūb(i)tu, *coude*; germ. *krūppa, *croupe*; germ. *mūssa, *mousse*.

Historique. — Il est probable que, dans la zone française proprement dite, cet *ǫ* entravé était encore intact au XIIe siècle (dans *cort, tor, gote*, etc.). C'est vers le XIIIe siècle qu'il s'est modifié en passant directement au son qu'avait *u* en latin, et que le français ne possédait plus : le changement est déjà noté assez souvent par des graphies *ou* dans les manuscrits de cette époque.

Remarque I. — D'anciens mots populaires *fourme* (= fōrma), *ourne* (= ōrdine), ont été remplacés par des mots savants *forme, ordre*.

Remarque II. — L'adverbe *deōrsum*, devenu **deōsu*, aboutit à *jus* sous l'influence de *sus* (= *sūsu, cl. sursum); *aliōrsu* à *ailleurs* (vfr. *aillors*) sous l'influence des mots ter-

minés en *-eur*. Le mot *gorge* semble remonter à un type **gŏrga* (cl. gŭrges). Dans le vfr. *meole* (= medŭlla), il s'est produit anciennement une transposition sous l'influence du suffixe *-ele* (*-elle*), d'où la forme *moele, moelle* (prononcée aujourd'hui *mwal*, § 54).

§ 74. L'*ǫ* entravé par *l*+consonne se combine avec *l* vocalisé (§ 188), et aboutit en français à *u*, écrit *ou* (le résultat est donc le même que pour *ǫ* devant *l*+consonne, § 68). Ex.: A(u)scŭltat, vfr. *escolte, écoute*; ŭltra, vfr. *oltre, outre*; pŭlv(e)re, vfr. *poldre, poudre*; fŭlg(u)re, vfr. *foldre, foudre*.

Remarque. — Sous sa forme actuelle, le mot *orme* (vfr. *oume* = ŭlmu) semble venu d'un dialecte du Sud-Est où *l* était passé à *r* devant une labiale. Le latin *singŭltum* était devenu **singlŭttu* (sous l'influence de **glŭttus*), d'où le vfr. *senglout*, et par changement de suffixe *sanglot*.

c) O fermé sous l'influence du *yod*.

§ 75. Lorsque l'*ǫ* accentué est suivi d'un *yod* d'origine latine ou romane, qui peut se combiner avec lui (§ 29), il résulte de cette combinaison en français le son complexe *wa* (écrit *oi* par tradition, cf. § 54). Ex.: *a*) Dormitōriu, *dortoir*; dolatōria, vfr. *dolëoire, doloire*; angŭstia, *angoisse*; germ. *cōfea, *coiffe*. — *b*) Vōce, *voix*; nŭce, *noix*; crŭce, *croix*; *bŭxta (cl. pyxida), vfr. *boiste, boîte*.

Historique. — Dans la période ancienne du français, *oi* provenant de *ǫ*+*y* assonait avec les mots comme *flor*, *sol* : il a donc été distinct tout d'abord de la diphtongue *oi* provenant par *ei* de *e* latin libre (*avoir* = habēre), diphtongue où l'*o* était ouvert (ainsi que dans *oi* = *au* + *y*, § 84). Il ne s'est confondu avec elle que vers le début du XIIIe siècle, et en a depuis subi toutes les vicissitudes (cf. § 54, hist.).

Remarque I. — Dans quelques mots l'*ǫ* était devenu en latin vulgaire soit *ǫ*, soit *u*, qui par combinaison avec *y* donnent tous les deux *ui* (§§ 69, 81). C'est ainsi qu'on a eu : *cuivre* (= *cŏpreu, cl. cūpreum), *pluie* (= *plŏja, cl. plūvia), *truie* (= *trŏja, cl. Trōja), *cuide* (= *cŏgitat, cl cōgitat) ; d'autre part : *huis* (= *ūstiu, cl. ōstium), *puits* (= *pūteu, cl. pūteum), *fuis* (= *fūgio, cl. fūgio). Cf. aussi le vfr. *tuit* qui remonte à **tōtti*, influence peut-être par **cūcti*, cl. *cuncti*. Quant à *augŭrium*, il était passé à **agūru* (cf. § 104, rem.).

Remarque II. — Le mot *gloire* (glōria) est un mot d'emprunt, ainsi que *mémoire*, *histoire* (memōria, histōria). Sur ces mots, cf. § 182, hist.

§ 76. Lorsque l'*ǫ* est suivi d'un *yod* qui se combine avec un *l* pour le mouiller (groupe *cl*), il en résulte une entrave devant laquelle *ǫ* passe à *u* (*ou*) d'après la règle générale du § 73. Ex.: *Fenŭc(u)lu, *fenouil* ; *conŭc(u)la, *quenouille* ; *ranŭ(n)c(u)la, *grenouille*.

Remarque. — Les mots **genŭc(u)lu*, **pedŭc(u)lu*, **verrŭc(u)lu*, avaient abouti de même aux formes *genouil*, *pëouil*, *verrouil* (devenues en fr. mod. *genou*, *pou*, *verrou*, cf. §§ 190, I et 191, hist.).

d) O fermé suivi d'une nasale.

§ 77. L'*ǫ* accentué suivi d'une nasale (qui peut aussi provenir de *ǫ* latin, § 71) aboutit en français, suivant les cas, à deux résultats distincts :

1° Il passe à *ǫ* devant une nasale originellement simple, et qui conserve son articulation (étant suivie d'un ancien *e* sourd). Ex. : Pōma, *pomme*; corōna, *couronne*; bŏna, *bonne*; sŏnat, *sonne*.

2° L'*ǫ*, soit libre devant une nasale qui devient finale, soit entravé par nasale+consonne, se combine avec la nasale pour produire *ō* (écrit *on*, *om*). Ex. : *a*) Nōme (n), *nom*; dōnu, *don*; latrōne, *larron*; hŏmo, *on*; bŏnu, *bon*; sŏnu, *son*. — *b*) Mōnte, *mont*; fūndus, *fonds*; rūmpere, *rompre*; pŏnte, *pont*; cŏntra, *contre*; cŏm(i)te, *comte*.

Historique. — L'*ǫ* a été nasalisé un peu plus tard, semble-t-il, que *a*, *ę*, *ę*. A la fin du XIe siècle, il y a déjà dans la Chanson de Roland une tendance à rapprocher entre eux les mots terminés en *-on* : cependant on y trouve encore *baron*, *gloton*, etc., assonant avec *honor*, *contrarios*, etc. C'est seulement au cours du XIIe siècle que la nasalisation de *ǫ* a été complète : on sait qu'au moyen âge elle n'empêchait pas la nasale de s'articuler à la finale ou devant une autre consonne (*larrōn*, *rōmpre*), et qu'elle s'étendait aux mots où *m*, *n*, sont suivis d'un *e* sourd (*pōme*, *courōne*). On n'est arrivé à la prononciation *larrō*, *rōpre* que vers la fin de la période du moyen français (cf. § 195). C'est aussi l'époque où *ō* a commencé à se dénasa-

liser dans *pōme*, *courōne* : l'orthographe actuelle par *m* ou *n* redoublés (*pomme*, *couronne*) n'est plus qu'un souvenir de l'état ancien de la langue. Il faut remarquer enfin que de *ō* (voyelle nasale ouverte) est sorti naturellement un *ǫ*. Toutefois il y avait eu, et cela jusqu'au milieu du XVIIe siècle, un autre courant de prononciation qui n'a pas prévalu (provenant de la dénasalisation d'un *ō* fermé pour aboutir à *ǫ*, *u*) : à l'époque de Balzac et de Vaugelas, on hésitait encore entre *homme* et *houme*, *Rome* et *Roume*, etc.

Remarque I. — Le changement exceptionnel de *dŏmina* en *dame* (cf. *damoiselle*) s'explique par l'emploi proclitique de ce mot devant les noms propres : la forme masculine correspondante existait autrefois (cf. vfr. *dame-Dieu* = dŏmine-Deu ; *vidame* = *vice -dŏminu). Sur le cas des mots *paon*, *flan*, *faon*, cf. § 91, 3° IV. — *Humble* (hŭmilem) est un mot savant, d'introduction ancienne.

Remarque II. — La particule négative *nōn* s'est conservée sous sa forme accentuée (fr. *non*), et sous une forme affaiblie (vfr. *nen*, réduit de bonne heure à *ne*, d'abord devant les consonnes).

§ 78. Devant *n* mouillé par un *yod*, l'*ǫ* accentué ;

1° Passe à *ǫ*, si le son *ñ* (écrit *gn*) s'articule étant suivi d'un ancien *e* sourd. Ex.: *Carōnia, *charogne* : Bonōnia, *Boulogne* ; verecŭn(d)ia, *vergogne*.

2° Se combine avec *ñ* devenu final ou suivi d'une consonne, pour aboutir à *wẽ* (écrit *oin*). Ex. : *a*) Cŭneu, *coin* ; lōnge, *loin* ; testimōniu, *témoin* ; germ. *sŏniu, *soin*. — *b*) Pŭnctu, *point* ; jŭng(e)re, *joindre* ; ŭng(e)re, *oindre*.

Historique. — Les mots tels que *vergogne* (vfr. *vergōgne*) se sont comportés comme ceux où *o* était libre devant *n*, cf. § 77, 1°. Dans les mots tels que *coin*, *joindre*, l'*o* du groupe orthographié *oin* portait encore l'accent à la fin du XIe siècle (*loins* assone avec *plort* dans la Chanson de Roland). L'accent s'est ensuite déplacé (Rutebeuf fait rimer *jointes* avec *saintes*) : on ne semble avoir cependant abouti à *oẽ*, *wẽ*, que par une évolution assez obscure, et qui n'était pas encore terminée au milieu du XVIe siècle.

U accentué.

(*ū* EN LATIN CLASSIQUE).

§ 79. Par suite d'une évolution générale et ancienne, tout *ū* latin, portant ou non l'accent, est passé en français du son grave *u* (celui de notre diphtongue graphique *ou*) à un son aigu *ü* (qui a continué à être noté *u*).

Historique. — Il y a là un fait qui distingue nettement les langues de l'ancienne Gaule des autres langues romanes littéraires : l'italien, par exemple, et l'espagnol ont conservé dans *muro* le son qu'avait l'*ū* du latin *mūrum*, tandis que le français et le provençal prononcent *mür*. Il n'a pas été possible jusqu'ici de déterminer exactement à quelle date eut lieu ce passage de la voyelle vélaire *u* à la voyelle palatale *ü* : le latin ne possédait pas ce son aigu voisin de *i*, mais c'était celui de l'*upsilon* des Grecs. Comme cette transformation se retrouve non seulement sur le territoire de l'ancienne Gaule, mais aussi dans certains dialectes de

l'Italie du Nord, de la Rhétie et du Portugal, — c'est-à-dire dans des régions où les Celtes formaient le fond de la population, — on a supposé, non sans apparence de raison, qu'elle était due à une influence ethnique : les langues celtiques modernes ont en effet largement développé ce son *ü*. Mais, d'autre part, si l'*ū* latin avait pris en Gaule cette valeur dès une époque reculée, on s'expliquerait mal pourquoi le *o* des mots comme *cūpa*, *cūlus*, etc., n'a pas été palatalisé devant lui. Tout ce qu'il est permis de présumer, c'est que le changement en question s'est produit et généralisé avant l'apparition des premiers monuments écrits du français.

a) U libre ou entravé.

§ 80. L'*u* latin libre ou entravé, après avoir passé du son *u* à *ü* (§ 79), reste intact en français. Ex. : *a*) *Grūa (cl. grūem) *grue* ; mūru, *mur* ; mūla, *mule* ; cūpa, *cuve* ; virtūte, *vertu* ; *vendūtu (cl. vendĭtum), *vendu* ; nūdu, *nu* ; plūs, *plus*. — *b*) Pūrgat, *purge* ; nūllu, *nul* ; fūste, *fût* ; *de-ūsqua(m), *jusque* ; celt. *rūsca, *ruche*.

Remarque I. — Dans quelques mots, dès l'époque du latin vulgaire, l'*ū* entravé s'était changé en *ǫ*. C'est ainsi qu'on a en français (conformément au § 73) : *moule* =*mūsculu (cl. mūsculum ; cf. *muscle* forme d'emprunt); *joûte* = *jūxtat (cl. jūxta) ; *lourd* =*lūr(i)du (cl. lūridum). Dans le mot *noces* (=*nŏptias, cl. nūptias), le passage de *ū* à *ǫ* semble dû à l'influence soit de *nŏctem*, soit de l'expression consacrée *nŏva nūpta* (par assimilation *nŏva *nŏpta*).

Remarque II. — Le mot **būt(ỵ)ru* (cl. būtỵrum, gr. βούτυρον) avait donné régulièrement en vfr. *burre*, qui a

été supplanté au XVIe siècle par la forme *beurre* (venue sans doute des régions de l'Est, où *ü*+*r* passe à *œ*). — Il y avait du reste à ce moment-là, dans beaucoup de provinces, une hésitation entre la prononciation par *ü* ou *œ* : il en résultait que les poètes se permettaient des rimes comme *dur* et *cœur*, *mur* et *rumeur*, etc., rimes encore admises par Lanoue dans son Dictionnaire de 1596, mais condamnées à partir de Malherbe sous le nom de « gasconnes » ou « normandes ».

Remarque III. — Il faut noter que dans *puce*, remontant à *pūl(i)ce* par un intermédiaire **pulce*, le son provenant de la vocalisation du *l* (§ 188) a été absorbé par l'*u* accentué.

Remarque IV. — Observons enfin que le nouveau son *ü* (pour *u* latin) s'est généralisé dans les mots d'emprunt, comme dans les autres : *nature* (natūra), *juste* (jūstum) *lustre* (lūstrum), etc.

b) U sous l'influence du *yod*.

§ 81. Lorsque l'*u* accentué (passant du son *u* à *ü*, § 79) est suivi d'un *yod* d'origine latine ou romane, qui peut se combiner avec lui (§ 29), il résulte de cette combinaison en français le son complexe *üi*, écrit *ui*. Ex.: *a*) *Pertūsiu, *pertuis*. — *b*) Frūctu, *fruit* ; trūcta, *truite* ; lūces, *luis* ; condūcere, *conduire*.

Historique. — Cette diphtongue *ui* était primitivement descendante, c'est-à-dire accentuée sur *u* (à la fin du XIe siècle, *luist* par exemple assone encore avec les mots comme *venut*, *escut*, etc.). Mais, dans la France centrale,

l'accent a passé sur *i* au cours du XIIe siècle, et plus tard *ui* est devenu *ẅi* par progression (cf. § 69, hist.).

Remarque I. — Le latin vulgaire *ūi* (§ 4, I) aboutit aussi à *ẅi* dans le pronom *lui* (=*il]lūi). Cf. les formes du vfr. *fui* (=*fūi), *cui* (= cūi), devenues respectivement *fus*, *qui* [*ki*].

Remarque II. — Dans les mots où une consonne gutturale se trouvait entre *u* accentué et *a*, cette gutturale s'est complètement effacée, et il n'y a pas eu développement d'un *yod* (*verrue* = verrūca, etc.). Cf. § 123, 2°.

Remarque III. — Le cas de *u* placé devant un *c* qui se combine avec *y* existait dans le vfr. *lus* (= lūciu), auquel se rattache peut-être le mot *merlus*. — Le cas de *u* devant *l* mouillé par *y* se rencontre dans le vfr. *aguille* (= *acū-c(u)la), prononcé régulièrement *agüle* : ce mot est devenu dans la langue moderne *aiguille* (prononcé *ęgẅiy*), soit par réaction orthographique, soit sous l'influence du verbe *aiguiser* (= *acūtiare).

c) U suivi d'une nasale.

§ 82. L'*u* accentué devant une nasale, après avoir passé du son *u* à *ü* (§ 79), aboutit en français, suivant les cas, à deux résultats distincts :

1° Si la nasale suivie d'un ancien *e* sourd conserve son articulation, l'*u* reste intact. Ex. : Plūma, *plume;* ūna, *une*; lūna, *lune;* germ. *skūma (lat. spūma), *écume*.

2° Si la nasale devient finale, l'*u* se combine avec elle et passe à *œ̃* (écrit *un*). Ex.: *Commūnu, *commun;* ūnu, *un;* germ. *brūnu, *brun*.

Historique. — Les faits sont symétriques de ceux qui ont été déjà exposés pour *i* + nasale (§ 65). Au moyen âge, les mots comme *un*, *brun* assonent avec *plus*, *vertut*, etc., ce qui prouve que la nasale finale n'avait encore agi sur l'*u* que faiblement. C'est au XVIe siècle seulement que cette action semble être devenue intense : comme l'abaissement du voile du palais amène une position plus basse de la langue, *u* tout en se nasalisant est passé à *œ*, et on a obtenu en définitive le son *œ̃* (dans *œ̃*, *brœ̃*) vers le début du XVIIe siècle. Ces faits s'étant produits à l'époque où toute voyelle avait une tendance à se dénasaliser devant une nasale non finale, les mots tels que *une*, *plume*, n'ont pas été atteints, et ont continué à se prononcer comme ils le sont encore.

Remarque I. — L'*u* latin, suivi de nasale + consonne, n'a pas été conservé dans *onze* (= *ūndece, cl. ūndecim). Le suffixe celtique *-dūnu* a donné lui aussi, dans les noms géographiques, des résultats divergents : d'une part *Autun* (= Augustodūnu), *Verdun* (= Verodūnu); d'autre part *Lyon* (= Lugdūnu), *Laon* (= Laudūnu). — Sur le changement du suffixe *-ūdine* en *-ūmine* (dans *coutume*, etc.), cf. § 193, II.

Remarque II. — Le cas de *u* latin suivi d'un *n* mouillé par *y* se rencontre dans le nom de mois *jūniu*, devenu en fr. *juin* (prononcé *jüẽ*, et aussi *jœ̃*).

Diphtongue AU accentuée.

a) AU libre ou entravé.

§ 83. La diphtongue latine *au*, libre ou entravée, s'est réduite en français à *ǫ* (écrit *o*). Ex. : Auru, *or*; thesauru, *trésor*; claudere, *clore*; *paraula, (= *parabŏla), *parole*; *faurga (cl. fabrĭca), *forge*.

Historique. — La diphtongue *au* s'est conservée dans le midi de la France, où elle est encore généralement intacte. Dans le nord, au contraire, elle est passée à *ǫ* par un intermédiaire *ǫu* (cf. le portugais *ouro*, etc.) : théoriquement, un mot comme *auru* est devenu d'abord **ǫur*, puis **ǫwr*, enfin *ǫr*. Cette évolution ne semble point avoir eu lieu avant la fin du VIIIe siècle, et ce qui le prouve c'est que *c* est devenu *ś* dans *chose* (= causa), *choux* (= caules), transformation qui ne pouvait se produire que devant l'*a* encore intact de la diphtongue (cf. § 120). Dans le plus ancien français, l'*o* provenant de *au* était toujours un *ǫ* : plus tard, cet état de choses a été troublé dans diverses conditions (voir les remarques qui suivent, et aussi les §§ 84, 85).

Remarque I. — Devant un *s* (prononcé *z* entre voyelles, ou s'effaçant à la finale) l'*ǫ* provenant de *au* est devenu *ǫ* (cf. § 67, rem.). Ex. : *Ausat, vfr. *ǫse, ose*; pausat, *pose*; causa, *chose*; clausu, *clos*. — Dans *pauvre* (vfr. *pǫvre* = pàupĕre), le son *ǫ* est dû à une réaction orthographique et certaines provinces ont conservé l'ancienne prononciation. *Cause* est le doublet savant de *chose*. Quant à *tôle* (= *taula; cl. tabula, *table*), c'est un mot que le français littéraire a emprunté aux dialectes du Nord-Est.

Remarque II. — L'*ǫ* provenant de *au*, qui se trouvait en hiatus devant un *e* sourd (plus tard muet), est passé dès le XIIIe siècle à *ǫ* puis *u* (écrit *ou*). Ex. : Laudat, vfr. *loe*, *loue*; alauda, vfr. *aloe*, *aloue*[*lle*]; *gauta (cl. gabăta), vfr. *joe*, *joue*. — Dans *chou* (vfr. *chols* = caulis) le son *u* provient de la combinaison de *ǫ* avec un *l* vocalisé (cf. § 68). Quant au mot *queue*, il ne remonte pas au lat. *cauda*, mais à une forme vulgaire ancienne * *cōda* (qui s'est transformée d'après le § 72).

b) AU sous l'influence du *yod*.

§ 84. Lorsque la diphtongue *au* est suivie d'un *yod* pouvant se combiner (§ 29), l'*ǫ* issu de *au* se combine avec ce *yod* pour produire *ǫy*, qui se développe suivant les principes exposés au § 54, et aboutit en français moderne à *wa* (écrit *oi* par tradition). Ex. : Gau(d)ia, *joie;* nausea, *noise;* *claustriu (cl. claustrum), *cloître*.

Remarque I. — Le mot **auca* (= *avica), où le *c* doit normalement s'effacer (cf. § 123, 2°), avait donné en vfr. *oe, oue* (encore employé par Marot). La forme *oie,* qui s'est répandue vers le XVI° siècle, provient soit d'un dialecte, soit de l'influence de *oiseau* (= *aucellus).

Remarque II. — L'adverbe *paucu(m)*, par effacement du *c* et maintien de l'*u* final, avait donné en vfr. *pou* (série **pauu, pǫu*), qui est devenu *peu* [*pœ*]. Cf. l'évolution de *fŏcu*, etc., § 69, III.

Remarque III. — Dans le mot germ. **laubja* devenu *loge*, il y a eu un cas d'entrave, le *y* s'étant consonnifié derrière *b* (§ 171, 2°).

c) AU suivi d'une nasale.

§ 85. L'*ǫ* issu de *au* (§ 83) placé devant une nasale :

1° Se retrouve intact en français, si la nasale conserve son articulation devant un *e* sourd (cf. § 77, 1°). Ex. : *Sáuma (cl. sagma), *somme*.

2° Se combine avec la nasale pour aboutir à *ō* (écrit *on*), si cette nasale est elle-même suivie d'une autre consonne (cf. § 77, 2°). Ex. : *Auncŭlu (cl. avunculum), *oncle;* germ. *haun(i)tha, *honte;* *haunt (cl. habent), *ont;* *vaunt (cl. vadunt), *vont;* *faunt (cl. faciunt), *font.*

CHAPITRE V. — *TRAITEMENT DES VOYELLES INITIALES.*

§ 86. Les voyelles atones de la syllabe initiale (que nous appelons d'ordinaire *initiales* par abréviation) sont avec les voyelles accentuées les seules qui se retrouvent toujours dans les mots français, sauf quelques exceptions indiquées plus haut (§ 19, I) et le cas où elles ont disparu à l'époque moderne par suite de la résolution d'un hiatus (cf. §§ 91, 96, 102). Cette conservation des voyelles initiales tient à ce qu'elles portaient en latin un accent secondaire (§ 19). Nous allons donc étudier les divers traitements qu'elles ont subis en passant du latin au français, mais il faut remarquer tout d'abord que ces traitements diffèrent de ceux des voyelles accentuées en quelques points essentiels :

1° Le fait d'être *libres* ou *entravées* a eu pour les voyelles initiales des conséquences moins importantes;

2° Les *nasales* n'ont pas eu d'action spéciale sur ces voyelles, si ce n'est qu'elles les nasalisent tou-

jours lorsqu'elles se trouvent elles-mêmes devant une autre consonne;

3° Les voyelles initiales n'ont donné naissance à des *diphtongues*, au cours de la langue, que par combinaison avec un *yod* ou un *l* vocalisé;

4° Enfin elles ont une tendance générale à s'*affaiblir* en *e* sourd, par dissimilation ou autrement, et à disparaître ensuite en cas d'hiatus.

§ 87. Les voyelles initiales vont être étudiées ici dans l'ordre qui a déjà été suivi pour les voyelles accentuées. Il faut seulement observer qu'à la syllabe initiale la prononciation du latin vulgaire ne faisait plus de différence entre *ę* et *ę*, *ǫ* et *ǫ* : le son de ces voyelles était toujours un son fermé.

Remarque. — Dans les mots composés, et notamment dans les verbes, nous devons (d'après le § 7) considérer comme voyelle initiale, celle qui se trouve dans la syllabe suivant le préfixe. Ainsi l'*ū* de *ex-sūcáre* est une voyelle initiale.

A initial.

(*ā* ET *ă* EN LATIN CLASSIQUE).

§ 88. L'*a* initial libre ou entravé, en principe, est resté intact en français. Ex. : *a*) Marítu, *mari;* valére, *valoir;* habére, *avoir;* laváre, *laver;* latróne, *larron;* amánte, *amant;* panáriu, *panier*; germ.

*fanóne, *fanon*. — *b*) Partíre, *partir*; argéntu, *argent*; abbáte, *abbé*; clar(i)táte, *clarté*.

Remarque I. — Devant un *l* + consonne qui se vocalise, l'*a* initial se combine avec lui et devient *o* (écrit *au*) suivant la règle exposée au § 37. Ex. : Saltare, *sauter*; falcone, *faucon*; sal(i)nariu, *saunier*.

Remarque II. — Devant une nasale + consonne, l'*a* initial se combine avec cette nasale et devient *ã* (écrit *an*) suivant la règle exposée au § 44. Ex. : Mandare, *mander*; *janwariu, *janvier*; san(i)tate, *santé*; *van(i)tare, *vanter*. — Le mot *rinceau* est pour **ranceau* (= *ramuscellus, cl. ramusculus) sous l'influence du vfr. *raim* (= ramu). *Grimoire* (à côté de *grammaire* = grammatica) offre une altération peut-être dialectale. D'autre part, les formes comme *aimer* (vfr. *amer* = amáre; cf. *amant*) sont analogiques et dues à l'influence de *aime* (= ámat), puisque *a* libre devant une nasale ne passe à *ai* que sous l'accent.

Remarque III. — Par suite de l'hésitation entre *ar-* et *er-* devant consonne (§ 36, III), *a* a été remplacé par *e* dans *cercueil* (= **sarcueil*, vfr. *sarcueu* = sarcophagu), *hermine* (= armenia), *épervier* (vfr. *esparvier* = germ. *sparwariu). En outre le vfr. *garir* (= germ. * warire) est devenu *guérir* au XVIIe siècle.

Remarque IV. — On trouve un affaiblissement de *a* initial en *e* dans *grever* (= lat. vulg. **grevare* pour *gravare*, sous l'influence de **grĕve*, § 35, V); dans *grenier* (= granariu) sous l'influence de *grain* (= granu), et dans *grenouille* (= *ranucula) sous celle de *raine* (= rana). — Le mot *tréteau* semble remonter à un type vulgaire **trĭstellus* (= *transtillum* influencé par *trĭstega*).

Remarque V. — Enfin l'*a* initial est devenu *o* dans *Noël* (= *natale*, passé peut-être à **nŏtale* sous l'influence de

ōtus) ; dans *poéle* [*pwal*], vfr. *paele* (= patella), sous l'action de la labiale *p*. La forme *dommage* (vfr. aussi *damage*) paraît remonter à **domnaticu* (= **damnaticum* influencé par *dominus*), et *orteil* à **orticulu* (= *articulum* influencé par un mot celtique **ordag*).

§ 89. Précédé d'un *c*, qui devient š (écrit *ch*, § 120), l'*a* initial est soumis en français à un double traitement :

1° S'il est libre, il s'affaiblit en *e*. Ex. : Cabállu, *cheval* ; capistru, *chevêtre* ; capreólu, *chevreuil* ; camísia, *chemise* ; celt. * camínu, *chemin* ; canútu, *chenu*. (Cf. aussi *geline* = *galína, cl. gallína).

2° S'il est entravé, il reste intact. Ex. : Carbóne, *charbon* ; carpentáriu, *charpentier* ; *castéllus, *château* ; *captiáre, *chasser*.

Remarque I. — Le maintien de *a* dans *chaleur* (= calore) s'explique sans doute par l'influence du vfr. *chalt* (= calidu) ; dans *charogne* (= *caronia) par celle du vfr. *charn* (= carne). Les mots *chanoine* (canonicum) et *chameau* (camelus) ne sont pas purement populaires ; *chalumeau* (= calamellus) est peut-être dans le même cas.

Remarque II. — Le changement de *a* dans le vfr. *chatif* (= captivu) devenu *chétif*, s'explique par une forme intermédiaire *chaitif* sans doute dialectale. *Cheptel*, pour *chatel* (= capitale) encore usité au XVIIe siècle, est venu des dialectes de l'Est.

§ 90. L'*a* initial, suivi d'un *yod* qui peut se combiner avec lui (§ 29), aboutit en français à *ę*, écrit *ai*

(comme sous l'accent, § 38). Ex.: Ratióne, *raison*; ma(n)sióne, *maison*: a(d)jutáre, *aider*; pacáre, *payer*; tractáre, *traiter*; laxáre, *laisser*; vascélla, *vàisselle*; *racímu, *raisin*; placére, *plaisir*; germ. *sacíre, *saisir*.

Remarque I. — Les formes *merrain* et *serment* sont des graphies modernes pour le vfr. *mairrien* (= materiame) et *sairement* (= sacramentu). On écrit encore *véron* ou *vairon* (= *varione). — Dans les formes comme *faisant* (= *facente, cl. facientem), prononcé *fezã*, le groupe *ai* s'est affaibli en *e* depuis le XVIe siècle.

Remarque II. — L'*a* initial s'étant trouvé précédé d'une gutturale et suivi d'un autre *yod* (cf. § 42) s'est changé en *i* dans *giroſle* (= *gariofilu, cl. caryophyllon) et *gisant* (= jacente). Mais au lieu de **gisir* (= jacere), on a eu par dissimilation le vfr. *gesir*, *gésir* (cf. § 98).

§ 91. Lorsqu'il s'est trouvé, par la chute d'une consonne latine, en hiatus devant diverses voyelles, l'*a* initial s'est effacé dans la langue moderne d'après un triple processus:

1° Après s'être conservé sous forme affaiblie de *e* pendant la période ancienne du français, il a été absorbé par la voyelle suivante. Ex. : Matúru, vfr. *mëur*, *mûr*; *habútu, vfr. *ëu*, *eu* [*ü*]; *sapútu, vfr. *sëu*, *su*; *placútu, vfr. *plëu*, *plu*; *gratícula, vfr. *greïlle*, *grille*; pavóre, vfr. *pëeur*, *peur*; *cadére, vfr. *chëoir*, *choir*; cadéntia, vfr. *chëance*, *chance*.

Remarque. — L'absorption de l'*e* provenant de *a* s'est opérée à la même époque que celle de l'*e* provenant de *e* (cf. § 96). Le mot *ëur* (= *agūru, cl. augūrium) se prononçait *ür* au début du XVIIe siècle (on disait *bonhur*, *malhur*): il est devenu *heur* (on a dit *bonheur*, *malheur*) soit sous une influence dialectale, soit par analogie avec *heure* (= hōra). On trouve également le son *œ* dans l'adjectif *feu* pour le vfr. *fëu* (= *fatūtu).

2° Après s'être conservé sous forme de *a* en hiatus pendant la période ancienne du français, il s'est fondu dans la voyelle suivante. Ex. : Caténa, vfr. *chaeine*, *chaine*; cathédra, vfr. *chaiere*, *chaire*; *bataculáre, vfr. *baaillier*, *bailler*; germ. *wadanjáre, vfr. *guaaignier*, *gagner*; *agústu, (cl. augustum), vfr. *aoust*, *août* [*u*]; satúllu, vfr. *saoul*, *soûl*; *adoculáre, vfr. *aouillier*, *ouiller*.

Remarque I. — L'absorption de l'*a* en hiatus a eu lieu vers la même époque que celle de l'*e* (cf. § 96).

Remarque II. — Dans *bayer* pour vfr. *baer* (= *batare), la production d'un *y* transitoire a empêché l'absorption de *a* (cf. *bée*, et *béant* qui est à moitié savant). Dans *déblayer* [*dębleye*] pour vfr. *desblaer* (= *dis-bladare), il y a eu production d'un *y* mais qui s'est combiné avec la voyelle initiale. Cf. la forme *emblaver* pour vfr. *emblaer* (= *im-bladare), où l'hiatus a été résolu par un *v* transitoire. — Les mots *fléau*, *préau*, semblent aussi provenir des formes plus anciennes *flaiaus* (= *flagellus), *praiaus* (= *pratellus), de même que *aimant* remonte à *aëmant (= adamante).

3° Après s'être conservé sous forme de *a* en hiatus pendant la période ancienne du français, il s'est

combiné avec un *i* primitivement accentué pour aboutir à *ę* long, écrit *ai*. Ex. : *Fagina, vfr. *faïne, faine;* vagina, vfr. *guaïne, gaine*; germ. *hatina, vfr. *haïne, haine;* *traditor, vfr. *traïtre, traître*; *traginat, vfr. *traïne, traine;* radice, vfr. *raïz, rai[fort]*.

Historique. — En ancien français les mots comme *guaïne, haïne*, étaient de trois syllabes et rimaient avec *saisine, corine*, etc. Pendant la période moyenne de la langue, l'accent, qui dans *a* + *i* était d'abord sur *i*, s'est peu à peu transporté sur l'*a*, et l'*i* prenant alors la valeur d'un *y* s'est combiné avec lui (§ 38). Au XVIe siècle, on hésitait encore sur la prononciation de quelques-uns de ces mots.

Remarque I. — L'hiatus s'est conservé dans *naïf* (= natīvu). Il n'a pas été résolu non plus dans *haïr*, pour garder intacte la flexion (cf. les formes *trahir, envahir, ébahir*, où il est noté par un *h* purement orthographique).

Remarque II. — Le mot *magistru*, par un intermédiaire **maiestre*, a abouti de bonne heure au vfr. *maistre* [*męstre*], d'où le fr. mod. *maître*. Dans le mot *pays* [*pęyī*], vfr. *païs* (= *pagē(n)se), l'*i* de la syllabe accentuée est resté, mais en dégageant un *y* qui s'est combiné avec l'*a* initial (cf. *paysan*, qui se prononce *pęyzā* ou *pęzā*).

Remarque III. — Dans les anciennes formes *traïn* (= *tragīme), *saïn* (= *sagīme) et *guaïn* (subst. verbal de *guaaignier*), la diphtongue *ay* (provenant de *a* + *i* après déplacement de l'accent) s'est combinée avec une nasale finale et aboutit à *ē*, écrit *ain* (fr. mod. *train, sain[doux], gain*). Cf. § 43, hist.

Remarque IV. — On peut rapprocher de ces faits ce qui s'est passé dans *paon* (= pavōne), *flan*, vfr. *flaon* (= germ. *fladōne), et aussi *faon* pour *feon* (= *fētōne) : dans ces mots prononcés aujourd'hui *pā*, *flā*, *fā* (cf. l'orthographe *flan*), le groupe *a* + *ō* a abouti par synérèse à *ā*. On prononce *tō* ou *tā* le mot *taon* (= *tabōne, cl. tabanum).

E initial.

(*ĕ*, *ē* ET *ĭ* EN LATIN CLASSIQUE).

§ 92. L'*e* de la syllabe initiale, lorsqu'il était libre, s'est affaibli en *e* sourd en français. Ex. : Fĕnéstra, *fenêtre;* vĕníre, *ventr*; lĕváre, *lever;* *fĕnúculu, *fenouil*; dĕbére, *devoir;* pē(n)sáre, *peser*; mĭnútu, *menu;* mĭnáre, *mener;* pĭláre, *peler*.

Remarque I. — L'affaiblissement en *e* est ancien. Les mots d'origine populaire où l'on prononce aujourd'hui *é* à l'initiale (*férir*, *périr*, *péril*, *désir*, etc.) ont subi une influence savante.

Remarque II. — Dans quelques mots l'*e* s'est changé en *ü* devant une consonne labiale. C'est ainsi qu'on a : *buvant*, vfr. *bevant* (= bĭbente); *fumier*, vfr. *femier* (= *fĭmariu) ; *jumeaux*, vfr. *gemeaus* (= gĕmellos). Cf. *provende* (= praebenda). — La forme de *timon* (= *tĭmone, cl. tēmonem) remonte à un changement ancien dans le latin vulgaire de la Gaule (cf. *ivoire* = ĕboreu).

§ 93. L'*e* de la syllabe initiale, lorsqu'il était entravé, est devenu *e* en français (cf. § 55). Ex. : Pĕr-

dénte, *perdant*; mĕrcéde, *merci*; ĕrráre, *errer*; vĕstíre, *vêtir*; vĭrtúte, *vertu*; fĭrmáre, *fermer*; cĭrcáre, *chercher*; *pĭscáre, *pêcher*.

Remarque I. — Il y a hésitation à l'initiale, entre la prononciation par *ę* ou *ę*, dans quelques mots comme *message* (= *mĭssaticu), *léger* (= *lĕviariu), *sécher* (= sĭccare); le mot *péché* (= pĕccatu) a un *ę*. Dans *semaine* (= sĕptimana) et *selier* (= sĕxtariu), un *ę* entravé s'est affaibli en *e*.

Remarque II. — Par combinaison avec un *l* vocalisé (cf. § 56), l'*ę* de **fĭl(i)caria* aboutit à *œ* dans le vfr. *feugiere*, dont *fougère* est sans doute un doublet dialectal.

Remarque III. — Devant une nasale+consonne, l'*ę* initial par combinaison est devenu *ã*, écrit *en*, *em*, *an* (d'après le processus indiqué § 61). Ex.: Tĕntare, *tenter*; *tĕmpesta, *tempête*; *trĕm(u)lare, *trembler*; ĭnflare, *enfler*; sĭngulare, *sanglier*; sĭm(u)lare, *sembler*; vĭndicare, *venger*. — Le mot *pinceau* remonte à une forme vulgaire ancienne **pĭnicellus* (cl. pĕnicillum); dans le latin de la Gaule *scĭntilla* était passé à **stĭncilla*, d'où le vfr. *estencele* devenu *étincelle* par réaction étymologique. *Tiendrai*, *viendrai* sont des futurs analogiques qui ont supplanté au xve siècle les formes régulières *tendrai* (= tĕnere-habeo), *vendrai* (= vĕnire-habeo).

§ 94. Dans la syllabe initiale, un *ę* libre ou entravé est assez fréquemment devenu *a* en français, surtout devant les consonnes liquides. Ex.: *Bĭláncea, *balance*; *zēlósu, *jaloux*; *fĕróticu, *farouche*; hĭrúndine, *aronde*; *trĭpáliu, *travail*; *trĭmáculu, *tramail*; *fĕnáre, *faner*; *glĕnáre, *glaner*; pĭgrítia, *paresse*; sĭlváticu, vfr. *salvage*, *sauvage*; dĕlphínu, vfr. *dalfin*, *dauphin*; ĕl(ee)mósyna, vfr. *almosne*,

aumône; mĕrcátu, *marché*; *pĕrcaminu, *parchemin*; pĕrvenire, *parvenir*.

Historique. — Cette tendance de *e* à devenir *a* s'est manifestée de bonne heure: un type comme **almosina* (cl. eleemosyna, gr. ἐλεημοσύνη) remonte au latin vulgaire. Au nord de la Gaule tout spécialement, on relève fréquemment des formes *marcatus*, *salvaticus*, *dalphinus*, *arundo*, dans des textes latins de l'époque mérovingienne. On pourrait du reste supposer que dans certains cas (**balancea*, **trapaliu*, **tramaculu*, **salvaticu*, **marcatu*) le changement s'est opéré à l'initiale par assimilation avec l'*a* de la syllabe accentuée. D'autres formes (*paresse*, *jaloux*, *farouche*, *glaner*) semblent être plus récentes, et sont purement françaises : au XVIIe siècle on hésitait encore entre *fener* et *faner* ; en 1694 l'Académie donne seulement *cercelle* (= *cercedula) et non *sarcelle*. Enfin le vfr. *merquier* et *herseler* sont devenus respectivement *marquer* et *harceler*. — C'est par suite de son emploi comme préfixe (dans *pĕrvenire*, *pĕrcurrere*, etc.) que *pĕr* est devenu en fr. *par*.

§ 95. L'*e* initial, suivi d'un yod qui peut se combiner avec lui, aboutit en français comme sous l'accent à *wa*, écrit *oi* (cf. §§ 54, 57). Ex.: Mĕssióne, *moisson*; mĕdiánu, *moyen*; mĕdietáte, *moitié*; nĕcáre, *noyer*; vĕctúra, *voiture*; tēctúra, *toiture*; rēgále, *royal*; *pĭscióne, *poisson*; lĭcére, *loisir*.

Remarque I. — Les mots *pietate*, *quietare* (où le *yod* s'est dégagé dans des conditions spéciales, cf. § 41) sont passés par des intermédiaires **pĭytate*, **quĭytare*, pour aboutir au fr. *pitié*, *quitter*. Cf. aussi la forme **mĕdietatariu* devenue *métayer* (pour **moitayer*).

Remarque II. — Un *ę* initial est devenu *i* derrière une gutturale dans *ciment* (= caementu); devant une gutturale dans *ici* = ĕcce-hic (cf. les formes archaïques comme *icel*, *icest*, etc.). Quant au vieux verbe *issir* (ĕxire), d'où *issu*, *issue*, il était régulièrement à l'origine *eissir*, *oissir*, mais a subi de bonne heure l'action des formes à radical accentué (*ist* = ĕxit). On a eu de même des formes *nier*, *prier*, *scier*, *priser* (vfr. *noier* = nĕgare, *proier* = *prĕcare, *soier* = sĕcare, *proisier* = prĕtiare) sous l'influence analogique de *nie* (= nĕgat, § 49), etc. Dans *lier* (vfr. *loier* = lĭgare ; cf. *lien*), et *plier* (doublet de *ployer* = plĭcare) il y a eu également influence des formes *lie*, *plie*, qui elles-mêmes ne remontent pas directement au latin (§ 57, III).

Remarque III. — Lorsque l'*ę* initial est devant *l* ou *n* mouillés par un *yod*, *l* ou *ñ* (écrits *ill*, *ign*) forment entrave, et l'*ę* se trouvant dans les conditions du § 93 prend un son ouvert. Ex.: *a*) Mĕliore, *meilleur* ; vĭg(i)lare, *veiller*. — *b*) Sĕniore, *seigneur* ; pĕc(ti)nare, *peigner* ; dĭgnare, vfr. *deignier*, *daigner* ; fĭngente, *feignant*. Le mot *rognon* (= *rĕnione), qui est contraire à la règle, semble une forme dialectale venue de l'Est. — Dans le cas où le *n* primitivement mouillé est lui-même suivi d'une autre consonne, on aboutit par combinaison au son nasal *ẽ* (écrit *ein*, cf. § 62, 2°). Ex.: Cĭnctura, *ceinture* ; *pĭnctura, *peinture*.

§ 96. Lorsqu'il s'est trouvé par la chute d'une consonne latine en hiatus devant diverses voyelles, l'*ę* initial, après s'être conservé (prononcé *e* d'après le § 92) dans l'ancienne période de la langue, a fini par s'effacer complètement en français. Ex. : *Mĕtállea, vfr. *mëaille*, *maille* ; *sĕtáciu, vfr. *sëaz*, *sas* ; *aetáticu, vfr. *ëage*, *âge*, *mĕt-ipsimu, vfr. *mëesme*,

même; *vīdisti (cl. vīdisti), vfr. *veïs*, *vis*; vīdére, vfr. *vëoir*, *voir*; *pēdúculu, vfr. *pëouil*, *pou*; sēcúru, vfr. *sëur*, *sûr*; *rēfúsat, vfr. *rëuse*, *ruse*; *dēbútu, vfr. *dëu*, *dû*; *vīdútu, vfr. *vëu*, *vu*; *crēdútu, vfr. *crëu*, *cru*.

Historique. — Dès le début du XIVe siècle, il s'est manifesté dans le nord de la France une tendance à l'effacement de l'*e* sourd en hiatus (qu'il provînt de *a* ou de *ę* atones ; cf. la réduction des terminaisons *-ëure*, *-ëeur*, *-eïs*, § 17, *b*, 1°). Cependant les poésies de Froissard, écrites dans la seconde moitié du siècle, offrent d'ordinaire la conservation de l'hiatus : la forme *sëoir* par exemple y est constante, *voir* pour *vëoir* n'y apparaît qu'une fois sur dix, et *sûr* pour *sëur* une fois sur vingt, etc. Au XVe siècle, au contraire, l'hésitation a cessé : l'*e* sourd s'efface à ce moment-là devant toutes les voyelles (et généralement aussi l'*a* et l'*o* placés dans les mêmes conditions, §§ 91, 2° et 102).

Remarque I. — Dans *seoir* (= sēdēre), l'*e* a été arbitrairement conservé par l'orthographe. Dans *reine* [*rẹn*] pour le vfr. *reïne*, *roïne*, *roine* (= rēgīna), il y a eu de bonne heure fusion de l'*e* avec *i* accentué, et plus tard réaction orthographique; cf. ce qui s'est passé pour l'*a* initial, § 91, 3°.

Remarque II. — La conjugaison offrait autrefois des formes *crëons*, *vëons*, *crëez*, *vëez*, etc., qui ont été vers le XVe siècle remplacées analogiquement par *croyons*, *voyons*, *croyez*, *voyez*. Le vfr. *jaiant* (= gīgante) est devenu *géant*. Quant à *séant*, *séance*, *créance*, *néant*, *péage* (= *pēdaticu), l'initiale s'y est conservée sous forme de *ę* par des influences savantes ; *féal* est une vieille forme reprise par les archaïsants.

Remarque III. — Un *e* devant voyelle a encore persisté tout en passant à *i* dans *pion* pour **pëon* (= pědone), et aussi dans *lion* (= lëone) si cette forme est populaire. Dans *pivoine* pour **pëoine* (= paeonia) la voyelle initiale a passé à *i*, mais l'hiatus a été résolu par la production d'un *v* transitoire. Quant à *liesse*, pour vfr. *lëece*, il semble dû à l'influence de l'ancien adjectif *lie* (= laetu).

I initial.

(*ī* EN LATIN CLASSIQUE).

§ 97. L'*i* initial, libre ou entravé, reste ordinairement intact en français. Ex. : *a*) Fīláre, *filer;* rīpária, *rivière;* hībérnu, *hiver;* vīvénte, *vivant*; lib(e)ráre, *livrer*. — *b*) *Villánu, *vilain;* cīv(i)táte, *cité*.

Remarque I. — L'*i* suivi de *l* + consonne a absorbé ce *l* vocalisé (*fīl(i)cella, *ficelle*). L'*i* suivi d'un *yod* a absorbé ce *yod* (tītione, *tison;* dīcere-habeo, *dirai*); cf. § 64.

Remarque II. — Suivi de nasale + consonne, l'*i* initial par combinaison est devenu *ẽ*, écrit *in* (d'après le processus indiqué § 65). Ex. : Līnteolu, *linceul*; *cīnquanta, *cinquante;* prīm(u)-tempus, *printemps*.

Remarque III. — Entre *f* et une autre labiale *i* est passé à *ü* dans *affubler* (= *ad-fībulare).

§ 98. L'*i* initial, suivi d'un autre *i* dans la syllabe accentuée, aboutit à *e* en français (après être passé à *e* par dissimilation en latin vulgaire, cf. § 92). Ex. :

Dīvisa, *devise;* dīvínu, *devin;* fīníre, vfr. *fenir, finir;* *vītícula, vfr. *veille, v[r]ille;* *mīsisti, vfr. *mesis, mis*.

Remarque I. — Le mot *vicinu*, passant de même par **vęcinu*, aboutit à *veisin, voisin* (cf. § 95). L'adjectif *petit* semble remonter à un type d'origine celtique **pittittu* ou **pĕttittu*.

Remarque II. — On peut noter encore un affaiblissement ancien devant un *i* non accentué dans *merveille* (= *meribilia, cl. mīrabilia). Le mot *prīmariu* est devenu en fr. *premier*.

O initial.

(*ŏ*, *ō* ET *ŭ* EN LATIN CLASSIQUE).

§ 99. L'*ǫ* initial, libre ou entravé, est devenu en français *u* (écrit *ou*). Ex. : *a*) Cŏróna, *couronne;* *mŏríre, *mourir;* *vŏlére, *vouloir;* mŏvére, *mouvoir*; jŏcáre, *jouer;* nōdáre, *nouer*; sōláciu, *soulas;* sŭbínde, *souvent;* cŭbáre, *couver*; nŭtríre, *nourrir*. — *b*) Tŏrméntu, *tourment;* pŏrcéllus, *pourceau;* *fŏrmíce (cl. fŏrmīca), vfr. *fourmis, fourmi;* *fŏr(is)-viáre, *fourvoyer;* *cōrté(n)se, *courtois;* tōrnáre, *tourner;* sŭbvenire, *souvenir;* *pŭllánu, *poulain*; dŭb(i)táre, *douter*.

Historique. — L'*ǫ* de la syllabe initiale est passé à *u* (*ou*) pendant le XIIIe siècle, à la même époque que *ǫ* accentué entravé (§ 73). Comme l'ancien *ǫ* initial entravé offre encore généralement ce son dans nos formes françaises (*porter* = pŏrtare, *dormir* = dŏrmire, *mortel* = mŏrtale, *corbeille* = cŏrbicula, etc.), on a supposé qu'il n'était point passé à *ǫ* dans le latin vulgaire de la Gaule. Le fait est cependant douteux (cf. les formes méridionales *pourta*, *dourmi*, et les mots fr. *tourment*, *pourceau*, etc). On peut, dans la plupart des cas, expliquer l'*ǫ* du français en invoquant des influences analogiques : pour *porter*, *dormir*, celle des formes accentuées sur le radical *porte*, *dort* ; pour *mortel*, celle de *mort* ; pour le vfr. *ostel*, celle de *oste*, etc. Quoi qu'il en soit, cet *ǫ* conservé ou rétabli est devenu *ǫ* dans la langue moderne devant un *s* qui s'efface : vfr. *ostel*, *hôtel* [*ǫtęl*] ; vfr. *costé*, *côté* [*kǫtę*]. On dit cependant *coteau* [*kǫtǫ*] par dissimilation.

Remarque I. — L'initiale de *soleil* (= *sōliculu) et celle de *rosée* (= *rōsata) ne sont pas normales et ont subi quelque influence savante : au XVIe siècle, les poètes de la Pléiade employaient volontiers *souleil*, *rousée*. Le mot **ŭrtica* n'aurait pas dû aboutir non plus à *ortie*. *Colombe* (vfr. *coulon* = cŏlumbu), *colonne*, et autres sont savants. Quant à *pleuvoir* (vfr. *plouvoir* = *plŏvēre) et *pleurer* (vfr. *plourer* = plŏrare), ils ont subi l'action des formes accentuées sur le radical ; *fleurir* (vfr. *flourir* = *flōrīre) a été refait sur *fleur*.

Remarque II. — L'*ǫ* initial peut aboutir également à *u* (*ou*) en se combinant avec un *l* vocalisé devant consonne (cf. § 74). **Ex.** : Cŭlpabile, *coupable* ; *cŏlpare, *couper* ; sŏl(i)dare, *souder*. — Le vfr. *mounier* (= mŏl(i)nariu), conservé comme nom propre, est devenu *meunier*.

Remarque III. — Par suite d'une influence dissimilante, l'*ǫ* initial s'est parfois affaibli en *e* devant une

syllabe accentuée contenant un autre *o*. Ex. : *Cŏnŭcula, *quenouille* ; *sŭbmonĕre, *semondre* ; sŭccŭrrit, *secourt* ; *sŭbdiūrnat, vfr. *sejorne, séjourne* ; *sŭb-longu, *selon* ; germ. *sporōne, *éperon*. Cf. aussi les formes de l'ancien français comme *querone* (= cŏrōna), *seror* (= sŏrōre), *enor* (= hŏnōre), etc.

§ 100. L'*o* initial, suivi d'un *yod* qui peut se combiner avec lui, aboutit en français à *wa*, écrit *oi* (comme sous l'accent, § 75). Ex. : Pōtióne, *poison* ; tŏ(n)sióne, *toison* ; ōtiósu, *oiseux* ; fŏcáriu, *foyer* ; lŏcáriu, *loyer*.

Remarque I. — Les mots *cŏctione* et **cŏcina* (cl. cŏquina) sont devenus en fr. *cuisson*, *cuisine* (au lieu de **cousson*, **coisine*) sous l'influence du verbe *cuire* (= cŏquere, § 69). La forme *coussin* est une altération du vfr. *coissin* = **cŏxinu*). — Quant à *usine*, pour *uisine* (= **ŏficīna*) avec une initiale influencée de bonne heure par *user*, c'est un mot dialectal et venu du Nord-Est vers la fin du XVIIIe siècle.

Remarque II. — L'*o* initial, devant *l* mouillé par un *yod* qui forme entrave, passe à *u*, écrit *ou*, d'après la règle générale (et comme sous l'accent, § 76). Ex. : **Mŏlliare*, *mouiller* ; de-spŏliare, *dépouiller*. — La forme *cuiller* [*küiyer*] a remplacé le vfr. *coillier* (= cŏchleare).

§ 101. L'*o* initial suivi d'une nasale : 1° s'il est libre, devient ouvert de fermé qu'il était ; 2° aboutit à *ō* (écrit *on*, *om*), s'il y a entrave. Ex. : *a*) **Vŏmíre*, *vomir* ; sŏnáre, *sonner* ; dōnáre, *donner* ; rōmánu, *romain*. — *b*) Fōntána, *fontaine* ; bŏn(i)táte, *bonté* ; dŏm(i)táre, *dompter* ; cŭm(u)láre, *combler*.

Historique. — Dans la première série de mots, l'*o* s'était nasalisé au moyen âge (*dōner*, *sōner*) : en se dénasalisant à l'époque moderne, il a pris la valeur de *ǫ* : sur ce cas et celui des mots de la seconde série, cf. les faits exposés au § 77.

Remarque I. — Le verbe *emprunter* remonte à la forme vulgaire **imprūmutare* (= *in-prōmūtuare) où *u* avait remplacé *o* par assimilation. Le verbe *trancher* (vfr. *trenchier*) remonte à une forme vulgaire **trĭncare* (cl. trūncare), dont l'initiale a été due en Gaule à l'action analogique d'un mot germanique (all. mod. *trennen*). — En ancien français, plusieurs mots offraient à l'initiale un passage de *on* à *an* : la langue moderne a conservé *danger* (pour **dongier* = *dŏmniariu; cf. *dame*, § 77, 1).

Remarque II. — L'*ǫ* initial, devant *ñ* (n+y) suivi d'une voyelle, est en français moderne un *ǫ* comme devant les nasales simples. Ex. : Cūnĕata, *cognée* (cf. aussi *rogner*, § 102). On a cependant le son *wa* dans *soigner* (= germ. *sŏnĭare), et dans les dérivés de *poing* comme *poignée*, *poignard*.

§ 102. Lorsqu'il s'est trouvé en hiatus devant *o*, *a*, par la chute d'une consonne latine, l'*ǫ* initial, après s'être conservé dans l'ancienne période de la langue, a fini par s'effacer complètement en français. Ex.: Cŏtóneu, vfr. *cooing*, *coing*; rŭtábulu, vfr. *roable*; *râble*; rŏtúndu, vfr. *roont*, *rond*; * rŏtundiáre, vfr. *rooignier*, *rogner*.

Remarque I. — L'absorption de *o* par la voyelle suivante a eu lieu dans la période du moyen français (cf. § 96, hist.). Cet *o* s'affaiblissait en *e* dans le vfr. *rëont* (fréquent à côté

de *roont*, et qui remonte peut-être jusqu'à un lat. vulg. **relundu*).

Remarque II. — Dans le vfr. *boel* (= bŏtellu) et *joel* (= *jŏcale), devenus *bòyau*, *joyau* (prononcés *bwayǫ*, *jwayǫ*), il y a eu résolution de l'hiatus par production d'un *y*, peut-être sous l'influence du suffixe *-iau* (pour *-eau*, § 48, II). Dans le verbe *pooir* (= *pŏtēre), devenu *pouvoir* vers le XVe siècle, l'hiatus a disparu par production d'un *v* transitoire (dû probablement à l'influence de *avoir*, *devoir*).

U initial.

(*ŭ* EN LATIN CLASSIQUE).

§ 103. L'*u* latin initial (après être passé à *ü* comme sous l'accent, § 79) :

1° S'il est libre ou entravé, reste intact en français. Ex. : *a*) Mūrália, *muraille;* *ūsáre, *user;* dūráre, *durer;* tūtáre, *tuer;* fūmáre, *fumer;* jūméntu, *jument.* — *b*) Lūm(i)nária, *lumière;* *sūctiáre, *sucer;* jūd(i)cáre, *juger.*

Remarque I. — Devant la nasale labiale, *u* était passé à *ǫ* dans *frŭmentu* (cl. frūmentum), d'où le fr. *froment.* — Suivi d'une nasale + consonne, l'*u* initial est devenu *ǣ*, écrit *un* (comme sous l'accent, § 82, 2°). Ex. : Lūn(ae)-die, *lundi*; *im-prūm(u)tare, *emprunter.*

Remarque II. — Un affaiblissement de *u* en *e*, entre un *j* latin et une nasale libre, s'observe dans *genièvre*, vfr. *genoivre* (= jūniperu), et dans *génisse*, vfr. *genice* (= *jūnicia, cl. jūnicem).

2° S'il est suivi d'un *yod* qui peut se combiner avec lui, il aboutit en français à *w̄i*, écrit *ui* (comme sous l'accent, § 81). Ex. : Lūcénte, *luisant;* con-dūcénte, *conduisant*. (Cf. *acūtiáre, *aiguiser*.)

Remarque I. — Les mots *mūcere, fūsionem* (sous l'influence respective de *mŭccus* et de *fŭndere*) étaient devenus en lat. vulg. **mŭcere*, **fŭsione*, d'où le fr. *moisir, foison*. Le fr. *oignon* remonte de même à **ŭnione* (cl. ūnionem). Cf. § 100.

Remarque II. — Le verbe *ex-sūcare*, par l'effacement de la gutturale (cf. § 123, 2°), était en vfr. *essuer*, devenu *essuyer* par production d'un *y* transitoire. Le même phénomène a peut-être eu lieu dans *tuyau*, pour le vfr. *tuel* (cf. toutefois § 102, II).

Diphtongue AU initiale.

§ 104. La diphtongue latine *au* s'est comportée à l'initiale comme sous l'accent (cf. §§ 83, 84, 85) :

1° En français *au* devient *ǫ* et garde ce son ouvert devant une consonne, quelle que soit l'orthographe moderne (sauf devant *s* où il passe à *ǫ*, cf. § 67, rem.). Ex. : *a*) Aurícula, *oreille;* *tauréllus, vfr. *toreaus, taureau;* *laurário, vfr. *lorier, laurier*. — *b*) *Ausáre, *oser;* pausáre, *poser;* germ. *rauséllus, *roseau;* *austrúcia (cl. avis-strūthio), vfr. *ostruce, autruche*. Cf. la forme dialectale *outarde*, vfr. *ostarde* (= *austárda, cl. avis-tarda).

2° L'ǫ provenant de *au*, lorsqu'il s'est trouvé en hiatus devant une voyelle, est passé à *u* écrit *ou*. Ex. : Laudáre, vfr. *loer*, *louer*; audíre, vfr. *oïr*, *ouïr*; *gaudíre (cl. gaudēre), vfr. *joïr*, *jouir*. Cf. aussi la particule atone *aut* devenue *o*, *ou*.

3° Par combinaison de l'ǫ provenant de *au* avec un *yod*, on a obtenu *ioa*, écrit *oi*. Ex. : *Aucéllus (cl. avicella), *oiseau*; *clausióne, *cloison*. Cf. aussi le verbe *choisir* = germ. kausjan.

Remarque. — Les mots *augŭstum*, *augŭrium*, s'étaient dès l'époque du latin vulgaire réduits par dissimilation à **agŭstu* (d'où le fr. *août*) et à **agūriu*, **agūru* (d'où le vfr. *ëur*, *heur*). Dans le verbe *auscŭltare* également réduit à **ascŭltare*, l'initiale s'est confondue avec le préfixe *es-* (pour *ex-*, § 136, I), d'où le vfr. *escouter*, *écouter*.

DEUXIÈME PARTIE

CONSONNES

CHAPITRE I. — *LES CONSONNES LATINES. LOIS GÉNÉRALES DE LEURS TRANSFORMATIONS.*

---

§ 105. Les consonnes latines étaient figurées graphiquement par dix-neuf signes qui se présentent dans l'ordre alphabétique suivant : *b*, *c*, *d*, *f*, *g*, *h*, *j* (*i*), *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *q*, *r*, *s*, *t*, *v* (*u*), *x*, *z*.

Si nous éliminons provisoirement *h* (qui est une aspirée laryngienne d'une nature spéciale, cf. § 111); *k* (qui est un signe graphique emprunté au grec et équivalant à *c*); *q* (qui est lui aussi un équivalent de *c*); *x* (qui est une consonne double équivalant à *c*+*s*), et enfin *z* (qui est le signe d'un son composé emprunté au grec), il nous restera les quatorze consonnes *b*, *c*, *d*, *f*, *g*, *j*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *s*, *t*, *v*, auxquelles

il faut en joindre une quinzième, *w* (représentée par *u*, notamment après *q*, *g*).

§ 106. La classification de ces quinze consonnes latines peut se faire à deux points de vue différents, suivant les principes qui ont été exposés plus haut dans la seconde partie de l'*Introduction* (voir les paragraphes 17-23) :

a) D'après les organes qui servent à les articuler et d'après leur localisation dans la cavité buccale, elles doivent d'abord être réparties en trois familles principales :

1° Les *gutturales* (vélaires, palatales), qui sont *c*, *g*, *j* (*y*) ;

2° Les *dentales*, qui sont *t*, *d*, *s*, *r*, *l*, *n* ;

3° Les *labiales* (labiodentales, bilabiales), qui sont *p*, *b*, *f*, *v*, *w*, *m*.

b) D'après le mécanisme de leur formation, elles se divisent d'autre part en *explosives*, *fricatives*, *vibrantes* et *nasales*. Les explosives et les fricatives peuvent être soit des sourdes (*c*, *t*, *p*, *s*, *f*), soit des sonores (*g*, *d*, *b*, *v*).

Le tableau suivant tient compte de cette double classification et des diverses subdivisions qu'elle comporte :

	GUTTURALES		DENTALES	LABIALES	
	VÉLAIRES	PALATALES		LABIO-DENTALES	BILA-BIALES
Explosives	*c* *g*		*t* *d*		*p* *b*
Fricatives		*y*	*s*	*f* *v*	*w*
Vibrantes			*r* *l*		
Nasales			*n*		*m*

Remarque I. — Le *r* latin était en réalité un R, c'est-à-dire un son fortement roulé et différent de notre *r* français actuel (cf. § 176, et le tableau général des consonnes dans l'*Introduction*, p. XXIV). Le *v* latin était à l'origine une fricative bilabiale, qui n'est devenue labiodentale que plus tard.

Remarque II. — Le latin possédait encore deux variétés des sons *n* et *l*, qui n'ont pas été notées dans le précédent tableau : un *n* guttural (ŋ), celui qui s'entendait dans *ancora, plangere*; un *l* vélaire (λ), celui de *alba, pulmone*. Sur ce dernier son, cf. § 188.

Remarque III. — Si nous comparons les consonnes latines avec celles du français moderne, nous constatons d'abord que le français possède les quinze sons du latin (*r* pour R ; *y* dans *yeux* ; *w* dans *oui*, etc.). Le français a de plus six nouveaux sons : une fricative dentale sonore *z* (dans *maison*); deux fricatives prépalatales *š* et *j* (dans *chambre*, *jambe*); une fricative bilabiale *ẅ* (dans *puits*); enfin une nasale et une vibrante palatales, dites *n* et *l* mouillés, *ñ* et *l* (dans *vigne*, *fille*). Toutefois, ce dernier son tend à disparaître et s'est réduit à *y* dans la prononciation générale (cf. § 190).

§ 107. Les consonnes latines, dans le passage du mot au français, restent intactes ou se modifient. Les modifications dont elles sont susceptibles peuvent se ramener à deux chefs principaux, l'*affaiblissement* et l'*assimilation*.

a) L'affaiblissement se présente lui-même sous différents aspects : 1° *affaiblissement* proprement dit, qui a lieu d'ordinaire entre consonnes de la même famille, notamment par le passage d'une explosive à la fricative (*p* et *b* devenus *v* dans *rive* = ripa, *avoir* = habere); 2° *résolution vocalique* de la consonne, par exemple de *c* en *i*, ou de *l* en *u* (dans *lait* = lacte, *aube* = alba); 3° enfin affaiblissement complet, c'est-à-dire *effacement ou chute* de la consonne (*t* a disparu dans *naïf* = nativu, *mari* = maritu).

b) L'assimilation est un changement qu'éprouvent les consonnes sous l'influence directe des sons avoi-

sinants. D'après les principes précédemment exposés (voir *Introduction*, II, 29), elle est *partielle* (dans *sache* = sapïam) ou *totale* (dans *nourrir* = nutrire); de plus, elle est *progressive* ou *régressive*. Le phénomène inverse de l'assimilation est la *dissimilation*.

Qu'il y ait affaiblissement ou assimilation, les changements des consonnes latines se sont en général opérés d'une façon graduelle et par des étapes transitoires (voir *Introduction*, II, 25 *b*). Ainsi le *p* de *ripa* est devenu *b* avant d'aboutir à *v* (forme intermédiaire **riba*); le *t* de *nativu* était devenu *d* avant de s'effacer (forme intermédiaire **nadivu*). De même le *t* de *nutrire* s'est affaibli en *d* avant de passer à *r* par assimilation (forme intermédiaire **nodrire*). Sur la corrélation qui se manifeste entre ces divers phénomènes, voir *Introduction*, II, 25 *c*.

§ 108. Les consonnes latines doivent être considérées d'après la place qu'elles occupent dans le mot, où elles sont soit *initiales*, soit *intérieures*, soit *finales* (ainsi *t* dans *terra*, *vita*, *venit*). De plus, les consonnes intérieures peuvent être situées : 1° derrière une autre consonne (*t* dans *porta*); 2° entre deux voyelles (*t* dans *vita*); 3° devant une autre consonne (*t* dans *patre*, *astru*).

§ 109. Le traitement qu'ont subi les consonnes latines, pour passer en français, dépend essentiellement de leur position dans le mot. On peut, avant d'entrer dans le détail, poser à cet égard quelques principes généraux :

1° Les consonnes *initiales* restent intactes (sauf les gutturales, qui se modifient devant certaines voyelles).

2° Les consonnes *intérieures* placées *derrière une autre consonne* se comportent comme les initiales (le *t* de *por-ta* est dans une situation analogue à celui de *terra*).

3° Les consonnes *intérieures* placées *entre deux voyelles* subissent un affaiblissement qui est de divers degrés suivant la famille à laquelle elles appartiennent, et leur traitement peut être à certains égards considéré comme le trait caractéristique de cette famille.

4° Les consonnes *intérieures* placées *devant une autre consonne* ne persistent que si les groupes sont faciles à prononcer, ou protégés eux-mêmes par une consonne précédente; autrement elles subissent soit un affaiblissement, soit une assimilation.

5° Les consonnes *finales ou devenues finales*, si elles persistent et se prononcent, sont généralement en français des sourdes.

Remarque I. — Ces principes ne s'appliquent complètement ni aux vibrantes *r*, *l*, ni aux nasales *m*, *n*.

Remarque II. — Les consonnes doubles se comportent en principe comme celles qui constituent d'autres groupes : à l'intérieur du mot elles se sont simplifiées par assimilation d'assez bonne heure en français (sauf *ss* et *rr*, §§ 155, II, et 181); devenues finales, elles se simplifient dans tous les cas.

Remarque III. — Le sort des consonnes, à la finale, a grandement varié en français aux différentes époques de la langue. Leur évolution naturelle y a été contrariée par diverses circonstances, et surtout par la présence d'un *s* de flexion dans les formes du pluriel des noms. Beaucoup de consonnes, qui se prononçaient en ancien français même devant une initiale consonnantique, ne se sont plus prononcées au XVIe siècle que devant une initiale vocalique, ou lorsqu'elles se trouvaient à une pause dans la phrase. La langue moderne, dans ce dernier cas, ne les fait même plus entendre (cependant quelques noms de nombre, *cinq*, *six*, *sept*, *huit*, *neuf*, *dix*, et l'adjectif *tous* offrent une trace de l'ancien état de choses). Sur ces faits, cf. notamment §§ 117, 128, 152, 160, 172, 183, 191.

§ 110. Pour étudier le traitement des consonnes latines, on suivra ici leur classification par familles. On étudiera donc successivement les *gutturales*, les *dentales*, les *labiales*. Il y a toutefois avantage à réserver pour une section spéciale les vibrantes dentales *r*, *l*, la nasale dentale *n* et la nasale labiale *m* : ces consonnes, souvent appelées *liquides*, seront examinées à part dans un dernier chapitre.

A propos de chaque consonne, il faudra tenir compte de l'influence qu'a eue sur son traitement le voisinage d'un *yod* (voir ce qui a été déjà dit sur cette influence, § 26 et suiv.).

Enfin, il convient d'exposer tout de suite le sort de l'aspirée laryngienne *h*, qui a été laissée en dehors des précédentes classifications, et ne figure pas au tableau des consonnes.

H.

§ 111. — Le *h* latin s'étant effacé de bonne heure dans la prononciation, au début des mots, il en résulte que d'ordinaire en français :

1° Il a disparu même dans l'orthographe. Ex.: Habere, *avoir*; Hispania, *Espagne*; hordeu, *orge*; homo, *on*; hoc-illi, *oui*; horridu, *ord*.

2° Il n'a plus qu'une valeur graphique, celle du *h* dit muet, lorsqu'on l'a rétabli. Ex.: Herba, vfr. *erbe*, *herbe*; hora, vfr. *eure*, *heure*; hibernu, vfr. *iver*, *hiver*; heri, vfr. *ier*, *hier*; homine, vfr. *ome*, *homme*; hospitale, vfr. *ostel*, *hôtel*.

Historique. — Le *h* latin avait eu sans doute à l'origine une forte aspiration, mais il l'avait déjà perdue, dans la prononciation populaire, vers la fin de la République : quoique conservé quelque temps encore par la société polie

et le public des écoles, il a disparu dans toutes les langues romanes. Vers le Ve siècle, les Germains réintroduisirent ce son dans le nord de la Gaule, et les mots importés par eux ont encore en français le *h* dit aspiré (*haie* = *haga, *haïr* = *hatire, *hardi* = *harditu, *hache* = *hapja, *haire* = *harja, *haubert* = *halbergu, *honte* = *haunitha, *héron* = *hagirone, *houx* = *hulis, etc.). En réalité, même dans ces mots, *h* n'a été bien sensible que jusque vers la fin du moyen âge : au XVIe siècle, Th. de Bèze dit déjà qu'il ne faut pas le proférer « du fond du gosier » (*non aspere ex imo gutture*), et les grammairiens du XVIIe siècle constatent qu'au début des mots son unique effet est d'empêcher l'élision de la voyelle précédente (cf. l'insertion de *h* destiné à maintenir l'hiatus dans *trahir*, *envahir*, *cahier*, § 91, 3e l). Actuellement, l'aspiration ne se fait plus sentir que dans certaines provinces (en Normandie, en Lorraine), ou accidentellement, surtout au théâtre, dans des phrases comme *quelle honte! je te hais!* La prononciation populaire tend au contraire à supprimer *h* complètement et à établir une liaison dans les cas comme *des* (*h*)*aricots*, *des* (*h*)*ardes*, *c'est* (*h*)*onteux*, etc.

Remarque I. — Un *h* graphique (muet) a été ajouté au début de *hermine* (= armenia), et de *heur* (= augurium), sous l'influence de *heure* = hora (cf. § 91, 1e rem.). Dans les mots *hièble* (= ebulu), *huis* (= *ustiu), *huître* (= ostrea), *huile* (= olea), son addition remonte au moyen âge, et a été amenée par le besoin d'indiquer la valeur vocalique de *i* et *u* dans les groupes *ie*, *ui*. — Les mots savants (*habile*, *humble*, *histoire*, *humanité*, etc.) reproduisent en général la graphie latine et ont *h* muet.

Remarque II. — Un *h* dit aspiré a été conservé dans *herse* (= hirpice), et dans le verbe *hucher* (= *huccare). Il se trouve ajouté : 1e dans *haut* sous une influence germanique (*altu* devient **haltu* par confusion avec *hauh*), dans *hurler* (= ululare) peut-être pour un motif analogue ; 2e dans

huit (= octo) sans doute pour indiquer un *u* vocalique ; 3° enfin pour des raisons incertaines dans *huppe* (= upupa), *hérisson* (= *ericione). — Il faut aussi remarquer que le *h* aspiré se fait sentir dans certains mots savants, *harpie*, *héros* à côté de (*h*)*éroïne*, (*h*)*éroïsme*.

Remarque III. — Dans les groupes latins *ch*, *th*, *ph*, qui étaient savants et destinés à la transcription des mots grecs, *h* était ordinairement tombé dans la prononciation populaire : *ch*, *th* se réduisaient à *c*, *t* (*carta* = charta, *tesauru* = thesaurum); *ph* tantôt se réduisait à *p* (*colapu* = colaphum), tantôt avait le son simple de *f* (*sulfur* = sulphur. cf. § 173).

CHAPITRE II. — *LES GUTTURALES LATINES.*

§ 112. Les *Gutturales* sont représentées en latin par deux explosives, la sourde *c* (*k*) et la sonore *g*, auxquelles il faut joindre l'*i* consonne (*j*, *y*) qui est une fricative palatale. Le *x* est une consonne double, équivalant à *c*+*s* (§ 136); le *q* peut être considéré comme une variante orthographique de *c*, et n'apparaît que suivi d'un élément labial *w* écrit *u* (§ 137).

Le trait caractéristique des gutturales est la faculté qu'elles ont de produire l'élément palatal dont il a déjà souvent été question sous le nom de *yod*. Les gutturales produisent un *yod* non seulement lorsqu'elles se trouvent à l'intérieur du mot entre deux voyelles, mais aussi dans plusieurs autres positions, soit qu'elles se résolvent complètement, soit qu'elles persistent sous une forme quelconque tout en le dégageant.

C, G.

§ 113. Le *c* et le *g* étaient en latin *vélaires*, c'est-à-dire qu'ils avaient le son dur du κ et du γ grecs.

Dans la prononciation classique, on les articulait de la même façon devant toutes les voyelles, dans *Cicero* (kikero), *decem* (dekem), *gemere*, comme dans *caballus*, *corpus*, *gutta*.

Mais il se produisit au cours des siècles certaines divergences dans la prononciation, et le traitement de ces consonnes en français a essentiellement dépendu de la nature des sons qui les suivaient dans le mot latin. Il convient donc, pour embrasser les faits dans leur ensemble, d'adopter ici une quadruple division et d'examiner successivement :

1° *C*, *G* devant *e*, *i*;
2° *C*, *G* devant *a*;
3° *C*, *G* devant *o*, *u*;
4° *C*, *G* devant consonne.

I. — C, G devant E, I.

a) C, G *(+ e, i)* à l'initiale.

§ 114. Le *c* latin, initial devant *e*, *i*, a pris en français le son sifflant de la fricative dentale sourde *s* (mais il continue à s'écrire *c*). Ex. : Centu, *cent* [*sã*]; cervu, *cerf*; cera, *cire*; *celu (cl. caelum), *ciel*; cinere, *cendre*; *cima, *cime*; civitate, *cité*.

Historique. — Cette altération du *c* latin a des origines lointaines : elle s'est produite dans toutes les parties du domaine roman, sauf dans la région centrale de la Sardaigne et dans quelques districts voisins de Trieste sur l'Adriatique. De bonne heure (peut-être déjà sous la République, et certainement à l'époque impériale), le *k* (*c*) articulé devant une voyelle palatale a été lui-même palatalisé, c'est-à-dire rapproché par assimilation régressive de l'endroit où la partie moyenne de la langue s'élève vers le palais mou : nous pouvons désigner ici par *k'* ce *k* palatalisé. Voici, théoriquement, ce qui s'est alors passé : d'abord, l'élément palatal est devenu nettement distinct (*k'e* passe à *kye*); puis, sous cette action, l'explosive changeant elle-même de lieu d'articulation s'est transformée en dentale (*kye* passe à *tye*); enfin le son transitoire s'assimilant à *t* est devenu lingual, mais sous deux formes distinctes quoique voisines l'une de l'autre (*tye* aboutit soit à *tše*, soit à *tse*). C'est le second de ces processus qui s'est généralisé sur tout le territoire de l'ancienne Gaule (sauf au nord-est) : en vieux français les mots *cerf*, *cité*, se prononçaient *tserf*, *tsitę*). Au cours du XIIIe siècle, l'élément dental explosif s'est effacé, et l'on a eu à l'initiale la prononciation conservée depuis (*serf*, *sitę*). — Dans la Picardie et le nord-est, où *tye* avait abouti à *tše*, on prononçait au moyen âge *tšerf* *tšitę*, etc. (cf. la prononciation du *c* italien dans *cèrvo città*, etc.).

Remarque I. — Le vfr. *cengle* (= cingula) a été orthographié phonétiquement *sangle* dans la langue moderne.

Remarque II. — Le vfr. *cerchier* (= circare) est devenu, au XVIe siècle *chercher*, par assimilation de la première syllabe à la seconde. La forme *chiffre*, pour le vfr. *cifre* (bas-latin **cifrum*, d'origine arabe), est due à l'influence du mot italien correspondant ; *chiche*, pour le vfr. *cerre* (= cicer), est une altération obscure.

§ 115. Le *g* latin, initial devant *e*, *i*, a pris en français le son de la fricative prépalatale sonore *j* (mais il continue à s'écrire *g*). Ex.: Gente, *gent* [*jã*]; generu, *gendre*; gelare, *geler*; *ginciva, *gencive*.

Historique. — Ce changement s'explique par une palatalisation du *g*, qui a suivi en partie une marche parallèle à celle du *c* (§ 114). Dans le latin parlé de l'époque impériale, le *g* devant *e* a pris un son fricatif (*ge* passe à *ye*), qui s'est lui-même renforcé d'une articulation dentale (*ye* passe à *dye*). C'est alors que s'est produite une assimilation progressive de l'élément palatal (*dye* passe à *dje*, non pas à **dze* comme *tye* à *tse*; cf. la transformation de *diurnu*, § 148, 3°). Les mots cités plus haut avaient donc en ancien français à l'initiale une articulation complexe (*djãnt*, *djãndre*, etc.), qui s'est réduite à *j* simple au cours du XIIIe siècle, en même temps que *ts* à *s*. Un spécimen curieux de l'ancienne prononciation subsiste dans le mot *budget*, qui est le vfr. *bougete* importé vers la fin du XIe siècle en Angleterre, d'où il nous est revenu à l'époque moderne.

b) C, G (+ *e*, *i*) intérieurs derrière consonne.

§ 116. Le traitement de *c* et *g* (+ e, i) placés dans le mot derrière une consonne a été le même qu'à l'initiale : ils aboutissent respectivement à *s* (écrit *c*, *s*, *ss*) et à *j* (écrit *g*), cf. §§ 114, 115. Ex. : *a*) Mercede, *merci*; porcellus, *pourceau*; celt. *baccinu, *bassin*; rad(i)cina, *racine*; hirp(i)ce, *herse*; rum(i)ce, *ronce*.

— *b*) Argentu, *argent;* *burge(n)se, *bourgeois;* argilla, *argile.*

Remarque I. — Il est à noter que dans les proparoxytons comme *hirpĭce* (herse), *rumĭce* (ronce), etc., le *c* ne s'est trouvé derrière consonne qu'après l'effacement de la pénultième atone, et qu'une finale vocalique a subsisté en français (cf. § 14, 2°). — Dans les noms de nombre comme *onze* = und(e)cim (cf. *douze, treize, quatorze, quinze, seize*), le *c*, au lieu de devenir *s*, s'est adouci en *z* par combinaison avec la dentale sonore qui le précédait.

Remarque II. — Une exception à la règle générale doit être signalée pour *c* derrière *s*, le groupe *sc* (dans *fasce, crescente,* etc.) étant devenu de bonne heure *cs*, par transposition de ses deux éléments (cf. § 136). — Dans des mots germaniques d'introduction relativement tardive, un *k* (*c*) précédé de *s*, au lieu de prendre un son sifflant devant *e, i*, est devenu *ś* (comme *c* + *a*, § 120). Ex. : *Skina, *échine;* *dis-skërran, *déchirer.*

Remarque III. — Lorsque *g* (+ e, i) était précédé d'un *n*, il a servi après sa résolution en *yod* à mouiller ce *n* : plus tard le *ñ* s'est conservé entre voyelles, mais à la finale ou devant une consonne il s'est combiné avec la voyelle précédente (cf. §§ 199, et 200, I). Ex. : Fingente, *feignant;* plangente, *plaignant*; stringit, *étreint*; longe, *loin.* — Le mot *gingiva*, par une dissimilation ancienne du second *g*, était **ginciva*, d'où le fr. *gencive.*

c) C, G (+ *e, i*) intérieurs derrière voyelle.

§ 117. Précédé d'une voyelle, *c* (+ e, i) aboutit en français à *z* (écrit *s*), et il se dégage en avant un *yod*

qui se combine avec la voyelle. Lorsque le son sifflant issu du *c* s'est trouvé devenir final, il s'est effacé dans la prononciation moderne (et a été fréquemment orthographié *x*). Ex. : *a*) Placere, *plaisir;* licere, *loisir;* *racimu (cl. racemum), *raisin;* *vecinu (cl. vicinum), *voisin;* *aucellus, *oiseau.* — *b*) Voce, *voix;* cruce, *croix;* *berbice (cl. vervecem), *brebis;* *perdice, *perdrix.*

Historique. — Le *c* dans cette situation, comme à l'initiale (§ 114), était déjà en latin vulgaire un *k'*, passé ensuite à *ts'* (**plak'ere,* puis **plats'ere*). Vers le VIe siècle, cette consonne complexe est devenue sonore de sourde qu'elle était, comme les autres consonnes entre voyelles : le nouveau son *dz'* était toujours un son mouillé (**pladz'ere*), et, au nord de la Gaule, l'effet de cette palatalisation s'est fait sentir en avant comme en arrière (**playdzyere*, puis **playdzir*, et *plaisir*; cf. le provençal *plazer*). Dans le cas où le *c* était devant une finale qui s'est effacée, on a eu la série : *voce*, **vok'e*, **vots'e*, **vodz'e*, **voyds*, **voyts* (vfr. *voiz*, fr. *voix*).

Remarque I. — Le fr. *fournaise* ne remonte pas à *fornacem*, mais au lat. vulg. **fornatia* (cf. § 147, 2°). Le mot *duc* (ducem) est un mot savant.

Remarque II. — Dans certains mots latins proparoxytons, l'évolution du *c* avait commencé avant l'effacement de *e*, *i* atones : tout en dégageant un *yod* en avant, le *c* y a donc produit un *s*, qui devant consonne a disparu en français moderne par l'effet d'une loi générale (§ 157). Ex. : Gracĭle, vfr. *graisle*, *grêle*; decĭma, vfr. *disme*, *dîme;* *cecĭnu, vfr. *cisne*, *cygne ;* acĭnu, vfr. *aisne*, *aine*. Cf. aussi *plaît*, vfr. *plaist* = placet.

§ 118. Précédé d'une voyelle, *g* (+ e, i) s'est effacé en français, après s'être résolu en un *yod* qui s'est plus ou moins fondu dans les sons environnants. Ex. : Flagellu, vfr. *flaiel*, *fléau ;* *sigellu (cl. sigillum), vfr. *sëel*, *sceau*; nigella, *nielle;* *page(n)se, *pays;* magistru, *maître*; *fagina, vfr. *faïne*, *faine* ; regina, vfr. *reïne*, *reine*; *fugire, *fuir* ; rege, *roi* ; lege, *loi*; magis, *mais*.

Historique. — La résolution de *g* en *y* est ancienne et remonte au latin vulgaire de l'époque impériale. Un mot comme *rege* s'est prononcé de bonne heure **reye* (après effacement de la voyelle finale : *rey*, *rei*, *roi*, cf. § 57, hist.). Dans un mot comme **fagīna* devenant **fayīna*, le *y* s'est naturellement fondu dans l'*i* qui suivait, d'où *faïne* (plus tard *faine*, § 91, 3°).

d) C, G (+ *y*) intérieurs.

§ 119. Il reste enfin à examiner le cas où, à l'intérieur du mot, les explosives vélaires sont placées devant *e*, *i* atones et en hiatus, c'est-à-dire devant un *yod* (§§ 4, III et 27, 2°) :

1° Le *c* suivi d'un *y* passe en français à *s* (écrit *c*, *ss*), qu'il soit précédé d'une consonne ou d'une voyelle, et il ne se dégage point de *yod* en avant (même dans le second cas). Lorsque le *s* issu de *c* (+ *y*) s'est trouvé devenir final, il s'est effacé dans la prononciation moderne. Ex. : *a*) *Arcĭone, *arçon* ; * calcĕa

(cl. calceum), *chausse*; Provincĭa, *Provence*. — *b*) Mac(h)ĭone, *maçon*; senecĭone, *seneçon*; *facĭa (cl. faciem), *face*; *glacĭa (cl. glaciem), *glace*; *minacĭa, *menace*; pellicĭa, *pelisse*. — *c*) Brac(h)ĭu, *bras*; *lacĕu (cl. laqueum), vfr. *laz*, *lacs*; solacĭu, *soulas*.

Historique. — L'altération de *c* devant *y* s'explique comme celle de *c* devant *e*, *i* (§ 114). Dans un mot comme **arcĭone* on avait *ky*, qui derrière une consonne est passé à *ty* pour aboutir à *ts*, réduit finalement à *s*. Lorsque ce groupe *ky* (originel, et non de production tardive comme dans **plakyere* = placere, § 117, hist.) était précédé d'une voyelle, il faut supposer que l'articulation du *k* y avait été renforcée, et qu'un mot comme *facĭa(m)* s'était prononcé de bonne heure **fakkya* : on est passé de là en Gaule à **fattya*, **fattsa*, d'où ensuite **fatse*, et *fasse* par réduction (comparez **plattĕa* qui aboutit à *place*, tandis que *ratĭone* devient *raison*, § 147, 2°). En finale directe, le son *ts* (écrit *z* dans le vfr. *braz*, *solaz*, etc.) s'est d'abord réduit à *s*, puis effacé complètement; cf. §§ 117, 160).

Remarque. — La forme de *oison* (*aucione) a été influencée par *oiseau* (= *aucellus). Le vfr. *faz* (= facĭo) a été remplacé par *fais* qui est analogique : de même *plaz* (= placĕo), *taz* (= tacĕo), par *plais*, *tais*. Les subjonctifs *plaise*, *taise*, ne représentent pas non plus directement *placĕam*, *tacĕam* (cf. *fasse* = facĭam). Enfin le participe *faisant* remonte au lat. vulg. **facente* (cl. facĭentem), cf. § 90, I.

2° Le cas du *g* suivi d'un *yod* est rare en latin. Derrière une consonne, il est devenu en français *j*, écrit *g*, dans *éponge* (= spongĭa). Derrière une

voyelle, il s'est résolu lui-même en un *y* qui s'est fondu avec l'autre élément palatal. Ex. : Exagĭu, *essai*; *sugĭa, *suie*; corrigĭa, *courroie* (par des intermédiaires **corręyya*, **corręye*).

II. — C, G devant A.

a) C, G (+ *a*) à l'initiale.

§ 120. Le *c* initial, placé devant un *a* latin, a pris en français le son de la fricative prépalatale sourde š (écrite *ch*). Ex. : Carru, *char*; caru, *cher*; calidu, *chaud*; capistru, *chevêtre*; causa, *chose*; caballu, *cheval*; celt. *caminu, *chemin*; cantare, *chanter*.

Historique. — Cette transformation, qui est un des traits les plus caractéristiques de la phonétique française, s'explique par une influence palatale analogue à celle qu'a subie *c* devant *e*, *i* (cf. § 114, hist.). Mais elle s'est produite bien plus tard, vers le début du VIIIe siècle, à ce qu'il semble, et ne s'est propagée ni dans les régions que baigne la Manche, ni dans le midi de l'ancienne Gaule (au-dessous d'une ligne qui, en partant de l'ouest, longe la Dordogne, passe par Murat, Saint-Flour, Mende, Largentière, Pont-Saint-Esprit, et contourne le mont Ventoux pour aboutir à Digne). Dans la région centrale, le *k* (*c*) a commencé par être légèrement palatalisé devant un *a*, et l'on a eu *k'a*; l'élément palatal est ensuite devenu distinct (*kya*), et sous son action l'explosive a changé de lieu d'articulation (*tya*) : mais le résultat final a été *tša* (et non pas **tsa*). Un mot comme *carru* a donc passé théoriquement par les étapes **k'arru*, **kyarru*, **tyarru*, pour aboutir à *tšar*. Le change-

ment était accompli avant que *a* libre accentué se fût obscurci en *e* (dans *cher* = caru), et que *au* se fût réduit à *o* simple (dans *chose* = causa), c'est-à-dire avant la fin du VIIIe siècle (§§ 35, 83). D'autre part, il n'est pas antérieur à l'introduction d'un grand nombre de mots germaniques (*marche* = marka, *Charles* = Karl, etc.). En ancien français, le son noté *ch* se prononçait *tš* (on disait donc *tšar*, *tševal*, etc.; cf. la prononciation anglaise de certains mots comme *channel*, *chief*, etc., importés lors de la conquête normande) : au cours du XIIIe siècle, *tš* par chute de l'élément dental s'est réduit à *š*, son conservé depuis (cf. la réduction de *ts* à *s*, § 114). — Dans certains dialectes du Nord, en Picardie et dans une grande partie de la Normandie (au-dessus d'une ligne qui part à l'est de Mons, passe par Valenciennes, Cambrai, Saint-Quentin, Noyon, Beauvais, Evreux, Lisieux et Coutances, enveloppant donc à peu près la région où l'on prononçait *tšerf* et *tšitę*, § 114, hist.), le *c* ne s'étant pas altéré devant *a*, on continua à écrire et à prononcer *car*, *canter*, *keval*, etc.

Remarque I. — Les mots où le *c* est conservé devant *a* sont des mots venus du midi de la France, comme *cabane*, *cadet*, *cadeau* (cf. les doublets *cap* et *chef*, *cape* et *chape*, *caisse* et *châsse*, *carguer* et *charger*, etc.) ; ou bien des mots empruntés de l'italien, surtout au XVIe siècle, *camp*, *campagne*, *cavalier*, *cadence* (cf. les doublets d'origine française *champ*, *Champagne*, *chevalier*, *chance*) ; ou enfin des mots tirés du latin des livres, *cadavre*, *caduc*, *capital*, *candide*, etc. quoique dans certains mots savants, comme *chapitre*, *charité*, un *ch* initial ait été substitué à *c*).

Remarque II. — Dans *cage* (= cavea), le *c* semble avoir conservé le son dur par suite d'une dissimilation. Dans quelques mots on trouve à l'initiale le son *j* au lieu de *š* (*geole* = *caveola, *girofle* = *cariofilu), ce qui suppose un changement antérieur de *c* en *g* ; cf. § 121.

§ 121. Le *g* initial, placé devant un *a* latin, a pris en français le son de la fricative prépalatale sonore *j* (écrite *j*, *g*). Ex. : Gamba, *jambe* ; galbinu, *jaune* ; gaudia, *joie*; *galina, *geline*.

Historique. — Ce changement a eu lieu à la même époque que celui de c (+a) et par un processus analogue (cf. § 120, hist.). On a eu également une série théorique *ga*, *g'a*, *gya*, *dya*, et enfin *dja* (noter qu'ici le point d'aboutissement est le même que pour *g*+e, i, § 115). En ancien français on prononçait *djāmbe*, *djaune*, etc., et *dj* s'est réduit à *j* simple pendant le XIIIe siècle. Dans la région picarde et normande, on avait continué à faire sonner le *g* dur (*gāmbe*, *gaune*, etc.).

b) C, G (+a) intérieurs derrière consonne.

§ 122. Le traitement de *c* et *g* (+ a), placés dans le mot derrière une consonne, a été le même qu'à l'initiale : ils aboutissent respectivement à *š* (écrit *ch*) et à *j* (écrit *g*), cf. §§ 120, 121. Ex.: *a*) Arca, *arche* ; furca, *fourche*; mercatu, *marché*; bucca, *bouche*; musca, *mouche*; *piscare, *pêcher*; planca, *planche*. — *b*) Virga, *verge*; larga, *large* ; purgare, *purger* ; germ. *misinga, *mésange*.

Remarque I. — *Parchemin* remonte à un type vulgaire **percamīnu* (cl. pergamenum). La forme de l'adjectif féminin *longue* pour **longe* (=longa) a été refaite sur l'ancien masculin *lonc*, ou remonte peut-être jusqu'à un lat. vulg. **longua*; le mot *vergue*, à côté de *verge* (=virga), est un terme mari-

time emprunté au dialecte normand. Les formes de subjonctif, telles que *finisse* pour **fenische* (= *finiscam) et *plaigne* pour **plange* (= plangam), sont dues à l'analogie. — Il faut noter le cas des mots comme *bucca*, *vacca*, aboutissant en fr. à *bouche*, *vache* (tandis que *baca* y devient *baie*, § 123) : dans ces mots, le second *c* du groupe *cc* (+ a) est devenu régulièrement *ś*, puisqu'il se trouvait derrière consonne ; mais le premier s'est fondu avec lui sans se résoudre en *y*, comme le fait ordinairement *c* devant une autre consonne (cf. par exemple *facta* qui devient *faite*, § 135).

Remarque II. — Lorsque *c* (+a) s'est trouvé derrière une consonne seulement par suite de l'effacement d'une voyelle atone, on aboutit en français à des résultats divergents : *a*) Dans une 1re série de mots, *c* devient *ś* (*ch*) suivant la loi générale. Ex. : Mánĭca, *manche*; pértĭca, *perche* ; *nátĭca, *nache* ; basilĭca, *basoche* ; die-dominĭca; *dimanche*. Dans ces mots, la voyelle atone placée entre l'accent et une finale claire est tombée de bonne heure (dès le Ve siècle, à ce qu'il semble, cf. § 15, hist.): *mánĭca pértĭca*, etc., réduits à **man'ca*, **pert'ca*, ne différaient plus par leur structure de *arca*, et le *c* y a été traité de la même façon. — *b*) Dans une 2e série de mots, au contraire, *c* est devenu *j* (*g*). Ex. : *Berbĭcáriu, *berger* ; clerĭcátu, *clergé* ; *filĭcária, *fougère*. Ici la voyelle atone placée devant l'accent a persisté plus longtemps, et le *c* se trouvant entre voyelles s'est affaibli en *g* (§ 123, 1e hist.) : **berbĭcáriu* est devenu d'abord **berbĭgáriu*, et n'a été réduit qu'ensuite à **berb'gariu*, d'où le fr. *berger*. La transformation de *fabrĭca* (fr. *forge* par des intermédiaires **favrĭga*, **faurga*, § 83) s'explique par la nature du groupe qui précédait la pénultième atone ; celle de *serĭca* (fr. *serge*) n'est pas normale. — D'après ces principes, on s'explique facilement les divergences apparentes qu'offre la conjugaison : d'une part des infinitifs *charger* (= *carrĭcáre), *venger* (= vindĭcáre), *manger* (= mandūcáre),

plonger (= *plumbĭcáre); d'autre part *coucher* (= collŏcáre), *mâcher* (= mastĭcáre), *écorcher* (= excortĭcáre), *chevaucher* (= caballĭcáre). En réalité, les premiers seuls sont réguliers. Mais, si *collŏcáre* aurait dû aboutir à **couger*, la forme *couche* (= cóllŏcat) est régulière; et inversement *cárrĭcat* aurait dû donner **charche* en face du mot *charger* (= carrĭcáre). Il y a donc eu de très bonne heure une influence réciproque de ces formes les unes sur les autres, et dans chaque verbe le radical a été unifié (cf. cependant le vieux mot *revancher*, d'où *revanche* à côté de *venger*).

c) C, G (+ a) intérieurs derrière voyelle.

§ 123. Le traitement qu'ont éprouvé *c* et *g* (+ a), précédés d'une voyelle, est distinct, suivant la nature de cette voyelle :

1° Derrière *a* et derrière *e*, *i* (voyelles palatales), les gutturales latines se résolvent en un *yod*, qui se combine en français avec la voyelle précédente. Ex. : *a*) Pacare, *payer* ; baca, *baie* ; decanu, *doyen* ; necare, *noyer* ; prĕcat ; *prie* ; amīcat, *amie* ; pīca, *pie*. — *b*) Paganu, *payen* ; plaga, *plaie* ; ossifraga, *orfraie* ; germ. * haga, *haie* ; regale, *royal* ; castīgat, *châtie*.

Historique. — Entre deux voyelles, l'explosive sourde *c* était passée à la sonore *g* dès le VIe siècle : on prononçait donc en Gaule à ce moment-là **pagare* (pacare) aussi bien que *paganu*. C'est ce *g* originel ou secondaire (conservé au midi dans le provençal mod. *paga*, *nega*, etc.), qui, au nord

de la France, est devenu fricatif par un nouveau relâchement dans l'articulation, vers le VIIIe siècle (à l'époque ou les autres explosives sonores passent par un changement analogue, *d* à *δ*, et *b* à *v*, §§ 142, 165).

Remarque. — Le subjonctif *dicam* était devenu régulièrement en fr. *die* (encore employé vers 1650), qui a été remplacé par *dise*, sous l'action analogique des autres formes (*disant*, *disais*). Les mots *figue* (vfr. *fie* = *fĭca, cl. fĭcus), *cigale* (cicada) et *viguier* (vicarius) sont des emprunts faits au provençal. Il faut enfin observer que la terminaison *-ĭcare* a été rendue par *-ier* dans des verbes d'origine savante, comme *édifier*, *justifier*, *supplier*, etc.

2° Derrière *o*, *u* (voyelles vélaires, et par là impropres au développement d'un *yod*) le *c* et le *g* latins (+ a) se sont complètement effacés en français. Ex. : *a*) Jocare, *jouer ;* locare, *louer ;* advocatu, *avoué* ; focacia, *fouace* ; carruca, *charrue* ; lactuca, *laitue* ; verruca, *verrue*. — *b*) Sanguisuga, *sangsue* ; ruga, *rue*.

Remarque I. — Le subjonctif *conduise* (pour * *condue* = conducam) est une forme due à l'analogie. Le vfr. *essuer* (= exsucare) est devenu *essuyer* par le développement d'un *y* transitoire. Dans les mots comme *foyer* (= focariu), *loyer* (= locariu), *noyer* (= *nucariu), le *y* appartient au suffixe *-ariu* devenu *-ier* (§ 39). Enfin la forme de *noyau* (= nucale) a été refaite, et celle de *voyelle* (vocalem) n'est pas populaire. Sur *oie* (= *auca), cf. § 84, I.

Remarque II. — Dans le mot **corrogata*, réduit à * *corroata*, il s'est développé un *v* transitoire : de là **corrovata*, **corvada* (fr. *corvée*). Il en a été de même plus tard dans le vfr. *doue* (= doga, gr. δοχή), devenu *douve*.

III. — C, G devant O, U.

a) C, G (+ *o*, *u*) à l'initiale.

§ 124. Le *c* et le *g* latins, placés à l'initiale devant *o*, *u* (voyelles vélaires), sont restés intacts en français. Ex. : *a*) Cor, *cœur* ; corpus, *corps* ; coxa, *cuisse* ; cubitu, *coude* ; cumulare, *combler* ; curare, *curer*. — *b*) Gobione, *goujon* ; gula, *gueule* ; gutta, *goutte* ; gubernare, *gouverner* ; gomphu (gr. γόμφος), *gond*.

Remarque. — Quelques mots, où le *c* s'est affaibli en *g*, sont des emprunts faits à l'italien : *gonfler* (it. gonfiare = conflare), *golfe* (it. golfo = gr. κόλπος). Dans *gourde*, vfr. *coourde* (= cucurbita), l'initiale paraît avoir subi l'influence de la forme provençale *cougourdo*.

b) C, G (+*o*, *u*) intérieurs derrière consonne.

§ 125. Le *c* et le *g* (+ o, u), placés dans le mot derrière une consonne, se maintiennent intacts en français comme à l'initiale. Ex. : *a*) Rancore, *rancœur* ; Vasconia, *Gascogne*. — *b*) Angustia, *angoisse*.

Remarque. — Dans *vergogne* (= verecundia), le *c* s'était affaibli en *g* avant de se trouver précédé du

c) C, G (+*o*, *u*) intérieurs derrière voyelle.

§ 126. Le *c* et le *g* (+ o, u), placés dans le mot derrière une voyelle, se sont complètement effacés

en français. Ex.: *a*) Securu, vfr, *sëur*, *sûr*; *placutu, vfr. *plëu*, *plu*; *Sacona (Saucona), *Saône*. — *b*) *Agustu (cl. augustum), *août*; *aguru (cl. augurium), vfr. *ëur*, *heur*.

Historique. — Le *c* entre deux voyelles, s'est d'abord affaibli en *g* (cf. § 123, 1° hist.). Ce *g* d'origine primaire ou secondaire (dans **segaru* comme dans **agustu*) paraît avoir pris d'abord le son fricatif γ; puis, ne pouvant se développer en *yod* devant une voyelle vélaire, il s'est complètement effacé avant les premiers documents écrits du français (comparez le sort de *d* entre voyelles, § 142).

Remarque I. — La forme verbale régulière *dient* (= dicunt) est devenue *disent* au XIII° siècle, sous l'influence des formes comme *disant* (= dicente). Cf. *conduisent* (conducunt), *détruisent* (*destrugunt, cl. destruunt), etc., qui sont également des formes refaites.

Remarque II. — Les mots où le *c* s'est conservé sous forme affaiblie de *g*, sont des mots refaits ou d'introduction savante. Tels sont : *cigogne* (vf. *cëoigne* = ciconia), *ciguë* (cicuta), *dragon* (draconem), *langouste* (vfr. *laouste* = locusta), *second* [*segõ*] (secundum). Toutefois pour *aigu* (acutu) et *aiguille* (*acucula), le cas reste douteux. — *Légume* (vfr. *lëun* = legumen) est également une forme savante.

d) C, G à la finale.

§ 127. Le *c* et le *g* peuvent se trouver à la finale par effacement de *o*, *u*. Le *c* y était déjà en latin dans quelques mots.

§ 128. Devenus finals derrière une consonne, le *c* et le *g* (ce dernier sous la forme renforcée de *c*) ont d'abord persisté en français : ils se sont ensuite partiellement effacés dans la prononciation moderne. Ex.: *a*) Arcu, *arc*; porcu, *porc*; cler(i)cu, *clerc*; saccu, *sac*; beccu, *bec*; juncu, *jonc*. — *b*) Longu, vfr. *lonc*, *long*; burgu, vfr. *borc*, *bourg*.

Historique. — En ancien français, le *c* sonnait à la finale dans tous les mots précédemment cités. Mais, d'autre part, il s'effaçait devant un *s* de flexion : on avait donc concurremment des formes *arc* et *ars* (= arcus), *clerc* et *clers* (= clericos). Il en est résulté dans l'usage des divergences. Le *c* à l'époque moderne a été conservé dans *arc* (pl. *arcs*), *sac*, *bec*, *bouc*, *soc*, *suc*; il ne se prononce pas dans *cler*(*c*), *mar*(*c*), *jon*(*c*), *tron*(*c*), *blan*(*c*), *cro*(*c*), et quelques autres. On dit *por*(*c*) et *porc*; au XVIIIe siècle, on disait encore *co*(*q*), *sa*(*c*), etc. Le *c* se maintient d'ailleurs dans certaines liaisons étroites (*croc-en-jambe*, *franc-archer*). — Le *g* final était remonté à *c*, d'après une tendance générale des sonores (§ 109, 5°) : l'orthographe l'a rétabli dans *long*, *bourg*, mais il y est muet, sauf dans certains cas de liaison étroite, où il sonne *k*. Cf. *Bourg-en-Bresse* [*burk-ã-brẹs*]; *un long espoir* [*œ̃ lõk ẹspwar*]; voir aussi § 137, 1° III.

Remarque I. — Le groupe *sc* (dans **nasco*, *discu*, etc.) étant devenu *cs* avant de se trouver final, le *c* s'y est résolu en *yod*. Voir § 136.

Remarque II. — Un certain nombre de formes verbales, telles que *plains* (pour le vfr. *planc* = plango), *feins* (pour **fenc* = fingo), etc., sont dues à l'analogie. — L'adjectif masculin *large* (vfr. *larc* = largu) a été refait sur le féminin; cf. *longue* tiré au contraire du masculin (§ 122, I). Enfin il y

a eu changement de suffixe dans les mots *maréchal, sénéchal*, qui remontent à des types germaniques **mariskalku, *siniskalku*.

§ 129. Derrière une voyelle (qui est *a*, *e*, *i*,), le *c* s'est résolu en *yod* avant de devenir final, et s'est combiné par suite avec la voyelle. Ex.: *Veracu (cl. veracem), *vrai*; Cameracu, *Cambrai*; prĕco, vfr. *pri, prie*; amīcu, *ami*; spīcu, *épi*.

Remarque I. — *Lac* (lacum) est un mot d'emprunt. Derrière *u*, le *c* s'est effacé sans laisser de trace dans *fêtu* (= *festūcu). Sur la transformation de *fŏcu*, *jŏcu*, *lŏcu*, cf. § 69, III; sur celle du suffixe *-atĭcu*, cf. § 149.

Remarque II. — Dans *jŭgu*, qui est en vfr. *jou* (écrit *joug* par réaction étymologique), et *fagu* qui est en vfr. *fou* (d'où le dérivé *fouet*), la gutturale doit s'être effacée de bonne heure, et l'*u* final a été conservé par suite de l'hiatus.

§ 130. Le *c*, qui en latin se trouvait déjà à la finale derrière une voyelle, s'est effacé en français. Ex. : Illac, *là*; ecce-hac, *çà*; nĕc, vfr. *ne*, *ni*; sīc, *si*.

Remarque. — L'impératif *fais* (fac) est probablement une forme analogique. La préposition *avec* semble remonter à un type **ab-hŏque*, pour *apud-hoc* (cf. le vfr. *o* de *hoc*, conservé dans *oïl*, *oui*).

IV. — C, G devant consonne.

a) Groupes initiaux.

§ 131. Les gutturales explosives ne forment en latin d'autres groupes initiaux que ceux où elles sont suivies d'une des vibrantes *r*, *l* : ces groupes (*cr*, *cl*, *gr*, *gl*) sont restés intacts en français. Ex. : Credere, *croire*; crine, *crin*; clave, *clef*; claudere, *clore*; grana, *graine*; glande, *gland*.

Historique. — L'ancienne Gaule est une des rares parties du domaine roman où le groupe *cl* initial n'ait pas été palatalisé de bonne heure, partant de *kly* pour aboutir à *ky* ou *ly* (ainsi *clavem* est en italien *chiave*, en espagnol *llave*, etc.). Toutefois, depuis le moyen âge, une tendance analogue s'est manifestée dans diverses provinces de la France, soit à l'Est, soit à l'Ouest, où une prononciation vulgaire *klye* pour *clef* n'est pas rare.

Remarque I. — Le *c* initial est passé à la sonore *g* dans quelques mots : *Glas* (= classicu), *grille* (= *graticula, cl. craticula), *gras* (= *grassu, cl. *crassum* influencé par *grossum*), *gratter* (= germ. *krattare). Le mot *grotte* (vfr. *croute*) a été emprunté au XVIe siècle de l'italien *grotta* (= crypta).

Remarque II. — Un *g* initial est tombé dans le mot *loir* (= *lĭre, cl. glīrem, cf. § 63, I).

Remarque III. — Sur *cw* (qu, co) à l'initiale, cf. § 137, 1° ; sur *gw* d'origine germanique, cf. § 163, hist.

b) Groupes intérieurs.

§ 132. Groupes CR, GR. — Dans ces groupes précédés d'une voyelle, le *c* (passé d'abord à *g*, cf. § 123) et le *g* se sont résolus en un *yod*, qui se combine en français avec la voyelle. Ex. : *a*) Sacramentu, vfr. *sairement, serment*; lacryma, vfr. *lairme, larme*; fac(e)re, *faire*; dic(e)re, *dire*. — *b*) Flagrare, *flairer*; nĭgru, *noir*; lĕg(e)re, *lire*.

Remarque I. — Les infinitifs *taire, plaire, nuire, luire*, sont de formation secondaire, et ne se sont produits que vers le XIIe siècle, à côté des formes du vfr. *taisir* (= tacēre), *plaisir* (= placēre), *nuisir* (= nocēre), *luisir* (= lucēre). — Dans quelques mots contenant le groupe *cr* (et qui ne sont pas sans doute de formation primitive), le *c*, au lieu de se résoudre vocaliquement, a persisté sous forme affaiblie de *g* tout en dégageant un *yod*. Ex. : Acre, *aigre*; macru, *maigre*; alacre, vfr. *alaigre, allègre* (cf. le cas de *aigu, aiguille*, § 126, II).

Remarque II. — Le *g* du groupe *gr* s'est effacé sans laisser de trace dans *paresse* (= pigritia) et *pèlerin* (= *pelegrinu, cl. peregrinum), qui ne doivent être qu'à moitié populaires.

Remarque III. — Dans les groupes complexes et d'origine secondaire *rc'r, rg'r, lg'r*, la gutturale a été remplacée par un élément dental (cf. §§ 181, III et 189, rem.). Dans le groupe *ng'r*, le *g* se résolvant en *y* a mouillé *n* et il y a eu également production d'une dentale (cf. § 197).

§ 133. Groupes CL, GL. — Ces groupes ont subi, suivant la nature du son précédent, un double traitement en français :

1° Derrière une consonne, ils se sont conservés intacts. Ex. : Circ(u)lu, *cercle*; bucc(u)la, *boucle*; avunc(u)lu, *oncle*; cing(u)la, *sangle*; ung(u)la, *ongle*; sing(u)lare, *sanglier*; strang(u)lare, *étrangler*.

2° Précédés d'une voyelle, ils ont passé, par résolution de la gutturale en *yod*, à *l* mouillé (qui se réduit à *y* en français moderne, § 190). Ex. : Mac(u)la, *maille*; auric(u)la, *oreille*; *solic(u)lu, *soleil*; peric(u)lu, *péril*; germ. *quac(o)la, *caille*; coag(u)lare, *cailler*; vig(i)lare, *veiller*.

Remarque I. — Dans le groupe complexe *scl*, la gutturale entre deux consonnes disparaît en français. Ex. : Masc(u)lu, vfr. *masle, mâle*; *mŭsc(u)lu, *moule*; *misc(u)lare, *mêler*. La forme *râcler* (= *rasicŭlare) n'est pas originaire de la France Centrale, mais de la région du Sud-Est. Comparez la disparition du *g* dans *marne* (vfr. *marle* = *margŭla, celt. marga).

Remarque II. — La conservation du groupe *cl* entre voyelles, sous forme affaiblie de *gl*, dans *seigle* (= **sĕcŭle*, cl. *sĕcāle*), *aveugle* (=*abocŭlu), *jongleur*, vfr. *joglëor* (=joculatore), et *marguillier*, vfr. *marreglier* (=*matriculariu), prouve que ces mots ne sont pas de formation populaire primitive. Il en est de même pour *siècle* (=saecŭlu) et *règle* (= regŭla) : sur la transformation de *tuile* (= tegŭla), cf. § 49, II. — Quant à l'adjectif *fragile(m)*, il est devenu *frêle* (vfr. *fraile*) et aussi *fraisle* sous l'influence de *graisle* = gracile, § 117, II, par un développement anormal.

§ 134. Groupe GN. — Dans ce groupe le *g* se résoud en un *yod*, qui se combine avec *n* pour le mouiller (cf. *ng* + e, i, § 116, III) : à la finale, ce *n* mouillé disparaît dans la prononciation moderne en nasalisant la voyelle précédente (cf. § 200, I). Ex. : *a*) Agnellus, *agneau* ; dignare, *daigner* ; *insignare, *enseigner*. — *b*) Signu, *sein*[*g*] ; pugnu, *poin*[*g*].

Remarque I. — Le mot archaïque *daintier* (testicule du cerf) remonte par le vfr. *deintié* au lat. *dignitate* : l'adjectif *digne* (dignum) est un emprunt savant. Dans le vfr. *eingne*, *eigne* (= inguĭna), écrit *aigne* puis *aine*, le son *ñ* s'est réduit à *n*.

Remarque II. — Le suffixe *-agĭne* (par des étapes *-*ayĭne*, *-*ayne*, *-*āyñ*) aboutit à *-ain* dans *plantain* (= plantagĭne), *provin*, vfr. *provain* (= propagĭne), *parpaing* (= *perpagĭne).

Remarque III. — Le groupe *gm* a eu des destinées très différentes de celles de *gn*. Le *g* (passant probablement par la fricative γ) tendait à s'y vocaliser en *u* dès le latin vulgaire, et l'*Appendix Probi* recommande déjà vers le IIIe siècle de prononcer « *pegma non peuma* ». On a eu par suite : Sagma, vfr. *some*, *somme* ; flegma, vfr. *fleume*, *flemme* ; pigmentu, vfr. *piument*, *piment*.

Remarque IV. — L'explosive sourde *c* s'était en général déjà altérée avant de se trouver rapprochée d'une consonne nasale (sur *decĭma*, *acĭnu*, *cecĭnu*, etc., cf. § 117, II). Le mot *diacre*, qui par un intermédiaire *diacne* remonte à *diacŏnus*, est un mot savant. Dans *pect(i)nare* (fr. *peigner*) on avait un groupe complexe *ct'n*, qui, en se simplifiant, a donné du reste le même résultat que *gn*.

§ 135. Groupes CT, GT, GD. — Dans ces groupes, il y a eu devant la dentale résolution de *c* et *g* en un *yod*, qui s'est combiné avec la voyelle précédente. Ex. : *a*) Factu, *fait*; lacte, *lait*; lactuca, *laitue*; pĕctus, *pis*; tēĕtu, *toit*; vectura, *voiture*; nŏcte, *nuit*; trūcta, *truite*. — *b*) Dĭg(i)tu, vfr. *doit*, *doigt*; lĕg(i)t, *lit*; *frĭg(i)du, *froid*; rĭg(i)da, *raide*.

Historique. — La transformation de *ct* en *yt* (sans doute par un intermédiaire *χt*) a des origines lointaines. Il est probable que de très bonne heure les Gallo-Romains ont été inhabiles à faire entendre le son explosif du *c* latin devant une dentale : ils l'ont altéré en un son fricatif, et dans leur bouche *factum* est devenu **faχtu* (d'où ensuite **faytu*, et *fait*). — Dans les groupes de formation secondaires *g't*, *g'd*; le *g* devait être déjà à l'étape *y* avant de se trouver rapproché de la dentale.

Remarque I. — Le groupe *ct* précédé de *n* offre un cas spécial, où le *c* se résolvant en *yod* a primitivement servi à mouiller la nasale. Ex. : Sanctu, *saint*; punctu, *point*; tinctura, *teinture* (cf. § 199, IV). — Sur le développement du groupe *ct*+*y*, voir § 147, III.

Remarque II. — *Jeter* paraît remonter à un type vulgaire **jettare* (cl. jactare); *roter*, vfr. *router*, à **ruttare* (cl. ructare); *flotter* à **flottare* (transformation du lat. *fluctuare* sous l'influence du germ. *flôdus*; cf. le substantif *flot*); enfin *lutter* est pour le vfr. *luitier* (= *luctare), sous l'influence de la forme italienne correspondante *lottàre*.

Remarque III. — La forme de *amande* (par des intermédiaires **amendle*, **almende*) remonte à **amendala*, altération populaire de *amygdala* (gr. ἀμυγδάλη).

§ 136. Groupe CS. — Ce groupe est représenté en latin :

1° Par *x* (c+s) qui était une consonne double ;

2° Par le groupe *sc*, qui (devant toute voyelle autre que *a*) était devenu de bonne heure *cs* par transposition des deux éléments.

Dans le groupe *cs*, il y a eu devant la sifflante résolution du *c* en un *yod*, qui s'est combiné en français avec la voyelle précédente (la sifflante sourde s'orthographie *s*, *ss*, *x*, et s'efface devant une consonne, ou à la finale dans la prononciation). Ex. : *a*) Axe, *ais* ; laxare, *laisser* ; frax(i)nu, vfr. *fraisne*, *frêne* ; cŏxa, *cuisse* ; bŭxu, *buis* ; sĕx, vfr. *sis*, *six* ; *sexanta (cl. sexaginta), vfr. *soissante*, *soixante*. — *b*) *Nasco, *nais* ; dĭscu, vfr. *dois*, *dais* ; fasce, *faix* ; crescente, *croissant* ; *vascellus, *vaisseau* ; germ. *bosku, *bois* ; germ. *marisku, *marais*.

Remarque I. — Dès l'époque du latin vulgaire, *x* s'était réduit à *s* simple dans la particule *ex-*, devenue *es-* devant consonne. Ex. : Exclusa (*es-clusa), vfr. *escluse*, *écluse* ; *exlegere, vfr. *eslire*, *élire* ; *expaventare, vfr. *espoanter*, *épouvanter* (sur l'effacement de *s*+consonne en français, cf. § 157). Devant voyelle, il y a eu assimilation des deux éléments de *x* en *ss* (*essaim* = examen, *essai* = exagiu) ; dans *exire*, où la particule n'était plus sentie, *x* est passé à *yss* (vfr. *eissir*, *oissir*, puis *issir*, § 95, II). Le *x* du groupe complexe *xt* s'était de même réduit ordinairement à *s* simple. Ex. : Extraneu (*estraneu), vfr. *estrange*, *étrange* ; *dextrariu, *destrier* ; *juxtare, vfr. *joster*, *joûter* ; sextariu, vfr. *sestier*, *setier*.

Remarque II. — Comme *sc* (+a) était resté intact (cf. *mouche*, vfr. *mosche* = musca, § 122), il en est résulté qu'en latin vulgaire *x* (+a) a éprouvé parfois une transposition, ainsi dans *tâcher* (vfr. *taschier* = *tascare, cl. taxare), *lâcher* (vfr. *laschier* = *lascare ; cl. laxare, *laisser*).

Remarque III. — Dans le groupe *c* + *s* de formation secondaire à la finale, le *c* s'effaçait en ancien français devant un *s* de flexion (vfr. *ars* = arcus, *clers* = clericos, etc.) : l'orthographe moderne l'a rétabli, et il est tantôt sensible (*arcs*), tantôt muet (*clercs*); cf. § 128. Sur le cas de *sc* (+ e) amenant le développement d'un *i* transitoire, s'il se trouve suivi de *r* (pascere, vfr. *paistre, paître*), cf. § 158, 2°.

§ 137. Groupes CW, GW. — Ces groupes sont représentés dans l'orthographe latine par *qu* (quelquefois *co*) et par *gu*.

1° A l'initiale et à l'intérieur du mot derrière une consonne, ces groupes ont perdu leur élément labial *w*, et la gutturale est restée intacte en français (où elle est écrite *c* ou *qu*, *g* ou *gu*). Ex. : *a*) Quare, *car;* quadratu, *carrĕ;* quadragesima, *carême;* quassare, *casser;* quomo(do), *comme*; *quetu (cl. quietum), *coi*; qui, *qui*; quando, *quand;* quale, *quel;* *quattor (cl. quatuor) *quatre;* *quaranta (cl. quadraginta), *quarante*; coagulare, *cailler;* *coacticare, *cacher* (sur les mots comme *gué* = *gwadu, cl. vadum, cf. § 163). — *b*) Unqua(m), *onques*; lingua, *langue;* unguentu, *onguent*.

Historique. — L'élément labial de ces groupes était certainement encore sensible au VIIIe siècle, lorsque *a* libre

s'est obscurci en *e*, puisque *caru* devient en fr. *cher*, tandis que *quare* aboutit à *car*. Il ne paraît pas s'être effacé complètement avant la fin du XIIe siècle.

Remarque I. — Les noms de nombre *quinque* et *quinquaginta* étaient devenus par dissimilation régressive en lat. vulg. **cinque*, **cinquanta* (fr. *cinq*, *cinquante*). Le mot *querquedula*, passé d'abord par dissimilation à **cerquedula*, puis à **cercedula* par assimilation progressive, donne en fr. *sarcelle*. Enfin le pronom *chacun* remonte à un type **cascunu*, pour *quisque-unus*, dont l'initiale s'était modifiée sous l'influence de **catunu* (vfr. *chëun* = gr. κατά + unum).

Remarque II. — Sur *tordre* (= *torquĕre), cf. § 181, III; sur *éteindre* (= exstinguere) et *aine* (= inguina), cf. §§ 62, 2° et 134, I.

Remarque III. — Le son de la gutturale devenue finale persiste dans *donc* (= *dumque), et partiellement dans *cinq* (= *cinque); cf. *cinq enfants* [*sẽk ãfã*], *j'en ai cinq* [*jã nẹ sẽk*], mais *cinq sous* [*sẽ su*]. Il s'est effacé dans *sang* [*sã*] (= *sangue, cl. sanguinem), qui est en vfr. *sanc*, et où l'orthographe moderne a rétabli un *g* étymologique. Cependant, dans quelques cas de liaison étroite, le son *k* a été conservé; cf. *sang impur* [*sãk ẽpür*], *suer sang et eau* [*sẅẹ sãk ẹ o*].

2° Placés à l'intérieur du mot entre deux voyelles, les groupes *cw* et *gw* semblent avoir en général perdu de bonne heure leur élément guttural. Ex. : *a*) Aqua, *eau* (par une série **ewe*, **eawe*, *eaue*, § 38, V). Toutefois on a d'autre part *suivre*, vfr. *sivre* (c'est-à-dire **sieivre* = *sĕquere, cl. sequi); cf. aussi le vfr. *ive* (= ĕqua). — *b*) * Legua (celt. leuca), *lieue*; *tregua (germ. treuwa), vfr. *trieve*, *trève*.

Remarque I. — Les mots *coquĕre* et *coquīna* étaient devenus par assimilation progressive en lat. vulg. **cocĕre*, **cocīna*, d'où en fr. *cuire*, *cuisine* (cf. § 100, I).

Remarque II. — Le vfr. *aigue* (= *acqua, cl. aqua), d'où le dérivé *aiguière*, était une forme dialectale venue du midi. Les mots *égal* (= aequale) et *aigle* (= aquila) ont subi des transformations qui ne sont pas purement populaires.

J (I consonne).

§ 138. L'*i* consonne des latins était semi-vocalique, et équivalent à la fricative palatale *y*; il se trouvait dans la langue classique soit à l'initiale du mot, soit à l'intérieur entre deux voyelles.

En français :

1° L'*i* consonne initial aboutit à *j* (écrit *j*, *g*). Ex. : Jocu (*yocu), *jeu;* jugu, *joug;* jungere, *joindre;* jacet, *gît;* juniperu, *genièvre*; *junicia, *génisse*.

Historique. — Cette transformation s'explique comme celle de *g* (+ e, i) initial (par une série *y*, *dy*, *dj*, cf. § 115, hist.), et le résultat a été le même : on a prononcé d'abord *djeu*, puis *jeu* au XIIIe siècle.

Remarque. — On peut rapprocher de ce traitement celui qu'a éprouvé *hy* (*hi*) au début de certains mots savants comme *jacinthe* (hyacinthus), *Jérusalem* (Hierusalem), *Jérôme* (Hieronymus).

2° L'*i* consonne à l'intérieur des mots, ayant la valeur d'un *yod*, s'est combiné avec la voyelle précédente. Ex. : Maju, *mai;* raja, *raie;* major, *maire;* *pějor, *pire;* *trŏja, *truie.*

Remarque I. — Entre *e* et *u* un *j* s'est effacé dans *jeûner*, vfr. *jëuner* (= jejunare), soit par dissimilation, soit pour des raisons analogues à celles qui ont transformé *securu* en *sëur, sûr* (cf. § 126).

Remarque II. — On sait qu'en latin vulgaire tout *i* ou *e* atone en hiatus avait pris la valeur de *y*, et que plus tard cet élément palatal s'est aussi dégagé en certains cas des gutturales. Sur ces faits et sur leurs conséquences, cf. §§ 4, III; 26-31, et le *Précis* passim.

CHAPITRE III. — *LES DENTALES LATINES.*

§ 139. Les *Dentales* sont représentées en latin par une explosive sourde *t*, une explosive sonore *d*, et une fricative sourde *s*. Il faut joindre au *d* le *z*, qui était en latin une consonne double d'origine étrangère (équivalant au ζ grec). Sur les vibrantes dentales R, *l*, et sur la nasale dentale *n*, voir plus bas le Chapitre V.

Les deux explosives, *t* et *d*, offrent un trait commun qui peut leur servir de caractéristique : c'est que, placées à l'intérieur du mot entre voyelles, elles se sont complètement effacées en français.

La fricative sourde *s*, qu'on appelle aussi *sifflante*, et qui en latin se prononçait toujours dure, sera étudiée à part.

T, D.

a) T, D à l'initiale.

§ 140. Les dentales latines explosives, placées à l'initiale du mot devant une voyelle, ou devant une

consonne (groupes *tr*, *dr* ; sur *dy* initial, cf. § 148, 3°), sont restées intactes en français. Ex.: *a*) Tabula, *table* ; terra, *terre* ; tornare, *tourner* ; tres, *trois*. — *b*) *Damu (cl. dama), *daim* ; dicere, *dire* ; duru, *dur* ; drappu, *drap*.

Remarque I. — Un changement isolé de *t* en *c* se remarque dans *tremere* devenu **cremere* (vfr. *criembre*, *craindre*) au nord de la Gaule, probablement sous l'influence d'un radical celtique. Le mot *dragée* (= tragemata, gr. τραγήματα) n'est pas de formation populaire.

Remarque II. — La présence d'un *t* initial dans *tante*, vfr. *ante* (= amita) remonte probablement à une forme enfantine **antante* (*ante* + *ante*), qui aura été ensuite apocopée.

b) T, D intérieurs derrière consonne.

§ 141. Placées à l'intérieur du mot derrière une consonne, les dentales latines explosives :

1° Sont restées intactes en français, comme à l'initiale (§ 140), si la consonne les précédait originairement dans le mot. Ex.: *a*) Virtute, *vertu* ; rupta, *route* ; festa, *fête* ; vectura, *voiture* ; cantare, *chanter*. — *b*) Corda, *corde* ; ardente, *ardent* ; tardare, *tarder* ; mandare, *mander*.

Remarque. — *Prenant* pour **prendant* (= prendente), ainsi que *prenons*, *prenais*, etc., sont des formes dues à l'analogie de *venant*, *tenant* et semblables.

2° Si la consonne n'est venue à les précéder que par suite de l'effacement d'une voyelle atone, la sourde *t* tantôt se conserve en français, tantôt apparaît sous la forme *d*; la sonore *d* se conserve dans tous les cas. Ex.: *a*) Dub(i)tat, *doute*; *fall(i)ta, *faute*; mat(u)tinu, *matin*; hosp(i)tale, *hôtel*. — *b*) Cub(i)tu, *coude*; *sub(i)tanu, *soudain*; *male-hab(i)tu, *malade*; *voc(i)tare, *vider*; plac(i)tare, *plaider*; cog(i)tare, *cuider*; adj(u)tare, *aider*. — *c*) Sol(i)dare, *souder*; cal(i)da, *chaude*; tep(i)du, *tiède*; rig(i)da, *raide*.

Historique. — La différence du traitement éprouvé par la dentale sourde provient de ce que *t* entre voyelles (d'après la loi générale du § 142) s'était affaibli en *d*, avant la chute de l'atone, dans un certain nombre de mots(**subitanu* passe vers le VIe siècle à **subidanu*, d'où ensuite **sub'danu*, et *soudain*). Le *t* s'est conservé au contraire dans le cas où la syncope s'était opérée de bonne heure, surtout après l'accent et devant un *a* final, cf. § 15 (*dubĭtat* était avant le VIe siècle **dub'tat*, d'où le fr. *doute*; au contraire, *cubĭtu* est devenu d'abord **cóvedu*, d'où **cov'du*, puis *coude*). Comparez le traitement de *c* (+a) qui, dans la même situation, aboutit tantôt à *š* (ch), tantôt à *j*, § 122, II.

Remarque. — Dans quelques mots un *d* latin, rapproché par effacement de l'atone d'une consonne sourde, est remonté lui-même à *t* par assimilation progressive. Ex. : Nit(i)da, *nette*; *mūsc(i)du (cl. mūcidum), vfr. *moiste*, *moite*.

c) T, D intérieurs entre voyelles.

§ 142. Les dentales latines explosives, placées à l'intérieur du mot entre voyelles, se sont complètement effacées en français. Ex.: *a*) Vita, *vie* ; minuta, *menue* ; nativu, *naïf* ; mutare, *muer* ; maturu, vfr. *mëur*, *mûr* ; peccatore, vfr. *pechëeur*, *pécheur*. — *b*) Nuda, *nue* ; *coda, *queue* ; sudare, *suer* ; laudare, *louer* ; videre, vfr. *vëoir*, *voir* ; *crudale, *cruel*.

Historique. — Voici comment les faits se sont passés. En vertu de la loi générale qui fait qu'entre voyelles les explosives sourdes descendent aux sonores correspondantes (cf. le passage de *c* à *g*, §§ 123, 126, et celui de *p* à *b*, § 165), le *t* est d'abord devenu *d* : vers le VIe siècle, on avait donc **mudare* (mutare) aussi bien que *sudare*. C'est ce *d*, originel ou secondaire, qui s'est ensuite effacé en français. Au VIIIe siècle, dans le nord de l'ancienne Gaule, *d* entre voyelles (comme d'ailleurs *g* et *b*) a cessé d'être un son explosif; par un nouveau relâchement dans l'articulation, il est passé à un son fricatif ð (qui n'existe plus en français, mais qui est analogue au *th* doux anglais, par exemple dans *the* « le »). C'est là ce que les Serments de 842 ont essayé de rendre par la graphie *dh* dans *aiudha*, *cadhuna*, et les manuscrits de l'*Alexis*, écrits en Angleterre, par la graphie *th* dans *espethe*, *contrethe*, etc. Ce son fricatif s'est de plus en plus affaibli, puis complètement effacé vers le début du XIIe siècle, époque où l'on eut en français, au lieu de **muðer*, **suðer*, les formes *muer*, *suer*, etc.

Remarque I. — L'adjectif *toute* remonte au lat. vulg. **totta* (cl. tota) ; *glouton* à *gluttone* (doublet de *glutonem*), et *bouteille* à un type **butticula*.

Remarque II. — La forme *chute* (moy. fr. *chëute*) est un compromis entre le vfr. *chëue* (=*caduta) et le vfr. *chëoite* (= *cadecta). Les mots *rôder* (rotare) et *médaille* (*metallea) sont des emprunts méridionaux, faits l'un au provençal, l'autre à l'italien (cf. les formes françaises *rouer* et *maille*, vfr. *mëaille*): *guider* pour le vfr. *guier* (= germ *witare) a de même été refait d'après l'italien *guidare*. Quant aux mots comme *noter* (notare), *natif*, (cf. *naïf* = nativu), ou comme *céder* (cedere), *odeur* (odorem), etc., ce sont des mots purement savants.

d) T, D intérieurs devant consonne.

§ 143. Il y a ici trois cas à distinguer :

1° Les explosives dentales sont suivies d'une des vibrantes *r*, *l* ;

2° Elles sont suivies d'une autre consonne quelconque ;

3° Elles sont suivies d'un *yod*.

I. — T, D (+ *r*, *l*).

§ 144. En français, les groupes latins *tr* et *dr* :

1° Sont restés intacts, lorsqu'ils étaient eux-mêmes précédés d'une autre consonne. Ex.: *a*) Mittere, *mettre* ; alteru, *autre* ; capistru, *chevêtre* ; ostrea, *huître*. — *b*) Vend(e)re, *vendre* ; *mord(ĕ)re, *mordre* ; perd(e)re, *perdre*.

2° Entre voyelles, ils se sont par assimilation réduits à *r* ou *rr*. Ex.: *a*) Patre, *père*; petra, *pierre*; latrone, *larron*; nutrire, *nourrir*; it(e)rare, *errer*; but(y)ru, *beurre*. — *b*) Quadratu, *carré*; hed(e)ra, *lierre*; *rid(ĕ)re, *rire*; claud(e)re, *clore*.

Historique. — Dans le second cas, le groupe *tr* est d'abord devenu *dr* : on a eu **padre* (patre) comme *quadratu*. Ce *d*, que notent encore les manuscrits du XI° siècle, avait devant *r* le même son fricatif δ qu'entre voyelles (§ 142) : au XII° siècle, il s'est effacé ou est devenu *r* par une assimilation régressive (sur le son de *rr*, cf. § 181).

§ 145. Les groupes *tl* et *dl*, qui n'étaient pas originaires en latin, ont éprouvé en français un effacement de la dentale par assimilation. Ex. : *a*) Spat(u)la, vfr. *espalle*, *épaule*; *rot(u)lare, *rouler*. — *b*) Mod(u)lu, *moule*; *cerced(u)la, *sarcelle*.

Remarque I. — Lorsque le groupe *tl* s'était formé de bonne heure en latin vulgaire, il y avait passé à *cl* : au III° siècle, l'*Appendix Probi* interdit déjà les formes *vĕclu* (= vetulum) et *sĭcla* (= situla) devenues en fr. *vieil*, *seille*, par une transformation qui concerne les gutturales (cf. § 133, 2°).

Remarque II. — Les mots comme *épître* (= epistŏla), *chapitre* (= capitŭlu), *apôtre* (= apostŏlu), où *tl* est devenu *tr*, sont des mots savants d'introduction tardive (les formes *epistle*, *chapitle*, *apostle*, etc., sont fréquentes encore en ancien français).

II. — T, D (+ consonne).

§ 146. Les explosives dentales du latin, placées dans le mot devant une consonne, se sont effacées en français par assimilation (qu'elles fussent précédées d'une voyelle ou d'une consonne). Ex. : *a*) Plat(a)nu, *plane;* art(e)misia, *armoise;* pert(i)ca, *perche;* test(i)moniu, *témoin;* mast(i)care, *mâcher.* — *b*) Advenire, *avenir;* *ad-satis, *assez;* rad(i)cina, *racine*; vend(i)ta, *vente:* vind(i)care, *venger;* mand(u)care, *manger.*

Remarque I. — Il semble cependant que, entre une voyelle et la nasale *n*, le *t* ou le *d* avaient autrefois produit un son sifflant sensible. Ex. : *Ret(i)na, vfr. *resne, rêne;* Rhod(a)nu, vfr. *Rosne, Rhône.* Ce son sifflant a abouti à *r* dans le mot d'origine celtique **bod(i)na*, vfr. *bosne, borne* (mais aussi vfr. *bonne,* conservé dans le dérivé *abonner*); cf. *s* + consonne, § 157, hist.

Remarque II. — Devant un *s* final, le *t* et le *d* se sont d'abord combinés avec lui, pour produire un son composé orthographié *z*. Ex. : Bonitat(e)s, vfr. *bontez;* vid(e)s, vfr. *voiz.* Au XIIIe siècle, ce *z* s'est réduit à *s* dans la prononciation (et plus tard aussi dans l'orthographe, sauf aux 2es pers. plur. des verbes comme *chantez, vendez,* et dans l'adverbe *assez*). Sur le son de *s* final, voir § 160.

III. — Groupes Ty et Dy.

§ 147. Le groupe latin *ty* :

1° S'il est précédé d'une consonne, aboutit en français à *s* (*s* dur, écrit *ss, c*), et il ne se dégage pas

de *yod* en avant. Ex. : *Mattĕa, *masse;* fortĭa, *force;* *altĭare, *hausser;* *captĭare, *chasser;* lintĕolu, *linceul;* infantĭa, *enfance.*

2° S'il est précédé d'une voyelle, aboutit en français à *z* (*s* doux, écrit *s* non sensible à la finale), et il se dégage en avant un *yod* qui se combine avec la voyelle précédente. Ex. : Prĕtĭat, *prise;* *cimatĭa, *cimaise;* ratĭone, *raison;* potĭone, *poison;* *açutĭare, *aiguiser*; palatĭu, *palais*; *pūtĕu, *puits.*

Historique. — La combinaison de *t* + *y* en un son sifflant semble s'être produite de bonne heure dans le latin parlé de l'époque impériale. Dès le IIe siècle, on relève sur les inscriptions l'orthographe *Crescentsianus;* un peu plus tard les grammairiens disent que *Titius* se prononce *Titsius*, et ils figurent la prononciation de *etiam* par un *s* (*esiam* = *etsiam). Lorsque ce son était entre voyelles, il s'est affaibli en Gaule, vers le VIe siècle, comme les autres consonnes dans la même situation : à ce moment-là, des formes **ratsyone*, **palatsyu*, sont devenues **radzyone*, **paladsyu;* puis, au nord, le *y* ayant mouillé *dz* et fini par se transposer en avant, on a eu **rayzon*, **palayz* (en fr. *raison*, *palais*; comparez le provençal *razon*).

Remarque I. — Certaines formes verbales, comme *partiunt*, *partientem*, avaient perdu sous des influences analogiques leur *y* dès le latin vulgaire : de là en fr. *parient* (= *partunt), *partant* (= *partente).

Remarque II. — Le mot *grâce* (gratia) est un mot savant. Le mot *place* remonte à **plattĕa* (cl. *platĕa*, peut-être influencé par un adjectif **plattus*). Quant au suffixe *-ĭtia*, qui devient *-ece*, *-esse* (dans *mollesse*, *paresse*, etc.), il avait dû se changer en **-ĭcia* (cf. §§ 58, 2° rem., et 119, 1°).

Remarque III. — Le groupe *cty*, devenu *tty* par assimilation en latin vulgaire, est traité d'après la première loi énoncée plus haut et aboutit à *s* dur sans dégagement de *yod*. Ex.: *Tractiare, *tracer*; factione, *façon*; lectione, *leçon*. Pour *punctione* qui aboutit à *poinçon*, le cas est un peu différent, puisque *cty* y est précédé d'un *n*. — Le groupe *sty*, au contraire, s'est transformé d'abord en *ssy*, et il y a eu dégagement d'un *yod* en avant (d'après le § 159). Ex. : Angustia, *angoisse*; *frustiare, *froisser*. Le mot *bête*, vfr. *beste*, remonte à un type vulgaire **besta* (cl. bestia).

§ 148. Le groupe latin *dy* a eu des destinées très différentes de celles de *ty* :

1° Entre voyelles, le *d* du groupe *dy* s'étant effacé de très bonne heure (antérieurement au ve siècle), le *y* s'est simplement combiné avec la voyelle précédente. Ex.. Ba(d)ĭu, *bai*; mŏ(d)ĭu, vfr. *mui*, *muid*; gau(d)ĭa, *joie*; *appo(d)ĭare, vfr. *apoier*, *appuyer*; *ino(d)ĭare, vfr. *enoier*, *ennuyer*.

2° Le même effacement ancien de *d* s'est produit dans le groupe *ndy* : seulement ici le *y* s'est combiné avec la nasale pour la mouiller (cf. § 199). Ex.: Verecun(d)ĭa, *vergogne*; Burgun(d)ĭa, *Bourgogne*; *rotun(dĭ)are, *rogner*.

3° Au contraire, dans le groupe *dy* placé à l'initiale, ou précédé à l'intérieur du mot d'une consonne autre que *n*, le *yod* s'est consonnifié en *j* et la dentale s'est ensuite effacée devant ce *j* (écrit *j* ou *g*, et prononcé *dj* jusqu'au XIIIe siècle, cf. § 115). Ex.: *a*)

Diurnu, *jour* ; *de-usqua'm), *jusque*. — *b*) Hordĕu, *orge*; vir(ī)diariu, *verger*.

Remarque. — Il faut rapprocher de *dy* initial le *s* (ζ des Grecs), dont la prononciation était devenue identique en latin vulgaire (comme le prouvent les formes *baptidiata* pour *baptizata*, et inversement *zebus* pour *diebus*, sur des inscriptions du IVe siècle). Ce *s* a donc abouti lui aussi à *dj*, puis *j* (écrit parfois *g* en français). Ex.: *Zelosu, *jaloux* ; zingiberi, *gingembre* ; zizyphu, *jujube*. Quant à *zèle* (zelum), *zone*, *zéphyr*, etc., ce sont des mots tout à fait savants, aussi bien que *diable* (diabolus), *diacre*, *diète*, etc. — A l'intérieur du mot, une terminaison verbale *-ĭdyare (cl. -ĭzare, gr. -ίζειν) est devenue *-ier*, *-oyer* (dans *verdoyer*, *flamboyer*, *tournoyer*, *guerroyer*, etc.).

§ 149. Aux transformations du groupe *dy* se rattache celle de l'important suffixe *-atĭcu*, qui aboutit en français à *-age*. Ex.: *Formatĭcu, *fromage*; villatĭcu, *village* ; *coratĭcu, *courage* ; *visatĭcu, *visage* ; *ripatĭcu, *rivage* ; *ramatĭcu, *ramage* ; silvatĭcu, *sauvage*.

Historique. — On peut partir de ce fait qu'à l'époque où un mot germanique comme **wadiu* s'introduisit en latin vulgaire (vers le Ve siècle), la tendance d'après laquelle *badiu* s'était réduit à **bayu* (§ 148, 1°) ne se faisait plus sentir: dans *wadiu* le *d* persista d'abord, d'où les formes **guadje*, *gage*. C'est précisément là ce qui explique la transformation de *-atĭcu*. Au VIe siècle, lorsque les consonnes sourdes entre voyelles passèrent aux sonores (§§ 123, 126, 142, 165), un mot comme *villatĭcu* devint **villadĭgu*. Presque simultanément, le *g* s'effaça, parce qu'il se trouvait dans une

finale faible, entre deux voyelles atones ; on eut alors **villadyu*, c'est-à-dire un groupe secondaire *dy*, où le *d* persiste d'abord même derrière une voyelle, et où le *yod* se consonnifie. La série théorique des transformations est donc en résumé : *-atĭcu*, **-adĭgu*, **-adyu*, **-adje*, *-age*.

Remarque I. — Il faut expliquer de même *siège* (= *sĕdĭcu), et *piège* (= *pĕdĭcu, cl. pedĭca). Quant à *porche*, il remonte à *portĭcu* devenu **portĭgu*, puis ** portyu* (à une époque où *ty* devant voyelle ne passe plus à un son sifflant), et le *y* s'est consonnifié en *ś* (ch) au lieu de *j* derrière *t* qui est une sourde : le doublet savant de *porche* est *portique*.

Remarque II. — Le mot *foie* (en vfr. aussi *firie*; cf. le mot *mire*, *mirie* = mĕdĭcu) remonte sans doute par une évolution assez spéciale à un type vulgaire **fiaĭcu*, ou **fiĭcu* (cl. fĭcātum) : la forme **fĭdyu* paraît s'être ici produite dans des conditions telles que, par effacement du *d* et conservation de la finale, on ait obtenu ** fęyu*, puis *feie*, *foie*. De plus, dans quelques mots savants empruntés de bonne heure, la terminaison féminine *-atĭca* aboutit à *-aire*, par des étapes **-adye*, **-aðye*, **-arye* : c'est ainsi qu'on a eu *grammaire* (= grammatĭca); cf. le vfr. *daumaire* (= dalmatĭca) et *artimaire* (= arte-ma[thema]tĭca).

e) T, D à la finale.

§ 150. Les dentales latines explosives, lorsqu'elles sont finales, ou devenues finales (ce qui est le cas ordinaire, sauf dans les 3es personnes des verbes comme *amat*, *amant*), se sont généralement effacées en français.

§ 151. Derrière une voyelle *t* et *d* se sont effacés de bonne heure à la finale, dans la prononciation et même dans l'orthographe. Ex. : *a*) Donat, *donne;* gratu, *gré;* nepote, *neveu;* virtute, *vertu*; maritu, *mari*. — *b*) Vadu, *gué;* fide, *foi*; mercede, *merci;* nudu, *nu*.

Historique. — Dans un mot comme *scutu*, le *t* entre voyelles s'était d'abord affaibli en *d* (§ 142) : à partir du VIe siècle, on a eu **escudu* à côté de *nudu*. Lorsque la voyelle finale s'est effacée (vers le début du VIIIe siècle, § 13), ce *d* est d'abord remonté à *t*; du moins, c'est par ce signe que le notent en général les manuscrits du XIe siècle (*escut, feit, mercit*, etc.). Cette dentale doit avoir eu un son très faible et sans doute fricatif (θ ou δ, selon l'initiale du mot qui venait après) : elle a fini par s'effacer complètement dès le début du XIIe siècle.

Remarque I. — Les parfaits, dans l'ancienne langue, offraient à la 3e pers. sg. les formes *chanta, porta, fu, valu, dormi*, etc. Nous avons conservé les formes en *-a;* mais, dans la période du moyen français, un *t* a été rétabli orthographiquement dans les autres (*fut, valut, dormit*), et ce *t* se fait entendre dans les cas de liaison étroite (*fut-il, dormit-on*).

Remarque II. — Le *t*, dit euphonique, qui se rencontre après les formes verbales en *-e* dans le tour interrogatif (*aime-t-il? chante-t-elle?*) ne représente nullement le *t* final des formes françaises primitives (*aimet, chantet*), tombé dès le début du XIIe siècle. Ce *t* euphonique n'a guère été noté qu'à partir de l'époque de Malherbe; au XVIe siècle, les grammairiens disent qu'on le prononçait, mais qu'il serait ridicule de l'écrire (on écrivait alors *aime-il? chante-elle?*). Il provient donc simplement de l'influence analogique exercée

par les formes telles que *vient-il, dort-elle,* etc. On a dit de même *chanta-t-il, va-t-on,* et même *voilà-t-il.*

Remarque III. — Le mot *soif* (vfr. *soi* = siti) a un *f* final d'origine incertaine, peut-être dû à l'influence de l'ancien impératif *boif* (= bibe). Le *f* qu'offrent en ancien français certaines formes comme *muef* (= modu), *blef* (= *bladu), *bief* (= germ. *bedu), etc., est dû sans doute à un développement spécial de la fricative θ ou δ. Nous avons conservé *bief,* et les grammairiens du XVIIIe siècle employaient encore *mœuf* à la place de *mode.*

Remarque IV. — Enfin dans *pied* (= pede), *nœud* (= nodu), *nid* (= nidu), l'usage moderne a rétabli un *d* qui est purement orthographique. Celui de *pied* se fait cependant entendre dans *pied-à-terre* [*pyetatɛr*].

§ 152. Derrière une consonne, *t* et *d* se sont effacés à la finale en français moderne : toutefois ils y sont notés orthographiquement, et se font entendre dans certains cas spéciaux. Ex. : *a*) Parte, *part;* factu, *fait;* lectu, *lit;* donante, *donnant;* ven(i)t, *vient;* deb(e)t, *doit.* — *b*) Grande, *grand;* tardu, *tard;* cal(i)du, *chaud;* frig(i)du, *froid.*

Historique. — Tous ces mots avaient autrefois en français un *t* final, et l'on écrivait aussi *grant, tart, chaut, froit,* etc. : le *d* étymologique a été rétabli par l'orthographe moderne, sauf dans *vert* (= viride), *souvent* (= subinde) et *dont* (= de -unde). Ce *t* final se faisait au moyen-âge sentir dans tous les cas : peu à peu cependant il cessa de se prononcer devant les consonnes. Au XVIe siècle, il se faisait toujours régulièrement entendre devant une voyelle, et aussi à la pause : les grammairiens du XVIIe siècle

recommandent encore de prononcer *il court*, *il ne faire nuit*, en faisant sonner le *t*. Cet état de choses ne s'est conservé que pour les noms de nombre *sept* et *huit* : on dit *sept livres*, [*se; livr*], mais *j'en ai sept* [*jē ne set*]. Ailleurs, le *t* (écrit *t* ou *d*) n'est prononcé que dans les liaisons étroites (*dort-il*, *vingt hommes*, *mot-à-mot*, *ils sont heureux*, *quand on voudra*, *grand esprit*, *profond ennui*, etc.), et par exception à la fin du mot *net* (= nitidu, cf. § 141, 2e rem.).

Remarque I. — La terminaison verbale *-ent*, réduite de très bonne heure à *e*, offre un cas particulier (cf. § 195, hist.) : la prononciation courante n'y fait sentir le *t* que dans les formules interrogatives (*veulent-ils*? *dorment-elles*?).

Remarque II. — Les 2es pers. sg. du parfait comme *chantas*, *dormis*, remontent à des formes *cantast*(i), *dormist*(i), où *t* devenu final s'est effacé derrière *s* caractéristique de cette personne. — Dans *suffi* (= *suffēctu), le *t* est tombé par action analogique des autres participes en *i*. On constate enfin sa chute dans la particule *en*, pour **ent* (= inde).

S.

a) S à l'initiale.

§ 153. Le *s* latin initial, suivi d'une voyelle, est resté intact, c'est-à-dire dur, en français. Ex. : Sabulu, *sable*; serpente, *serpent*; solu, *seul*; sudare, *suer*.

Remarque. — L'orthographe par *c* dans *cercueil* (sarcophagum) est conventionnelle ; celle de *sceau* (sigillum) et de *scier* (secare) par *sc* est une fantaisie des érudits de la Renaissance. Quant à *cidre*, il remonte à un type **cisera* (cl. sicera), cf. § 158, 1°.

§ 154. Le *s* latin initial, suivi d'une consonne (notamment dans les groupes *sc*, *st*, *sp*), s'est effacé en français, mais après le développement d'un *e* prosthétique. Ex. : Scala, vfr. *eschiele*, *échelle*; scutu, vfr. *escu*, *écu*; scriptu, vfr. *escrit*, *écrit*; stabula, vfr. *estable*, *établé*; stuppa, vfr. *estope*, *étoupe*; strictu, vfr. *estroit*, *étroit*; spatha, vfr. *espee*, *épée*; spina, vfr. *espine*, *épine*; spo(n)sare, vfr. *esposer*, *épouser*; *smaralda (cl. smaragdum), vfr. *esmeraude*, *émeraude*.

Historique. — La production d'une voyelle accessoire, amenée par la difficulté de prononcer à l'initiale des groupes comme *sc*, *st*, *sp*, remonte au latin parlé de l'époque impériale. Cette voyelle, qui était un *e*, apparaît sur les inscriptions à partir de la fin du IIe siècle, notée tantôt *i*, tantôt *e* (formes *iscripta*, *iscala*, *escripsit*, *eschola*, etc., elle s'est conservée dans les langues romanes, sauf en italien. A l'époque primitive du français, elle paraît avoir eu anssi une tendance à s'effacer, et les manuscrits du XIe siècle ne la notent pas d'ordinaire derrière une finale vocalique (*la spose*, *ma spede*, etc.): mais cette tendance n'a pas prévalu. Dans les anciennes formes comme *escu*, *espine*, *estroit*, etc.), le *s* qui ne se trouvait plus à l'initiale, mais bien intérieur devant une consonne, s'est effacé comme tout autre *s* dans cette situation (d'après la loi générale du § 157) : d'où les formes modernes.

Remarque I. — Le verbe *pâmer* remonte au lat. **spasmare*, par l'intermédiaire d'une forme vulgaire **espasmare*, dont la syllabe initiale est sans doute tombée par confusion avec le préfixe *es-* (= *ex-*, § 136, 1).

Remarque II.— Les mots, où le *s* s'est conservé derrière *e* dans la prononciation (*esprit, espace, espèce, espérer*, etc.) sont des mots d'emprunt ou qui ont subi une influence savante (cf. d'autre part *scandale, station, spectacle*, etc.). D'ailleurs la voyelle prosthétique a été ajoutée dans beaucoup de mots empruntés à l'italien et qui ne l'avaient pas comme *escadron* (squadrone), *escorte* (scorta), *estampe* (stampa), etc. La prononciation populaire la fait même volontiers entendre dans les mots savants comme *(e)scandale, (e)statue, (e)spécial*, etc.

b) S intérieur derrière consonne.

§ 155. Le *s* latin, placé au milieu du mot entre une consonne et une voyelle, reste intact en français comme à l'initiale (il est noté *ss* entre deux voyelles françaises). Ex. : Versare, *verser*; *bursa, *bourse*; pulsare, *pousser* ; falsa, *fausse*.

Remarque I. — Dans quelques mots, *s* a été arbitrairement orthographié *c*, surtout à l'époque moderne : *farce* (vfr. *farse* = farsa), *sauce* (vfr. *salse* = salsa), *source* (vfr. *sorse* = *sūrsa), *souci* (vfr. *solsie* = solsequia).

Remarque II. — Le groupe *ss* reste intact graphiquement. Ex.: Lassare, *lasser*; quassare, *casser* ; vessica, *vessie*; grossa, *grosse*. En ancien français, le *s* s'y faisait entendre double ; il s'est simplifié dans la prononciation pendant la période moyenne de la langue.

c) S intérieur entre voyelles.

§ 156. Le *s* latin, placé entre voyelles, est descendu en français à la sonore correspondante *z* (*s*

doux, écrit *s*). Ex.: Causa, *chose* ; thesauru, *trésor*; pausare, *poser* ; pe(n)sare, *peser* ; me(n)sura, *mesure*; germ. *wisa, *guise*.

Historique. — Le passage de *s* à *z* a eu lieu probablement à l'époque où les autres consonnes sourdes ont passé à la sonore entre voyelles (cf. §§ 123, 126, 142, 165), et d'après une tendance analogue. Ce changement en *s* a continué à se produire ensuite dans les mots d'emprunt (cf. la prononciation de *cause, résultat, usurper*, etc.). Dans les mots composés, où la composition était toujours sentie, on a redoublé dans l'écriture le *s* pour indiquer le son dur (*dessous, ressentir, ressource*, etc.).

d) S intérieur devant consonne.

§ 157. Le *s* latin, placé au milieu du mot devant une consonne, s'est effacé en français (sur *s*+*r*, cf. § 158 ; sur *sc*+voyelle autre que *a*, cf. §§ 116, II et 128, I). Ex.: Musca, vfr. *mosche, mouche* ; *piscare, vfr. *peschier, pêcher* ; testa, vfr. *teste, tête* ; * castellus, vfr. *chasteaus, château*; crispare, vfr. *cresper, crêper* ; responsa, vfr. *response, réponse* ; blasphemare, vfr. *blasmer, blâmer* ; baptisma, vfr. *batesme, baptême*; i(n)s(u)la, vfr. *isle, île* ; as(i)nu, vfr. *asne, âne* ; *almos(i)na ; vfr. *aumosne, aumône*.

Historique. — Le *s* devant consonne n'a été supprimé graphiquement qu'au milieu du XVIIIe siècle (3e édition du Dictionnaire de l'Académie, en 1740), mais en réalité il s'est effacé de bonne heure dans la prononciation fran-

çaise. Cet effacement a eu lieu du reste à des époques diverses, suivant la nature de la consonne qui venait après. A la fin du XIe siècle, le *s* ne sonnait déjà que devant les explosives sourdes : c'est à cette époque que des mots restés en Angleterre *feast*, *tempest*, *estate*, etc., y ont été importés par la conquête normande (cf. au contraire les mots anglais de même origine *isle* [*ayl*], *blame*, *effray*, etc.). Cent ans plus tard, on ne faisait plus sentir le *s* devant aucune consonne dans les parlers français du continent (sauf au nord-est, dans la région wallonne). Au point de vue phonétique, l'effacement a dû suivre une voie progressive, mais distincte dans les deux catégories de mots. Dans les mots comme *isle*, *asne*, le *s* est sans doute passé à la sonore *z*, puis à *δ* (cf. les graphies anglo-normandes *idle*, *adne*), avant de s'effacer : du côté de la Picardie ce *δ* pouvait aboutir à *r*, et c'est de là que semble être venu le mot *orfraie* (pour **osfraie* = ossifraga), ainsi que la forme *varlet* (à côté de *valet*, vfr. *vaslet* = *vassulittu). Devant les explosives sourdes, au contraire, le *s*, en passant par *χ*, semble avoir abouti d'abord à une aspiration *h*, qui a fini par se perdre (série *teste*, **teχte*, **tehte*, *tête*) : le vieux traité connu sous le nom d'*Orthographia gallica* dit positivement, vers 1300, que *s* devant *t* a le son de *h*, et figure par *eght* la prononciation de *est*.

Remarque I. — Le *s* en s'effaçant a allongé la voyelle précédente, et cet allongement est d'ordinaire marqué dans l'orthographe moderne par un accent circonflexe. Toutefois, l'accent aigu se trouve souvent sur *é* en syllabe atone (*fétu*, *répondre*, *témoin*, etc.), et dans beaucoup de mots rien ne rappelle plus la présence de l'ancien *s* (*flacon*, *poterne*, *moite*, *mouche*, etc.). L'orthographe a conservé la forme verbale *est*.

Remarque II. — Les mots dans lesquels l'orthographe et la prononciation conservent le *s* (*pasteur*, *testament*,

triste, *prospère*, *discret*, etc.) sont des mots savants ou qui ont subi une influence savante : cf. l'effacement dans le mot d'emprunt *république* (res publica). Il faut aussi signaler quelques mots populaires archaïques, qui ont été repris de nos jours par les lettrés : *destrier*, *geste*, *ménestrel*, etc.

§ 158. Les groupes où *s*, par la chute d'une voyelle atone, s'est trouvé rapproché de la liquide *r*, ont amené à l'origine le développement d'une dentale transitoire, destinée à faciliter la prononciation. Devant cette consonne dentale, *s* s'est ensuite effacé conformément à la loi générale (§ 157):

1° Le groupe *s'r* (avec *s* sonore entre une voyelle et la liquide) intercale un *d*. Ex.: Co(n)s(ue)re, vfr. *cosdre*, *coudre* ; *las(a)ru (cl. Lazarum), vfr. *lasdre*, *ladre* ; *cis(e)ra (cl. sicera), vfr. *cisdre*, *cidre*.

2° Les groupes *ss'r* et *cs'r* (pour *sc'r*, § 136), où *s* est sourd derrière consonne, intercalent un *t*. Ex.: *a*) *Ess(e)re, vfr. *estre*, *être* ; antecess(o)r, vfr. *ancestre*, *ancêtre*. — *b*) Pasc(e)re, vfr. *paistre*, *paître* ; cresc(e)re, vfr. *croistre*, *croître* ; cognosc(e)re, vfr. *conoistre*, *connaître*.

e) Groupe *Sy* (*ssy*).

§ 159. Dans les groupes *sy* et *ssy*, *s* et *ss* (après avoir été sans doute mouillés à l'origine) ont laissé le *yod* se transposer en avant et se combiner avec la

voyelle précédente ; *s* devient sonore (*z* écrit *s*) en français et *ss* reste sourd suivant la règle ordinaire (§§ 156 et 155, II). Ex. : *a*) Nausĕa, *noise* ; basĭare, *baiser* ; ma(n)sĭone, *maison* ; to(n)sĭone, *toison*. — *b*) Messĭone, *moisson* ; *bassĭare, *baisser*.

Remarque. — Les mots, tels que *lésion*, *vision*, ou *passion*, *cession*, etc., se dénoncent comme des emprunts savants.

f) S à la finale.

§ 160. Le *s* latin final, ou devenu final (et pouvant dans ce cas provenir d'une réduction de *ss*), s'est généralement, soit derrière une voyelle, soit derrière une consonne, effacé dans la prononciation du français moderne. Ex. : Plus, *plus*; tra(n)s, *très* ; nos, *nous*; cantas, *chantes*; clausu, *clos*; risu, *ris*; passu, *pas* ; grossu, *gros*; cursu, *cours* ; mur(o)s, *murs* ; ven(i)s, *viens*.

Historique. — Dans la plus ancienne période de la langue, le *s* final était sensible dans tous les cas. Ensuite il s'est effacé, d'abord devant une consonne commençant le mot suivant (*plu(s) fort*, *bon(s) vins*), tandis qu'il se conservait soit devant une initiale vocalique (*plus agréable*), soit à la pause (*j'en ai de bons*). Tel était encore l'état de la prononciation à la fin du XVIe siècle. Depuis, le *s* est resté sensible (avec la valeur de *z*) dans les cas de liaison étroite devant une voyelle ; *les ami(s)* [*lęzami*] ; *bons enfant(s)* ; *allons-y* ; *vis-à-vi(s)* ; *dans un an*, etc. Mais, à la pause, il

ne se prononce plus que dans les noms de nombre *six*, *dix* [*sis*, *dis*], dans l'adjectif *tous*, et parfois dans *plus* signifiant « davantage ».

Remarque I. — La prononciation de *fils*, *mœurs*, *ours*, avec un *s* sensible est de date récente.

Remarque II. — L'orthographe de *s* final par *z* dans *nez* (= nasu), *rez* (= rasu) et *chez* (= *casu, cl. casa) est due à l'influence des anciennes graphies *bontez*, *citez*, etc. (cf. § 146, II). Dans beaucoup de mots, on l'écrit par un *x* (*heureux*, *deux*, *chevaux*, *châteaux*, *feux*, *genoux*, *époux*, etc.) par suite d'une confusion graphique qui s'est produite vers la fin du moyen âge : des mots comme *dieus*, *chevaus*, étant souvent écrits autrefois *diex*, *chevax* (avec un signe *x* équivalant graphiquement au groupe *us*), on a conservé le *x* tout en rétablissant un *u* en avant.

Remarque III. — Un *s* final, dû à l'analogie, a été ajouté vers la fin du moyen âge à toutes les 1es pers. sg. des verbes comme *crois* (vfr. *croi* = credo), *vois*, *vends*, etc. : les poètes ont continué à se servir dans certains cas des formes archaïques *voi*, *croi*, et de quelques autres. — Les participes *ri* (= risu) et *conclu* (= conclusu) ont au contraire perdu leur *s* sous l'influence des autres participes en *-i* et *-u*.

CHAPITRE IV. — *LES LABIALES LATINES.*

---

§ 161. Les *Labiales* sont représentées en latin par leux explosives, une sourde *p*, une sonore *b*, et par leux fricatives, une sourde *f*, une sonore *v*. Le *v* atin qui était d'abord une bilabiale (comme les explo- ;ives *p*, *b*), est devenu ensuite labiodental (comme *f*). Il faut joindre à ces consonnes le son fricatif ›ilabial *w*, représenté d'ordinaire par *u* (notamment ıprès *q*, *g*). Sur la nasale labiale *m*, voir plus bas le Chapitre V.

Les deux explosives, *p* et *b*, ont un trait commun, ıui peut leur servir de caractéristique : c'est que, ›lacées à l'intérieur du mot entre voyelles (ou pré- :édées d'une voyelle et suivies de la vibrante *r*), elles ›nt passé en français à la fricative sonore *v*. Ces trois abiales *p*, *b*, *v* peuvent donc être étudiées simulta- ıément : la fricative sourde *f*, qui n'a subi que des nodifications de peu d'importance, sera examinée à ›art, ainsi que le son *w*.

P, B, V.

a) P, B, V à l'initiale.

§ 162. Les labiales latines, placées à l'initiale du mot devant une voyelle, ou devant une consonne (groupes *pr*, *pl*, *br*, *bl*), sont restées intactes en français (sur *v*, cf. cependant § 163). Ex. : *a*) Patre, *père*; perdere, *perdre*; pruna, *prune*; plenu, *plein*. — *b*) Barba, *barbe*; bonu, *bon*; brachiu, *bras*; blasphemare, *blâmer*. — *c*) Valere, *valoir*; vinu, *vin*; voce, *voix*.

Remarque I. — Le changement de *p* en *b*, dans *boîte* (= *buxta, cl. pyxida, gr. πυξίδα), remonte au latin vulgaire. Le *p* initial paraît être devenu *f* dans *fresaie* (= praesaga) sous une influence analogique obscure. Il est tombé devant une autre consonne, au début de quelques mots d'origine grecque, qui sont d'ailleurs des emprunts savants. Ex. : Pneuma, *neume;* ptisana, *tisane;* psalmu, vfr. *saume* (mais fr. mod. *psaume*).

Remarque II. — L'initiale de *brûler* (= *brustulare) s'explique par une fusion du radical germanique *bren-* avec le lat. vulg. **ustulare*; le verbe *bruire* remonte à un type **brugere*, qui semble être une transformation de *rugire* sous l'influence d'un radical celtique. Le lat. *vervecem* était en lat. vulg. **berbice*, d'où le fr. *brebis*. Enfin le changement de *v* en *f* dans *fois* (= vĭce) reste inexpliqué : dans *fade* (= vapidu), il doit reposer sur une influence analogique de *fatuum*.

§ 163. Le *v* initial (en dehors des cas isolés déjà cités § 162, II) offre encore un important changement : dans une série de mots, il a été remplacé par *g* (écrit *gu* devant *e*, *i*). Ex. : Vadu, *gué*; vagina, *gaine*; vastare, *gâter*; *veractu (cl. vervactum), *guéret*; vespa, *guêpe*; vipera, *guivre*; viscu, *gui*.

Historique. — Voici l'explication de ce fait. A l'époque où les mots germaniques s'introduisirent en grand nombre dans la Gaule et ailleurs, c'est-à-dire vers le ve siècle, le *w* germanique avait un son bilabial (conservé en anglais), que les populations romanes ne purent rendre à l'initiale qu'en le faisant précéder de l'explosive sonore *g*. Ainsi des mots *wardon*, *warnjan*, *werra*, *wisa*, *want*, devinrent dans leur bouche **gwardare*, **gwarnire*, **gwerra*, **gwisa*, **gwantu*, et plus tard en fr. *garder*, *garnir*, *guerre*, *guise*, *gant* (après l'effacement de l'élément labial, qui eut lieu vers la fin du XIIe siècle) : c'est seulement dans le nord et l'est de la France, aux confins des pays germaniques, que le *w* avait été conservé intact, et qu'on trouve des formes *warder*, *warnir*, etc. (signalées par les grammairiens du XVIe siècle comme couramment employées en Picardie). Or, au ve siècle, le son du *v* latin n'était pas encore aussi éloigné de celui du *w* qu'il l'est devenu ensuite; comme d'autre part certains mots, par exemple *vadu*, *vastare*, *vespa*, avaient dans les idiomes germaniques des synonymes d'une structure presque similaire (*wad*, *wastan*, *wespa*), ils subirent leur influence, et furent eux aussi prononcés **gwadu*, **gwastare*, **gwespa*, etc. De là les formes françaises citées plus haut.

b) P, B, V intérieurs derrière consonne.

§ 164. Les labiales latines, précédées à l'intérieur du mot d'une autre consonne, sont restées intactes en français comme à l'initiale (§ 162). Ex. : *a*) Sappinu, *sapin*; serpente, *serpent*; talpa, *taupe*; crispare, *crêper*. — *b*) Abbate, *abbé*; carbone, *charbon*; alba, *aube*; tumba, *tombe*. — *c*) Servire, *servir*; cervisia, *cervoise*; malva, *mauve*; advenire, *avenir*.

Remarque I. — Le latin vulgaire avait des formes **cappone* (cl. caponem) et **pippare* (cl. pipare), d'où en fr. *chapon*, *piper* : de même la forme *cŭppa* (fr. *coupe*) existait à côté de *cūpa* (fr. *cuve*).

Remarque II. — *Verveine* remonte au lat. vulg. de la Gaule **vervena* (cl. verbena) : par contre, *rv* y avait passé à *rb* dans **corbellus* (= *corvellus, cl. corvus) et **curbare* (cl. curvare), d'où en fr. *corbeau*, *courber*. Quant à *cervelle*, *merveille*, ils remontent à des types **cerevella* (cl. cerebella), **merivilia* (cl. mirabilia), où le passage de *b* à *v* a eu lieu entre voyelles (§ 165).

Remarque III. — Dans le mot *samedi* (= *sambati-die, cl. sabbatum), le *b* du groupe *mb* est tombé par assimilation; cf. aussi *Amiens* (= Ambianos).

c) P, B, V intérieurs entre voyelles.

§ 165. Placées à l'intérieur du mot entre voyelles, les deux labiales explosives *p*, *b*, ont passé en français à la fricative sonore *v* : cette dernière, dans la

même position, est restée intacte (cf. cependant § 166). Ex. : *a*) Ripa, *rive*; *sapēre, *savoir*; *tropare, *trouver*; capistru, *chevêtre*; papilione, *pavillon*; sapone, *savon*. — *b*) Faba, *fève*; caballu, *cheval*; cubare, *couver*; debere, *devoir*; hibernu, *hiver*. — *c*) Lavare, *laver*; viva, *vive*; novellus, *nouveau*.

Historique. — Ces faits, qui présentent aujourd'hui un aspect uniforme, sont cependant chronologiquement distincts. En latin vulgaire, le passage de *b* à la fricative entre voyelles a des origines lointaines : il s'est généralisé pendant l'époque impériale, et dès le IIe siècle on a prononcé ordinairement **cavallu* pour *caballu*, etc. Les changements du *p* sont de beaucoup postérieurs. C'est seulement vers le VIe siècle que le passage de l'explosive sourde à la sonore s'est généralisé entre voyelles (cf. le passage de *c* à *g*, §§ 123, 126, et celui de *t* à *d*, § 142), et qu'on a eu notamment dans toute la Gaule **sabēre* pour **sapēre*, etc. Au midi, la prononciation en est restée à cette étape (provençal *saber*). Dans le nord, au contraire, il y a eu au cours du VIIIe siècle reproduction de ce qui s'était passé autrefois en latin vulgaire, c'est-à-dire que le *b* secondaire, provenant de *p*, est descendu lui aussi à la fricative : **sabēr(e)* est donc devenu **savēr* (puis *saveir*, *savoir*), etc. Cf. le passage entre voyelles de *g* à *ȝ*, § 123, et celui de *d* à *δ*, § 142.

Remarque. — Les mots *abeille* (apicula), *ciboule* (caepulla), *cabane* (*capanna), sont venus en français du midi, c'est-à-dire de la région où le *b* provenant du *p* latin n'est pas passé à *v*. Quant aux mots comme *glèbe*, *robuste*, *labourer*, etc., ce sont des emprunts savants, au même titre que *apôtre*, *vapeur*, *superbe*, etc.

§ 166. Placé entre deux voyelles, dont l'une était *o*, *u* (voyelles vélaires), le *v* latin, au lieu de persister, s'est ordinairement effacé en se fondant avec la voyelle vélaire : le *b* (devenu *v* très anciennement, § 165, hist.) s'est comporté de la même façon. Ex. : *a*) Pavōne, *paon*; pavōre, vfr. *pëeur*, *peur*; avŭnculu, *oncle*; ŏvĭcula, vfr. *oeille*, *ouaille*; *ūvĭtta, [*l*]*uette*. — *b*) *Tabōne (cl. tabanum), *taon*; vibŭrna, *viorne*; sabūcu, vfr. *sëu*, *su*[*reau*]; *nūba (cl. nubem), *nue*; *habūtu, vfr. *ëu*, *eu*; *debūtu, vfr. *dëu*, *dú* (cf. par analogie *su*, vfr. *sëu* = *sapūtu).

Historique. — La tendance du *v* à s'effacer dans ces conditions est ancienne : vers le IIIe siècle, l'*Appendix Probi* recommande déjà de dire « *pavor non paor* ». Elle s'est fait sentir en français d'une façon constante, et il y a beaucoup de patois où l'on prononce aujourd'hui par exemple *couer*, au lieu de *couver* (= cubare).

Remarque I. — Le *v* intérieur, non contigu à une voyelle vélaire, s'est effacé par dissimilation dans *viande* = vivenda (cf. *vivant* = vivente) : le vfr. *viaz* (= vivacius) offrait un cas semblable. Par contre, l'insertion euphonique d'un *v* dans *pouvoir* (vfr. *pooir*, *pouoir* = *potēre, cl. posse) semble s'être produite, vers le XVe siècle, sous l'influence analogique de *devoir* (= debere) et de *avoir* (= habere); cf. *douve*, § 72, I.

Remarque II. — Dans la terminaison des parfaits en *-avi*, la réduction à *-ai* (latin vulg. **cantai*, d'où le fr. *chantai*, *portai*, etc.), qui est analogue à celle de *-ivi* à *-ii* (*audii* pour *audivi*) admise par la langue classique, est ancienne : au IIe siècle, le grammairien Probus recommande de dire

« *probavi non probui* ». Le latin vulgaire a eu également de bonne heure, à l'imparfait, une terminaison *-ēa* pour *-ēbam* (**vendēa* pour *vendēbam*, d'où le vfr. *vendoie*, et plus tard *vendais*, cf. § 54, hist. *b*); cette terminaison, dans l'Ile-de-France, s'est substituée dès le début du XIIe siècle à la flexion issue de *-abam* (vfr. *chantoe*, puis *chantoie*, *chantais*).

d) P, B, V intérieurs devant consonne.

§ 167. Il y a ici trois cas à distinguer :

1° Les labiales sont suivies d'une des vibrantes *r*, *l*;

2° Elles sont suivies d'une autre consonne quelconque ;

3° Elles sont suivies d'un *yod*.

I. — P, B, V (+ *r*, *l*).

§ 168. Les groupes latins *pr* et *br*, précédés d'une voyelle, passent en français à *vr* ; le groupe originaire *vr* persiste (les labiales se sont donc comportées ici comme entre deux voyelles, § 165). Ex. : *a*) Capra, *chèvre*; aprile, *avril* ; lep(o)re, *lièvre* ; recup(e)rare, *recouvrer*. — *b*) Labra, *lèvre* ; febre, *fièvre* ; *colŏbra, *couleuvre* ; lib(e)rare, *livrer*. — *c*) Viv(e)re, *vivre*.

Remarque I. — Dans *âpre*, vfr. *aspre* (= asperu), *pr* a persisté parce qu'il était précédé d'une consonne. De même *br* dans *arbre* (= arbore), *ombre* (= umbra), *membre* (= membru), etc.

Remarque II. — La transformation du groupe *pr* dans *sur*, vfr. *soure* (= sŭper) est due à l'emploi proclitique de cette particule. Le vfr. *savrai* (=*sapĕre-habeo) est devenu *saurai*; cf. plus bas *aurai*.

Remarque III. — Le latin *palpebra* était en lat. vulg. *palpĕtra, d'où le fr. *paupière* (d'après le § 144, 2°). Le *b* du groupe *br* s'est vocalisé anciennement dans *fabrĭca*, devenu * *favrĭga*, * *faurga*, d'où le fr. *forge* § 83, (cf. aussi *aurone* = abrotonu). Le vfr. avait le futur régulier *avrai* (= habere-habeo), qui a été remplacé vers le XV° et le XVI° siècle par *aurai* forme originaire du midi. Dans les infinitifs *boivre* (= bibere) et *escrivre* (= scribere), remplacés par *boire*, *écrire*, le *v* du groupe *vr* s'est perdu pour des raisons d'analogie proportionnelle (*écrire* étant à *écrit* ce que *dire* est à *dit*, etc.).

Remarque IV. — Le mot hybride *paraveredus* (gr. παρά + celt. veredus) était devenu de bonne heure **palafredu* (fr. *palefroi*). Le groupe *vr* précédé de *l* remplace le *v* par une dentale sonore (absolvere, vfr. *assoldre*, *absoudre* ; pulvere, vfr. *poldre*, *poudre*), cf. § 189, rem.

§ 169. Le groupe latin *pl* est passé à *bl* en français, et le groupe *bl* originaire est resté intact (*vl* ne se rencontre pas). Ex. : *a*) Duplu, *double*; cap(u)lu, vfr. *chable*, *câble*. — *b*) Tab(u)la, *table* ; sab(u)lu, *sable* ; stab(u)la, *étable*; eb(u)lu, *hièble*; *adfib(u)lare, *affubler*.

Remarque I. — A côté de *double*, *câble*, on rencontre en français les mots *peuple* (= populu) et *couple* (= copula), qui sont à demi-savants : le premier est *poblo* dans les Serments de 842, et la forme *couble* est encore fréquente dans le français provincial. La forme *éteule* est dialectale

(vfr. *estoble* = *stupŭla, cl. stipula). Quand à *scopŭlum*, il était devenu en lat. vulg. **scŏclu*, d'où le fr. *écueil* d'après le § 133, 2° (cf. **veclu* pour *vetŭlum*, § 145, I).

Remarque II. — Le mot *siffler* remonte au lat. vulg. *sifilare* (cl. sibilare), forme dialectale attestée par les grammairiens et d'origine sabellique (cf. le mot *buffle*, emprunté à l'italien *bufalo* = *bufalu, cl. bubalum). Le *b* du groupe *bl* s'est vocalisé anciennement dans **parabŏla* (gr. παραβολή), devenu **paraula* d'où le fr. *parole*; dans *tôle* = *taula (à côté de *table* = tabula), on a sans doute une forme venue de l'Est ou du Nord-Est, régions où le *b* de *bl* s'était vocalisé, et où les adjectifs latins en *-abĭlis* notamment apparaissent au moyen âge sous des formes *estaule*, *amiraule*, etc. Enfin dans le mot *ensouple* (= insubŭlu), la finale s'est altérée sous l'influence de l'adjectif *souple* (supplĭcem).

II. — P, B, V (+ consonne).

§ 170. Les labiales latines, devant toutes les consonnes (autres que *r*, *l*), se sont effacées en français, qu'elles fussent précédées d'une voyelle ou d'une consonne. Ex. : *a*) Rupta, *route*; recip(i)t, *reçoit*; tep(i)du, *tiède*; male-sap(i)du, *maussade*; capsa, *châsse*; cub(i)tu, *coude*; dub(i)tare, *douter*; scrib(i)s, *écris*; subvenire, *souvenir*; nav(i)gare, *nager*; civ(i)tate, *cité*; viv(i)t, *vit*; nav(e)s, vfr. *nes*, *nefs*. — *b*) Corp(u)s, vfr. *cors*, *corps*; *emp(u)ta, *ente*; rump(i)t, vfr. *ront*, *rompt*; galb(i)nu, vfr. *jalne*, *jaune*; presb(y)ter, *prêtre*; serv(i)t, *sert*; cerv(o)s, vfr. *cers*, *cerfs*.

Remarque I. — L'effacement de la labiale s'est opéré de bonne heure; au point de vue phonétique, on peut le considérer comme une sorte d'assimilation avec la consonne suivante.

Remarque II. — Le *p* étymologique a été réintroduit par l'orthographe moderne dans *corps*, *rompt*, *baptême* (vfr. *batesme* = baptisma), *sept* (vfr. *set* = septem; cf. *septembre* qui se prononce maintenant *sęptābre*), etc. Le mot *caisse* (= capsa), à côté de *châsse*, est une forme venue du midi. Le mot *chétif*, qui remonte à *chaitif* (§ 89, II), apparaît aussi parfois en vfr. sous la forme *chatif* (= captivu).

Remarque III. — Le *b* étymologique a d'abord été réintrodult par l'orthographe dans les mots comme *obscur*, *absoudre*, *obstiner* (vfr. *oscur*, *assoudre*, *ostiner*), et il a fini par s'y prononcer.

Remarque IV. — Le mot *gabăta* (fr. *jatte*) se présente aussi en latin vulgaire avec un *b* vocalisé, sous la forme **gauta* (fr. *joue*). La vocalisation du *v*, dans **auca* (vfr. *oue*, *oie*) pour **avica*, et dans **aucellus* (fr. *oiseau*) pour **avicellus*, remonte également au latin vulgaire.

III. — P, B, V (+ *y*).

§ 171. Les labiales, suivies d'un *yod*, n'ont pas pu se combiner à l'origine avec cet élément palatal, dont leur point d'articulation était trop éloigné. Dans ce cas, en français, le *y* s'est consonnifié en š (écrit *ch*) ou en *j* (écrit *g*, *j*), et la labiale s'est effacée devant lui comme devant les autres consonnes (§ 170).

1° Derrière *p*, qui est une sourde, le *y* s'est consonnifié en š (fricative sourde). Ex.: Apĭu, *ache*;

sapĭa(m), *sache*; sapĭente, *sachant*; sepĭa, *sèche*; appropĭare, *approcher*; Clippĭacu, *Clichy*; germ. *hapja, *hache*.

2° Derrière *b* et *v*, qui sont des sonores, le *y* s'est consonnifié en *j* (fricative sonore); cf. *m*+*y*, § 198. Ex. : *a*) Tibĭa, *tige*; *rabĭa (cl. rabiem), *rage*; rubĕu, *rouge*; gobĭone, *goujon*; germ. *laubja, *loge*; cambĭare, *changer*. — *b*) Cavĕa, *cage*; viduvĭu, *vouge*; *levĭariu, *léger*; abbrevĭare, *abréger*; salvĭa, *sauge*; servĭente, *sergent*.

Remarque I. — *Pigeon* remonte sans doute à une forme vulgaire **pibione* (cl. pipionem); de même *sage* à une forme **sabiu* (cl. ne-sapium).

Remarque II. — Il s'est produit dans quelques mots un effacement de *v* devant un *y*, qui par suite ne s'est pas consonnifié. Ex. : *A(v)iolu, *aïeul*; *ca(v)eola, vfr. *jaiole*, *geóle*. Le mot *pluvia* était en lat. vulg. **plŏja*, d'où le fr. *pluie*. Quant à *fleuve* (fluvium), il est savant.

Remarque III. — Dans certaines formes verbales, la labiale devant un *y* était tombée dès le latin vulgaire par suite d'un emploi proclitique. Ex. : *Ayo (cl. habeo), *ai*; *aya (cl. habeam), *aie*; *deyo (cl. debeo), vfr. *doi*, *dois*; *sayo (cl. sapio), vfr. *sai*, *sais*. La chute du *y* s'était aussi produite mais pour des raisons analogiques dans **recĭpo* (cl. recipio), vfr. *reçoif*, *reçois*, et dans des subjonctifs comme **recĭpa*, **mŏva* (cl. recipiam, moveam), en fr. *reçoive*, *meuve*.

e) P, B, V à la finale.

§ 172. Les labiales explosives *p*, *b*, devenues finales, ont passé en français à la fricative sourde *f*, lorsqu'elles se trouvaient derrière une voyelle; elles se sont effacées dans la prononciation moderne, lorsqu'elles se trouvaient derrière une consonne. La fricative sonore *v* est, dans les deux positions, remontée à la sourde *f*. Ex. *a*) *Capu (cl. caput), *chef*; trabe, vfr. *tref*, *tré*; sebu, *suif*. — *b*) Campu, *champ* [*šã*]; *col(a)pu, *coup* [*ku*]; drappu, *drap* [*drą*]; germ. *troppu, *trop* [*trǫ*]; plumbu, *plomb* [*plõ*]; columbu, *coulon*. — *c*) Bove, *bœuf*; novu, *neuf*; nave, *nef*; salvu, *sauf*; cervu, *cerf*; nervu, *nerf*.

Historique. — Dans tous les mots terminés en français par *f*, la présence d'un *s* de flexion (devant lequel *f* s'était autrefois régulièrement effacé, cf. § 170), a amené de bonne heure des formes divergentes : sg. *bœuf*, pl. *bœufs* [*bœ*]; sg. *œuf*, pl. *œufs* [*œ*]. D'après le pl. *clefs* [*klę*], le sg. *clef* se prononce aussi *klę* aujourd'hui, et au contraire sur le sg. *chef* on a refait un pl. *chefs* (vfr. *ches*); pour *cerf* et *nerf*, il y a hésitation entre *sęr* et *sęrf*, entre *nęr* et *nęrf*, etc. Dans certains mots (*bailli* pour *baillif*, *apprenti* pour *apprentif*), le *f* final a disparu même de l'orthographe. L'adjectif numéral *neuf* (= novem) a une triple prononciation : à la pause, *f* s'y fait entendre dans *j'en ai neuf*; devant une initiale consonnantique, il est muet dans *neu(f) livres*; enfin devant une voyelle, lorsque la liaison est étroite, le *f* redescend à *v* dans certains cas comme *neuf heures* [*nœvœr*], ce qui est une trace

d'une prononciation autrefois générale. — Le *p* final des mots comme *champ*, *coup*, *drap*, se prononçait en vieux français. Plus tard il s'est effacé, d'abord devant une consonne : au XVIIe siècle, on le faisait encore entendre à la pause, dans une phrase comme *voici de bon drap*. Celui de *trop* se fait toujours entendre dans les cas de liaison étroite (*trop heureux*), et celui de *cep* (= cippu) est redevenu partout sensible.

Remarque. — Le mot *loup*, vfr. *leu* (= lūpu) fait exception à la règle. La labiale derrière voyelle s'est aussi effacée très anciennement dans *où* (= ubi) et *y*, vfr. *i* (= ibi), particules adverbiales qui s'employaient proclitiquement. Mais on a eu en vfr. des formes verbales régulières comme *boif* (= bibo), *escrif* (= scribo), *vif* (= vivo), qui par des actions analogiques sont devenues ensuite *bois*, *écris*, *vis*. Il faut noter enfin que l'adjectif *chauve*, pour **chauf* (= calvu), est un masculin refait sur le féminin.

F.

§ 173. La fricative labiale sourde *f* (orthographiée parfois en latin *ph* dans les mots d'origine grecque, cf. § 111, III) a une histoire peu compliquée :

1° Placé à l'initiale, ou dans le mot entre une consonne et une voyelle, le *f* est resté intact en français. Ex. : *a*) Fame, *faim;* phasianu, *faisan*; filia, *fille*; fratre, *frère;* flore, *fleur*. — *b*) Infernu, *enfer*; infante, *enfant;* *orphaninu, *orphelin*; *aur(i)fabru, *orfèvre*.

Remarque. — Sur *hors* (foris), cf. plus bas 2° rem.

2° Entre deux voyelles, le *f* s'est effacé. Ex. : *Scrofellas, *écrouelles*; *bīfasiu (cl. bīfarium, gr. διφάσιος), *biais*; *refusare, vfr. *rëuser*, *ruser*; de-foris, *dehors*.

Remarque. — A *dehors* on a emprunté *hors*, qui vers le XVe siècle a fait concurrence au régulier *fors* (= foris). Le mot *profond* (vfr. *parfont* = *perfundu, cl. profundum) est un mot savant et refait. L'altération de *zizyphu* en *jujube* n'est point purement populaire.

3° Sur *f* placé à l'intérieur du mot devant une consonne, voici ce qu'il faut observer : *a*) Les groupes *fr* et *fl* persistent. Ex. : Sulph(u)re, *soufre*; ossifraga, *orfraie*; *trif(o)lu (cl. trifolium), *trèfle*; sufflare, *souffler*. — *b*) Devant une consonne (autre que *r*, *l*) le *f* s'efface. Ex.: *Anteph(o)na, *antienne*; Steph(a)nu, *Etienne*; blasph(e)mare, *blâmer*; forf(i)ces, *forces*. Le mot *coffre* (pour **cofne* = cophĭnu) n'est pas purement populaire. — *c*) Le cas de *f*+*y* se rencontre dans des mots d'origine étrangère, **cofĕa* (germ. *kupphja), *graphĭu* (gr. γραφίον), empruntés assez tard et qui sont devenus respectivement en fr. *coiffe* et *greffe* (vfr. *graife*) : le *y* s'y est donc transposé devant *f* qui a persisté.

4° Le *f* devenu final derrière une consonne s'est effacé dans *gomphu* (gr. γόμφος), d'où le vfr. *gon*, écrit ensuite *gond* (cf. le mot *garou* = germ. wërewulf).

W.

§ 174. Le *w* est une bilabiale fricative, qui ne se rencontrait en latin que derrière une autre consonne, et était rendue graphiquement par la voyelle *u*, quelquefois par *o* (cf. § 4, IV) :

1° Le cas le plus ordinaire où elle se présente est celui des groupes *cw* (qu, co) et *gw* (gu), dont le traitement a déjà été étudié à propos des gutturales (§ 137 ; sur *gw*, cf. aussi § 163).

2° Derrière d'autres consonnes formant groupes, le *w* s'était déjà effacé en latin dans la prononciation vulgaire. Ex. : *Febrariu (cl. febrŭarium), *février* ; *battalia (cl. battŭalia), *bataille* ; *batto (cl. battŭo), *bats* ; *coso (cl. consŭo), *couds* ; *mortu (cl. mortŭum), *mort*. — Derrière une consonne simple, le son *w* avait persisté et a abouti en français à *v*. Ex. : Vidŭa, vfr. *veve*, *veuve* ; janŭariu, *janvier* ; germ. *sparwariu, *épervier*. Cf. *anŭale, vfr. *anvel* ; tenŭe, vfr. *tenve* (encore dans le Dict. de l'Acad. en 1694).

Remarque. — La présence d'un élément *w* dans la flexion des parfaits en *-ui* (devenus assez nombreux en latin vulgaire) avait amené des faits complexes pour la conjugaison de ce temps en ancien français. Les consonnes précédant le *w* avaient en général (sauf les liquides) disparu de bonne heure par assimilation, ce qui entraîna à certaines personnes une fusion de la flexion avec le radical.

Les trois types essentiels de ces parfaits, correspondant au lat. *valui*, *debui*, *habui*, ont été autrefois : 1° *valui*, *valus*, *valu*, *valumes*, *valustes*, *valurent*; 2° *dui*, *dëus*, *dut*, *dëumes*, *dëustes*, *durent;* 3° *oi*, *ëus*, *ot*, *ëumes*, *ëustes*, *orent*. Ces formes, qui s'étaient déjà produites en majeure partie sous l'action analogique de **fūi* (dans lequel il y avait un *u* accentué en hiatus, et non pas un *w*), ont subi encore certaines simplifications pour aboutir au parfait du fr. mod. *-us -us*, *-ut*, *-ûmes*, *-ûtes*, *-urent*.

CHAPITRE V. — *LES LIQUIDES LATINES.*

(VIBRANTES ET NASALES.)

---

§ 175. Les *Liquides* sont représentées en latin par deux vibrantes *r*, *l*, et deux nasales *m*, *n*. Les consonnes *r*, *l*, *n*, se rattachent au groupe des dentales; le *m* est une labiale.

Toutes ces consonnes offrent, dans le traitement qu'elles ont subi en français, certains traits communs entre elles :

1° Lorsqu'elles sont placées à l'intérieur du mot, entre deux voyelles, elles restent intactes.

2° Lorsque *l*, *n*, *m*, se sont trouvés devant un *r* (par effacement d'une voyelle atone), il s'est développé en français un son transitoire, qui a été la dentale *d* pour les groupes *l'r*, *n'r*, et la labiale *b* pour le groupe *m'r* (ainsi que pour *m'l*).

La vibrante *r* a pour caractéristique particulière une mobilité, qui a amené fréquemment son déplacement à l'intérieur du mot ; elle va être étudiée à part, ainsi que *l*. Les nasales *m*, *n*, seront ensuite examinées simultanément.

R.

§ 176. Le *r* des Latins était en réalité un R, fortement roulé. Ce son s'est conservé en français jusqu'au XVIIe siècle, époque à laquelle il a été remplacé généralement, surtout dans la prononciation de la société polie, par un *r* uvulaire (*r* grasseyé) dont le son est plus faible. Nous ne tiendrons plus compte de cette différence indiquée une fois pour toutes ; mais il conviendra de se la rappeler, lorsqu'il sera question, dans les paragraphes suivants, d'un « *r* latin resté intact en français ».

a) R à l'initiale.

§ 177. Au début du mot, la vibrante *r* est restée intacte en français. Ex.: Ratione, *raison* ; rege, *roi*; *rēm, *rien* ; rumpere, *rompre*.

Remarque. — Le vfr. *renoille* (= *ranucula) est devenu *grenouille*, vers le XVIe siècle, par prosthèse d'un *g* parasite (dû peut-être à l'influence de *crapaud*, dialectalement *grapaud*).

b) R intérieur derrière consonne.

§ 178. Placé dans le mot entre une consonne (qui peut elle-même être initiale) et une voyelle, *r* persiste

en français. Ex.: *a*) Cruce, *croix*; granu, *grain*; fraxinu, *frêne*. — *b*) Capra, *chèvre*; lib(e)rare, *livrer*; vend(e)re, *vendre*.

Remarque I. — Un *r* derrière consonne est passé à *l* par dissimilation dans *crible* (= cribru) et dans *érable* (= *acerarbore); le vfr. *temple* (= tempora) s'est réduit à *tempe*.

Remarque II. — Un *r* derrière une consonne intérieure s'est transposé en se rapprochant de l'initiale (cf. § 180, I) anciennement dans *fimbria* passé à **frimbia*, d'où le fr. *frange*; plus tard dans *tremper*, vfr. aussi *temprer* (= tempĕrare), et dans *breuvage*, vfr. *bevrage* (= *bibĕraticu).

Remarque III. — Le groupe formé de consonne + *r* étant favorisé par la langue (cf. § 19, I), il en est résulté qu'à des époques diverses un *r* parasite a été inséré : 1° Après une consonne initiale, dans *fronde*, vfr. *fonde* (=funda); dans *vrille* pour **ville*, vfr. *veille* (= viticula); dans *trésor* (= thesauru), soit par assimilation régressive, soit sous l'influence de *tra(n)s*. — 2° Après une consonne intérieure, par suite d'une assimilation progressive, dans *perdrix* (= perdice), *dartre*, vfr. *derte* (= *herpĕte); *tertre*, pour **terte* (= *termĭte); cf. *forteresse* (qui est pour **fortrece* = **fortece*) et la prononciation longtemps usitée *jardrin* pour *jardin*. Le même fait s'est produit, sans que l'assimilation soit en jeu, dans *chanvre*; vfr. *chanve* (= cannăbe); *encre*, vfr. *enque* (= encaustu), *épeautre*, vfr. *espeaute* (= spelta); *filandre* (= filanda). Cf. encore le vfr. *arbalestre* (= arcu-ballista), d'où est resté le dérivé *arbalétrier* à côté de *arbalète*; le vfr. *calendier* (= kalendariu) devenu *calendrier* vers la fin du XVIe siècle, et enfin la forme de mots savants comme *registre* (regestum), *rustre* pour *ruste* (rustĭcum).

c) R intérieur entre voyelles.

§ 179. Placé dans le mot entre voyelles, le *r* reste intact en français. Ex.: Pira, *poire*; aeramen, *airain*; corona, *couronne*; *pariculu, *pareil*; parare, *parer*.

Historique. — Le *r* entre voyelles a failli subir, à un moment donné, une grave altération en français : prononcé sans vibrations rapides de la langue, il aboutissait à une sorte de sifflement très voisin de *z*. C'est au midi de la France, dans le Bas-Languedoc, que paraît d'abord s'être manifesté ce changement, vers la fin du XIVe siècle ; puis la contagion gagna les provinces du Centre, et au XVIe siècle elle avait envahi Paris, surtout la Cour. Marot, dans une épître connue, se moque des courtisans qui affectent de dire *Pazis, Mazie*; les grammairiens de l'époque signalent des formes telles que *péze, méze* (père, mère), et inversement *fraire* (fraise), des enseignes comme *Au bœuf cousonné*, etc. De cette prononciation il n'est guère resté dans la langue que le doublet *chaise* à côté de *chaire* (= cathedra), et peut-être le mot *besicles* pour **bericles* (vfr. *beryl* = beryllum). — Beaucoup plus tard, le *r*, réduit à une simple aspiration, disparut un instant complètement dans la prononciation affectée des Incroyables, à l'époque du Directoire, et cela non seulement entre voyelles mais dans toutes les positions (*C'est incoyable, ma paole d'honeu*, etc.).

Remarque I. — Dans certains mots, le *r* entre voyelles s'est changé en *l* par dissimilation : des exemples remontant au latin vulgaire sont *pélerin* (= *pelegrinu, cl. peregrinum), *palefroi* (= *palafredu, cl. paraveredum). Plus récemment on a eu en français *frileux* pour **frireux* (= frigorosu), *marjolaine* pour le vfr. *marjoraine* (*ma-

jorana), *ensorceler* pour le vfr. *enisorcerer* (dérivé de *sorcier*), *écarteler* pour **esquarterer* (dérivé de *quartier*). Le changement du vfr. *escharas* (= *excaraciu) en *échalas* paraît dû à l'influence de *échelle* (= scala).

Remarque II. — L'adjectif **pluriores*, reformé sur *plus*, était devenu en lat. vulg. **plusiores*, d'où le vfr. *pluisors*, *plusieurs*. Quant à *proue*, il ne remonte à *prora* que par l'intermédiaire de l'italien (génois *prua*).

d) R intérieur devant consonne.

§ 180. Placé dans le mot entre une voyelle et une consonne, le *r* est resté intact en français. Ex. : Firmare, *fermer* ; porcellus, *pourceau* ; larga, *large* ; versare, *verser* ; barba, *barbe* ; servire, *servir*.

Remarque I. — La liquide *r* (+ consonne), par transposition, est assez souvent passée devant la voyelle qui précédait et a formé groupe avec la consonne initiale du mot. Le changement de *torculum* en **trocŭlu* (d'où le fr. *treuil*) remonte au latin vulgaire. Plus tard, on a eu des transpositions analogues dans *brebis* (vfr. *berbiz* = *berbice), *fromage* (vfr. *formage* = *formaticu), *frelon* (vfr. **furlon* = *furlone), *troubler* (vfr. *torbler* = *turbulare), *trousser* (vfr. *torser* = *thŭrsare). Cf. aussi le cas de *pauvreté*, reformé d'après *pauvre* (pour vfr. *poverté* = paupertate).

Remarque II. — Le *r* du groupe *rs* s'était déjà effacé en latin vulgaire dans certains mots. C'est ainsi qu'on a eu en fr. *dos* (= *dossu, cl. dorsum), *sus* (= *susu, cl. sursum), *pêche*, vfr. *pesche* (= *pesca, cl. persĭca).

Remarque III. — Il s'est produit plus tard en français des cas d'effacement de *r* devant consonne, dus générale-

ment à une dissimilation. Ainsi *érable* est pour **érarbre* (= *acerarbore), *beffroi* pour le vfr. *berfroi* (= germ. *berfredu), *héberger* pour le vfr. *herbergier* (germ. heriberga). A une certaine époque, la prononciation *abre, mabre, mecredi* s'était généralisée, et Vaugelas considère encore cette dernière forme comme préférable. Dans *faubourg* (pour le vfr. *forsbourc* = *foris-burgu) l'effacement de *r* est dû à une étymologie populaire ; de même son addition dans *courtepointe* (vfr. *coute-pointe* = culcita-puncta), et dans *artillerie* dérivé sous l'influence de *art* (= arte) du vfr. *atillier*. Enfin, dans le groupe intérieur *rl*, le *r* subissait fréquemment autrefois une assimilation (*Challes* pour *Charles*, etc.), dont le mot d'origine germanique *chambellan* (pour le vfr. *chamberlenc*) nous a conservé une trace.

§ 181. Le groupe intérieur *rr* s'est en général réduit à *r* simple dans la prononciation du français moderne; l'orthographe conserve la consonne double. Ex. : Terra, *terre* ; carruca, *charrue* ; corrigia, *courroie* ; ferratu, *ferré* ; germ. *werra, *guerre*.

Historique. — Le son de *r* double se faisait entendre avec un fort roulement au XVIe siècle, d'après les témoignages des grammairiens de l'époque. C'est au siècle suivant que l'usage a varié, et qu'il s'est produit une certaine hésitation : Vaugelas signale des prononciations comme *burreau* pour *bureau*, et inversement *arest* pour *arrest*. Les mêmes observations sont valables pour *rr* provenant de *tr* ou *dr* par assimilation de l'explosive (*larron* = latrone, *carré* = quadratu, etc., cf. § 144, 2°).

Remarque I. — Une très ancienne réduction à *r* simple s'est produite dans *courant*, vfr. *corant* (= currente), et dans quelques autres formes appartenant au même verbe.

Remarque II. — Le son de *r* double s'est conservé dans les futurs *courrai* (= currere-habeo) et *mourrai* (= *morire-habeo), où le groupe *rr* s'était formé par l'effacement d'une voyelle atone. Il s'est conservé aussi dans des mots comme *errer*, *terreur*, *horreur*, etc., d'un caractère plus ou moins savant.

Remarque III. — Dans le cas où une voyelle précédée d'une consonne s'est effacée entre deux *r*, il y a eu production d'un élément dental *d*, qui peut être considéré comme résultant de la consonne primitive par une sorte d'assimilation (cf. § 189, rem.). **Ex.** : Surg(e)re, *sourdre* ; *torq(uĕ)re, *tordre*.

e) Groupe Ry.

§ 182. Dans le groupe intérieur *ry*, le *r* a laissé le *yod* se transposer en avant et se combiner avec la voyelle précédente (sur le suffixe *-arĭu*, cf. § 39). Ex. : Arĕa, *aire*; parĭa, *paire*; corĭu, *cuir*; dormitorĭu, *dortoir*.

Historique. — Avant de se transposer, le *y* avait commencé par mouiller *r* en latin vulgaire. Nous retrouvons à cette étape des mots savants d'emprunt comme *gloria*, *memoria*, *historia*, qui au XIe siècle sont orthographiés *glorie*, *memorie*, *estorie* (avec une finale *-orie* comptant pour deux syllabes seulement), et qui sont devenus ensuite *gloire*, *mémoire*, *histoire*. Toutefois, entre ces deux couches de mots, il s'en place chronologiquement quelques autres, où le *y* derrière *r* s'est consonnifié en *j* (*g*). Ex. : Cereu, *cierge*; germ. *sturione, *esturgeon*.

f) R à la finale.

§ 183. Le *r* final ou devenu final se maintient d'ordinaire en français, et *rr* se simplifie. Ex. : *a*) Cor, *cœur*; caru, *cher*; feru, *fier*; puru, *pur*; habere, *avoir*. — *b*) Carru, *char*; ferru, *fer*; turre, *tour*.

Historique. — Il y a cependant en français des classes de mots importantes, où un *r* final ne se fait pas entendre. Ce sont : 1° tous les infinitifs en *-er* = -are (*aimer*, *porter*, *chanter*, etc.); 2° la plupart des substantifs ou des adjectifs en *-ier* ou *-er* = -ariu (*panier*, *premier*, *clocher*, *léger*, etc.). La consonne finale de ces mots ne se fait plus entendre que dans certains cas de liaison étroite (*chanter et boire*, *premier homme*, *léger accroc*, etc.). Cet effacement de *r* s'est produit en moyen français, surtout au XVIe siècle, et probablement par une étape intermédiaire *s* devant les initiales vocaliques (cf. ce qui a été dit plus haut de *r* intérieur entre voyelles, § 179, hist.). Quoi qu'il en soit, il s'était généralisé d'abord dans d'autres classes de mots; au XVIIe siècle, on ne faisait pas sentir la consonne finale : 1° dans les infinitifs en *-ir*, prononcés *dormi(r)*, *parti(r)*, *couri(r)*, etc ; 2° dans certains noms en *-oir*, prononcés *tiroi(r)*, *miroi(r)*, *mouchoi(r)*, etc. ; 3° dans les noms en *-eur* (ayant un féminin en *-euse*), prononcés *menteu(r)*, *porteu(r)*, *chanteu(r)*, etc. (peut-être par suite d'une analogie exercée par les couples comme *honteux*, *honteuse*). A partir du milieu du XVIIIe siècle, le *r* final a été restauré dans ces trois classes de mots : dans les infinitifs en *-ir*, peut-être sous l'influence des verbes comme *dire*, *écrire*; dans les noms en *-oir*, sous celle des mots comme *avoir*, *devoir*, *pouvoir* (où *r* semble avoir été toujours sensible). De l'ancienne prononciation *-eu(r)*, il nous est resté quelques formes : *faucheux*, *violoneux*, *piqueux*, *gâteux*.

Dans *monsieur* [*mesyœ*] l'effacement de *r* final est ancien; cf. la prononciation de *sieur* [*syœr*]. Quant aux rimes comme *fer* et *lége(r)*, *mer* et *écume(r)*, etc., que se permettent encore quelquefois les poètes, ce sont des rimes uniquement pour l'œil, et qui étaient déjà condamnées sous le nom de « rimes normandes » au XVIIe siècle.

Remarque. — Le changement de *r* final en *l* dans *autel*, vfr. *alter* (= altare), s'explique par une substitution de suffixe.

L.

a) L à l'initiale.

§ 184. Au début du mot, la vibrante latérale *l* est restée intacte en français. Ex. : Lamina, *lame*; levare, *lever*; lepore, *lièvre*; longe, *loin*; luna, *lune*.

Remarque I. — Un *l* initial s'est changé en *r* dans *rossignol* (= *lusciniolu), qui est d'ailleurs un mot venu du midi : on a dit *le rossignol* pour * *le lossignol*, par dissimilation. C'est pour une raison analogue que le vfr. *livel* (= *lĭbellu, cl. lĭbella) est devenu *niveau*, et que *nombril* a remplacé **l'ombril* (= *umbiliculu).

Remarque II. — Un *l* initial est tombé, par confusion avec l'article, dans *once* (= *luncĕa, cl. lyncem), et dans *azur* = bas-latin *lazurium* (du persan *lâdjurd*). — Le phénomène inverse, un peu plus fréquent, et qui date surtout du moyen français, c'est l'agglutination de l'article, amenant *l* initial dans des mots qui ne l'avaient point en latin. Ex. : Hedera, vfr. *l'ierre*, *lierre*; indictu, vfr. *l'endit*, *lendit*; *inde-de-mane, vfr. *l'endemain*, *lendemain*; aureolu, vfr. *l'oriol*,

loriot; *amitariu, vfr. *l'andier, landier*; *uvitta, vfr. *l'uete, luette*. Cf. aussi la forme populaire *le lévier* pour *l'évier*, et le mot *lingot* venu de l'anglais *ingot*.

b) L intérieur derrière consonne.

§ 185. Placé dans le mot entre une consonne (qui peut elle-même être initiale) et une voyelle, *l* persiste en français. Ex.: *a*) Claudere, *clore*; glande, *gland*; plaga, *plaie*; flore, *fleur*. — *b*) *Implire, *emplir*; fab(u)la, *fable*; mer(u)lu, *merle*.

Remarque I. — Par dissimilation *clavicula* était devenu en lat. vulg. **cavicula*, d'où le fr. *cheville*; le vfr. *floible* (= flebile) est passé à *faible* de la même façon.

Remarque II. — On a un *l* épenthétique après une consonne dans *enclume*, qui remonte au lat. vulg. **includine* (pour le lat. *incudem*, probablement sous l'influence de *includere*). Le mot d'emprunt *esclandre* remonte à *scandălum*, devenu **esclandle* par assimilation (puis *esclandre* par dissimilation). Un *l* s'est effacé dans *glande*, vfr. *glandre* pour **glandle* (= glandŭla), et dans *guimpe* pour le vfr. *guimple* (= germ. wimpal).

Remarque III. — Sur les développements des groupes intérieurs *cl, gl*, cf. § 133; sur ceux des groupes *tl, dl*, § 145. Pour le groupe *m'l*, voir § 197.

Remarque IV. — Dans les groupes d'origine secondaire *r'l* et *ss'l*, un *l* s'est parfois changé en *n*: ainsi dans *marne*, vfr. *marle* (= *margŭla, celt. marga); *poterne*, pour **posterle* (= posterŭla); *pêne*, vfr. *pesle* (= pessŭlu). Dans *nombril* (= *umbilicŭlu), *l* est devenu *r* par dissimilation.

§ 186. Le groupe *ll* intérieur s'est simplifié de bonne heure en français, mais d'ordinaire il a été rétabli ensuite graphiquement. Ex.: Illa, vfr. *ele*, *elle*; novella, vfr. *novele*, *nouvelle* ; villa, vfr. *vile*, *ville* ; medulla, vfr. *moele*, *moelle* ; pulla, *poule*.

Remarque I. — La simplification de *gallina* en **galina*, d'où le fr. *geline* (§ 89, 1°), remonte au latin vulgaire. C'est peut-être une réduction analogue du participe *allatus* en **alatus*, qui a servi de point de départ à un verbe **alare* (vfr. *aler*, fr. *aller*). dont l'existence dans la langue du nord de la Gaule est assurée au moins pour le VIIIe siècle.

Remarque II. — Le groupe *ll* s'est mouillé dans les verbes *bouillir* (bullire), *faillir* (*fallire), sous l'influence des formes comme *bulliam* (cf. § 190). La prononciation mouillée se trouve aussi dans *anguille*, altéré pour le vfr. *anguile* (= anguilla), et dans *camomille* (camomilla) qui est un mot savant.

Remarque III. — Dans *hurler*, vfr. *uller* (= ululare), le groupe de formation secondaire n'a pas subsisté et le premier *l* est passé à *r* par dissimilation.

c) L intérieur entre voyelles.

§ 187. Placé dans le mot entre voyelles, *l* reste intact en français. Ex.: Tela, *toile*; mula, *mule* ; palatiu, *palais* ; dolore, *douleur* ; valere, *valoir*.

Remarque I. — Dans *pelle* (= pala) le redoublement de *l* est un fait purement orthographique; il en est de même pour *querelle* (querela) qui est un mot savant, tandis que

dans *allègre* (alacre) l'orthographe a réagi sur la prononciation. Quant à *chandelle*, il ne représente *candēla* qu'avec un changement de suffixe (§ 54, I). Le mouillement de *l* dans *saillir* (salire) et dans *vaillant* (valente) est dû à l'influence des formes comme *salio*, *valeo* (cf. §§ 190 et 186, II) : *piller* remonte au lat. vulg. **pīliare* (cl. pīlare).

Remarque II. — Par dissimilation, **colucŭla* (diminutif de *colus*) était devenu dans le latin vulgaire de la Gaule **conucŭla*, d'où le fr. *quenouille*.

Remarque III. — Le fr. *haleine* remonte au lat. vulg. **halēna*, tiré de *anhelare* avec transposition de *l* sous l'influence de *halare*. Le mot *corylum* était devenu **colŭru* (d'où *col're*, *coldre*, *coudre*, § 189).

d) L intérieur devant consonne.

§ 188. Placé dans le mot devant une consonne, *l* simple ou double s'est vocalisé en français après *a*, *ę*, *ę*, *ǫ*, *ǫ*, et a produit un *u* qui s'est combiné avec la voyelle précédente. Ex. : Alba, *aube*; talpa, *taupe*; caball(o)s, *chevaux*; sal(i)nariu, *saunier*; porcĕll(o)s, *pourceaux*; spĕlta, *épeautre*; germ. *fĭltru, *feutre*; ĭll(o)s, *eux*; capĭll(o)s, *cheveux*; *cŏl(a)pu, *coup*; pŏll(i)ce, *pouce*; sŏl(i)dare, *souder*; pŭlmone, *poumon*.

Historique. — Cette vocalisation est un des traits les plus notables de la phonétique française. La liquide *l* devant une consonne se prononçait déjà en latin d'une façon épaisse « *pinguius* », d'après les témoignages des

rammairiens du IVe et du Ve siècle : il faut entendre par ı qu'elle s'est vocalisée en passant d'abord par un *l* vélaire *alba, *colpu*), dont on retrouve, aujourd'hui l'équivalent ans les langues slaves (par exemple dans la prononciation 'un mot russe comme *palka* « bâton »). Des chartes latines u Xe siècle emploient déjà la notation *au* pour *al* dans des oms propres germaniques (*Rainaudus, Gauterius*, etc.). Il st probable que, dans tout le nord de la France, la vocasation était un fait accompli vers 1100, quoique les ıanuscrits du XIIe siècle aient encore fréquemment onservé des graphies comme *albe, altre, colp*, etc. Le fait ue *l* (+ *s* de flexion) s'est normalement vocalisé a entraîné es conséquences importantes; cf. à ce sujet § 191.

Remarque I. — Lorsque *l* s'est vocalisé derrière *u, i*, il été absorbé par ces voyelles. Ex. : Pul(i)ce, *puce;* *fil(i)cella, *celle*. Cf. le mot *fils* (= filius), prononcé *fis*, et où la forme u nominatif s'est conservée par suite de son emploi dans ıs interpellations.

Remarque II. — Par dissimilation *albŭlum* s'était réduit *abŭlu, d'où le fr. *able;* le mot *balneum* était également en lat. ılg. *baneu, d'où le fr. *bain*. *Pullipĕde par un intermédiaire ıolpiet a abouti à *pourpier*; sur *orme* (= ulmu) et *sanglot* (= ıinglŭttu, cl. singultum), cf. § 74 rem. Les mots comme ıalfaire, malcontent, ont été refaits et étaient en vfr. *mauıire, mauconlent* (cf. fr. mod. *maudire, maussade*, etc.). uant à *balcon, altesse, galbe*, etc., ce sont des mots d'emrunt venus en général de l'italien au XVIe siècle.

Remarque III. — La vocalisation de *l* explique les ırmes qu'a prises en français, devant un mot commenıant par une consonne, l'article masculin *le* (primitivement ı, § 72, III) en se combinant par enclise avec les préposions *de, à* : tout d'abord (cf. § 18, *a* IV) on a eu *del* (= de + lo) t *al* (= a + lo), qui ont passé ensuite à *deu, du*, et *au*. Au

pluriel, la forme *les* (= *los, *las), par des combinaisons analogues, avait abouti à *des* (= de + les), et *as* (= a + les) devenu *aux* vers la fin du XIIIe siècle sous l'influence du singulier. Cf. aussi la forme archaïque *ès* (= en + les).

§ 189. Le groupe *l'r*, résultant de l'effacement d'une voyelle atone, offre une importante particularité : il s'est produit, à l'origine, dans ce groupe un *d* transitoire, devant lequel *l* s'est ensuite normalement vocalisé (§ 188). Ex. : Mol(e)re, vfr. *moldre*, *moudre*; *col(u)ru (cl. corylum), vfr. *coldre*, *coudre*; *vol(ē)re-habeo, vfr. *voldrai*, *voudrai*; fall(e)re-habet, vfr. *faldra*, *faudra*.

Remarque. — Dans le cas où une voyelle précédée d'une consonne s'est effacée entre *l* et *r*, l'élément dental *d* peut être considéré comme résultant de la consonne primitive par assimilation (cf. § 181, III). Ex. : Absolv(e)re, vfr. *assoldre*, *absoudre*; pulv(e)re, vfr. *poldre*, *poudre*; fulg(u)re, vfr. *foldre*, *foudre*.

e) L combiné avec un *yod*.

§ 190. Lorsque *l* se trouvait contigu à un *yod*, c'est-à-dire suivi de *i*, *e* atones en hiatus, ou précédé d'une gutturale derrière voyelle, il s'est produit par combinaison un *l* mouillé (écrit *ill*, *il*, *l*), qui dans la prononciation française actuelle se réduit d'ordinaire à *y*. Ex.: *a*) Paleă, *paille*; talĭare, *tailler*; muralĭa, *muraille*; melĭore, *meilleur*; filĭa, *fille*; dolĭu, *deuil*; milĭu, *mil*. — *b*) Auric(u)la, *oreille*; mac(u)la,

naille ; oc(u)lu, *œil* ; *fenuc(u)lu, *fenouil* ; peri-(u)lu, *péril* ; coag(u)lare, *cailler* ; vig(i)lare, *veiller*.

Historique. — Le mouillement de *l* dans les mots omme *palĕa* remonte jusqu'au latin vulgaire; pour les roupes comme *cl*, *gl* (§ 133, 2°), il date de la période ro-ıane primitive. La réduction de *l* à *y* est au contraire 'origine toute moderne. Le grammairien Hindret signale our la première fois en 1687 des formes *batayon*, *boutèye*, *ouyon* (bataillon, boutéille, bouillon), comme propres à la petite bourgeoisie de Paris ». Cette prononciation, con-idérée comme fautive pendant le XVIIIe siècle, fit de grands ırogrès à l'époque de la Révolution : depuis cent ans, elle prévalu dans tout le nord de la France, et le son du *l* nouillé n'a été conservé que dans certaines provinces du nidi.

Remarque I. — Lorsque *l* se trouvait à la finale du not, il avait perdu en ancien français son mouillement levant un *s* de flexion (transformé en *z*), et s'était ensuite 'ocalisé. Il en était résulté pour certains mots des finales livergentes au singulier et au pluriel, comme *travail* (= tripaliu) à côté de *travalz*, *travaus* (= *tripalios); *ueil* (= ıculu) à côté de *uelz*, *ueus* (= oculos) ; *genoil* (= * genuculu) . côté de *genolz*, *genous* (= *genuculos), etc. Sur la conser-'ation ou l'unification de ces formes dans la langue mo-lerne, cf. § 191, hist. Le mot *lis* (= *lilios) est un pluriel ıui, par suite des armoiries adoptées au XIIe siècle par les ois de France, s'est employé de bonne heure pour le sin-ıulier.

Remarque II. — Dans le mot *cil* (= *cīliu) prononcé *sil*, l y a eu réaction de l'orthographe. Pour *péril*, il y a hésita-ıion entre *periy* et *peril*.

Remarque III. — Certaines formes verbales primitives, telles que *vail* (= valeo), *vueil* (= *voleo), *boil* (= bullio), etc., sont devenues sous l'action de l'analogie en fr. mod. *vaux*, *veux*, *bous*.

f) L à la finale.

§ 191. Final ou devenu final en français, *l* s'est conservé en principe, et *ll* s'est simplifié. Ex.: *a*) Sal, *sel*; hospitale, *hôtel*; mel, *miel*; caelu, *ciel*; filu, *fil*; solu, *seul*. — *b*) Caballu, *cheval*; mille, *mil*; collu, *col*; nullu, *nul*.

Historique. — L'état de choses primitif s'est altéré, au cours de l'histoire de la langue, sous l'action des formes dans lesquelles un *l* s'était vocalisé normalement devant *s* de flexion comme devant toute autre consonne (§ 188): les mots, où l'on avait un *l* mouillé (§ 190), ne doivent pas être ici séparés des autres, les résultats ayant été sensiblement identiques. Tandis qu'on avait en ancien français *cheval* (= caballu) à côté de *chevaus* (= caballos), *chastel* (= castellu) à côté de *chasteaus* (= *castellos), etc., dans la période du moyen français (lors de la perte de la déclinaison à deux cas), et surtout à partir du XVIe siècle, ces formes ont réagi les unes sur les autres. Voici ce qui en est résulté pour la langue moderne : 1° Les formes doubles ont subsisté dans presque tous les noms en *-al* (*cheval*, *chevaux* ; *mal*, *maux*, etc.) ; dans *ciel*, *cieux*, et *aïeul*, *aïeux* ; dans *œil*, *yeux*, et sept ou huit noms en *-ail* (*travail*, *travaux* ; *vitrail*, *vitraux*, etc.) — 2° Des formes comme *osteus*, *filleus*, *conseus* ont disparu, et l'on a refait sur le singulier de nouveaux pluriels *hôtels*, *filleuls*, *conseils*; il en a été de même pour *périls*, *nuls* (vfr. *periz*, *nus*), et généralement pour tous les noms terminés

n *-el* (= -ale), *-eil*, *-euil*, *-il*, *-ul*. — 3° Tous les noms terminés n *-eau* (*château*, *pourceau*, *chapeau*, etc.) ont au contraire n singulier tiré du pluriel ; il en est même de *cheveu* (vfr. *hevel*), *moyeu* (vfr. *moieul*), *chou* (vfr. *chol*) et *cou* (à côté le *col* conservé dans un sens différent); de même encore de *genou*, *pou*, *verrou* (vfr. *genoil*, *pëoil*, *verroil*); cf. § 190, I. — Il faut d'ailleurs observer que le fait d'être suivi ou non dans la phrase d'une initiale consonnantique a pu, dans certains cas, déterminer la forme du mot (à côté de *cheval*, *val*, *col*, cf. les expressions *chevau-léger*, *à vau-l'eau*, *coule-pied*). Les adjectifs *beau*, *nouveau*, *fou*, *mou*, *vieux*, qui sont devant un mot commençant par une voyelle *bel*, *nouvel*, *fol*, *mol*, *vieil*, conservent encore la trace de ces alternances. Sur l'orthographe *x* pour *s* dans les formes du pluriel, cf. § 160, II.

Remarque. — Un *l* final s'est effacé dans *dé* (vfr. *dëel* = 'dïtale, cl. digitale) peut-être sous l'influence de *dé* (= datu). Dans toute une série de mots en *-il* (*gentil*, *fusil*, *outil*, *chenil*, *fenil*, *courtil*, *persil*, etc.), la consonne finale ne se fait pas non plus entendre, peut-être sous l'influence des anciennes formes du pluriel; cf. plus haut hist.

M, N.

a) M, N à l'initiale.

§ 192. Placées au début du mot, les nasales *m* et *n* sont restées intactes en français. Ex. *a*) Mare, *mer* ; minus, *moins* ; mercede, *merci* ; mutare, *muer*. — *b*) Nasu, *nez* ; nocte, *nuit* ; nodu, *nœud* ; nepote, *neveu*.

Remarque I. — Un changement de *m* en *n* s'observe dans les trois mots *nappe* (= mappa), *natte* (= matta) et *nèfle* (= mespĭla). Pour les deux premiers, qui sont de provenance africaine, des formes accessoires **nappa*, **natta*, ont peut-être existé déjà en latin vulgaire; pour le dernier, on a certainement dit de bonne heure **nespĭla* (cf. italien *nespola*, espagnol *nespera*), à côté de *mespĭla* (d'où le vfr. *mesle*, et dialectalement encore *mêle*).

Remarque II. — Un *n* initial s'est altéré en *l* dans *lutin*, qui semble remonter à *Neptūnus* (par des intermédiaires *netun*, *nutton*). Cf. aussi le mot *licorne* (unicornis).

b) M, N intérieurs derrière consonne.

§ 193. Placées dans le mot entre une consonne et une voyelle, les nasales *m* et *n* sont restées intactes en français, comme à l'initiale. Ex. : *a*) Arma, *arme*; palma, *paume*; vermiculu, *vermeil*; *spasmare, *pâmer*. — *b*) Alnu, *aune*; ornare, *orner*; as(i)nu, *âne*; sal(i)nariu, *saunier*.

Remarque I. — Dans des mots proparoxytons entrés de bonne heure en français par voie d'emprunt, le *n* est devenu *r* derrière différentes consonnes. Ex. : Pampĭnu, **pampene*, **pamp'ne*, *pampre*; *timbănu (cl. tympanum), *timbre*; cophĭnu, *coffre*; ordĭne, *ordre*; diacŏnu, *diacre*; Lingŏnes, *Langres*. Sur le cas de *page* (= pagĭna) et semblables, cf. § 15, I.

Remarque II. — Derrière *p* qui est une labiale, le *n* est passé à *m* par assimilation progressive dans *charme* (= *carpĭnu). Quant au changement de *-udĭne* en *-ume*, dans les mots comme *enclume* (*includĭne), *coutume* (consuetudĭne),

amertume (amaritudĭne), il s'explique par une substitution en latin vulgaire du suffixe *-umĭne*. Sur la transformation du groupe *mn*, cf. § 196; sur le cas de *gn*, cf. § 134.

c) M, N intérieurs entre voyelles.

§ 194. Placés dans le mot entre deux voyelles, *m* et *n* ont persisté en français. Ex. : *a*) Amat, *aime*; amaru, *amer*; clamore, *clameur*; *cima, *cime*. — *b*) Plana, *plaine*; panariu, *panier*; minare, *mener*; luna, *lune*.

Historique. — En ancien français, le *m* et le *n* avaient nasalisé la voyelle précédente, tout en conservant leur articulation, dans des mots tels que *pome* (= poma), *bone* (= bona), *doner* (= donare), prononcés *pōme*, *bōne*, *dōner*, (cf. §§ 77, 101, et aussi 43, 60). De là les graphies avec une double nasale (*pomme*, *bonne*, *donner*), que le français moderne a conservées, quoique la nasalisation se soit perdue dans ce cas à partir du XVIe siècle et qu'à la fin du XVIIe elle fût déjà considérée comme un provincialisme. La voyelle nasale *ā* a seule persisté au début de quelques mots (*ennui*, *enivrer*, *enorgueillir*, etc.), probablement sous l'influence des mots du type *enfermer*.

Remarque I. — Un changement de *m* en *n* s'est produit dans le composé bas-latin *comes-stabuli*, qui aboutit au vfr. *conestable*, *connétable*.

Remarque II. — Dans quelques mots *n* passe à *l* par assimilation régressive. Ex.: *Orphaninu, *orphelin*; Bononia, *Boulogne*. Cf. le mot d'origine germanique *gonfanon*, qui en fr. mod. a aussi la forme *gonfalon*.

d) **M, N intérieurs devant consonne.**

§ 195. Placés à l'intérieur du mot entre une voyelle et une consonne, *m* et *n* ont perdu l'articulation qui leur était propre, en se combinant avec la voyelle précédente pour la nasaliser; ils ne se conservent que graphiquement pour indiquer cette nasalisation, et *m* s'écrit *n* devant les dentales. Ex. : *a*) Rumpere, *rompre*; gamba, *jambe*; rum(i)ce, *ronce*; sem(i)ta, *sente*; comp(u)tare, *conter*; prim(u)-tempus, *printemps*. — *b*) Man(i)ca, *manche*; ventu, *vent*; sentire, *sentir*; *respondĕre, *répondre*; lun(ae)-die, *lundi*.

Historique. — C'est par une assimilation régressive que les nasales se sont peu à peu fondues dans la voyelle précédente (sur cette nasalisation des différentes voyelles, cf. §§ 44, 52, 61, 65, 77, 82, 85, 88 II, 93 III, 97 II, 101, 103 I). En ancien français, *m* et *n* n'avaient pas encore perdu leur articulation, et des mots comme *jambe*, *sentir*, *rompre*, se prononçaient *jāmbe*, *sāntir*, *rōmpre* : l'état actuel ne paraît pas antérieur à la fin du XVIe siècle. Il faut observer d'ailleurs que la nasalisation s'est produite dans les mots d'emprunt comme dans les autres (cf. *décembre*, *imprimer*, *absence*, *monstre*, etc.). Par contre, elle n'existe pas dans les 3es pers. pl. des verbes, où la finale atone *-ent* (= -ant, -ent, -unt), dans *chantent*, *doivent*, *vendent*, etc., s'était de bonne heure réduite dans la prononciation à un *e* sourd (cf. cependant § 152, I).

Remarque I. — Les groupes *mm* et *nn* se sont phonétiquement réduits à *m* et *n*. Ex. : Flamma, vfr. *flame*, *flamme*; summa, vfr. *some*, *somme*; benna, vfr. *bene*, *banne*. L'orthographe moderne avec *m* ou *n* redoublés, s'explique par une

action étymologique et par les raisons exposées au § 194, ist.; sur une des conséquences actuelles de l'ancienne asalisation, cf. § 61, I.

Remarque II. — Le groupe *ns* n'existait plus en latin ue graphiquement, s'étant réduit de très bonne heure à *s* mple dans la prononciation (§ 23, 3°) : les mots tels que *éfense* (defensa), *réponse* (responsa) ont donc été refaits sur *éfendre*, *répondre ; conseil* (= consiliu) a conservé une ini-ale savante; *encens* (incensum) est un emprunt litur-ique ancien, etc. Le *n* devant une consonne autre que *s* st tombé dans *couvent* (= conventu), *coquille* (= conchylia), ıots à demi savants, et par mutation de suffixe dans *gre-ouille* (= *ranucula, cl. ranunculum) : quant à *escarboucle*, our le vfr. *escarboncle* (= *ex-carbunculu), il a subi l'in-ıuence de *boucle* (= buccula).

Remarque III. — Par contre, à différentes époques, une ıasale parasite s'est introduite devant une consonne dans ertains mots. Anciennement dans **rendere* (fr. *rendre*) pour *eddere*, sous l'influence de *prendere*, *vendere*; dans **finctu* fr. *feint*) pour *fictum* d'après *fingere*, et dans **pinctu*, **pinctor* fr. *peint*, *peintre*) pour *pictum*, *pictor*, d'après *pingere ;* dans *singĭmberi* (fr. *gingembre*) poûr *zingiberi* par assimilation, ıt dans **lambrusca* (fr. *lambruche*) forme concurrente de *abrusca*. Plus tard, on a eu le changement du vfr. *covoitier* = *cupidietare) en *convoiter*, sous l'action du préfixe *con-;* ;elui du vfr. *joglëor* (= joculatore) en *jongleur*, peut-être ›ar analogie avec le vfr. *janglëor*; le vfr. *laoste* (= locusta) ı été refait sous la forme *langouste*. Cf. encore le vfr. *sigler* ›assé à *cingler ; tabor* et *tapon* passés à *tambour* et *tampon ;* ›obance devenu *bombance* au XVIIe siècle, et *concombre* pour ›ocombre (= cucumere) par assimilation.

Remarque IV. — Dans les groupes secondaires *m't*, *m's*, ı's, précédés d'une consonne (qui est toujours *r*), la nasale ›st tombée. Ex. ; Dorm(i)t, *dort ;* dorm(i)toriu, *dortoir ;*

firm(i)tate, *Ferté;* dorm(i)s, *dors;* verm(e)s, *vers;* diurn(o)s, *jours;* furn(o)s, *fours.* — Il faut observer que, à l'inverse de ce qui s'est produit dans les noms (où *fors* a entraîné de bonne heure *for* à la place de *forn*, § 200, II), des formes de subjonctifs comme *tournes*, *tourne*, etc., sont refaites analogiquement pour le vfr. *tors* (= tōrnes) et *tort* (= tōrnet).

§ 196. Le groupe *mn* originel ou secondaire, placé derrière une voyelle ou derrière la vibrante *r*, s'est réduit par assimilation progressive à *m* (écrit en français *m* ou *mm*). Ex. : Somnu, *somme*; lam(i)na, *lame*; fem(i)na, *femme*; hom(i)ne, *homme*; lum(i)naria, *lumière*; sem(i)nare, *semer*; germ(i)nare, *germer*; term(i)nu, *terme*; carm(i)ne, *charme*.

Remarque. — Les mots *colonne* (columna), *automne*, (autumnum), *damner* (damnare), qui se prononcent *kolǫn*, *ǫlǫn*, *dane*, sont des mots savants. Les mots comme *indemne*, *somnolent*, etc., sont des emprunts plus récents encore. — Dans le mot *âme* (vfr. *aneme* = anīma), qui a du reste un caractère savant, *n* s'est effacé devant *m* en allongeant et en fermant la voyelle précédente.

§ 197. Dans les groupes de formation secondaire *m'r*, *m'l*, et *n'r* (ou *ñ'r*, § 199), il s'est produit dès l'origine une consonne transitoire qui a été *b* pour les premiers et *d* pour le dernier : devant la consonne intercalée les nasales se sont comportées suivant la loi générale du § 195. Ex. : *a*) Cam(e)ra, *chambre*, num(e)ru, *nombre*, remem(o)rare, *remembrer*; cum(u)lu, *comble*; sim(u)lare, *sembler*; *trem(u)lare,

trembler. — *b*) Cin(e)re, *cendre*; pon(e)re, *pondre*; ven(i)re-habeo, vfr. *vendrai*, *viendrai*; plang(e)re, *plaindre*; fing(e)re, *feindre*; pung(e)re, *poindre*.

Remarque I. — Dans le mot *marm(o)re*, qui aboutit au fr. *marbre*, le *m* placé entre deux *r* est passé à *b* en se dénasalisant.

Remarque II. — Les parfaits *vinrent*, *tinrent*, sont des formes refaites pour le vfr. *vindrent*, *tindrent* (= *venĕrunt, *tenĕrunt), encore en usage au début du XVIIe siècle. L'infinitif *vincĕre* avait abouti au vfr. *veintre*, redevenu *vaincre* dans la langue moderne par réaction étymologique. Des formes *craindre*, *geindre*, *empreindre*, se sont substituées de bonne heure au vfr. *criembre* (= *cremĕre, cl. tremere), *giembre* (= gemĕre), *empriembre* (= *impremĕre), sous l'influence de *plaindre*, *peindre*, *feindre*, etc.

Remarque III. — Dans *épingle* venant de *spin(u)la*, il y a eu insertion d'un *g* entre *n'l* : cette transformation semble due à l'action analogique des mots terminés en *-ngle*.

e) **M, N** (+ *y*).

§ 198. Dans le groupe *my* (ou *mmy*, *mny*), le *yod* s'est consonnifié (comme derrière les autres labiales, § 171) en *j* écrit d'ordinaire *g*, et la nasale s'est combinée suivant la règle avec la voyelle précédente (§ 195). Ex. : Simĭu, *singe;* vindemĭa, *vendange*; comměatu, *congé*; somnĭare, *songer*; *dom(i)nĭone, *donjon*.

§ 199. Dans le groupe *ny* les deux éléments se sont combinés; et il en est résulté le son *ñ* (*n* mouillé,

écrit *gn* ou *ign* en français). Ex.: Vĭnĕa, *vigne*; tĭnĕa, *teigne*; *montanĕa, *montagne*; senĭore, *seigneur*; ba(l)nĕare, *baigner*.

Historique. — La combinaison de *n*+*y* remonte jusqu'à l'époque du latin vulgaire. Dans l'écriture du moyen âge, le son *ñ* était rendu par des graphies diverses, quelques-unes assez compliquées : *gn*, *ign*, *ngn*, *ingn*. A l'époque moderne, on n'a conservé que les deux premières (*montagne*, *seigneur*). Cf. §§ 45, 53, 62, 78.

Remarque I. — La forme *senĭor* fréquemment placée devant un nom propre, et peut-être aussi sous l'influence de *major*, s'est abrégée en **sĕjor*, d'où le fr. *sire*. Cf. aussi *sieur* (= *sejore), à côté de *seigneur* (= senĭore).

Remarque II. — Le vfr. *carignon* (= *quatrinĭone) s'est transformé en *carillon*. Les anciennes formes verbales *viegne* (= venĭam) et *tiegne* (= tenĕam) sont devenues par analogie dans la langue moderne *vienne*, *tienne*; cf. le vfr. *eigne* (= inguĭna) réduit à *aine* (§ 134, I). D'autres formes, comme *venĭunt*, *venĭentem* avaient perdu par analogie leur *y* dès l'époque du latin vulgaire, d'où en fr. *viennent* (= *venunt), *venant* (= *venente); cf. §§ 119, 1° rem., et 147, I.

Remarque III. — Dans quelques mots populaires, mais qui sont cependant d'introduction plus récente dans la langue, le *y* du groupe *ny* au lieu de mouiller *n* s'est consonnifié derrière lui en *j* (cf. le traitement de *my*, § 198). Ex.: Extranĕu, *étrange*; linĕu, *linge*; lanĕu, *lange*; granĕa, *grange*; germ. *fanja, *fange* (mais aussi *fagne* dialectalement).

Remarque IV. — Le *yod* qui mouille *n* peut aussi provenir de la résolution de *c* ou *g* (dans les groupes *nc*+t, *ng*+e, i, et *gn*; cf. §§ 135, I; 116, III et 134). Le *ñ*+consonne a

perdu son mouillement tout en dégageant un *y*, vers la fin du XIe siècle, et s'est ensuite comporté d'une façon sensiblement analogue à *n*+consonne (§ 195) dans *sainte* (= sancta), *ceinture* (= cinctura), *feindre* (= fingĕre), etc. Sur *ñ* à la finale, voir § 200, I.

f) M, N à la finale.

§ 200. Lorsqu'ils se trouvent finals ou devenus finals derrière une voyelle, *m* et *n* (*nn*) ont perdu l'articulation qui leur était propre, en se combinant avec la voyelle précédente pour la nasaliser; ils ne se conservent que graphiquement pour indiquer cette nasalisation, et *m* s'écrit *m* ou *n*. Ex.: *a*) *Rĕm, *rien*; m(e)um, *mon*; homo, *on*; fame, *faim*; nome(n), *nom*; levame(n), *levain*; exame(n), *essaim*. — *b*) Non, *non*; in, *en*; unu, *un*; vinu, *vin*; donu, *don*; sanu, *sain*; annu, *an*; vannu, *van*.

Historique. — Dès l'époque latine, le *m*, directement placé à la finale était tombé dans la prononciation courante, et Quintilien dit lui-même qu'il y doit avoir un son très faible : en réalité, des accusatifs comme *murum, portam, turrem*, étaient déjà *muru, porta, turre*, et c'est ainsi qu'ils ont été notés dans ce *Précis*. Le *m* ne s'était conservé qu'à la fin de quelques monosyllabes comme *rem, m(e)um, t(u)um, s(u)um*. Le *n* avait également subsisté dans *non, in*, mais il était tombé dans les mots du type de *nome(n), exame(n)*. — En français, soit à la finale des monosyllabes, soit à la nouvelle finale créée par l'effacement d'une voyelle, les nasales se sont comportées comme à l'intérieur du mot devant consonne (§ 195). Elles ont nasalisé la voyelle précé-

dente, mais sans perdre d'abord leur articulation : pendant l'ancienne période de la langue, des mots comme *faim*, *plein*, *don*, se prononçaient *fāym*, *plēyn*, *dōn* (cf. §§ 43, 60, 77; sur la nasalisation plus tardive de *i* et *u*, cf. §§ 65, 82). A l'époque moderne, cette articulation de la nasale ne se fait plus sentir que dans les liaisons étroites : *mon ami*, *un enfant* (prononcés *mōnami*, *ǣnāfā*); et il peut même se produire, dans ce cas, une dénasalisation complète de la voyelle précédente (prononciation *mǫnami*, *ǫnāfā*, conforme à celle de *bonne*, c'est-à-dire *bǫn* au lieu du vfr. *bōne*). D'une hésitation qui a régné autrefois à la finale entre *m* et *n*, la langue a gardé quelques traces dans des mots comme *étamer* (dérivé de *estaim* pour *étain* = *stagnu, § 45, 2°) et *envenimer*, *venimeux* (dérivés non de *venin* mais de *venim*, qui peut d'ailleurs remonter lui-même à un lat. vulg. **venīmen* usité à côté de **venīnu*, § 60, III).

Remarque I. — Lorsqu'un *ñ* (*n* mouillé, provenant de *n*+*y* ou de *n* contigu à une gutturale, § 199, IV) est venu à se trouver final, il a perdu son mouillement tout en dégageant un *y*, vers la fin du XIe siècle, et a nasalisé, comme tout autre *n*, la voyelle précédente. Ex : Cunĕu, *coin*; testimonĭu, *témoin*; ba(l)nĕu, *bain*; longe, *loin*; signu, *seing*. Cf. §§ 45, 53, 62, 65 II, 78, 82 II.

Remarque II. — Lorsque *m* ou *n* sont devenus finals derrière un *r*, ils sont tombés dans une série de mots comme *ver* (= verme), *four* (= furnu), *cor* (= cornu), *hiver* (= hibernu), *enfer* (= infernu), etc. La nasale s'était conservée jusqu'à la fin du XIIe siècle dans les formes du vfr. *corn*, *forn*, etc. (d'où des dérivés *cornet*, *enfourner*), et sa chute n'y est pas en réalité d'ordre phonétique : ce sont les formes comme *vers*, *fors* (= vermes, furnos, § 195, IV), qui ont amené par voie d'analogie la réduction de *verm* à *ver*, de *forn* à *for*, *four*.

INDEX DES MOTS

DU FRANÇAIS MODERNE

Les chiffres arabes renvoient aux paragraphes et à leurs subdivisions; les chiffres romains indiquent les numéros des Remarques.

r. = Remarque ; h. = Historique.

Les formes précédées d'un - sont des suffixes.

A

a, 35, IV.
à, 35, IV.
abbé, 88 ; 164.
abbesse, 17, *b* 1°.
abeille, 165, r.
able, 188, II.
aboi, 38, IV.
abonner, 146, I.
abréger, 171, 2°.
absoudre, 170, III ; 189, r.
ache, 14, 1° ; 171, 1°.
achète, 36, II.
adversaire, 39, III.
affubler, 97, III ; 169.
-age, 149.
âge, 96.
agneau, 134.
ai, 38, II ; 171, III.
- ai, 166, II.
aider, 90 ; 141, 2°.
aie, 171, III.
- aie, 54, h. (*b*).
aïeul, 171, II.
aïeux, 191, h.
aigle, 137, 2° II.
aigre, 132, I.
aigu, 126 ; II.
aiguière, 137, 2° II.
aiguille, 81, III ; 126, II.
aiguiser, 81, III ; 147, 2°.
aile, 35, I.
ailleurs, 73, II.
aimant, 91, 2° II.
1 aime, 32, I.
2 aime, 43, 1° ; 194.
aimé-je, 15, II.
aimer, 88, II.
aime-t il, 15[1], II.
1 aine, 62, r.; 134, I.
2 aine, 117, II.
air, 38, III.
airain, 179.

aire, 38; 182.
ais, 29, 3°; 136.
-ais, *-ait*, 12, II; 54, h. (*b*); 166, II.
-al, 35, II.
albâtre, 17, *a* II.
allègre, 38, I; 132, I; 187, I.
aller, 186, I.
alouette, 83, II.
altesse, 188, II.
amande, 135, III.
amant, 88.
âme, 36, I; 196, r.
amer, 194.
amertume, 193, II.
ami, 64; 129.
amie, 123, 1°.
Amiens, 164, III.
amitié, 41, r.
amour, 72, II.
an, 44; 200.
-ance, 52, II.
ancêtre, 158, 2°.
ancien, 43, II.
âne, 14, 2°; 15; 36, I; 157; 193.
ange, 15, I.
Anglais, 54, h. (*b*).
angoisse, 29, 2°; 75; 125: 147, III.
anguille, 186, II.
anille, 58, 1° r.
Anjou, 35, VI.
-ant, 52, II.
antienne, 47, 2°; 173, 3°.
août, 91, 2°; 104, r.; 126.
apôtre, 145, II; 165, r.
apprenti, 172, h.
approcher, 171, 1°.
appuyer, 148, 1°.
âpre, 168, I.
âpreté, 18, *b* 1°.
araignée, 45, h.
arbalétrier, 178, III.
arbre, 36; 168, I.
arc, 128.
arche, 122.
arçon, 119, 1°.
ardent, 141, 1°.
arène, 60, II.
argent, 88; 116.
argile, 63; 116.
arme, 193.
armoire, 38, IV.
armoise, 146.
armure, 17, *b* 1°.
aronde, 94.
arrière, 46.
artillerie, 180, III.
as, 35, IV.
asperge, 36, III.
assez, 35; 146.
atteindre, 45, 2°.
au, 188, III.
aube, 12; 37; 164; 188.
aumône, 94; 157.
aune, 14, 1°; 37; 193.
aurai, 168, III.
aurone, 168, III.
autel, 183, r.
automne, 196, r.
autre, 37; 144, 1°.
autruche, 104, 1°.
Autun, 82, I.
aux, 188, III.
avare, 35, II.
avarice, 58, 2° r.
avec, 66, II; 130, r.
avenir, 146.
aveu, 72, II.
aveugle, 133, II.
Avignon, 18, *b* 2°.
avoine, 60, I.
avoir, 54; 88; 111, 1°; 183.
avoue, 72, II.
avoué, 123, 2°.
avril, 168.
azur, 184, II.

B

bachelier, 17, *a*; 35, v.
bai, 38; 148, 1°.
baie, 29, 3°; 38; 123, I.
baigner, 199.
bailler, 91, 2°.
bailli, 172, h.
bain, 37, I; 45, 2°; 188, II; 200, I.
baise, 29, 2°; 38.
baiser, 159.
baisse, 29, 2°; 38.
baisser, 159.
balance, 94.
balcon, 188, II.
banne, 61, I; 195, I.
baptême, 157; 170, II.
barbe, 162; 180.
basoche, 56, r.; 122, II.
bassin, 116.
bataille, 174, 2°.
bats, 174, 2°.
baume, 14, 2°.
bayer, 91, 2° II.
béant, 91, 2° II.
beau, 48.
bec, 55, h.; 128.
beffroi, 180, III.
bel, 191, h.
belle, 47, 1°.
benoît, 57, I.
berge, 47, II.
berger, 41, h.; 122, II.
besicles, 179, h.
bête, 147, III.
beurre, 80, II; 144, 2°.
biais, 173, 2°.
bief, 151, III.
bien, 51.
blâmer, 157; 162; 173, 3°.
blanc, 128, h.
blasphémer, 18, *a* III.
bœuf, 66; 172.
boire, 168, III.
1 bois, 136.
2 bois, 172, r.
boîte, 75; 162, I.
bombance, 195, III.
bon, 77, 2°; 162.
bonne, 77, 1°; 194, h.
bonté, 35; 101.
borne, 146, I.
bouc, 128, h.
bouche, 73; 122.
boucher, 41, h.
boucle, 133; 1°.
bouillir, 186, II.
Boulogne, 78, 1°; 194, II.
bourg, 128.
bourgeois, 59, II; 116.
Bourgogne, 148, 2°.
bourse, 155.
bous, 190, III.
bouteille, 142, I.
boutique, 19, III; 57, II.
boyau, 102, II.
braise, 35, I.
bras, 40; 119, 1°; 162.
brebis, 57, I; 117; 162, II; 180, I.
brelan, 61, II.
breuil, 70.
breuvage, 178, II.
brief, 46.
briller, 19, I.
bruire, 162, II.
brûler, 162, II.
brun, 82, 2°.
budget, 115, h.
buffle, 169, II.
buis, 136.
buvande, 52, II.
buvant, 92, II.

C

çà, 130.
cabane, 120, I; 165, r.

cable, 169.
cacher, 137, 1°.
cadavre, 120, I.
cadeau, 120, I.
cadence, 120, I.
cadet, 120, I.
caduc, 120, I.
cage, 30, 3°; 40; 120, II; 171, 2°.
caille, 133, 2°.
cailler, 133, 2°; 137, 1°; 190.
caisse, 120, I; 170, II.
calendrier, 178, III.
Cambrai, 129.
camomille, 186, II.
camp, 120, I.
campagne, 120, I.
candide, 120, I.
cap, 120, I.
cape, 120, I.
capital, 120, I.
car, 35, IV; 137, 1°.
carême, 137, 1°.
carène, 65, h.
carguer, 120, I.
carillon, 18, *b* 2°; 199, II.
carré, 137, 1°; 144, 2°; 181, h.
carrefour, 18, *b* 1°.
cas, 35, II.
casse, 36, I.
casser, 137, 1°; 155, II.
cause, 83, I.
cavalier, 120, I.
1 ce, 72, III.
2 ce, 55, II.
céans, 61, II.
céder, 142, II.
ceinture, 95, III; 199, IV.
cèle, 59, III.
cendre, 61; 114; 197.
cène, 60, II.
cent, 114.
cep, 55; 172, h.
cercle, 133, 1°.
cercueil, 88, III.
cerf, 47, 1°; 114; 172.
cerise, 49.
cervelle, 164, II.
cervoise, 57; 164.
cession, 159, I.
cet, 55, II.
chacun, 137, 1° I.
chaîne, 91, 2°.
chair, 36, III.
chaire, 91, 2°; 179, h.
chaise, 179, h.
chaleur, 89, I.
châlit, 17, *b* 2°.
chalumeau, 17, *a* III; 89, I.
chambellan, 61, II; 180, III.
chambre, 15; 44; 197.
chameau, 89, I.
champ, 44; 120, I; 172.
Champagne, 45, 1°; 120, I.
champignon, 18, *b* 2°.
chance, 91, 1°; 120, I.
chandelle, 54, I; 187, I.
changer, 171, 2°.
chanoine, 89, I.
chanta, 35, III; 151, I.
chantâmes, 13, II.
chantas, 152, II.
chantasses, 13, II.
chantâtes, 13, II.
1 chante, 13, III.
2 chante, 12, II.
chantent, 12, II.
chanter, 35; 120; 141, 1°.
chantes, 160.
chante-t-elle, 151, II.
chanvre, 14, 2°; 15; 178, III.
chape, 36; 120, I.
chapitre, 120, I; 145, II.
chapon, 164, I.
char, 36; 120; 183.
charbon, 89, 2°; 164.
charger, 120, I; 122, II.
charité, 120, I.

Charles, 120, h.
1 charme, 193, II.
2 charme, 196.
charnel, 35, II.
charogne, 78, 1°; 89, I.
charpentier, 89, 2°.
charrue, 123, II; 181.
châsse, 36, I; 120, I; 170.
chasser, 89, 2°; 147, 1°.
chasteté, 18, *b*, 1° II.
châtaigne, 45, h.
château, 48; 89, 2°; 157.
châtie, 123, 1°.
chaud, 14, h.; 15; 37; 120; 152.
chaude, 141, 2°.
chaudière, 39.
chaume, 15.
chausse, 119, 1°.
chaut, 35, III.
chauve, 172, r.
chef, 120, I; 172.
chemin, 65, 2°; 89, 1°; 120.
chemise, 89, 1°.
chenevière, 17, *a*.
chenil, 191, r.
chenille, 64.
chenu, 89, 1°.
cheptel, 89, II.
cher, 120; 183.
chercher, 93; 114, II.
chétif, 89, II; 170, II.
cheval, 13; 36; 89, 1°; 120; 165; 191.
chevalier, 39; 120, I.
chevaucher, 122, II.
chevêtre, 55; 89, 1°; 120; 144, 1°; 165.
cheveux, 56; 188.
cheville, 185, I.
chèvre, 41, h.; 168; 178.
chevreuil, 89, 1°.
chez, 160, II.
chiche, 114, II.
chie, 42.
chien, 41, h.; 43, II.
chiffre, 114, II.
choir, 54, III; 91, 1°.
choisir, 104, 3°.
chose, 83, I; 120; 156.
chou, 83, II.
chrétien, 43, II.
chute, 142, II.
ciboule, 165 r.
cidre, 153, r; 158, 1°.
ciel, 114; 191.
cierge, 50, r.; 182, h.
cieux, 191, h.
cigale, 123, 1° r.
cigogne, 126, II.
ciguë, 126, II.
cil, 58, 1° r.; 190, II.
cimaise, 147, 2°.
cime, 114; 194.
ciment, 95, II.
cingler, 195, III.
cinq, 65, 2°; 137, 1° I.
cinquante, 97, II; 137, 1° I.
cire, 59; 114.
cité, 18, *a*; 97; 114; 170.
claie, 54, h. (*b*).
clair, 35, I.
clameur, 194.
clarté, 88.
clef, 35; 131; 172, h.
clerc, 128.
clergé, 122, II.
Clichy, 42, II; 171, 1°.
cloison, 104, 3°.
cloître, 84.
clore, 83; 131; 144, 2°; 185.
clos, 83, I; 160.
clou, 35, VI.
cœur, 66; 124; 183.
coffre, 173, 3°; 193, I.
cognée, 101, II.
coi, 59, I; 137, 1°.
coiffe, 75; 173, 3°.
coin, 78, 2°; 200, I.

coing, 102.
col, 67; 191.
colombe, 99, I.
colonne, 99, I; 196, I.
comble, 197.
combler, 101; 124.
comme, 13, III; 137, 1°.
commun, 82, 2°.
Compiègne, 53, 1°.
comte, 14, 2°; 77, 2°.
conclu, 160, III.
concombre, 195, III.
conduire, 81.
conduisant, 103, 2°.
conduise, 123, 2° I.
conduisent, 126, I.
congé, 41, h.; 198.
connaître, 54, h. (*b*); 158, 2°.
connétable, 194, I.
conseil, 13; 58, 1°; 195, II.
constamment, 18, *a* II.
conté-je, 15, II.
conter, 195.
contraindre, 62, I.
contraire, 39, III.
contre, 77, 2°.
convoiter, 195, III.
coquille, 195, II.
cor, 67; 200, II.
corbeau, 164, II.
corbeille, 58, 1°; 99, h.
corde, 67; 141, 1°.
cornet, 200, II.
corps, 124; 170.
corvée, 123, 2° II.
côte, 67, I.
côté, 99, h.
coteau, 99, h.
coucher, 18, *a*; 122, II.
coud, 72, II.
coude, 15; 73; 124; 141, 2°; 170.
1 coudre, 187, III; 189.
2 coudre, 158, 1°.
couds, 174, 2°.
coule, 72, II.
couleuvre, 72, I; 168.
coulon, 172.
coup, 15; 68; 172; 188.
coupable, 99, II.
coupe, 164, I.
couper, 99, II.
couple, 169, I.
cour, 73.
courage, 149.
courant, 181, I.
courber, 164, II.
couronne, 77, 1°; 99; 179.
courrai, 181, II.
courroie, 119, 2°; 181.
cours, 160.
courtepointe, 180, III.
courtil, 191, I.
courtois, 99.
cousin, 65, 2°.
coussin, 100, I.
coûte, 73.
coutume, 193, II.
couture, 18, *a*.
couvent, 195, II.
couver, 99; 165.
couvre, 66, III.
craie, 54, h. (*b*).
craindre, 140, I; 197, II.
créance, 96, II.
crêper, 157; 164.
crève, 46, II.
crible, 178, I.
crier, 19, I.
crin, 65, 2°; 131.
croc, 128, h.
croire, 54; 131.
crois, 160, III.
croissant, 136.
croître, 57; 158, 2°.
croix, 75; 117; 178.
crouler, 19, I.
croupe, 73.

croyez, 96, II.
croyons, 96, II.
cru, 96.
cruel, 54, I; 142.
crûment, 17, *b* 2°.
cuide, 75, I.
cuider, 141, 2°.
cuiller, 100, II.
cuir, 69; 182.
cuire, 137, 2° I.
cuisine, 100, I; 137, 2° I.
cuisse, 69; 124; 136,
cuisson, 100, I.
cuivre, 75, I.
curer, 124.
cuve, 80; 164, I.
cygne, 117, II.

D

daigne, 62, 1°.
daigner, 95, III; 134.
daim, 140.
daintier, 134, I.
dais, 54, h. (*b*); 136.
dame, 77, I.
danger, 101, I.
dans, 61, II.
dartre, 47, II; 178, III.
dauphin, 94.
de, 54, V.
dé, 191, r.
déblayer, 91, 2° II.
déchirer, 116, II.
défense, 195, II.
dehors, 173, 2°.
déjà, 35, IV.
dépiauter, 48, II.
dépouiller, 100, II.
des, 188, III.
désir, 92, I.
destrier, 136, I; 157, II.
détruisent, 126, I.
dette, 15; 55.
deuil, 70; 190.
deux, 72.
devin, 98.
devise, 98.
devoir, 92; 165.
dévot, 72, II.
diable, 148, r.
diacre, 134, IV; 148, r.; 193, I.
diète, 148, r.
dieu, 13, I; 46, I.
digne, 134, I.
dimanche, 61, II; 122, II.
dirai, 97, I.
dire, 64; 132; 140.
disais, 59, III.
discret, 157, II.
dise, 123, 1° r.
disent, 126, I.
dit, 57, I.
dites, 54, IV.
dix, 49; 160, h.
doigt, 57; 135.
dois, 171, III.
doit, 13, II; 152.
doivent, 13, II.
doloire, 75.
dommage, 88, V.
dompter, 101.
don, 77, 2°; 200.
donc, 137, 1° III.
donjon, 198.
donnant, 152.
donne, 151.
donner, 101; 194, h.
dont, 152, h.
dorade, 35, II.
dormir, 99, h.
dormis, 152, II.
dormit, 151, I.
dors, 195, IV.
dort, 67; 195, IV.
dortoir, 18, *a*; 75; 182; 195, IV.
dos, 180, II.
double, 14, 1°; 169.
douelle, 72, I.

douleur, 187.
douloureux, 18, *a* III.
doute, 141, 2°.
douter, 99; 170.
douve, 72, I; 123, 2° II.
doyen, 43, II; 123, 1°.
dragée, 140, I.
dragon, 126, II.
drap, 140; 172.
droit, 19, I.
du, 188, III.
dû, 96: 166.
duc, 117, I.
dur, 140.
durement, 17, *a* II.
durer, 103, 1°.

E

eau, 12, I; 38, V; 137, 2°.
-eau, 48, I; 191, h.
écarteler, 179, I.
échalas, 179, I.
écharpe, 47, II.
échelle, 154.
échine, 116, II.
écluse, 136, I.
école, 66, I.
écolier, 35, V.
écorcher, 122, II.
écoute, 74.
écouter, 104, I.
écrin, 65, II.
écrire, 168, III.
1 *écris*, 172, I.
2 *écris*, 170.
écrit, 63; 154.
écrouelles, 173, 2°.
écu, 154.
écueil, 169, I.
écume, 82, 1°.
effraie, 54, h. (*b*).
effroi, 54, h. (*b*).
égal, 35, II; 137, 2° II.
église, 57, II.
élire, 136, I.
elle, 55; 186.
emblaver, 91, 2° II.
émeraude, 154.
-emment, 61, I.
émoi, 38, IV.
empirer, 18, *a*.
emplir, 54, III; 185.
empreindre, 197, II.
emprunter, 101, I; 103, 1° I.
1 *en*, 200.
2 *en*, 152, II.
enceinte, 62, 2°.
encens, 195, II.
enclume, 185, II; 193, II.
encre, 15, I: 178, III.
enfance, 147, 1°.
enfant, 173, 1°.
enfer, 173, 1°; 200, II.
enfle, 14, 1°.
enfler, 93, III.
enfourner, 200, II.
enfreindre, 45, 2°.
engin, 53, 2°.
enivrer, 194, h.
ennemi, 17, *a*.
ennui, 194, h.
ennuie, 89.
ennuyer, 148, 1°.
enorgueillir, 194, h.
enseigne, 62, 1°.
enseigner, 134.
ensemble, 14, h.
ensorceler, 179, I.
ensouple, 169, II.
-ent, 13, II; 152, I; 195, h.
ente, 170.
entier, 49, I.
envenimer, 200, h.
épais, 54, h. (*b*).
épaule, 145.
épeautre, 48; 178, III; 188.
épée, 154.
éperon, 99, III.

épervier, 88, III; 174, 2°.
épi, 129.
épice, 50, r.
épine, 12; 65, 1°; 154.
épingle, 197, III.
épître, 145, II.
épouse, 72, II.
épouser, 154.
épouvanter, 136, I.
époux, 72, II.
-er, 183, h.
érable, 178, I; 180, III.
1 errer, 93; 181, II.
2 errer, 144, 2°.
es, 46, II.
ès, 188, III.
escadron, 154, II.
escarboucle, 195, II.
esclandre, 185, II.
escorte, 154, II.
espace, 154, II.
Espagne, 45, 1°; 111, 1°.
espèce, 50, r.; 154, II.
espère, 54, II.
espérer, 154, II.
esprit, 154, II.
essai, 29, 1°; 119, 2°; 136, I.
essaim, 136, I; 200.
1 -esse, 58, 2°.
2 -esse, 58, 2° r.
essuyer, 103, 2° II; 123, 2° I.
est, 157, I.
estampe, 154, II.
esturgeon, 182, h.
et, 46, II.
étable, 154; 169.
étain, 45, 2°; 200, h.
étamer, 200, h.
état, 35, II.
éteindre, 62, 2°.
êtes, 54, IV.
éteule, 169, I.
Etienne, 173, 3°.
étincelle, 93, III.
étoile, 55, I.
étoupe, 154.
étrange, 136, I; 199, III.
étrangler, 133, 1°.
être, 158, 2°.
étreint, 116, III.
étrenne, 60, II.
étroit, 57; 154;
eu, 91, 1°; 166.
eux, 56; 188.
évêque, 15, I.
exil, 58, 1° r.
-ez, 54, IV; 63, II; 146, II.

F

fable, 185.
fabliau, 48, II.
face, 119, 1°.
façon, 147, III.
fade, 162, II.
faible, 54, h. (*b*); 55, I; 185, I.
faillir, 186, II.
faim, 43, 2°; 173, 1°; 200.
faîne, 91, 3°; 118.
faire, 38; 132.
1 fais, 119, 1° r.
2 fais, 130, r.
faisais, 59, III.
faisan, 173, 1°.
faisant, 90, I; 119, 1° r.
fait, 13; 29, 3°; 135; 152.
faites, 54, IV.
faix, 136.
famille, 58, 1° r.
faner, 94.
fange, 199, III.
fanon, 88.
fantôme, 36, II.
faon, 91, 3° IV.
farce, 155, I.
farine, 65, 1°.
farouche, 94.
fasse, 119, 1° r.

faubourg, 180, III.
faucheux, 183, h.
faucon, 88, I.
faudra, 189.
fausse, 155.
faute, 15; 141, 2°.
fauteuil, 70.
féal, 96, II.
feignant, 95, III; 116, III.
feindre, 62, 2°; 197; 199, IV.
feins, 128, II.
feint, 195, III.
félonie, 18, *a* III.
femme, 12; 61, I; 196.
fendre, 61.
fenêtre, 92.
fenil, 191, r.
fenouil, 76; 92; 190.
fer, 47, 1°; 183.
férir, 92, I.
fermer, 93; 180.
ferré, 181.
Ferté, 195, IV.
fête, 141, 1°.
fétu, 129, I; 157, I.
1 feu, 69, III.
2 feu, 91, 1° r.
feuille, 70.
feurre, 66.
feutre, 56; 188.
fève, 35; 165.
février, 174, 2°.
ficelle, 97, I; 188, I.
fiente, 51, h.; 52, I.
fier, 183.
fièvre, 14, 1°; 46; 168.
figue, 123, 1 r.
fil, 63; 191.
flandre, 178, III.
filer, 97.
fille, 64; 173, 1°; 190.
filles, 12, II.
fils, 160, I; 188, I.
fin, 65, 2°.
finir, 98.
finirai, 18, *a* I.
finis, 63.
finisse, 122, I.
fis, 55, III.
flacon, 157, I.
flairer, 132.
flamme, 32, I; 195, I.
flan, 91, 3° IV.
fléau, 91, 2° II; 118.
flemme, 134, III.
fleur, 72; 173, 1°; 185.
fleurir, 99, I.
Fleury, 42, II.
fleuve, 171, II.
flot, 135, II.
flotter, 135, II.
foi, 54; 151.
foie, 149, II.
foin, 60, I.
foire, 57.
fois, 162, II,
foison, 103, 2° I.
fol, 191, h.
fonds, 77, 2°.
font, 85, 2°.
fontaine, 101.
force, 147, 1°.
forces, 173, 3°.
forge, 83; 122, II; 168, III.
forme, 73, I.
formel, 35, II.
fors, 66, I; 173, 2° r.
fortement, 18, *a* II.
forteresse, 178, III.
fosse, 67, r.
fou, 68.
fouace, 123, 2°.
foudre, 74; 189, r.
fouet, 35, VI; 129, II.
fougère, 93, II; 122, II.
four, 200, II.
fourche, 122.
fourmi, 99.

fournaise, 117, I.
fourvoyer, 99.
foyer, 100; 123, 2° I.
frais, 54, h. (*b*).
Français, 54, h. (*b*); 59, II.
frange, 61, II; 178, II.
frein, 60, 2°.
frêle, 38, I; 133, II.
frelon, 180, I.
frêne, 14, 2°; 38, I; 136; 178.
frère, 173, 1°.
fresaie, 162, I.
frileux, 179, I.
frire, 64.
froid, 64, II; 135; 152.
froisser, 147, III.
fromage, 149; 180, I.
froment, 103, 1° I.
fronde, 178, III.
fruit, 81.
fuir, 118.
fuis, 75, I.
fumer, 103, 1°.
fumier, 92, II.
fus, 13, I; 81, I.
fusil, 191, r.
fut, 151, I.
fût, 80.

G

gage, 149, h.
gagner, 91, 2°.
gai, 38, II.
gain, 91, 3° III.
gaîne, 91, 3°; 163.
galbe, 188, II.
gant, 163, h.
garde, 36.
garder, 163, h.
garnir, 163, h.
garou, 173, 4°.
Gascogne, 125.
gâter, 163.
gâteux, 183, h.
géant, 96, II.
geindre, 197, II.
geler, 115.
geline, 89, 1°; 121; 186, I.
gencive, 115; 116, III.
gendre, 52, I; 115.
genièvre, 103, 1° II; 138, 1°.
génisse, 103, 1° II; 138, 1°.
genou, 76, r.; 191, h.
genre, 52, I.
gent, 115.
gentil, 191, r.
geôle, 120, II; 171, II.
gerbe, 36, III.
germer, 196.
gésir, 90, II.
geste, 157, II.
gingembre, 148, r.; 195, III.
girofle, 90, II; 120, II.
gisant, 90, II.
gît, 42; 138, 1°.
glace, 30, 1°; 40; 119, 1°.
glaïeul, 66.
gland, 131; 185.
glande, 185, II.
glaner, 94.
glas, 131, I.
glèbe, 165, r.
gloire, 75, II; 182, h.
glouton, 142, I.
golfe, 124, r.
gond, 124; 173, 4°.
gonfanon, 194, II.
gonfler, 124, r.
gorge, 73, II.
goujon, 124; 171, 2°.
gourde, 124, r.
goutte, 73; 124.
gouverner, 18, *b* 2°; 124.
grâce, 147, II.
grain, 178.
graine, 131.
graisse, 38.

grammaire, 149, II.
grand, 44 ; 152.
grandement, 18, *a* II.
grange, 199, III.
gras, 36, I ; 131, I.
gratter, 131, I.
gré, 151.
greffe, 173, 3°.
grêle, 38, I ; 117, II.
grenier, 88, IV.
grenouille, 76 ; 88, IV ; 177, r. ; 195, II.
grever, 88, IV.
grief, 35, V.
grille, 91, 1° ; 131, I.
grimoire, 38, IV ; 88, II.
gros, 160.
grosse, 67, r. ; 155, II.
grotte, 131, I.
grue, 80.
gué, 151 ; 163.
guêpe, 163.
guéret, 38, I ; 163.
guérir, 88, III.
guerre, 163, h. ; 181.
guet, 38, I.
gueule, 72 ; 124.
gui, 163.
guider, 142, II.
guimpe, 185, II.
guise, 63 ; 156 ; 163, h.
guivre, 163.

H

habile, 111, I.
hache, 111, h. ; 171, 1°.
haie, 111, h. ; 123, 1°.
haine, 91, 3°.
haïr, 91, 3° I ; 111, h.
haire, 111, h.
haleine, 187, III.
harceler, 94, h.
hardi, 111, h.
harnais, 54, h. (*b*).
harpe, 12.
harpie, 111, II.
haubert, 111, h.
hausser, 147, 1°.
haut, 111, II.
heaume, 14, 1° ; 48.
héberger, 180, III.
hébreu, 13, I.
herbe, 47, 1° ; 111, 2°.
hérisson, 18, *b* 2°.
hermine, 88, III ; 111, I.
héron, 111, h.
héros, 111, II.
herse, 14, 2° ; 111, II ; 116.
heur, 91, 1° r. ; 104, r. ; 111, I ; 126.
heure, 72 ; 111, 2°.
hièble, 47, 2° ; 111, I ; 169.
hier, 13 ; 46 ; 111, 2°.
histoire, 75, II ; 111, I ; 182, h.
hiver, 97 ; 111, 2° ; 165 ; 200, II.
homme, 111, 2° ; 196.
honte, 85, 2° ; 111, h.
horreur, 181, II.
hors, 173, 2° r.
hôte, 14, 2° ; 15 ; 67, r.
hôtel, 99, h. ; 111, 2° ; 141, 2° ; 191.
houx, 111, h.
hucher, 111, II.
hui, 69.
huile, 70, II ; 111, I.
huis, 75, I ; 111, I.
huit, 69 ; 111, II ; 152, h.
huître, 29, 2° ; 69 ; 111, I ; 144, 1°.
humanité, 111, I.
humble, 77, I ; 111, I.
huppe, 111, II.
hurler, 111, II ; 186, III.

I

-ice, 58, 2° r.
ici, 95, II.

1 -ier, ière, 39 ; 183, h.
2 -ier, 123, 1° r.
il, 55, III.
île, 63 ; 157.
image, 15, I.
indemne, 196, r.
-ions, 43, II.
-is, 55, III.
-ise, 58, 2° r.
issu, 95, II ; 136, I.
ivoire, 92, II.
ivre, 57, II.

J

jacinthe, 138, 1° r.
jaloux, 72, II ; 94 ; 148, r.
jambe, 121 ; 195.
janvier, 88, II ; 174, 2°.
jatte, 170, IV.
jaune, 121 ; 170.
je, 49, III.
Jérôme, 138, 1° r.
Jérusalem, 138, 1° r.
jeter, 135, II.
jette, 42, I.
jeu, 69, III ; 138, 1°.
jeune, 72, I.
jeûner, 138, 2° I
joie, 84 ; 121 ; 148, 1°.
joindre, 78, 2° ; 138, 1°.
jonc, 128.
jongleur, 133, II ; 195, III.
joue, 83, II ; 170, IV.
jouer, 99 ; 123, 2°.
joug, 129, II ; 138, 1°.
jouir, 54, III ; 104, 2°.
jour, 148, 3°.
joute, 80, I.
jouter, 136, I.
joyau, 102, II.
juger, 103, 1°.
juin, 82, II.
jujube, 148, r. ; 173, 2° r.
jumeaux, 92, II.
jument, 103, 1°.
jusque, 80 ; 148, 3°.
juste, 80, IV.
justesse, 58, 2°.
justice, 58, 2°, r.

L

la, 35, IV.
là, 35, IV ; 130.
labourer, 165, r.
lac, 35, II ; 129, I.
lâcher, 136, II.
lacs, 119, 1°.
ladre, 158, 1°.
laine, 32, II ; 43, 1°.
laisse, 38.
laisser, 90 ; 136.
lait, 38 ; 135.
laitue, 123, 2° ; 135.
lambruche, 195, III.
lame, 184 ; 196.
landier, 184, II.
lange, 199, III.
langouste, 126, II ; 195, III.
Langres, 193, I.
langue, 61, II ; 137, 1°.
Laon, 82, I.
larcin, 18, *b*, 1° I ; 65, II.
lard, 15 ; 36.
large, 122 ; 128, II ; 180.
larme, 132.
larron, 77, 2° ; 88 ; 144, 2° ; 181, h.
lasser, 155, II.
laurier, 104, 1°.
lave, 35, III.
laver, 88 ; 165.
le, 72, III.
leçon, 147, III.
légal, 35, II.
léger, 93, I ; 171, 2°.

légume, 126, II.
lendemain, 184, II.
lendit, 184, II.
lentille, 58, 1° r.
les, 72, III.
lésion, 159, r.
leur, 72.
levain, 200.
lève, 46, II.
lever, 92 ; 184.
levis, 17 *b* 1°.
lèvre, 35; 168.
lézard, 47, II.
licorne, 192, II.
lie, 57. III.
liège, 50.
lien, 43, II.
lier, 95, II.
lierre, 144, 2°; 184, II.
liesse, 96, III.
lieu, 69, III.
lieue, 46, I ; 137, 2°.
lièvre, 14, 2° ; 15 ; 46 ; 168 ; 184.
ligne, 65, II.
Ligny, 42, II.
lime, 65, 1°.
lin, 65, 2°.
linceul, 97, II; 147, 1°.
linge, 199, III.
lingot, 184, II.
lion, 96, III.
lire, 49 ; 132.
lis, 190, I.
1 lit, 49; 152.
2 lit, 135.
livre, 63.
livrer, 18, *a* ; 97 ; 168; 178.
loge, 84, III ; 171, 2°.
loi, 57 ; 118.
loin, 78, 2° ; 116, III ; 184 ; 200, I.
loir, 63, I ; 131, II.
loisir, 59 ; 95 ; 117.
long, 128.
longue, 122, I.
loriot, 184, II.
loue, 83, II.
1 louer, 104, 2° ; 142.
2 louer, 123, 2°.
loup, 72, I ; 172, r.
lourd, 80, I.
louve, 72, I.
Louvre, 72, I.
loyal, 35, II.
loyer, 100 ; 123, 2° I.
luette, 166 ; 184, II.
lui, 81, I.
luire, 132, I.
luis, 81.
luisant, 103, 2°.
lumière, 39 ; 103, 1° ; 196.
lundi, 103, 1° I ; 195.
lune, 82, 1° ; 184 ; 194.
lustre, 80, IV.
lutin, 192, II.
lutter, 135, II.
Lyon, 82, I.

M

ma, 35, IV.
mâcher, 122, II ; 146.
maçon, 119, 1°.
mai, 29, 1° ; 38 ; 138, 2°.
maigre, 132, I.
1 maille, 30, 2° ; 40 ; 133, 2° ; 190.
2 maille, 96 ; 142, II.
main, 43, 2°.
maire, 14. h.; 38 ; 138, 2°.
mais, 118.
maison, 90; 159.
maître, 91, 3° II; 118.
mal, 35, IV.
malade, 14, 2° ; 36; 141, 2°.
malcontent, 188, II.
mâle, 15 ; 133, I.

malfaire, 188, II.
malice, 58, 2° r.
malin, 65, II.
manche, 15; 44; 122, II; 193.
mander, 88, II; 141, 1°.
manger, 18, *a*; 41, h.; 122, II; 146.
marais, 54, h. (*b*); 136.
marbre, 197, I.
marc, 19, III; 128, h.
marchand, 17, *b* 1°.
marche, 120, h.
marché, 41, h.; 94; 122.
maréchal, 128, II.
marguillier, 133, II.
mari, 88; 151.
marier, 18, *a* III.
marjolaine, 179, I.
marne, 133, I; 185, IV.
marquer, 94, h.
marquis, 59, II.
masse, 147, 1°.
Mathieu, 46, I.
matière, 49, I.
matin, 141, 2°.
maudire, 188, II.
maussade, 170; 188, II.
me, 54, V.
médaille, 142, II.
meilleur, 95, III; 190.
mêler, 133, I.
membre, 168, I.
même, 96.
mémoire, 75, II; 182, h.
menace, 119, 1°.
mène, 60, II.
mener, 92; 194.
ménestrel, 157, II.
mentirai, 18, *a* I.
menu, 92.
menue, 142.
mer, 35; 192.
merci, 59; 93; 116; 151; 192.
merle, 47, I; 185.
merlus, 81, III.
merrain, 90, I.
merveille, 17, *a* I; 98, II; 164, II.
mes, 72, III.
mésange, 122.
message, 93, I.
messe, 55.
mesure, 156.
mesurer, 18, *a* III.
métayer, 95, I.
métier, 49, I.
mettre, 55; 144, 1°.
meuble, 72, I.
meule, 66.
meunier, 99, II.
meurs, 69, II.
meurt, 66; 69, II.
meut, 63.
meuve, 171, III.
mi, 49.
midi, 13.
mie, 64.
miel, 46; 191.
mien, *mienne*, 51, r.
mieux, 50.
migraine, 19, III.
1 mil, 190.
2 mil, 63; 191.
mine, 19, III.
minuit, 17, *b* 2°.
mis, 98.
moelle, 73, II; 186.
mœurs, 160, I.
moi, 54.
moindre, 60, I.
moins, 60, I; 192.
mois, 54.
moisir, 103, 2° I.
moisson, 31; 95; 159.
moite, 141, 2° r.; 157, I.
moitié, 41; 95.
mol, 191, h.
mollesse, 58, 2°.

mon, 51, I.; 200.
monnaie, 54, h. (*b*).
monsieur, 183, h.
mont, 77, 2°.
montagne, 30, 2°; 45, 1°; 199.
Montaigne, 45, h.
monument, 18, *a* III.
mordre, 54, III; 144, 1°.
1 mort, 67.
2 mort, 174, 2°.
mortel, 35, II; 99, h.
mot, 67, I.
mouche, 122; 157.
moudre, 68; 189.
mouiller, 100, II.
1 moule, 145.
2 moule, 80, I; 133, I.
mourir, 99.
mourrai, 18, *a* I; 181, II.
mousse, 73.
moutier, 17, *a* I; 49, I.
mouvoir, 99.
moyen, 43, II; 95.
moyeu, 191, h.
muer, 142; 192.
muid, 69; 148, 1°.
mule, 12; 80; 187.
mulet, 55.
mur, 13; 80.
mûr, 91, 1°; 142.
muraille, 40; 103, 1°; 190.
mûre, 72, II.
murs, 13, II.
musaraigne, 45, h.
muscat, 35, II.

N

nache, 122, II.
nage, 36.
nager, 170.
naïf, 91, 3° I; 142.
nais, 136.
nappe, 192, I.
natif, 142, II.
natte, 192, I.
nature, 80, IV.
ne, 77, II.
néant, 96, II.
nef, 13; 172.
nèfle, 192, I.
nenni, 61, I.
nerf, 172.
net, 152, h.
nette, 55; 141, 2° I.
1 neuf, 66; 172.
2 neuf, 172, h.
neume, 162, I.
neveu, 72; 151; 192.
nez, 35; 160, II; 192.
ni, 130.
nid, 63; 151, IV.
nie, 49.
nièce, 47, I.
nielle, 118.
nier, 95, II.
niveau, 184, I.
noces, 80, I.
Noël, 88, V.
nœud, 72; 151, IV; 192.
noir, 132.
noise, 84; 159.
noix, 75.
nom, 77, 2°; 200.
nombre, 197.
nombril, 184, I; 185, IV.
non, 77, II; 200.
nos, 14, I.
noter, 142, II.
notre, *nôtre*, 14, 1°; 67, I.
noue, 72, II.
nouer, 99.
nourrir, 99; 144, 2°.
nourriture, 18, *b*, 1° II.
nous, 72, III; 160.
nouveau, 165.
nouvel, 191, h.
nouvelle, 186.

noyau, 123, 2° I
1 noyer, 123, 2° I.
2 noyer, 41, h.; 95; 123, 1°.
nu, 80; 151.
1 nue, 166.
2 nue, 142.
nuire, 132, I.
nuis, 69.
nuit, 69; 135; 192.
nul, 80; 191.
nu-tête, 17, *b* 2°.

O

obscur, 170, III.
obstiner, 170, III.
odeur, 142, II.
œil, 15; 70; 190.
œuf, 72, I.
œuvre, 66.
offrande, 52, II.
oie, 84, I; 170, IV.
oignon, 103, 2° I.
oindre, 78, 2°.
oiseau, 104, 3°; 117; 170, IV.
oiseux, 72; 100.
oison, 119, 1° r.
ombre, 168, I.
on, 77, 2°; 111, 1°; 200.
once, 184, II.
oncle, 85, 2°; 133, 1°; 166.
ongle, 133, 1°.
onguent, 137, 1°.
onques, 137, 1°.
-ons, 43, I; 60, IV; 65, I.
ont, 85, 2°.
onze, 82, I; 116, I.
1 or, 83.
2 or, 12, I.
oraison, 17, *a* III.
ord, 111, 1°.
ordre, 73, I; 193, I.
oreille, 12; 15; 58; 104, 1°; 133, 2°; 190.
oreiller, 41, h.
orfèvre, 173, 1°.
orfraie, 123, 1°; 157, h.; 173, 3°.
orge, 14, 1°; 111, 1°; 148, 3°.
orgue, 15, I.
orgueil, 70.
orient, 51, h.
orme, 74, r.
ornement, 17, *a*.
orner, 193.
orphelin, 17, *a*; 173, 1°; 194, II.
orteil, 88, V.
ortie, 99, I.
os, 67, r.
ose, 83, I.
oser, 104, 1°.
ou, 104, 2°.
où, 72, III; 172, r.
ouaille, 166.
oui, 111, 1°; 130, r.
ouiller, 91, 2°.
ouïr, 104, 2°.
ours, 73; 160, I.
outarde, 104, 1°.
outil, 191, r.
outre, 74.
ouvre, 66, III.
-oyer, 148, r.

P

page, 15, I.
païen, 43, II; 123, 1°.
paille, 30, 2°; 40; 190.
pain, 43, 2°.
pair, 35, I.
paire, 29, 2°; 182.
paître, 38; 158, 2°.
paix, 29, 3°; 38.
palais, 29, 2°; 38; 147, 2°; 187.
pâle, 15, I.
palefroi, 168, IV; 179, I.
pâmer, 154, I; 193.

pâmoison, 17, *a* III.
pampe, 15, I.
pampre, 15, I ; 193, I.
panier, 32, II ; 39 ; 88 ; 194.
panne, 61, I.
panse, 61, II.
paon, 91, 3° IV ; 166.
par, 94, h.
paraître, 54, h. (*b*).
parchemin, 60, III ; 94 ; 122, I.
pare, 35, III.
pareil, 58, 1° ; 179.
parer, 179.
paresse, 58, 2° ; 94 ; 132, II.
paroi, 59, I.
parole, 83 ; 169, II.
parpaing, 134, II.
part, 152.
partant, 147, I.
partent, 147, I.
partir, 88.
parvenir, 94.
parvis, 17, *a* II.
pas, 160.
passion, 159, r.
pasteur, 157, II.
pâte, 36, I.
patience, 51, h.
paume, 37 ; 193.
paupière, 168, III.
pauvre, 83, I.
pauvreté, 180, I.
pavillon, 18, *b* 2° ; 165.
payer, 41, h. ; 90 ; 123, 1°.
pays, 59 ; 91, 3° II ; 118.
paysan, 91, 3° II.
péage, 96, II.
peau, 48.
pêche, 180, II.
péché, 93, I.
pêcher, 93 ; 122 ; 157.
pêcheur, 17, *b* 1° ; 142.
peigner, 95, III ; 134, IV.
peindre, 62, 2°.
peine, 60, 1°.
peint, 195, III.
peintre, 195, III.
peinture, 95, III.
peler, 92.
pélerin, 18, *b* 2° ; 132, II ; 179, I.
pelisse, 119, 1°.
pelle, 187, I.
pelouse, 72, II.
pendre, 52.
pêne, 185, IV.
perche, 15 ; 122, II ; 146.
perdant, 93.
perdre, 47, 1° ; 144, 1° ; 162.
perdrix, 117 ; 178, III.
perds, 13.
père, 14, 1° ; 35 ; 144, 2° ; 162.
péril, 64 ; 92, I ; 133, 2° ; 190.
périr, 92, I.
persil, 18, *b*, 1° I ; 191, r.
pertuis, 81.
pèse, 54, II.
peser, 92 ; 156.
petit, 98, I.
peu, 84, II.
peuple, 169, I.
peur, 91, 1° ; 166.
peut, 66.
peux, 69, II.
pie, 123, 1°.
pièce, 47, I.
pied, 46 ; 151, IV.
piège, 47, 2° ; 149, I.
pierre, 46 ; 144, 2°.
pieu, 37, II.
pigeon, 171, I.
pilier, 35, V.
piller, 187, I.
piment, 134, III.
pinceau, 93, III.
pion, 96, III.
piper, 164, I.
piqueux, 183, h.
pire, 57, II ; 138, 2°.

1 pis, 49 ; 135.
2 pis, 57, II.
pitié, 41 ; 95, I.
pivoine, 96, III.
place, 147, II.
plaider, 141, 2°.
plaie, 29, 3° ; 38 ; 123, 1° ; 185.
plaignant, 116, III.
plaigne, 122, I.
plaindre, 45, 2° ; 197.
plaine, 194.
plains, 128, II.
plaire, 132, I.
plais, 119, 1° r.
plaise, 119, 1° r.
plaisir, 59 ; 90 ; 117.
plaît, 117, II.
planche, 122.
plane, 15 ; 146.
plantain, 134, II.
plante, 44.
plein, 60, 2° ; 162.
pleine, 60, 1°.
pleurer, 99, I.
pleuvoir, 54, III ; 99, I.
plie, 57, III.
plier, 95, II.
ploie, 57.
plomb, 172.
plonger, 122, II.
plu, 91, 1° ; 126.
pluie, 75, I ; 171, II.
plume, 82, 1°.
plus, 80 ; 160.
plusieurs, 179, II.
1 poêle, 38 IV.
2 poêle, 88, V.
poignard, 101, II.
poignée, 101, II.
poil, 54.
poinçon, 147, III.
poindre, 197.
poing, 134.
point, 78, 2° ; 135, I.
poire, 54 ; 179.
poison, 100 ; 147, 2°.
poisson, 95.
Poitou, 35, VI.
poivre, 54.
poix, 57.
Polonais, 54, h. (*b*).
pomme, 77, 1° ; 194, h.
pondre, 197.
pont, 77, 2°.
porc, 67 ; 128.
porche, 149, I.
porta, 35, III ; 151, I.
portai, 13, I ; 38, II.
1 porte, 67.
2 porte, 13, III.
porté, 35, h.
porter, 35, h. ; 99, h.
porterai, 17, *a* ; 38, II.
portèrent, 35, h.
portes, 12, II.
portez, 35, h.
portique, 149, I.
pose, 83, I.
poser, 104, 1° ; 156.
poterne, 157, I ; 185, IV.
pou, 76, r. ; 96 ; 191, h.
pouce, 68 ; 188.
poudre, 74 ; 189, r.
poulain, 99.
poule, 186.
poumon, 188.
pour, 72, III.
pourceau, 48 ; 99 ; 116 ; 180.
pourpier, 188, II.
pourrir, 54, III.
pousser, 155.
poussin, 60, III.
pouvoir, 102, II ; 166, I.
préau, 91, 2° II.
premier, 39 ; 98, II.
prenant, 141, 1° r.
prendre, 61.
prêtre, 170.

preuve, 66.
preux, 72.
1 prie, 129.
2 prie, 123, 1°.
prier, 95, II.
primaire, 39, III.
prince, 15, I ; 65, 2°.
printemps, 97, II ; 195.
pris, 55, III.
prise, 147, 2°.
priser, 95, II.
prix, 13 ; 49.
profond, 173, 2° r.
proie, 54,
prospère, 157, II.
proue, 72, II ; 179, II.
prouve, 66, III.
Provence, 119, 1°.
provende, 92, II.
provin, 134, II.
prune, 162.
psaume, 162, I.
puce, 14, 2° ; 80, III ; 188, I.
puis, 69.
puits, 75, I ; 147, 2°.
purge, 80.
purger, 122.

Q

quand, 137, 1°.
quarante, 137, 1°.
quatre, 137, 1°.
que, 54, V.
quel, 137, 1°.
quenouille, 76; 99 III; 187, II.
querelle, 187, I.
quête, 15.
queue, 83, II ; 142.
queux, 69, III.
qui, 13, I; 81, I ; 137, 1°.
quitter, 95, I.
quoi, 54, V.

R

râble, 102.
racine, 18, *a* ; 116 ; 146.
racler, 133, I.
rage, 30, 3° ; 40 ; 171, 2°
rai, 29, 1°.
raide, 54, h. (*b*) ; 135 ; 141, 2°.
raie, 29, 1° ; 138, 2°.
raifort, 91, 3°.
raisin, 60, III ; 90 ; 117.
raison, 31 ; 90 ; 147, 2° ; 177.
raisonner, 18, *a* III.
ramage, 149.
rance, 15, I.
rancœur, 125.
rang, 61, II.
rare, 35, II.
rave, 35, II.
reçois, 171, III.
reçoit, 59, III ; 170.
reçoive, 171, III.
recouvrer, 168.
registre, 178, III.
règle, 133, II.
rein, 60, 2o.
reine, 96, I ; 118.
remembrer, 197.
rendre, 195, III.
rêne, 146, I.
répondre, 54, III ; 157, I ; 195.
réponse, 157 ; 195, II.
république, 157, II.
rets, 54, h. (*b*).
revanche, 61, II ; 122, II.
Rhône, 146, I.
ri, 160, III.
rien, 51 ; 177 ; 200.
rinceau, 88, II.
rire, 54, III ; 144, 2°.
ris, 63 ; 160.
rivage, 149.
rive, 63 ; 165.
rivière, 39 ; 97.

riz, 19, III.
robuste, 165, I.
rôder, 142, II.
rogner, 102 ; 148, 2°.
rognon, 95, III.
roi, 57 ; 118 ; 177.
rôle, 67, I.
Romain, 101.
rompre, 77, 2° ; 177 ; 195.
rompt, 170.
ronce, 14, 2° ; 15 ; 116 ; 195.
rond, 102.
rose, 66, I.
roseau, 104, 1°.
rosée, 99, I.
rossignol, 184, I.
roter, 135, II.
roue, 66, III.
rouer, 142, II.
rouge, 14, 1° ; 171, 2°.
rouler, 145.
route, 141, 1° ; 170.
rouvre, 72, I.
royal, 35, II ; 95 ; 123, 1°.
ruche, 80.
rude, 72, II.
rue, 123. 2°.
ruisseau, 49, II.
ruse, 96.
ruser, 173, 2°.
rustre, 178, III.

S

sa, 35, IV.
sable, 153 ; 169.
sac, 128.
sachant, 171, 1°.
sache, 30, 3° ; 40 ; 171, 1°.
sage, 171, I.
saillir, 187, I.
sain, 200.
saindoux, 91, 3° III.
saint, 135, I.
sainte, 45, 2° ; 199, IV.
sainteté, 18, *b*, 1° II.
sais, 35, I ; 38, II ; 171, III.
saisir, 90.
sait, 35, I.
salade, 35, II.
samedi, 164, III.
sang, 137, 1° III.
sangle, 61, II ; 114, I ; 133, 1°.
sanglier, 93, III ; 133, 1°.
sanglot, 74, I.
sangsue, 123, 2°.
sans, 61, II.
santé, 88, II.
Saône, 126.
sapin, 164.
sarcelle, 94, h. ; 137, 1° I ; 145.
Sarrasin, 60, III.
sas, 96.
sauce, 155, I.
saucisse, 64.
sauf, 37 ; 172.
sauge, 171, 2°.
saunier, 88, I ; 188 ; 193.
saurai, 168, II.
sauter, 88, I.
sauvage, 94 ; 149.
saveur, 72.
savoir, 54, III ; 165.
savon, 165.
scandale, 154, II.
sceau, 118 ; 153, I.
science, 51, h.
scier, 95, II ; 153, I.
se, 51, V.
séance, 96, II.
séant, 96, II.
sec, 55.
sèche, 171, 1°.
sécher, 93, I.
second, 126, II.
secourt, 99, III.
seigle, 133, II.
seigneur, 95, III ; 199.

seille, 145, I.
sein, 60, 2°.
seing, 62, 2°; 134; 200, I.
seize, 55, I.
séjourne, 99, III.
sel, 35; 191.
selon, 99, III.
semaine, 93, I.
semble, 61.
sembler, 93, III; 197.
semer, 196.
semondre, 99, III.
sénéchal, 128, II.
seneçon, 119, 1°.
sente, 195.
sentir, 195.
sentirai, 18, *a* I.
seoir, 96, I.
sept, 47, 1°; 152, h.; 170, II.
septembre, 170, II.
serge, 122, II.
sergent, 171, 2°.
serment, 17, *a* II; 90, I; 132.
serpe, 36, III.
serpent, 153; 164.
servir, 180.
ses, 72, III.
setier, 93, I; 136, I.
seuil, 70.
seul, 72; 153; 191.
sève, 35.
sevrer, 17, *a* I.
si, 64; 130.
siècle, 133, II.
siège, 14, 2°; 149, I.
sien, 51, r.
sieur, 183, h.; 199, I.
siffler, 169, II.
singe, 14, 1°; 65, 2°; 198.
sire, 199, I.
six, 49; 136; 160, h.
soc, 128, h.
soie, 54.
soif, 151, III.
soigner, 101, II.
soin, 78, 2°.
sois, 12, II.
soit, 12, II.
soixante, 136.
soleil, 99, I; 133, 2°.
1 somme, 14, 1°; 196.
2 somme, 195, I.
3 somme, 85, 1°; 134, III.
sommeil, 58, 1°.
somnolent, 196, r.
son, 77, 2°.
songe, 14, 1°.
songer, 198.
sonne, 77, 1°.
sonner, 101.
sou, 15; 68.
souci, 155, I.
soudain, 141, 2°.
souder, 99, II; 141, 2°; 188.
souffler, 173, 3°.
souffre, 66, III.
soufre, 173, 3°.
soûl, 91, 2°.
soulas, 99; 119, 1°.
soulier, 35, V.
soupir, 64.
souple, 15, I.
source, 155, I.
sourdre, 181, III.
souris, 64.
souvenir, 99; 170.
souvent, 61; 99; 152, h.
spectacle, 154, II.
station, 154, II.
su, 91, 1°; 166.
suc, 128, h.
sucer, 103, 1°.
suer, 142; 153.
suffi, 152, II.
suie, 119, 2°.
suif, 49, II; 172.
suivre, 137, 2°.
superbe, 165, r.

sur, 72, III; 168, II.
sûr, 96; 126.
sureau, 166.
sus, 180, II.

T

ta, 35, IV.
table, 15; 36; 140; 169.
âcher, 136, II.
taie, 54, h. (*b*).
tailler, 41, h.; 190.
taire, 132, I.
tais, 119, 1° r.
taise, 119, 1° r.
tambour, 195, III.
tampon, 195, III.
tance, 61, II.
tanche, 61, II.
tante, 140, II.
taon, 91, 3° IV; 166.
tapis, 57, II.
tard, 152.
tarder, 141, 1°.
taupe, 37; 164; 188.
taureau, 104, 1°.
tavernier, 18, *b* 2°.
te, 54, V.
teigne, 62, 1°; 199.
teinture, 135, I.
tel, 35.
témoin, 78, 2°; 146; 157, I; 200, I.
tempe, 178, I.
tempête, 93, III.
tendre, 52, I.
tenir, 54, III.
tenter, 93, III.
terme, 196.
terre, 140; 181.
terreur, 181, II.
tertre, 178, III.
tes, 72, III.
testament, 157, II.
tête, 47, 1°; 157.
tiède, 14, 2°; 47, 2°; 141, 2°; 170.
tien, 51, r.
tiendrai, 93, III.
tienne, 53, 1°; 199, II.
tient, 51.
tiers, 47, I.
tige, 64; 171, 2°.
timbre, 193, I.
timon, 92, II.
tinrent, 197, II.
tisane, 162, I.
tison, 97, I.
toile, 54; 187.
toison, 100; 159.
toit, 57; 135.
toiture, 95.
tôle, 83, I; 169, II.
tombe, 164.
tondre, 54, III.
tonlieu, 46, I.
tonnerre, 54, h. (*b*).
tordre, 181, III.
tôt, 67, r.
tour, 13; 73; 183.
tourbillon, 18, *b*, 2°.
tourment, 52; 99.
tourne, 195, IV.
tourner, 99; 140.
tournes, 195, IV.
tous, 160, h.
tout, *toute*, 72, III; 73; 142, I.
tracer, 147, III.
train, 91, 3° III.
traine, 91, 3°.
traiter, 31; 90.
traître, 91, 3°.
tramail, 94.
trame, 43, I.
trancher, 101, I.
travail, 94; 190, I.
travaux, 191, h.
tré, 172.

trèfle, 173, 3°.
treille, 58, 1°.
treize, 55, I.
tremble, 14, 2°.
trembler, 18, *a*; 93, III; 197.
tremper, 178, II.
trente, 61.
très, 160.
trésor, 83; 156; 178, III.
tréteau, 88, IV.
treuil, 70; 180, I.
trêve, 137, 2°.
triste, 157, II.
tristesse, 58, 2°.
trois, 54; 140.
tronc, 128, h.
trop, 172.
troubler, 180, I.
trousser, 180, I.
trouve, 66, III.
trouver, 165.
truie, 75, I; 138, 2°.
truite, 81; 135.
tuer, 103, 1°.
tuile, 49, II.
tuyau, 103, 2° II.

U

-ume, 193, II.
un, 82, 2°; 200.
une, 82, 1°.
-us, 174, r,
user, 103, 1°.
usine, 100, I.

V

va, 35, IV.
vache, 36; 122, I.
vaillant, 187, I.
vaincre, 62, r.; 197, II.
vaine, 43, 1°.
vair, 38.
vairon, 90, I.
vaisseau, 136.
vaisselle, 90.
valet, 157, h.
valoir, 88; 162; 187.
valut, 151, I.
van, 200.
vanter, 88, II.
vapeur, 165, r.
varlet, 157, h.
vas, 35, IV.
vaut, 35, III.
vaux, 190, III.
veille, 58, 1°.
veiller, 95, III; 133, 2°; 190.
veine, 60, 1°.
venaison, 17, *a* III.
venant, 199, II.
vendange, 30, 3°; 61, II; 198.
vendent, 13, II,
vendre, 14, 2°; 15; 61; 144, 1°; 178.
vends, 160, III.
vendu, 80.
venger, 93, III; 122, II; 146.
venimeux, 200, h.
venin, 60, III; 200, h.
venir, 63; 92.
vent, 52; 195.
vente, 146.
ventouse, 72, II.
ver, 200, II.
Verdun, 82, I.
verge, 55; 122.
verger, 41, h.; 148, 3°.
vergogne, 18, *a*; 78, 1°; 125, r.; 148, 2°.
vergue, 122, I.
vérité, 18, *a* III.
vermeil, 193.
véron, 90, I.
verrai, 18, *a* I.
verre, 54, h. (*b*).
verrou, 76, r.; 191, h.

verrue, 123, 2°.
verser, 135 ; 180.
vert, 15 ; 55 ; 152, h.
vertu, 80 ; 93 ; 141, 1° ; 151.
verveine, 60, 1° ; 164, II.
vessie, 155, II.
vêtir, 93.
veuve, 174, 2°.
veux, 190, III.
viande, 52, II ; 166, I.
vidame, 77, I.
vide, 69, I.
vider, 141, 2°.
vie, 63 ; 142.
vieil, 50 ; 145, I ; 191, h.
viendrai, 93, III ; 197.
vienne, 53, 1° ; 199, II.
viennent, 199, II.
viens, 13, II.
vient, 51 ; 152.
vierge, 15, I ; 50, r.
vif, 63.
vigne, 65, II ; 199.
viguier, 123, 1° r.
vilain, 97.
village, 14, 2° ; 149.
ville, 63 ; 186.
vin, 65, 2° ; 162 ; 200.
vingt, 65, 2°.
vinrent, 197, II.
vins, 55, III.
violoneux, 183, h.
viorne, 166.
1 vis, 172, r.
2 vis, 96.
visage, 149.
vision, 159, r.
visiter, 18, *a* III.
vit, 170.
Vitry, 42, II.
vivant, 97.
vive, 165.
vivre, 168.
vœu, 72.
voie, 12 ; 54.
voir, 96 ; 142.
vois, 160, III.
voisin, 98, I ; 117.
voisine, 65, 1°.
voiture, 95 ; 135 ; 141, 1°.
voix, 75 ; 117 ; 162.
vole, 66, I.
vomir, 101.
vont, 85, 2°.
vos, 14, I.
votre, *vôtre*, 67, r.
voudrai, 18, *a* I ; 189.
vouge, 171, 2°.
vouloir, 99.
vous, 72, III.
voyelle, 123, 2° I.
voyez, 96, II.
voyons, 96, II.
vrai, 19, I ; 129.
vrille, 98 ; 178, III.
vu, 96.

Y

y, 172, r.
yeuse, 56, r.
yeux, 70, I ; 191, h.

Z

zèle, 148, r.
zéphyr, 148, r.
zone, 148, r.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION..... I

Notation phonétique..... VII

Principales abréviations et signes conventionnels... VIII

INTRODUCTION :

I. Origine et formation de la langue française.... IX

II. Notions de Phonétique générale :

Le son..... XV

Sons du langage..... XVII

Voyelles..... XIX

Consonnes..... XXIII

Évolution phonétique..... XXIX

Première Partie. — *Voyelles.*

CHAPITRE I. — *Les Voyelles latines. Loi de l'Accent.*

I. Les Voyelles latines, §§ 1-4..... 1

II. Loi de l'Accent, §§ 5-8..... 5

CHAPITRE II. — *Réduction du mot latin en français.*

Réduction du mot, §§ 9-10..... 9

I. Voyelles finales, §§ 11-14..... 11

PAGES

II. Voyelles pénultièmes atones, § 15 15
III. Voyelles non initiales devant l'accent, §§ 16-18. 17
IV. Voyelles initiales, § 19 21
L'e muet français, § 20 22

CHAPITRE III. — *Influences auxquelles sont soumises les Voyelles.*

Influences générales, § 21 26
a) Action de l'Entrave, §§ 22-24 27
b) Action d'un *l* vocalisé, § 25 29
c) Action du *yod*, §§ 26-31 30
d) Action des consonnes nasales, §§ 32-33 32
e) Influences diverses, § 34 34

CHAPITRE IV. — *Traitement des Voyelles accentuées.*

A ACCENTUÉ (ā ET ă).

a) A libre, § 35 35
b) A entravé, §§ 36-37 38
c) A sous l'influence du *yod* :
1er Cas (A+y), §§ 38-40 40
2e Cas (y+A), § 41 43
3e Cas (y+A+y), § 42 45
d) A suivi d'une nasale, §§ 43-45 45

E OUVERT ACCENTUÉ (ĕ)

a) E ouvert libre, § 46 48
b) E ouvert entravé, §§ 47-48 49
c) E ouvert sous l'influence du *yod*, §§ 49-50 52
d) E ouvert suivi d'une nasale, §§ 51-53 54

E FERMÉ ACCENTUÉ (ē ET ī)

a) E fermé libre, § 54 56
b) E fermé entravé, §§ 55-56 59

PAGES

c) E fermé sous l'influence du *yod* :
1er Cas (E+y), §§ 57-58 61
2e Cas (y+E), § 59 63
d) E fermé suivi d'une nasale, §§ 60-62 64

I ACCENTUÉ (Ī)

a) I libre ou entravé, § 63 68
b) I sous l'influence du *yod*, § 64 68
c) I suivi d'une nasale, § 65 69

O OUVERT ACCENTUÉ (ŏ)

a) O ouvert libre, § 66 70
b) O ouvert entravé, §§ 67-68 72
c) O ouvert sous l'influence du *yod*, §§ 69-70 73
d) O ouvert suivi d'une nasale, § 71 75

O FERMÉ ACCENTUÉ (ō ET ŭ)

a) O fermé libre, § 72 76
b) O fermé entravé, §§ 73-74 78
c) O fermé sous l'influence du *yod*, §§ 75-76 79
d) O fermé suivi d'une nasale, §§ 77-78 81

U ACCENTUÉ (ū)

Valeur nouvelle de U, § 79 83
a) U libre ou entravé, § 80 84
b) U sous l'influence du *yod*, § 81 85
c) U suivi d'une nasale, § 82 86

DIPHTONGUE AU ACCENTUÉE

a) AU libre ou entravé, § 83 87
b) AU sous l'influence du *yod*, § 84 89
c) AU suivi d'une nasale, § 85 89

CHAPITRE V. — *Traitement des Voyelles initiales.*

Voyelles initiales, §§ 86-87 91
A initial (ā et ă), §§ 88-91 92

preuve, 66.
preux, 72.
1 prie, 129.
2 prie, 123, 1°.
prier, 95, II.
primaire, 39, III.
prince, 15, I ; 65, 2°.
printemps, 97, II ; 195.
pris, 55, III.
prise, 147, 2°.
priser, 95, II.
prix, 13 ; 49.
profond, 173, 2° r.
proie, 54,
prospère, 157, II.
proue, 72, II ; 179, II.
prouve, 66, III.
Provence, 119, 1°.
provende, 92, II.
provin, 134, II.
prune, 162.
psaume, 162, I.
puce, 14, 2° ; 80, III ; 188, I.
puis, 69.
puits, 75, I ; 147, 2°.
purge, 80.
purger, 122.

Q

quand, 137, 1°.
quarante, 137, 1°.
quatre, 137, 1°.
que, 54, V.
quel, 137, 1°.
quenouille, 76 ; 99 III ; 187, II.
querelle, 187, I.
quête, 15.
queue, 83, II ; 142.
queux, 69, III.
qui, 13, I ; 81, I ; 137, 1°.
quitter, 95, I.
quoi, 54, V.

R

râble, 102.
racine, 18, *a* ; 116 ; 146.
racler, 133, I.
rage, 30, 3° ; 40 ; 171, 2°
rai, 29, 1°.
raide, 54, h. (*b*) ; 135 ; 141, 2°.
raie, 29, 1° ; 138, 2°.
raifort, 91, 3°.
raisin, 60, III ; 90 ; 117.
raison, 31 ; 90 ; 147, 2° ; 177.
raisonner, 18, *a* III.
ramage, 149.
rance, 15, I.
rancœur, 125.
rang, 61, II.
rare, 35, II.
rave, 35, II.
reçois, 171, III.
reçoit, 59, III ; 170.
reçoive, 171, III.
recouvrer, 168.
registre, 178, III.
règle, 133, II.
rein, 60, 2°.
reine, 96, I ; 118.
remembrer, 197.
rendre, 195, III.
rêne, 146, I.
répondre, 54, III ; 157, I ; 195.
réponse, 157 ; 195, II.
république, 157, II.
rets, 54, h. (*b*).
revanche, 61, II ; 122, II.
Rhône, 146, I.
ri, 160, III.
rien, 51 ; 177 ; 200.
rinceau, 88, II.
rire, 54, III ; 144, 2°.
ris, 63 ; 160.
rivage, 149.
rive, 63 ; 165.
rivière, 39 ; 97.

riz, 19, III.
robuste, 165, r.
rôder, 142, II.
rogner, 102 ; 148, 2°.
rognon, 95, III.
roi, 57 ; 118 ; 177.
rôle, 67, r.
Romain, 101.
rompre, 77, 2° ; 177 ; 195.
rompt, 170.
ronce, 14, 2° ; 15 ; 116 ; 195.
rond, 102.
rose, 66, I.
roseau, 104, 1°.
rosée, 99, I.
rossignol, 184, I.
roter, 135, II.
roue, 66, III.
rouer, 142, II.
rouge, 14, 1° ; 171, 2°.
rouler, 145.
route, 141, 1° ; 170.
rouvre, 72, I.
royal, 35, II ; 95 ; 123, 1°.
ruche, 80.
rude, 72, II.
rue, 123. 2°.
ruisseau, 49, II.
ruse, 96.
ruser, 173, 2°.
rustre, 178, III.

S

sa, 35, IV.
sable, 153 ; 169.
sac, 128.
sachant, 171, 1°.
sache, 30, 3° ; 40 ; 171, 1°.
sage, 171, I.
saillir, 187, I.
sain, 200.
saindoux, 91, 3° III.
saint, 135, I.
sainte, 45, 2° ; 199, IV.
sainteté, 18, *b*, 1° II.
sais, 35, I ; 38, II ; 171, III.
saisir, 90.
sait, 35, I.
salade, 35, II.
samedi, 164, III.
sang, 137, 1° III.
sangle, 61, II ; 114, I ; 133, 1°.
sanglier, 93, III ; 133, 1°.
sanglot, 74, r.
sangue, 123, 2°.
sans, 61, II.
santé, 88, II.
Saône, 126.
sapin, 164.
sarcelle, 94, h. ; 137, 1° I ; 145.
Sarrasin, 60, III.
sas, 96.
sauce, 155, I.
saucisse, 64.
sauf, 37 ; 172.
sauge, 171, 2°.
saunier, 88, I ; 188 ; 193.
saurai, 168, II.
sauter, 88, I.
sauvage, 94 ; 149.
saveur, 72.
savoir, 54, III ; 165.
savon, 165.
scandale, 154, II.
sceau, 118 ; 153, r.
science, 51, h.
scier, 95, II ; 153, r.
se, 51, V.
séance, 96, II.
séant, 96, II.
sec, 55.
sèche, 171, 1°.
sécher, 93, I.
second, 126, II.
secourt, 99, III.
seigle, 133, II.
seigneur, 95, III ; 199.

seille, 145, I.
sein, 60, 2°.
seing, 62, 2°; 134; 200, I.
seise, 55, I.
séjourne, 99, III.
sel, 35; 191.
selon, 99, III.
semaine, 93, I.
semble, 61.
sembler, 93, III; 197.
semer, 196.
semondre, 99, III.
sénéchal, 128, II.
seneçon, 119, 1°.
sente, 195.
sentir, 195.
sentirai, 18, *a* I.
seoir, 96, I.
sept, 47, 1°; 152, h.; 170, II.
septembre, 170, II.
serge, 122, II.
sergent, 171, 2°.
serment, 17, *a* II; 90, I; 132.
serpe, 36, III.
serpent, 153; 164.
servir, 180.
ses, 72, III.
setier, 93, I; 136, I.
seuil, 70.
seul, 72; 153; 191.
sève, 35.
sevrer, 17, *a* I.
si, 64; 130.
siècle, 133, II.
siège, 14, 2°; 149, I.
sien, 51, r.
sieur, 183, h.; 199, I.
siffler, 169, II.
singe, 14, 1°; 65, 2°; 198.
sire, 199, I.
six, 49; 136; 160, h.
soc, 128, h.
soie, 54.
soif, 151, III.
soigner, 101, II.
soin, 78, 2°.
sois, 12, II.
soit, 12, II.
soixante, 136.
soleil, 99, I; 133, 2°.
1 somme, 14, 1°; 196.
2 somme, 195, I.
3 somme, 85, 1°; 134, III.
sommeil, 58, 1°.
somnolent, 196, r.
son, 77, 2°.
songe, 14, 1°.
songer, 198.
sonne, 77, 1°.
sonner, 101.
sou, 15; 68.
souci, 155, I.
soudain, 141, 2°.
souder, 99, II; 141. 2°; 188.
souffler, 173, 3°.
souffre, 66, III.
soufre, 173, 3°.
soûl, 91, 2°.
soulas, 99; 119, 1°.
soulier, 35, V.
soupir, 64.
souple, 15, I.
source, 155, I.
sourdre, 181, III.
souris, 64.
souvenir, 99; 170.
souvent, 61; 99; 152, h.
spectacle, 154, II.
station, 154, II.
su, 91, 1°; 166.
suc, 128, h.
sucer, 103, 1°.
suer, 142; 153.
suffi, 152, II.
suie, 119, 2°.
suif, 49, II; 172.
suivre, 137, 2°.
superbe, 165, r.

sur, 72, III; 168, II.
sûr, 96; 126.
sureau, 166.
sus, 180, II.

T

ta, 35, IV.
table, 15; 36; 140; 169.
âcher, 136, II.
taie, 54, h. (*b*).
tailler, 41, h.; 190.
taire, 132, I.
tais, 119, 1° r.
taise, 119, 1° r.
tambour, 193, III.
tampon, 193. III.
tance, 61, II.
tanche, 61, II.
tante, 140, II.
taon, 91, 3° IV; 166.
tapis, 57, II.
tard, 152.
tarder, 141, 1°.
taupe, 37; 164; 188.
taureau, 104, 1°.
tavernier, 18, *b* 2°.
te, 54, V.
teigne, 62, 1°; 199.
teinture, 135, I.
tel, 35.
témoin, 78. 2°; 146; 157, I; 200, I.
tempe, 178, I.
tempête, 93, III.
tendre, 52, I.
tenir, 54, III.
tenter, 93, III.
terme, 196.
terre, 140; 181.
terreur, 181, II.
tertre, 178, III.
tes, 72, III.
testament, 157, II.
tête, 47, 1°; 157.
tiède, 14, 2°; 47, 2°; 141, 2°; 170.
tien, 51, r.
tiendrai, 93, III.
tienne, 53, 1°; 199, II.
tient, 51.
tiers, 47, I.
tige, 64; 171, 2°.
timbre, 193, I.
timon, 92, II.
tinrent, 197, II.
tisane, 162, I.
tison, 97, I.
toile, 54; 187.
toison, 100; 159.
toit, 57; 135.
toiture, 95.
tôle, 83, I; 169, II.
tombe, 164.
tondre, 54, III.
tonlieu, 46, I.
tonnerre, 54, h. (*b*).
tordre, 181, III.
tôt, 67, r.
tour, 13; 73; 183.
tourbillon, 18, *b*, 2°.
tourment, 52; 99.
tourne, 195, IV.
tourner, 99; 140.
tournes, 195, IV.
tous, 160, h.
tout, *toute*, 72, III; 73; 142, I.
tracer, 147, III.
train, 91, 3° III.
traine, 91, 3°.
traiter, 31; 90.
traître, 91, 3°.
tramail, 94.
trame, 43, I.
trancher, 101, I.
travail, 94; 190, I.
travaux, 191, h.
tré, 172.

èfle, 173, 3°.
eille, 58, 1°.
eize, 55, I.
emble, 14, 2°.
embler, 18, *a*; 93, III; 197.
emper, 178, II.
ente, 61.
ès, 160.
ésor, 83; 156; 178, III.
éteau, 88, IV.
euil, 70; 180, I.
ève, 137, 2°.
iste, 157, II.
istesse, 58, 2°.
ois, 54; 140.
onc, 128, h.
op, 172.
oubler, 180, I.
ousser, 180, I.
ouve, 66, III.
ouver, 165.
uie, 75, I; 138, 2°.
uite, 81; 135.
ier, 103, 1°.
uile, 49, II.
uyau, 103, 2° II.

U

ume, 193, II.
n, 82, 2°; 200.
ne, 82, 1°.
us, 174, r,
ser, 103, 1°.
sine, 100, I.

V

a, 35, IV.
ache, 36; 122, I.
aillant, 187, I.
aincre, 62, r.; 197, II.
aine, 43, 1°.
air, 38.
vairon, 90, I.
vaisseau, 136.
vaisselle, 90.
valet, 157, h.
valoir, 88; 162; 187.
valut, 151, I.
van, 200.
vanter, 88, II.
vapeur, 165, r.
varlet, 157, h.
vas, 35, IV.
vaut, 35, III.
vaux, 190, III.
veille, 58, 1°.
veiller, 95, III; 133, 2°; 190.
veine, 60, 1°.
venaison, 17, *a* III.
venant, 199, II.
vendange, 30, 3°; 61, II; 198.
vendent, 13, II,
vendre, 14, 2°; 15; 61; 144, 1°; 178.
vends, 160, III.
vendu, 80.
venger, 93, III; 122, II; 146.
venimeux, 200, h.
venin, 60, III; 200, h.
venir, 63; 92.
vent, 52; 195.
vente, 146.
ventouse, 72, II.
ver, 200, II.
Verdun, 82, I.
verge, 55; 122.
verger, 41, h.; 148, 3°.
vergogne, 18, *a*; 78, 1°; 125, r.; 148, 2°.
vergue, 122, I.
vérité, 18, *a* III.
vermeil, 193.
véron, 90, I.
verrai, 18, *a* I.
verre, 54, h. (*b*).
verrou, 76, r.; 191, h.

verrue, 123, 2°.
verser, 135 ; 180.
vert, 15 ; 55 ; 152, h.
vertu, 80 ; 93 ; 141, 1° ; 151.
verveine, 60, 1° ; 164, II.
vessie, 155, II.
vêtir, 93.
veuve, 174, 2°.
veux, 190, III.
viande, 52, II ; 166, I.
vidame, 77, I.
vide, 69, I.
vider, 141, 2°.
vie, 63 ; 142.
vieil, 50 ; 145, I ; 191, h.
viendrai, 93, III ; 197.
vienne, 53, 1° ; 199, II.
viennent, 199, II.
viens, 13, II.
vient, 51 ; 152.
vierge, 15, I ; 50, r.
vif, 63.
vigne, 65, II ; 199.
viguier, 123, 1° r.
vilain, 97.
village, 14, 2° ; 149.
ville, 63 ; 186.
vin, 65, 2° ; 162 ; 200.
vingt, 65, 2°.
vinrent, 197, II.
vins, 55, III.
violoneux, 183, h.
viorne, 166.
1 vis, 172, r.
2 vis, 96.
visage, 149.
vision, 159, r.
visiter, 18, *a* III.
vit, 170.
Vitry, 42, II.
vivant, 97.
vive, 165.
vivre, 168.
vœu, 72.
voie, 12 ; 54.
voir, 96 ; 142.
vois, 160, III.
voisin, 98, I ; 117.
voisine, 65, 1°.
voiture, 95 ; 135 ; 141, 1°.
voix, 75 ; 117 ; 162.
vole, 66, I.
vomir, 101.
vont, 85, 2°.
vos, 14, I.
votre, *vôtre*, 67, r.
voudrai, 18, *a* I ; 189.
vouge, 171, 2°.
vouloir, 99.
vous, 72, III.
voyelle, 123, 2° I.
voyez, 96, II.
voyons, 96, II.
vrai, 19, I ; 129.
vrille, 98 ; 178, III.
vu, 96.

Y

y, 172, r.
yeuse, 56, r.
yeux, 70, I ; 191, h.

Z

zèle, 148, r.
zéphyr, 148, r.
zone, 148, r.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION..... I

Notation phonétique..... VII

Principales abréviations et signes conventionnels... VIII

INTRODUCTION :

I. Origine et formation de la langue française.... IX

II. Notions de Phonétique générale :

Le son..... XV

Sons du langage..... XVII

Voyelles..... XIX

Consonnes..... XXIII

Évolution phonétique..... XXIX

Première Partie. — *Voyelles.*

CHAPITRE I. — *Les Voyelles latines. Loi de l'Accent.*

I. Les Voyelles latines, §§ 1-4..... 1

II. Loi de l'Accent, §§ 5-8..... 5

CHAPITRE II. — *Réduction du mot latin en français.*

Réduction du mot, §§ 9-10..... 9

I. Voyelles finales, §§ 11-14..... 11

PAGES

II. Voyelles pénultièmes atones, § 15 15
III. Voyelles non initiales devant l'accent, §§ 16-18. 17
IV. Voyelles initiales, § 19 21
L'e muet français, § 20 22

CHAPITRE III. — *Influences auxquelles sont soumises les Voyelles.*

Influences générales, § 21 26
a) Action de l'Entrave, §§ 22-24 27
b) Action d'un *l* vocalisé, § 25 29
c) Action du *yod*, §§ 26-31 30
d) Action des consonnes nasales, §§ 32-33 32
e) Influences diverses, § 34 34

CHAPITRE IV. — *Traitement des Voyelles accentuées.*

A ACCENTUÉ (ā ET ă).

a) A libre, § 35 35
b) A entravé, §§ 36-37 38
c) A sous l'influence du *yod* :
1er Cas (A+y), §§ 38-40 40
2e Cas (y+A), § 41 43
3e Cas (y+A+y), § 42 45
d) A suivi d'une nasale, §§ 43-45 45

E OUVERT ACCENTUÉ (ĕ)

a) E ouvert libre, § 46 48
b) E ouvert entravé, §§ 47-48 49
c) E ouvert sous l'influence du *yod*, §§ 49-50 52
d) E ouvert suivi d'une nasale, §§ 51-53 54

E FERMÉ ACCENTUÉ (ē ET ī)

a) E fermé libre, § 54 56
b) E fermé entravé, §§ 55-56 59

PAGES

c) E fermé sous l'influence du *yod* :
1er Cas (E+y), §§ 57-58 61
2e Cas (y+E), § 59 63
d) E fermé suivi d'une nasale, §§ 60-62 64

I ACCENTUÉ (Ī)

a) I libre ou entravé, § 63 68
b) I sous l'influence du *yod*, § 64 68
c) I suivi d'une nasale, § 65 69

O OUVERT ACCENTUÉ (ŏ)

a) O ouvert libre, § 66 70
b) O ouvert entravé, §§ 67-68 72
c) O ouvert sous l'influence du *yod*, §§ 69-70 73
d) O ouvert suivi d'une nasale, § 71 75

O FERMÉ ACCENTUÉ (ō ET ū)

a) O fermé libre, § 72 76
b) O fermé entravé, §§ 73-74 78
c) O fermé sous l'influence du *yod*, §§ 75-76 79
d) O fermé suivi d'une nasale, §§ 77-78 81

U ACCENTUÉ (ū)

Valeur nouvelle de U, § 79 83
a) U libre ou entravé, § 80 84
b) U sous l'influence du *yod*, § 81 85
c) U suivi d'une nasale, § 82 86

DIPHTONGUE AU ACCENTUÉE

a) AU libre ou entravé, § 83 87
b) AU sous l'influence du *yod*, § 84 89
c) AU suivi d'une nasale, § 85 89

CHAPITRE V. — *Traitement des Voyelles initiales.*

Voyelles initiales, §§ 86-87 91
A initial (ā et ă), §§ 88-91 92

PAGES

E initial (ĕ, ē et ī), §§ 92-96 98
I initial (ĭ), §§ 97-98 103
O initial (ŏ, ō et ū), §§ 99-102 104
U initial (ŭ), § 103 108
Diphtongue AU initiale, § 104 109

Deuxième Partie. — *Consonnes.*

CHAPITRE I. — *Les Consonnes latines. Lois générales de leurs transformations.*

Les Consonnes latines, §§ 105-106 111
Lois générales, §§ 107-110 114
L'aspirée laryngienne H, § 111 118

CHAPITRE II. — *Les Gutturales latines.*

Les Gutturales latines, § 112 121
C, G, § 113 121

I. — C, G devant E, I :

a) C, G (+e, i) à l'initiale, §§ 114-115 122
b) C, G (+e, i) intérieurs derrière consonne, § 116 124
c) C, G (+e, i) intérieurs derrière voyelle, §§ 117-118 125
d) C, G (+y) intérieurs, § 119 127

II. — C, G devant A :

a) C, G (+a) à l'initiale, §§ 120-121 129
b) C, G (+a) intérieurs derrière consonne § 122 131
c) C, G (+a) intérieurs derrière voyelle, § 123 133

III. — C, G devant O, U :

a) C, G (+o, u) à l'initiale, § 124 135
b) C, G (+o, u) intérieurs derrière consonne, § 125 135

PAGES

c) C, G (+o, u) intérieurs derrière voyelle, § 126 135
d) C, G à la finale, §§ 127-130 136

IV. — C, G devant consonne :

a) Groupes initiaux, § 131 139
b) Groupes intérieurs :
CR, GR, § 132 140
CL, GL, § 133 141
GN, § 134 142
CT, GT, GD, § 135 143
CS, § 136 144
CW, GW, § 137 145

J (1 consonne), § 138 147

CHAPITRE III. — *Les Dentales latines.*

Les Dentales latines, § 139 149

T, D.

a) T, D à l'initiale, § 140 149
b) T, D intérieurs derrière consonne, § 141 150
c) T, D intérieurs entre voyelles, § 142 152
d) T, D intérieurs devant consonne, § 143 153
I. — T, D (+r, l), §§ 144-145 153
II. — T, D (+consonne), § 146 155
III. — Groupes Ty et Dy, §§ 147-149 155
e) T, D à la finale, §§ 150-152 159

S.

a) S à l'initiale §§ 153-154 162
b) S intérieur derrière consonne, § 155 164
c) S intérieur entre voyelles, § 156 164
d) S intérieur devant consonne, §§ 157-158 165
e) Groupe Sy (ssy), § 159 167
f) S à la finale, § 160 168

PAGES

CHAPITRE IV. — *Les Labiales latines.*

Les Labiales latines, § 161 170

P, B, V.

a) P, B, V à l'initiale, §§ 162-163 171
b) P, B, V intérieurs derrière consonne, § 164 173
c) P, B, V intérieurs entre voyelles, §§ 165-166 173
d) P, B, V intérieurs devant consonne, § 167 176
I. — P, B, V (+r, l), §§ 168-169 176
II. — P, B, V (+consonne), § 170 178
III. — P, B, V (+y), § 171 179
e) P, B, V à la finale, § 172 181

F, § 173 182

W, § 174 184

CHAPITRE V. — *Les Liquides latines.*

Les Liquides latines (Vibrantes et Nasales), § 175 186

R.

Le R latin, § 176 187
a) R à l'initiale, § 177 187
b) R intérieur derrière consonne, § 178 187
c) R intérieur entre voyelles § 179 189
d) R intérieur devant consonne, §§ 180-181 190
e) Groupe Ry, § 182 192
f) R à la finale, § 183 193

L.

a) L à l'initiale, § 184 194
b) L intérieur derrière consonne, §§ 185-186 195
c) L intérieur entre voyelles, § 187 196
d) L intérieur devant consonne, §§ 188-189 197

PAGES

e) L combiné avec un *yod*, § 190 199
f) L à la finale § 191 201

M, N.

a) M, N à l'initiale, § 192 202
b) M, N intérieurs derrière consonne, § 193 203
c) M, N intérieurs entre voyelles § 194 204
d) M, N intérieurs devant consonne, §§ 195-197 205
e) M, N (+y), §§ 198-199 208
f) M, N à la finale, § 200 210

Index des Mots du français moderne 213

Table des Matières 239

Additions et Corrections 247

ADDITIONS & CORRECTIONS

Page VIII, en bas : Ajouter au N. B. « Les formes latines non précédées d'un astérisque sont en principe celles qui ont été admises dans la septième édition du lexique de K.-E. GEORGES (*Lateinisch-Deutsches Handwörterbuch*, Leipzig, 1879). — Pour faciliter les rapprochements avec la langue moderne, les formes du vieux français ont été citées avec des divergences orthographiques, suivant qu'elles se rapportent au XIe, au XIIe ou au XIIIe siècle : on trouvera l'explication de ces divergences dans les *Historiques* qui accompagnent les divers paragraphes. »

Page XXVII, l. 5 : Devant « une nasale η », rétablir « 4° ».

Page XXXV, l. 21 : Au lieu de « succesives », lire « successives ».

Page 1, l. dern. : Au lieu de « ɪ », lire « ɪ ».

Page 2, l. 21 : Lire « dans les dialectes du centre et du sud de la Sardaigne (logoudorien et campidanien) que ĭ, etc. ».

Page 5, l. 12 : Ajouter « Toutefois l'adjectif *suāvem*, contrairement à la tradition des poètes classiques, s'est prononcé

en lat. vulg. **sŭāve*, d'où le vfr. *soef*, *soaef*, remplacé au XVIIe siècle par la forme d'emprunt *suave* ».

Page 13, l. 26 : Ajouter « Quant à l'*e* qui se trouve à la fin des mots comme *axe*, *signe*, *espace*, *pôle*, etc., il est d'origine purement savante ».

Page 14, l. 23 : Au lieu de « *major », lire « major ».

Page 31, en bas : Ajouter comme remarque au § 29, 3° « Un *yod* provenant d'une gutturale ou d'une consonne palatalisée peut aussi en certains cas se dégager devant la voyelle, et amener alors des combinaisons diverses. Cf. notamment §§ 41, 42, 59 ».

Page 35, l. 6 : Au lieu de « acccentué », lire « accentué ».

Page 37, l, 14 : Au lieu de « *chaud* », lire « *chaut* ».

Page 50, l. 23 : Avant « On a dit longtemps, etc. », ajouter « Cf. *lerme*, pour *lairme* § 132, devenu *larme* ».

Page 60, l. 10 : Ajouter « Un ancien *ę* entravé s'est arrondi en *ǫ* devant une labiale dans *veuve*, vfr. *veve* (= vĭdŭa) ; cf. à l'initiale *breuvage* pour le vfr. *bevrage* (§ 178, II). En moyen français, sous des influences dialectales, la même tendance se manifestait pour l'*e* issu de *a* libre accentué dans des mots comme *fève*, *lèvre*, prononcés *feuve*, *leuvre*, etc. ».

P. 73, l. avant-dern. : Au lieu de « *vŏcĭtu », lire « *vŏcita ». L'adjectif masculin *vide* paraît avoir été tiré du féminin, et **vŏcĭtu* avait abouti au vfr. *vuit*, comme *placĭtu* à *plait* ».

Page 74, l. 29 : Après « *cl* », ajouter « *gl* ».

Page 75, l. 2 : Au lieu de « trŏc(u)lu », lire « *trŏc(ŭ)lu ». — De plus, l'*Historique* du § 70 a été omis. A un moment donné, sous des influences dialectales, il semble y avoir eu en français une tendance à confondre les finales *-euil* et *-eil*, prononcées sans doute uniformément *-ęl* : dans la seconde partie du XVIe siècle et au début du XVIIe, certains poètes font volontiers rimer des mots comme *œil*, *orgueil*, avec *soleil*, *pareil*, etc.

Page 77, l. 30 : Après « midi », ajouter « ainsi que *velous* (= villōsu) devenu au XVIe siècle *velours* par addition d'un *r* parasite ».

Page 78, l. avant-dern. : Lire « aboutit au vfr. *jus* (d'où le dérivé *jusant*) sous l'influence, etc. ».

Page 99, l. 26-27 : Au lieu de « hĭrúndine », lire « *hĭrúnda (cl. hĭrundinem) ». L'existence de ce type vulgaire dans le latin de la Gaule semble assurée par la forme de l'ancien provençal *ironda*.

Page 100, l. 17 : Après « *harceler* », ajouter « cf. § 47, II ».

Page 102, l. 10 : Au lieu de « Froissard », lire « Froissart ».

Page 109, l. 21 : Après « *laurier* », ajouter « *dauratu (cl. deauratum), *doré* ».

Page 126, l. 4 : L'orthographe par *x* final (dans ce cas, mais cf. § 160, II) semble due surtout aux clercs qui ont voulu de bonne heure rapprocher la forme des mots français de nominatifs latins comme *vox*, *crux*, *perdix*, etc.

Page 133, l. 20 : Au lieu de « *payen* », lire « *païen* ».

Page 141, l. 17 : Au lieu de « *râcler* », lire « *racler* ».

Page 142, l. 13 : Ajouter « Du reste une prononciation *aneau* pour *agneau*, *dine* pour *digne*, *rène* pour *règne*, etc., a été longtemps usitée et n'était pas encore inconnue au XVIIe siècle ».

Page 146, l. dern. : Au lieu de « *trève* », lire « *trêve* ».

Page 162, l. 18 : Ajouter « et dans *cour* pour le vfr. *court* (= *cŏrte), probablement sous l'influence de *cūria* employé au même sens dans les textes latins du moyen âge ».

Page 180, l. 17 : Après « *geôle* », ajouter « No(v)iomāgu, *Noyon* ».

Page 183, l. 6 : Ajouter « certaines formes romanes semblent d'ailleurs indiquer que *tempora* était déjà passé à **templa* en lat. vulg. ».

Page 188, l. 11 : Ajouter « Inversement la préposition *pour* représente le lat. *prō* devenu **pōr* (cf. §§ 8, 1° et 72, III) sous l'influence de *pĕr*, à moins qu'elle ne remonte à la particule archaïque qu'on trouve par exemple dans *porrigo* ».

Page 192, l. dern. : Après « *cierge* », ajouter « excorĭata, *escourgée* ».

Page 196, l. 5 : Après « *poule* », ajouter « fullōne, *foulon* ».

Page 207, l. 17 : Ajouter « Quant à *Garonne* (=Garumna), il s'est naturellement conformé à la phonétique du Sud-Ouest. »

Rennes, imprimerie polyglotte, Fr. Simon.

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, rue de Lille, à PARIS

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES CLASSES

Expédition franco contre envoi du prix en mandat de poste.

CONDITIONS DE VENTE

Par Unités, remise de 10 pour cent (ou *franco* sans remise).
— **Douzaines**, — — et 13e exemplaire gratuit. } *Frais de Port à la charge de l'Acheteur*
— **Centaines**, remise de 25 pour cent (sans treizièmes).

PREMIÈRE SÉRIE

I

OBSERVATIONS SUR LES EXERCICES DE TRADUCTION

DU FRANÇAIS EN LATIN

d'après la préface du Dictionnaire allemand-latin de C. F. INGERSLEV

par **Ferd. ANTOINE**
Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse

avec préface par **Eugène BENOIST**, Membre de l'Institut.

Brochure in-12. — *Épuisé.*

II

MANUEL D'ORTHOGRAPHE LATINE

d'après le Manuel de W. BRAUBACH, traduit, augmenté de notes et d'explications

par **Ferd. ANTOINE**
Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse

Brochure in-12. — Prix. . . **1** fr. **50** [cartonné toile, **2** fr.]

III

TRAITÉ DE MÉTRIQUE

GRECQUE ET LATINE

par **Fr. PLESSIS**, Maître de Conférences à l'Ecole Normale Sup.

Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . **3** fr.

IV

MÈTRES LYRIQUES D'HORACE

D'APRÈS LES RÉSULTATS DE LA MÉTRIQUE MODERNE

par **H. SCHILLER**

traduit sur la 2e édition allemande et augmenté de

Notions élémentaires de Musique appliquées à la Métrique

par **O. RIEMANN**
Maître de Conférences à l'École Normale Supérieure et à l'École pratique des Hautes Études

Brochure in-12. — Prix. . . **1** fr. **50** [cartonné toile, **2** fr.]

— V —

RÈGLES FONDAMENTALES DE LA

SYNTAXE GRECQUE

d'après l'ouvrage de Albert von BAMBERG

TROISIÈME ÉDITION, revue et corrigée

par **Ch. CUCUEL**, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux,
sous la direction de **O. RIEMANN**
Maître de Conférences à l'École Normale Supérieure et à l'École Pratique des Hautes Études

Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . . 2 fr. 50

— VI —

L'ARMÉE ROMAINE

AU TEMPS DE CÉSAR

Ouvrage traduit de l'allemand de F. KRANER
annoté et complété sous la direction de Eug. BENOIST, Membre de l'Institut
par L. BALDY, Colonel du Génie, et G. LARROUMET, Membre de l'Institut.

Volume in-12, *avec 5 planches doubles en chromolithographie*
cartonné toile. — Prix : 2 fr. 50

— VII —

STYLISTIQUE LATINE

Traduite de l'allemand de **E. BERGER**, et remaniée par

Max BONNET Professeur à la Fac. des Lettres de Montpellier — ET — **Ferd. GACHE** Professeur au Lycée J.-B. Dumas

TROISIÈME ÉDITION revue et augmentée

Volume in-12 cartonné toile. — Prix . . . . . 3 fr. 50

— VIII —

PHRASÉOLOGIE LATINE

par **C. MEISSNER**

traduite de l'allemand et augmentée de l'indication de la source
des passages cités

par **Ch. PASCAL**, Professeur agrégé au Lycée Janson de Sailly.

QUATRIÈME ÉDITION

Volume in-12, cartonné toile. — Prix. 3 fr. 50

— IX —

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE ROMAINE

par **H. BENDER**

traduite de l'allemand par **J. VESSEREAU**, professeur au Lycée d'Aix,
avec une introduction et des notes par
Fréd. PLESSIS, Maître de Conférences à l'Ecole Normale Sup.

Volume in-12, cartonné toile. — *Épuisé.*

— X —

ÉTUDE SUR L'ARMÉE GRECQUE

Pour servir à l'explication des ouvrages historiques de Xénophon
d'après F. VOLLBRECHT et H. KOECHLY
par **Ch. PASCAL**, Professeur au Lycée Janson de Sailly.
Volume in-12, *avec 20 figures dans le texte et 3 planches doubles*, cartonné toile. — Prix. **2 fr. 50**

— XI —

SYNTAXE LATINE

d'après les principes de la GRAMMAIRE HISTORIQUE
par **O. RIEMANN**
Maître de Conférences à l'École Normale Supérieure et à l'École Pratique des Htes Études.
QUATRIÈME ÉDITION revue par
Paul LEJAY, Professeur de philologie lat. à l'Institut cathol. de Paris.
Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . . **6 fr.**

— XII —

MÉTROLOGIE GRECQUE & ROMAINE

par **J. WEX**
traduite de l'allemand sur la 2e édition et adaptée aux besoins des élèves français,
par **P. MONET**, Professeur au Lycée d'Orléans,
avec préface par **H. GOELZER**, Maître de conférences à l'École Normale Sup.
Volume in-12, cartonné toile. — Prix..... **2 fr. 50**

— XIII —

PETIT MANUEL D'ARCHÉOLOGIE GRECQUE

d'après J.-P. MAHAFFY, M. A.
PAR
Ferd. GACHE ET **Henri DUMÉNY**
Volume in-12, cartonné toile. — Prix..... **1 fr. 50**

— XIV —

L'ART NAUTIQUE

DANS L'ANTIQUITÉ ET SPÉCIALEMENT EN GRÈCE
d'après A. BREUSING
accompagné d'éclaircissements et de comparaisons avec les usages et les procédés de la marine actuelle
par **Jules VARS**, Professeur au Collège Rollin,
avec introduction par l'amiral **A. VALLON**
Volume in-12, *avec planche, 56 figures et carte*, cartonné toile.
Prix..... **3 fr. 50**

— XV —

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'ACCENTUATION LATINE

suivi d'un *Questionnaire* à l'usage des classes
par l'abbé **VIOT**, Chanoine de Tours, ancien Prof. de l'Université,
directeur-fondateur de l'Institution St-Louis de Gonzague.
4e édition publiée par les soins de
Paul VIOLLET, Membre de l'Institut.
Volume in-12, cartonné toile. — Prix . . . . . **1 fr.**

— XVI —

NOUVELLE GRAMMAIRE LATINE

RÉDIGÉE SUR UN PLAN NOUVEAU

par **L. A. HAENNY**, Professeur au Gymnase de Winterthur.

Volume in-12, cartonné toile. — Prix . . . . . 3 fr.

— XVII —

CHRONOLOGIE DE L'EMPIRE ROMAIN

publiée sous la direction de **R. CAGNAT**, Membre de l'Institut,

par **Georges GOYAU**, Membre de l'École Française de Rome.

Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . . . 6 fr.

— XVIII —

ÉLÉMENTS DE PALÉOGRAPHIE GRECQUE

d'après la « Grechische Palaeographie » de V. GARDTHAUSEN

par **Ch. CUCUEL**, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux,

Volume in-12, avec 2 planches doubles en lithographie, cartonné toile. — Prix. . . . 3 fr. 50

— XIX —

EXEMPLES DE SYNTAXE GRECQUE

pour servir à la *Traduction du français en grec*, et précédés d'un *Résumé des règles principales de la Syntaxe Attique*

par l'abbé **N. HAMANT** et **Jos. RECH**,

Professeurs au Petit Séminaire de Metz

avec Introduction

par **Am. HAUVETTE**, Maître de Conférences à l'École Normale Sup.

Volume in-12, cartonné toile. — Prix..... 2 fr. 50

— XX —

ÉTUDE SOMMAIRE

DES DIALECTES GRECS LITTÉRAIRES

(AUTRES QUE L'ATTIQUE)

Homérique, Nouvel-Ionien, Dorien, Éolien,

par **E. AUDOUIN**

Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers.

avec Préface par **O. RIEMANN**, Maître de Conférences à l'École Normale Sup.

Volume in-12, cartonné toile. — Prix..... 3 fr.

— XXI —

MÉTHODE PRATIQUE DE THÈME GREC

par **L. ARNOULD**, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers.

Volume in-12, cartonné toile. — Prix... 1 fr.

— XXII —

LES CARACTÈRES DE LA LANGUE LATINE

par **F. Oscar WEISE**

traduit de l'allemand par **Ferd. ANTOINE**

Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse.

Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . . . 3 fr.

— XXIII —

LA GRAMMAIRE APPLIQUÉE

OU *SÉRIE SYNOPTIQUE DE THÈMES GRECS ET LATINS*
sur un chapitre de MONTESQUIEU

Avec une Introduction théorique et un Appendice contenant des
CONSEILS POUR LES VERSIONS GRECQUE ET LATINE
à l'usage des Classes supérieures des Lettres et spécialement des Candidats aux examens de Licence et d'Agrégation,

par **L.-E. CHEVALDIN**, Professeur au Lycée de Rouen.

Volume in-12, cartonné toile. — Prix. **2 fr. 50**

— XXIV —

INTRODUCTION A LA CRITIQUE DES TEXTES LATINS

basée sur le texte de *Plaute*

par **W.-M. LINDSAY**, Membre du Jesus College à Oxford,
traduit de l'anglais

par **J.-P. WALTZING**, Professeur à l'Université de Liège.

Vol. in-12, cartonné toile. — Prix . . . . . **2 fr. 50**

— XXV —

TRAITÉ DE MÉTRIQUE GRECQUE

par **P. MASQUERAY**
Professeur à l'Université de Bordeaux.

Vol. in-12, cartonné toile. — Prix. . . **3 fr. 50**

— XXVI —

LEXIQUE DE TOPOGRAPHIE ROMAINE

par **Léon HOMO**, Membre de l'École française de Rome
AVEC UNE INTRODUCTION DE
R. CAGNAT, Membre de l'Institut.

Volume in-12, avec un grand plan général colorié de l'ancienne Rome et 6 plans de détail, cartonné toile. — Prix : **7 fr. 50**

DEUXIÈME SÉRIE

— I —

A SHORT HISTORY OF THE ENGLISH LANGUAGE AND LITERATURE

FOR THE USE OF FRENCH STUDENTS
by **J. PARMENTIER**
Professor at the « Faculté des Lettres » of Poitiers.

Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES CLASSES

II

CHRESTOMATHIE DE L'ANCIEN FRANÇAIS

(IXe-XVe Siècles)

TEXTE, TRADUCTION ET GLOSSAIRE

par **Er. DEVILLARD**, Professeur agrégé au Lycée d'Angoulême.

1er Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . . . 3 fr. 50

III

PRÉCIS HISTORIQUE DE PHONÉTIQUE FRANÇAISE

par **E. BOURCIEZ**

Professeur à l'Université de Bordeaux.

NOUVELLE ÉDITION COMPLÈTEMENT REFONDUE

Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . . . 3 fr. 50

IV

PRÉCIS D'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

avec notes bibliographiques et tableaux synchroniques

par **L. W. CART**, professeur agrégé au Lycée Carnot.

Volume in-12, cartonné toile. — Prix. . . . . 5 fr.

LA PHILOLOGIE CLASSIQUE

Six conférences sur l'Objet et la Méthode des Études Supérieures relatives à l'antiquité grecque et romaine.

par **Max BONNET**, Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

Volume in-8°. . . . . 3 fr. 50

Quelques Notes sur les SILVES de STACE

PREMIER LIVRE

par **Georges LAFAYE**

Maître de Conférences à la Faculté des lettres de Paris.

Volume in-8°, avec 4 figures dans le texte. — Prix. . 2 fr. 50

CICÉRON ET SES ENNEMIS LITTÉRAIRES

OU LE BRUTUS, L'ORATOR & LE DE OPTIMO GENERE ORATORUM

traduit d'une Préface de OTTO JAHN

et suivi du texte annoté du *De optimo genere oratorum*

PAR

Ferd. GACHE ET **J. S. PIQUET**

Professeur au Lycée J.-B. Dumas — Professeur à l'École moyenne de Zwolle

Volume in-8°. — Prix. . . . . 2 fr.

M. TULLII CICERONIS

AD QUINTUM FRATREM EPISTOLA PRIMA

texte latin, publié avec un Commentaire critique et explicatif et une Introduction.

par **Ferd. ANTOINE**, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse.

Volume in-8°. — Prix. . . . . 3 fr.

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
BOOK DUE-
JUL - 2 1987
CANCELLED
2307530

6272.28.5
Precis historique de phonetique f
Widener Library 002899559
3 2044 086 599 305